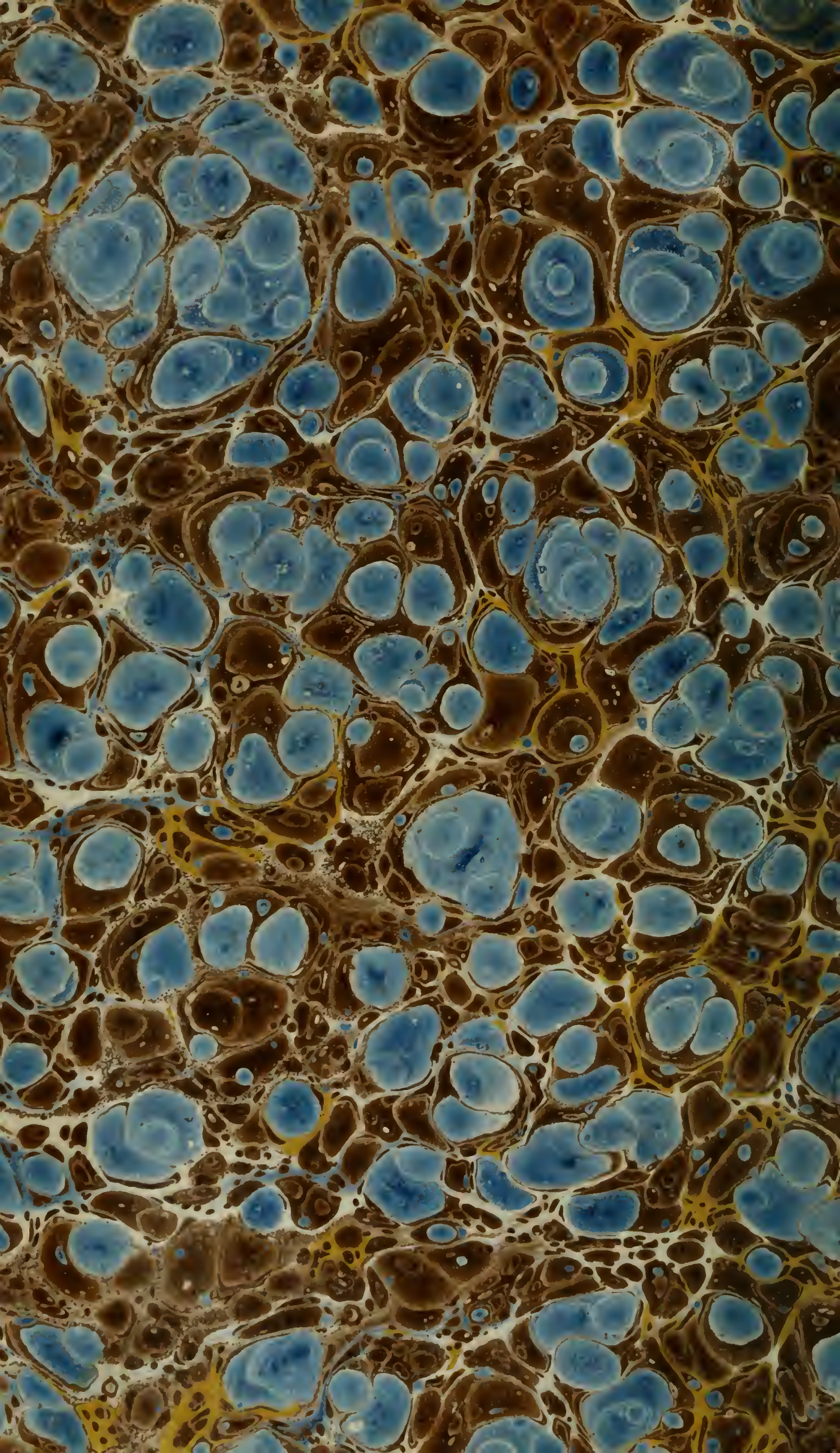
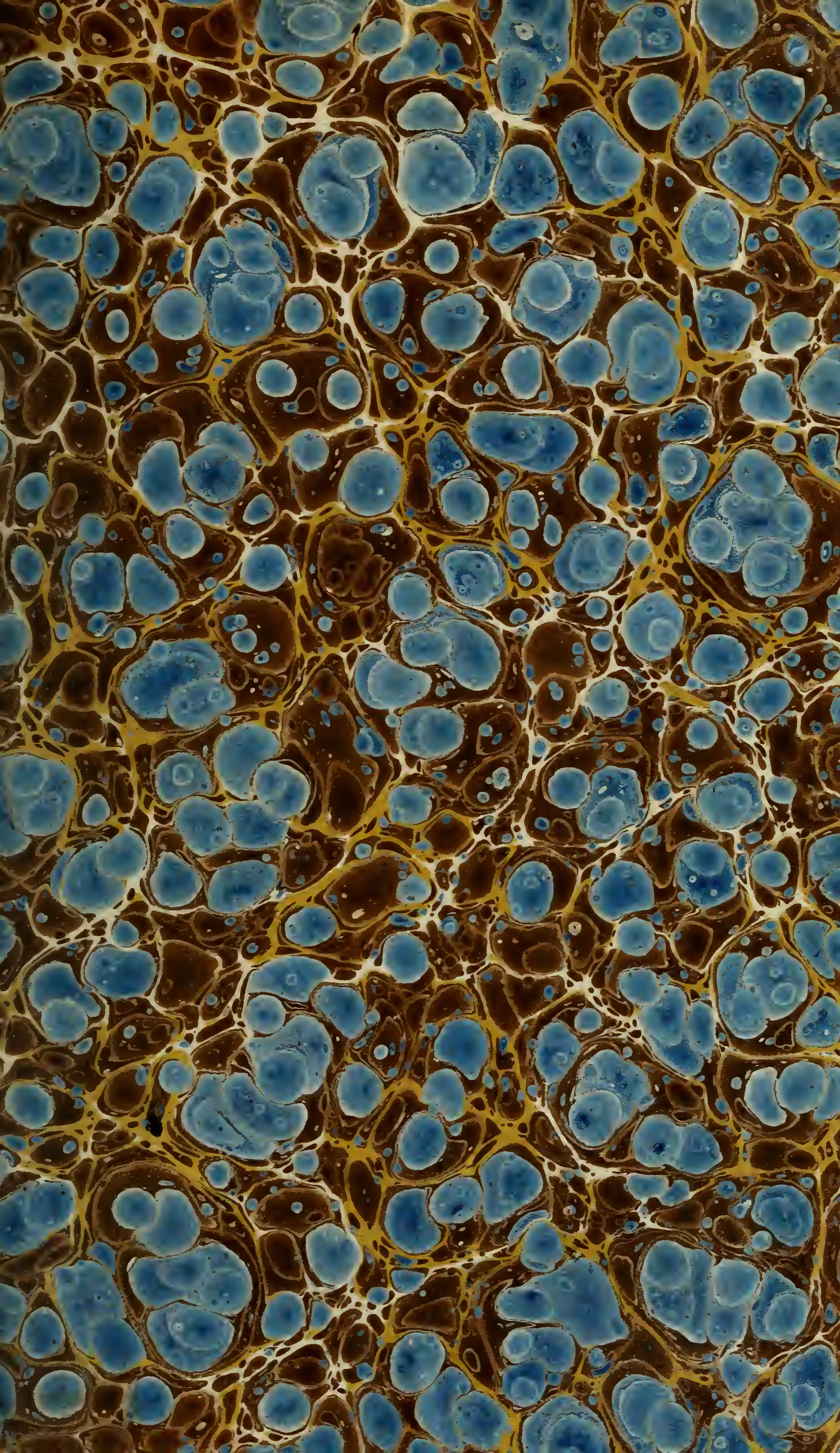






REVUE BRITANNIQUE.

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Vingt-Unième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-St.-HONORÉ, No 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1828.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

NOVEMBRE 1828.

REVUE BRITANNIQUE.

UTILITÉ DES SOTS.

« Les sots sont la vocation de la nature, son travail de tous les jours : quand elle fait un homme elle y perd ; il lui faut dix sots pour se couvrir de ses avances. »

DRYDEN'S *OEdipus*.

D'ou vient que le monde montre tant d'aigreur contre la sottise ? Les sots forment le fonds commun de la création, et ils sortent des mains de Dieu, tout aussi bien que les plus grands hommes. De la masse du genre humain la meilleure part se compose de sots, pure race : le reste ne se distingue de ceux-ci que par le mélange de quelques gouttes de sagesse qui suffisent tout juste à les empêcher de se brûler les doigts, et c'est cette race croisée qu'on désigne d'ordinaire par le nom de gens habiles. Mais les plus sages eux-mêmes paient aussi leur tribut à la faiblesse humaine, et parfois avec une telle supériorité d'extravagance, que les plus stupides s'étonnent de l'excès de leur absurdité. Heureux, en vérité, qu'il en soit ainsi ! car, à défaut de quelque infirmité qui les protège, ils se verraient mis au ban de l'humanité, et rejetés comme indignes du commerce de leurs semblables. Un homme sans défauts est un monstre

dans l'ordre social ; sa présence dans le monde ferait scandale, comme celle d'un savant dans une académie, ou d'un orangiste dans un *meeting* (1) de quakers.

Ici-bas la sottise est la règle, la sagesse n'est que l'exception ; ainsi l'a établi la nature : s'en plaindre, c'est prendre à partie l'humanité. Toute réclamation contre cette loi est une véritable révolte contre le ciel. Ces mécontens trahissent ou une profonde ignorance d'eux-mêmes, ou des prétentions insupportables. Demander la sagesse pour tout le genre humain : étrange présomption ! Propos de factieux, qui doivent, à ce titre, encourir le mépris universel ! La providence ne fait rien en vain : le seul fait de la multiplicité des sots est décisif ; il implique leur utilité, et démontre clairement qu'ils constituent, dans l'état, une classe très-respectable. Aussi, les bonnes têtes qui ont approfondi la philosophie ne feront-elles aucune difficulté de reconnaître (en petit comité, cela s'entend,) que tout l'édifice social a pour base la sottise du genre humain. Une légère dose de bon sens, en plus, eût produit un trouble général, et l'homme, ainsi organisé, eût été le fléau du globe destiné à le recevoir. Au demeurant, tout l'équilibre de la société dépend du simple rapport de la sottise à la ruse ; et, sauf quelques visionnaires assez dépravés pour désirer, comme Jean-Jacques, le retour à l'état sauvage, il n'y a personne qui n'accepte, avec plaisir, cette condition, *sine quâ non*, du système social. Le but de tout gouvernement est d'établir une sorte de chasse légale, et, sous couleur de les protéger contre les braconniers, de parquer tous les sots dans une vaste réserve, ouverte aux battues de quelques chasseurs dûment autorisés. Une communauté de coquins sans mélange se détruirait elle-même, comme deux meules de moulin, si

(1) Assemblée.

elles n'étaient séparées par le grain qu'elles écrasent; d'autre part, une nation de sots serait bientôt la proie de ses voisins. Mais une société mi-partie de fripons et de sots, avec un heureux mélange de ceux qui réunissent, dans une proportion convenable, la sottise et la friponnerie, se trouve admirablement disposée pour le maintien de l'ordre social et des rapports de la civilisation. La sottise est donc, en dernier ressort, la source de tout ce qu'il y a de brillant et d'élevé dans l'organisation sociale. Sans elle, nous risquerions beaucoup de n'avoir ni princes, ni évêques, ni juges, ni généraux, ni officiers de police, ni constables, ou, du moins, si tout cela subsistait, il y aurait de si notables différences entre ce que les choses seraient et ce qu'elles auraient été, qu'elles ne pourraient plus désormais porter le même nom. Elles seraient dépouillées, tout d'abord, de cet appareil fastueux qui fait leur orgueil et leur joie: plus de sinécures, de pensions, de priviléges réversifs, de colonies proconsulaires, ni de bourgs pourris; rien, en un mot, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la bête. Otez tout cela, l'édifice s'écroule: et cependant que de rusés personnages, abusant la crédulité des simples, s'en vont, faisant le procès à tous ces priviléges, en contestent l'utilité, et les accusent d'être dommageables au pauvre peuple. Mais, allons plus loin: délogez la sottise de la place qu'elle occupe dans le système intellectuel, et vous ruinez, par la base, une foule de professions honorables, vous en effacez jusques aux noms. Le monde ne sera plus que le tonneau de Diogène agrandi, et les habitans n'auront rien à envier à la misère et à la malpropreté de l'Irlande.

Si le seul désir de se protéger contre l'intempérie des saisons présidait au choix de nos vêtemens, et si l'on n'accordait rien à la vanité et à l'ostentation, que deviendraient nos tailleurs et nos modistes? C'est la sottise et la vanité

qui font de ce commerce une source de bien-être à tant d'honnêtes citadins, et, sans elles, les *Stultzs* et les *Herbots* iraient de pair à compagnon avec un modeste frippier de village. De ces vingt aunes de soie que ma femme réclame comme *nécessaires* à la confection d'une parure de bal, quelle large part est dévolue à la coquetterie, sous le nom de gigots, de volans à dents, de ruches et de falbalas! Et de cette magnifique pièce d'architecture (1), connue sous le nom de bonnet, quelle part revient à la capacité de la tête, qui en supporte tout le poids? Le couronnement du château d'Otrante est le type primitif de cette merveilleuse disproportion. Comme l'intérieur de St.-Pierre de Rome, l'aspect de cette parure monumentale accable le spectateur d'un profond sentiment de crainte, et lui fait comprendre, aussi vivement que la mort, combien nous ne sommes rien : *Quantula sint hominum corpuscula !*

Quant aux autres nécessités de la vie, le boire et le manger, la sottise n'y est pas moins bien partagée. Non que je sois insensible aux avantages d'une bonne cuisine, ou disposé à reléguer les travaux des Ude et des Lointier parmi les vanités des vanités. Loin de là, je crois fermement à la vérité du proverbe qui nous apprend, qu'au moment où la divine providence donnait à l'homme les fruits de la terre, et les habitans des trois élémens pour en charger sa table, le démon, de son côté, par esprit de malice et d'opposition, jetait dans le monde le plus dangereux des trouble-fêtes, un mauvais cuisinier. « Celui qui ne songe pas à son ventre, disait le docteur Johnson, l'oracle de l'Église, le grand moraliste et le héros de l'apophthegme, celui-là, disait-il, peut à grand'peine songer à

(1) « Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. »

MONTESQ. *Lettres Persanes.*

quelque chose. » L'indifférence en matière de cuisine est un véritable athéisme; c'est la confusion du bien et du mal, et l'une de ces extravagances peu nombreuses, qui sont dangereuses par elles-mêmes et dignes du blâme universel. Je ne parle donc pas de ces mets délicieux et indispensables qui constituent le fonds d'une bonne table, mais de ces innombrables inventions destinées à satisfaire les yeux aux dépens de l'estomac : les temples, les fleurs, les magots, les montagnes, et, par-dessus tout, le plateau, monstrueux abus, dont le volume et l'immensité ne satisfont que l'orgueil du fastueux Amphitryon. Rien de tout ce luxe n'est utile au *confort* d'un repas, et cependant l'hôte qui les refuserait à ses convives se verrait bientôt mis à la réforme. Ce serait encore un jour néfaste, un jour de colère pour les vendeurs de tabac que celui où le peuple des amateurs bornerait ses besoins à l'indispensable cigarre et à la prise de tabac noir. La boutique du parfumeur me fournit un nouvel argument en faveur de la sottise : ce n'est ni le savon de Windsor, ni la brosse à dent, qui fait rouler la calèche du marchand, ni qui défraie sa maison de plaisance; c'est un bienfait des essences, des *atars,* des cosmétiques, et de tout ce superflu si nécessaire à une coquetterie superstitieuse. Arrêtons-nous, cependant; car il ne serait pas généreux de pousser plus loin la démonstration ; mais ils seront bien éloignés de connaître tout le profit de la sottise, ceux de nos lecteurs qui ne sauraient pas conclure du particulier au général. Ceux-là ne comprendront pas que, sans son aide, le commerce périrait, et que, par conséquent, la folie est l'unique soutien de ce merveilleux système, l'orgueil du genre humain, l'*epitome* de toutes perfections, le type de toute moralité..... en un mot, la *vieille* Angleterre!

L'utilité de la sottise, dans les diverses branches de la littérature, devrait rester un secret de famille : avouons-le

pourtant ; sans elle, il n'y aurait point de cabinets de lecture ; sans les cabinets de lecture, point de romans dans le genre à la mode, point de brillantes poésies, point de mémoires, et, faut-il le dire? point de *revues* ni de *magazins*, et partant point d'auteurs ni de libraires. Voilà une bien triste série de syllogismes. Mais quoi ! la logique est inexorable : les livres les plus élégans et les meilleurs (style de libraires) sont publiés exclusivement à l'intention des niais. Sans ces utiles auxiliaires, je parle également des auteurs et des acheteurs, tomberaient pêle mêle les factions littéraires, les partis politiques, l'aigreur des discussions, l'obscurité des sciences, le kantisme, le magnétisme animal, la crânologie et ces éternelles disputes sur les céréales et la concurrence ; les fabricans de papier pourraient fermer leurs moulins, et la milice des imprimeurs passerait tout enrégimentée au service d'un patron de navire. La critique, à son tour, périrait faute d'alimens : à peine verrait-on paraître, une ou deux fois par siècle, l'in-octavo couvert de jaune et de bleu (1). La détresse de la presse quotidienne ne serait pas moindre : à qui s'adresseraient ces articles d'éclat, ces médisances scandaleuses, ces maussades descriptions de cavalcades, ces longues colonnes chargées de faire valoir tant d'honnêtes fripons et d'intéressans coupe-gorges, ces récits de fêtes, ces commérages de la servilité et de l'hypocrisie sur les promenades et les exploits précoces des petits princes, les lords de service et les ladies du cercle domestique (2) ; et, ce qui est encore plus grave, à qui en voudraient tous ces avis, ces plaidoyers en style poétique à l'honneur du Champagne, ces assortimens d'époux par entremise, ces marchands qui font mine de quitter les affaires, et ces rabais de 50 p^r °/₀

(1) La *Revue d'Édinbourg.*

(2) C'est ainsi qu'on nomme les dames de l'intimité du roi.

sur les étoffes de coton? Cette multiplicité infinie d'annonces prouve, jusqu'à l'évidence, qu'il n'y a pas, sous le soleil, de peuple plus badaud que le peuple anglais, et cependant n'est-il pas le plus florissant de tous, et sa prospérité n'excite-t-elle pas l'envie de ses voisins et l'admiration du monde?

Que voudriez-vous de plus? Toutefois il ne faut pas un petit renfort de sots, pour servir de matière brute à ces armées permanentes, qu'on regarde comme les premiers élémens des gouvernemens modernes. A la vérité, la misère et le genièvre, ces puissans recruteurs, ne seraient pas loin de fournir, en Alexandres à six sous par jour, le contingent nécessaire de chair à canon. Mais il serait difficile, j'imagine, de persuader à des hommes de bon sens, favorisés de la fortune, de se ruiner en uniformes, et d'échanger leur bien-être et leur indépendance contre le simple plaisir de se pavaner en habits galonnés et en bonnets fourrés, comme nos jeunes cornettes et nos enseignes imberbes.

La multiplicité des sots est aussi la source de la prospérité des médecins : c'est à la sottise que la médecine est redevable de la moitié, au moins, des maladies qu'elle traite, et de la vogue de ses principaux remèdes. Nos brillantes pharmacies sont des preuves irrécusables de la crédulité et de la faiblesse humaine : dans la riche variété des médicamens qu'elles étalent, il y a, tout au plus, une demi-douzaine de drogues dont les propriétés justifient l'étiquette. Les autres sont d'innocens moyens de surprendre les dupes; trop souvent aussi ce sont de véritables poisons positifs ou négatifs, dans les mains de ces empiriques contre lesquels réclament sans cesse les colléges et les corporations, quoique, à dire vrai, les pires charlatans ne se trouvent pas toujours parmi les praticiens sans diplomes. Au reste, il n'y a pas deux choses plus différentes entre

elles que le métier et la profession de médecin, la science et l'industrie : l'une s'adresse aux maladies du patient, l'autre à ses caprices. Le savant s'instruit en disséquant les morts; l'industriel s'enrichit en taillant les vivans. Si, à la flatterie et à la médisance, il ajoute une bonne dose d'hypocrisie, et s'il prouve sa compétence en médecine par ses progrès en théologie, sa fortune est faite. Les sots lui reviennent de droit : c'est sa clientelle obligée, et la fortune lui sourit, pendant que le savant, en possession de traiter les sages, fait maigre chère, grâce à leur continence, et meurt à la peine. Dans les procès... mais pourquoi parler de procès? L'indulgence n'est pas de saison en pareille matière; les excès y sont trop graves : après tout, il n'y a que les sots entre les sots qui se jettent volontairement dans les griffes de la chicane. D'ailleurs, procès et jeux de hasard, c'est tout un : or, dans l'espèce, les dés et le cornet sont encore ce qu'il y a de mieux; on pourrait, sans inconvénient, les substituer à la procédure (1).

En politique, l'utilité des sots est inappréciable : si l'innombrable légion des sots ne se plaçait pas, sans cesse, entre les chefs de parti, ceux-ci se toucheraient de si près, que toutes les questions, de manière ou d'autre, seraient forcément résolues sans délai, et le monde perdrait le divertissement de leurs interminables débats. Si les sots n'y avaient pas mis la main, aurions-nous l'agréable passe-tems du club de Brunswick, assemblée-modèle, noble élite de ces Bretons qui ont la singulière prétention de prendre le large, et de naviguer sans pilote? Sans l'aide de ces pourvoyeurs de la gaîté publique, nous aurions été privés de la plaisante correspondance du duc de Newcastle avec lord Kenyon, laquelle, indépendamment de sa valeur poli-

(1) Ainsi faisait le Bridoie de Rabelais, et il s'en trouva bien pendant quarante ans. Voy. *Pantagruel*.

tique, a le singulier avantage de donner, par une expérience psychologique, la mesure exacte de la stupidité humaine, dont on n'avait pas, jusqu'à ce jour, sondé toute la profondeur. Sans cette indiscrétion, on chercherait encore le dernier mot de l'*orangisme :* mais il faut nous arrêter ; aussi bien trente volumes in-folio n'épuiseraient pas la matière.

En considérant les immenses avantages de la sottise, et les soins de la providence, qui, dans son inépuisable bonté, renouvelle incessamment la race des sots, on est naturellement conduit à supposer que leur condition n'est pas sans agrémens, et le fait justifie cette présomption. En effet, il n'y a pas homme qui vive aussi satisfait de lui-même qu'un sot accompli. C'est le triste privilége de la raison de nous révéler la riche variété de nos misères, et le néant des biens que l'humanité poursuit de ses désirs. La plus haute portée de la sagesse est d'atteindre à cette patience stoïque qui se résigne à souffrir les maux de la vie, par la conviction de leur nécessité. Le sot, au contraire, ne soupçonne rien de tout cela.

La perte de l'esprit, dit le tragique grec (1), rend la vie plus douce, et de tous les maux c'est celui qui engendre le moins de peines. Champfort remarque, avec justesse, que la nature, prenant pitié de notre sort, nous délivre du fardeau de la vie, aussitôt que les passions cessent de nous aveugler sur les misères qui assiégent l'humanité. Qui de nous a jamais ouï dire qu'un sot se soit suicidé, ou qu'il ait commis quelqu'un de ces crimes qui naissent de l'énergie du sentiment? Les Français, avant la révolution, avaient de notre philosophie une idée très-haute, mais exagérée, et cette opinion erronée explique et justifie un autre préjugé qu'ils s'étaient fait sur notre tendance à la mélan-

(1) SOPHOCLE. *Ajax.*

colie. Certes, ce serait un heureux mélange que celui de la sagesse et de la gaîté, mais il n'est pas facile à réaliser. Les quakers, tant cités pour leur bon sens et leur sagesse pratique, ne sont-ils pas aussi, de tous les mortels, les plus tristes et les plus maussades? Vos hommes d'esprit ne se prennent à rire qu'à bonnes enseignes: un sot, au contraire, rit partout, rit de tout, rit de rien. Nos ancêtres, dont la sagesse a passé en proverbe, et n'est mise en question que par de vieux Jacobins et des radicaux incorrigibles, avaient recours à des fous de profession qui faisaient les frais de leur gaîté. C'était une race trop grave, trop rassise, pour rire de son propre mouvement; et nous, qui, pour notre sûreté, ne devrions jamais faire un pas que sur la foi de nos ancêtres, au lieu de les imiter, nous faisons nous-mêmes nos affaires, et nous entretenons notre gaîté, en riant sans fin de nos bons mots et des sottises de nos voisins. Le dispensateur souverain a bien mérité de notre espèce, en multipliant les sots, et en bornant le nombre de ces fanatiques, qui ne peuvent voir, sans indignation, le triomphe des méchans et qui se désespèrent à l'aspect des misères humaines. Défendre la sottise est donc un acte de vertu, et la dénoncer est un crime de lèse-nature et de haute trahison envers l'état. Celui qui méprise (1) le lord chambellan ne peut aimer son roi, et le téméraire qui raille la perruque d'un évêque est sur le grand chemin de l'athéisme. Dédaigner le pédantisme, c'est un cas aussi grave que de souscrire à l'université de Londres (2),

(1) Qui méprise Cottin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cottin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
BOILEAU.

(2) NOTE DU TR. On sait que Londres a été, jusque dans ces dernières années, sans moyens d'instruction qui lui fussent propres. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Brougham et quelques autres ont provoqué l'établissement de l'Université de Londres, conçue sur un plan philosophique, et partant tout-à-fait différent de celui d'Oxford et de Cambridge.

et plaisanter Sir Thomas Lethbrige, c'est descendre au niveau des conspirateurs de carrefour. La supériorité de la sottise ressort de ce fait, que les plus grands génies sont quelquefois charmés de s'en faire une sauve-garde; et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que nos grands seigneurs, qui, grâce à leur fortune et à leur noblesse, peuvent se choisir leur entourage, appellent rarement dans leur intimité de hautes capacités intellectuelles, et qu'ils accordent une préférence marquée aux esprits du plus bas étage. Si, par une vanité déplacée, quelqu'un d'entre eux ambitionne le renom de bel-esprit, et s'avise d'ouvrir sa maison aux lettrés, aux savans, aux penseurs, son choix tombe ordinairement sur quelque charlatan, quelque rapetasseur de vieilles ferrailles latines, ou quelque lourde tête, dont l'étude aura seulement mis en saillie la sottise naturelle (1). L'homme de mérite, qui veut se pousser dans le monde, doit cacher avec grand soin sa supériorité; s'il a l'imprudence de la laisser percer, il soulève incontinent la défiance et la haine. On le suppose mécontent de ce qu'il voit; partant on le déclare dangereux : aussi, avouons-le sans détour, ce ne sont pas les simples d'esprit qui bouleversent le monde, mais bien ces maudits philosophes, race de pervers, haïe des dieux et des hommes. Leur pénétration est de la malveillance, et leur savoir, de la déloyauté. S'il n'y eût pas eu de grands hommes en France, le monde n'aurait pas gémi sous l'oppression de Napoléon, et cette nation aurait joui sans intermittence du régime doux, calme et paternel qu'elle devait à la providence. Ainsi donc il ne faut pas s'émerveiller si les gouvernemens les plus sages s'étudient, de propos délibéré, à gagner les bonnes grâces des sots. C'est à leur

(1) TRIS. La sottise chez l'un se montre toute pure.
CLIT. Et l'étude chez l'autre ajoute à la nature.
MOLIÈRE, *Femmes Savantes.*

intention que les cérémonies les plus coûteuses ont été établies, et que se joue la grande et ruineuse comédie du gouvernement représentatif : si on n'avait à consulter que des hommes de sens, il n'y aurait pas lieu à tous ces longs débats, à ces fastidieuses explications des harangueurs ministériels, et on s'épargnerait la peine de payer les votes d'un parlement. Le *sic volo, sic jubeo,* de Wellington répond à tout, aussi bien qu'un cabinet *responsable*, cette autre duperie que les sots prennent bonnement pour une garantie. La diplomatie elle-même, et tout le code international, qu'est-ce autre chose en réalité qu'un sacrifice de déférence fait à la sottise universelle? Cette considération nous révèle combien est philosophique le célèbre axiome d'Oxenstiern, qui proclame l'excellence des sots comme ministres. En effet, ils sympathisent avec le public dont ils font les affaires, et le public sympathise avec eux : l'instinct de la sottise les pousse, sans effort, aux mesures les mieux appropriées aux besoins de la majorité. Jamais la haute portée de leurs conceptions ne trouble l'ordre de choses établi ; le monde avec eux peut suivre en paix sa marche accoutumée, sans craindre ces violentes secousses qui mettent en jeu la réflexion et l'intelligence aux dépens de la digestion. Le roi Jacques, de tous les rois le plus niais, a maintenu l'éclat de son trône pendant de longues années, et a jeté les fondemens de cette prospérité toujours croissante qui a placé l'Angleterre à la tête de la civilisation européenne, tandis que les Frédéric, les Louis XIV, les François Ier, les Charles-Quint, avec tout leur génie, guerroyant sans relâche, ont rougi leurs mains du sang de leurs semblables, et fait le malheur de leurs sujets.

Vous donc qui lisez ces pages, si la raison n'est point votre fait, si vous êtes plus digne de Bedlam que d'Athènes, prenez sans hésiter votre place entre les privilégiés de la société. Marchez tête haute, et montez sans rougir au rang

le plus élevé; regardez en pitié, comme on doit le faire, ces hommes présomptueux qui se targuent de leur supériorité intellectuelle, et se croient insolemment meilleurs que leurs voisins parce qu'ils sont plus sages, et qu'ils ne partagent point les préjugés de leur siècle. Que le talent excite vos clameurs et le génie vos mépris; décidez que la science est bonne pour les rustres et pour la roture; et surtout, aussi loin que s'étend votre patronage, écartez avec grand soin des emplois et des distinctions qui ne sont pas faits pour eux, ces sortes de gens assez oublieux des convenances pour ne pas être, ou du moins pour ne pas paraître de véritables sots.

(*New Monthly Magazine.*)

CLERGÉ, NOBLESSE ET ÉTAT MILITAIRE

DE L'EMPIRE OTTOMAN.

L'Europe a, plus que jamais, son attention fixée sur tout ce qui peut se rapporter aux destinées à venir de l'empire ottoman. Assurément la situation est sérieuse et mérite l'intérêt qu'elle soulève de toutes parts. Le canon a retenti et résonne encore; des cabinets long-tems indifférens se sont émus; de graves questions d'existence ont commencé à se débattre sur plus d'un champ de bataille. Malgré les revers d'une première campagne, serions-nous enfin à la veille de voir, par une révolution nouvelle, s'écrouler, au bruit des armes, cette puissance de la barbarie, jadis établie par le sabre, et toujours disposée à faire sentir, à qui l'approche, les humilians services de son brutal orgueil?.....

Quoi qu'il en soit de nos désirs et de nos présomptions à cet égard, notre projet n'est point de nous lancer ici dans les hautes régions de la politique, et de discuter les résultats probables des interventions armées qui s'effectuent ou se préparent. Nous laisserons donc à d'autres, ou plus habiles, ou mieux initiés, l'embarras ou le plaisir de sonder ces profonds mystères. Une tâche moins pénible nous attend. Nous nous trouvons, par l'effet d'une position qui nous est personnelle, en état d'offrir à nos lecteurs des détails précieux sur cette contrée barbare et jadis si florissante, l'objet de tant de vœux divers parmi les passions qui nous agitent tous, plus ou moins. Déjà, dans un précédent numéro (1), nous avons publié des détails cu-

(1) Voir la traduction de l'article dont il est ici question, dans le numéro 32 de notre recueil.

rieux et peu connus sur l'*État actuel de l'administration turque :* nous voulons poursuivre notre examen. Nous avons la confiance de croire que c'est continuer une œuvre utile ; tout au moins osons-nous espérer que nous nous adresserons avec succès à la curiosité du grand nombre. Ce travail est fait sur des notes d'une grande exactitude ; et nous pouvons, sans crainte de nous compromettre, nous porter personnellement responsables de l'attention scrupuleuse qui a présidé à leur rédaction. Nous en sommes redevables, aussi bien que de la notice toute entière citée plus haut, aux communications obligeantes d'un Grec Fanariote (1), d'une haute naissance, qui fut long-tems secrétaire interprète de la Porte, le grade le plus élevé où puisse parvenir un sujet grec de l'empire ottoman. Plus tard il a été appelé à remplir les plus hautes fonctions en Valachie et en Moldavie : il se trouve actuellement en Grèce, et s'y fait remarquer parmi la glorieuse junte du comte Capo d'Istria ; on nous a donné l'assurance qu'il y prenait une part active à la direction des forces maritimes de son pays.

Il est aisé de comprendre tout ce que cette situation spéciale a dû présenter d'avantages pour pénétrer profondément dans l'observation des mœurs et de l'administration publique de l'empire turc. Cet ouvrage ne saurait être celui d'un Européen, quel qu'il fût. Que voir, quelles observations consigner du fond du faubourg de Péra ou de Galata, les seuls quartiers où des étrangers soient admis à fixer leur résidence, alors surtout que tout vrai croyant s'en éloigne avec horreur, dans la crainte de souiller sa

(1) Le Fanar est un quartier de Constantinople exclusivement occupé par les Grecs, et dont les habitans prennent le nom. C'est parmi eux que la Porte choisissait ceux qu'elle employait à divers titres ; mais les Maurocordato, les Ipsilanti et beaucoup d'autres, ont fait voir que les faveurs de la Porte ne leur avaient pas fait oublier leur patrie.

personne sacrée en s'arrêtant dans un lieu réprouvé, séjour des infidèles? Un habitant de l'Europe pourra donc être resté, pendant de longues années, dans la superbe capitale de l'empire d'Orient, sans avoir recueilli aucun renseignement exact sur l'origine des usages de la nation turque, sans posséder des connaissances de quelque valeur sur le caractère de ses mœurs, ou sur le but réel de ses institutions. Aussi combien d'erreurs accumulées à cet égard, comme à plaisir, dans les nombreux ouvrages imprimés dans toutes les langues! nous ne connaissons que le livre récemment publié par notre aimable et savant compatriote, le dr. Walsh (1), qui fasse une heureuse exception à cette malencontreuse unanimité de déceptions et de fausses lumières. Les pages qu'il consacre à la description de la Turquie, dans son *Modern Travaller,* renferment en substance tout ce qui se rencontre de vraiment bon dans la masse des écrits anciens ou nouveaux où l'on a essayé de traiter le même sujet (2).

Nous commencerons ces observations nouvelles par une espèce de statistique intellectuelle et morale du clergé turc: nous y joindrons ensuite le tableau de son existence politique et de sa participation effective aux affaires de l'État.

Pour se faire une idée précise du sacerdoce ottoman, il est bon de partir du plus bas degré de l'échelle hiérarchique où se trouvent les *souhtas*, ou jeunes clercs musulmans. Le mot *souhta* est tiré du persan, et donne, dans la langue originelle, l'idée d'une occupation assidue. Il a été appliqué aux étudians turcs, comme expression fidèle de la vie laborieuse à laquelle on doit les astreindre. Leurs écoles, appelées *medresses*, sont établies dans l'intérieur de chacune des mosquées impériales de Constantinople,

(1) Nous en avons publié un long extrait dans notre numéro 36.

(2) NOTE DU TR. Il faut aussi excepter, ce nous semble, de cette réprobation, l'ouvrage publié par le général Andréossy.

d'Andrinople et de Brousse, en Bithynie. Aucun musulman, de quelque rang ou condition qu'il puisse être, n'y est admis qu'autant qu'il se destine à la cléricature. Les études commencent par l'enseignement de la grammaire (*sarfou nahir*) ; vient ensuite la connaissance des poésies arabes et persanes (*chiïrou nazmi*), et la rhétorique (*ilmi béyan*). Lorsque les jeunes élèves sont parvenus à connaître la langue arabe d'une manière satisfaisante, on leur met entre les mains le *Koran* et ses commentateurs, concurremment avec les livres qui traitent de la législation civile. Enfin tout se termine par l'étude de la logique (*ilmi méany*), de la philosophie naturelle (*ilmi tabiy*) et de la métaphysique (*ilmi baadé tabiy*), qu'on leur fait apprendre dans une espèce de traduction arabe d'Aristote, ouvrage des Sarrasins. Quant aux mathématiques, il n'en est pas question ; on les remplace par des leçons d'astrologie judiciaire (*ilmi nadym*), ou mieux par l'enseignement de certaines jongleries fantastiques que la crédule superstition de leurs dupes place au sommet le plus élevé des connaissances humaines.

Les études libérales les plus négligées parmi les musulmans sont, sans contredit, l'histoire et la géographie ; et, d'abord, ils n'ont aucune histoire générale. La plus étendue qu'ils possèdent est d'un Arabe, Ibni-Khaledoun, l'historiographe des kalifes, successeurs de Mahomet ; encore même n'en ont-ils que le premier volume traduit en langue turque. J'ai vu, dit notre auteur dans ses notes, un beau manuscrit de ce volume unique, vendu à Constantinople, au prix de 120 liv. st. (environ 3,000 fr.). Ajoutez à cela l'histoire des empereurs ottomans, par Hadza Tarihi ; puis quelques chroniques turques, consistant en un recueil d'anecdotes sur les sultans contemporains ; puis encore des histoires de Gengis-Kan, de ses successeurs et du célèbre Tamerlan (*Timour Leng*). Mais, grâce à la

proscription de l'imprimerie, il n'y a moyen de se procurer que des manuscrits, lesquels sont fort rares et fort chers; aussi pourrait-on à peine trouver trois ou quatre bibliothèques appartenant à des Turcs opulens. Au reste, la pénurie des livres est rendue plus sensible encore par le fréquent usage des confiscations et le plaisir que se donne souvent l'administration turque d'en brûler sur les places publiques. En un mot, rien n'égale l'ignorance des musulmans en histoire ancienne ou moderne. Il n'y a rien pour eux au-delà des kalifes, des princes sarrasins ou des souverains de la dynastie ottomane (*Selatini ali Osman*); et même que savent-ils à cet égard? Qu'est-ce que des histoires écrites par des esclaves sous les yeux d'un tyran investi du droit de vie et de mort, et qui ne se fait pas faute d'en user?

Pour la géographie, ils n'en ont pas la plus légère idée. Le célèbre géographe arabe lui-même, Aboulféda, leur est entièrement inconnu: on ne saurait trouver son traité dans aucune bibliothèque publique ou particulière des principales villes de l'empire. Voici, du reste, en quoi consistent leurs richesses en ce genre. Vers le commencement du dix-huitième siècle, parut un système de géographie, en langue turque, imprimé à Constantinople, sous le titre de *Dzihan-nouma*, ou *description du monde*. Un secrétaire interprète de la Porte, Jacovaky Argyropoulo, a publié, aussi en turc, un ouvrage de géographie, qui fut de même imprimé à Constantinople, et dédié au ministre des affaires étrangères, Mahmoud-effendi, surnommé Huglias. Enfin, Constantin Typaldo, de Céphalonie, chargé d'affaires du grand-seigneur, en résidence à Vienne, y fit paraître, également en langue turque, en 1806, une carte de l'empire ottoman, accompagnée d'une mappemonde. Toutefois, il est juste d'observer que cette étude commence à prendre un peu plus de faveur parmi les Turcs.

On voit, d'après cela, quelle peut être la somme des connaissances acquises par les souhtas. Ce séminaire du clergé turc se recrute principalement dans la Syrie et dans l'Asie-Mineure. Le contingent de la Turquie d'Europe est fort peu de chose. Fanatiques et grossiers, c'est l'assemblage le plus turbulent des plus détestables sujets du Grand-Seigneur. Leur nombre est immense. La seule ville de Constantinople en renferme près de dix mille. En leur qualité de membres du clergé, ils sont chargés du service des différentes mosquées qu'ils habitent. On fournit régulièrement à leur entretien journalier sur les revenus de leurs églises. Ils y logent dans de nombreuses cellules. Ils ont pour chef le muphti.

D'après la loi constitutive du clergé musulman, il est de règle que tous les ulémas, ou membres de la haute prêtrise, doivent arriver, à tour de rôle et par une promotion graduelle, du rang de *muderiss,* ou professeurs, à la dignité de muphti. Tel est le principe ; mais, dans l'application, des considérations d'une toute autre nature décident de l'avancement de chacun. La richesse, la naissance, les protections, ont là, comme il arrive quelquefois ailleurs, de merveilleux priviléges. Soyez pauvres et sans amis puissans, et ce sera grand hasard si vous parvenez, à la fin d'une longue carrière, à quelqu'une des dignités suprêmes de la cléricature. Il faudrait un concours extraordinaire des circonstances les plus favorables, uni à l'influence d'un mérite transcendant, pour faire, après une longue suite d'années, d'un *souhta* un *muphti,* ou même un *kazi-asker*. La grande masse des étudians turcs est destinée à remplir des places de simples *cadis* ou juges, et de *naïbs* ou suppléans des juges, dans des villes et villages.

Un souhta ne devient professeur, ou *muderiss,* qu'après quatorze années d'études et après avoir subi de nombreux examens de capacité (*imtihan*) sur les objets de l'instruc-

tion des écoles. Le doyen des professeurs est promu au rang de *molla*, ou juge supérieur. On compte huit mollas dans l'empire : deux pour les faubourgs de Galata et d'Eyoub, à Constantinople; et les six autres dans les villes de Scutari, Smyrne, Thessalonique, Larisse, capitale de la Thessalie; Haléb, en Syrie, et Jérusalem. La durée de leurs fonctions est d'une année lunaire. Après leur sortie d'exercice, ils doivent attendre trois ou quatre ans avant de pouvoir être réélus. Alors, ils parviennent, toujours par rang d'ancienneté, à l'un des quatre postes de mollas supérieurs : tels sont ceux d'Andrinople, de Brousse, de Cham ou bien de Damas, capitale de la Syrie, de Misr ou du Caire. Parmi ces quatre mollas, les deux doyens sont promus au rang de mollas de la Mecque et de Médine; et, de ces deux derniers, l'un est élevé à la dignité d'*Istambol-effendi*, ou maître de la police à Constantinople. Ses fonctions consistent à exercer une sorte d'inspection générale sur l'approvisionnement de la capitale, à pourvoir à ce que les denrées y arrivent en quantité suffisante et s'y vendent aux prix fixés. Ce poste est le degré par lequel il faut passer pour parvenir à celui de *kazi-asker*, ou grand juge civil de Natolie ou Turquie d'Asie; de là, au rang de kazi-asker de Romélie (*Roum-ily*) ou Turquie d'Europe; puis enfin à la dignité suprême de muphti. Le kazi-asker de Natolie n'a de juridiction que sur les possessions turques de l'Asie-Mineure, tandis que celle du kazi-asker de Romélie s'étend à toutes les provinces de l'empire. Le muphti et les deux kazi-askers résident toujours à Constantinople.

Le chef des émirs, ou *nakibowl-eshrraf*, est aussi l'un des membres du haut clergé; tels sont encore les ulémas de service pour l'intérieur du sérail. Ils sont au nombre de quatre, savoir : les deux *imams*, ou aumôniers du sultan, *khunkiar imamlari*; son premier médecin, *hekim-bachy*;

et le juge des affaires relatives aux revenus de la Mecque et de Médine, *herémeïn mufettichy-effendi*. L'inspecteur de ces mêmes affaires est le chef des eunuques noirs. Ces quatre ulémas sont en outre revêtus des titres honorifiques de mollas de la Mecque et de Médine ou d'Istambol-effendi : ils ont le droit de passer immédiatement à la dignité et aux fonctions de kazi-askers.

Voici maintenant comment s'obtiennent les hauts emplois de la cléricature. S'il s'agit d'un homme sorti des rangs des simples souhtas, à part les obstacles nombreux qu'il lui faut vaincre et qui sont, comme on l'a déjà dit, presque toujours insurmontables, il ne lui est pas possible d'arriver, en moins de vingt-cinq ans, aux grades éminens de kazi-asker ou de muphti. Mais il en est autrement à l'égard des fils de premiers vizirs, de riches seigneurs ou de grands ulémas. Ces puissans personnages, usant des prérogatives de leurs positions, font donner à leurs enfans, au moment même de leur naissance, le titre honorifique de *muderiss* (professeurs); puis on les revêt successivement de toutes les dignités secondaires sans qu'ils aient jamais besoin de remplir aucune fonction; et, d'ordinaire, ils ne dépassent guère l'âge de vingt-cinq ans sans devenir Istambol-effendis; on les fait kazi-askers à trente ans et quelquefois muphtis. La même marche est suivie par toutes les familles qui jouissent de la faveur éventuelle du grand-seigneur. Sa Hautesse envoie, au muphti, un diplome de promotion pour ceux qu'elle protége, et le doyen, comme on l'appelle, de l'orthodoxie musulmane, s'empresse d'obéir aux ordres souverains de son maître selon la foi.

Il suit de là que le très-grand nombre des ulémas se trouve composé d'hommes sans aucun mérite personnel et dont rien n'égale l'ignorance, si ce n'est peut-être leur présomption. Les premiers médecins du sultan eux-mêmes

ne font pas exception à la règle commune. Il serait difficile de se former une idée exacte de leur profonde incapacité comme gens de l'art. Ce sont, en propres termes, des empiriques, des charlatans, rien de plus. Ce n'est pas qu'ils ne courent de très-grands dangers alors que, dans un cas grave, leurs efforts ne sont point couronnés du succès. Mais d'abord, pour se mettre, autant que possible, à l'abri contre les risques de leur position, ils ont l'habitude d'attacher à eux, pour le conseil, des médecins francs ou grecs, ayant fait leurs études dans quelque université d'Europe. Puis la faveur à laquelle ils parviennent souvent compense bien des choses. Il n'est pas rare de leur voir prendre une part importante dans les affaires de l'état. Tel fut même, sous le sultan actuel, le crédit de Massoud-effendi, son premier médecin, que rien ne se faisait dans le gouvernement sans que son maître ne le consultât. Mais en retour, à la mort de la sultane mère qu'il n'avait pu empêcher, il fut dépossédé de toutes ses dignités et chassé du sérail. Il en conçut un si violent chagrin qu'il en mourut. Quant aux médecins étrangers attachés au sérail, ils sont souvent accusés, à l'avénement d'un nouveau souverain, d'avoir tenté de l'empoisonner, lorsque celui-ci n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne, et, en conséquence, mis à mort par ses ordres. C'est ainsi que Mahmoud, aujourd'hui régnant, fit assassiner le médecin du sérail, Lorenzo, de Pise, parce qu'il le soupçonnait d'avoir pris part à une tentative dirigée contre sa vie, par le sultan Mustapha IV.

La jeunesse des ulémas se passe tout entière dans les plaisirs et l'oisiveté, parmi tous les excès de la vie la plus dissolue : on ne s'étonnera pas que leur vieil âge conserve l'habitude des vices de leurs premières années. Entourés de flatteurs dès le berceau, ils sont ambitieux et vains par delà toute mesure. L'habit de prêtre n'inspire que trop

souvent l'esprit d'intrigue et l'amour du pouvoir : aussi voit-on les membres du clergé turc se mêler à tous les complots, aspirer à gouverner l'empire, et, au moindre obstacle qui s'oppose à leurs projets d'envahissement, rêver des bouleversemens, fomenter des révolutions toujours au nom de la religion outragée. Il n'est point de révolte de janissaires qui ne soit leur ouvrage ; point de déposition de sultan qu'on ne doive attribuer à leurs sourdes menées, soit qu'ils agissent pour leur propre compte, soit qu'ils s'attachent à la fortune de quelque grand vizir mécontent. Leur histoire est remplie d'exemples de la sorte ; mais il est tems d'exposer, d'une manière plus complète, la situation politique du clergé turc, et la nature de l'influence qu'il exerce.

D'après ce qui précède, on a déjà dû facilement comprendre que ce grand corps appartient à deux ordres de choses essentiellement distincts : au culte public, par son caractère sacerdotal ; et, comme dépositaire et interprète des lois, à l'organisation civile et judiciaire du pays. Néanmoins tout n'est pas là. Le gouvernement turc présente, dans son ensemble, un singulier mélange de théocratie et de despotisme militaire qu'il convient naturellement d'attribuer à la double circonstance d'une première origine toute religieuse, œuvre de Mahomet, et d'un établissement successif opéré par la force des armes ; mais d'où résulte une certaine complication de rapports et de pouvoirs assurément peu favorable au maintien de la paix publique, et que nous sommes heureux de pouvoir éclaircir.

Le législateur des populations musulmanes, sans daigner même en assumer le titre, comprit tout dans le Koran ; institutions civiles, politiques, religieuses, droit privé, droit criminel et préceptes de foi. Tout s'y présente au même rang, comme une volonté de Dieu manifestée par son prophète. Dieu a tout prescrit ; Dieu jugera tout.

De là, sans doute, pour le clergé, une autorité morale, exorbitante, que doit propager et soutenir la soumission aveugle des musulmans pour les décrets de l'auteur de leur croyance; mais de là aussi la sainteté de l'autorité suprême du grand seigneur, puisqu'elle dérive également de la même source divine.

Ce n'est donc point dans le titre primordial de chacun de ces pouvoirs, qu'il faut chercher la cause de la prééminence réelle de l'un ou de l'autre dans les affaires de l'état. Des événemens extérieurs, certaines dispositions spéciales du caractère et des passions des peuples de l'Orient, ont exercé, sous ce rapport, une action puissante. En premier lieu, nous signalerons les effets inévitables du long état de guerre qui présida, en Europe comme en Asie, aux premières destinées de l'islamisme. Or, tout dévoués que sont les musulmans à leur foi religieuse, ils ne purent non plus manquer de subir les conséquences de cet esprit militaire que la conquête fait naître, quel que soit son principe, et dont la suite nécessaire est un dévouement d'enthousiasme à celui qui commande par la puissance du sabre. Dans l'Orient, surtout, cet attachement à la personne du chef eut, de tout tems, quelque chose de plus fortement prononcé, de plus absolu qu'on ne le vit jamais dans aucune contrée de notre vieille Europe. On dirait une sorte de fanatisme d'abnégation, participant à la fois du devoir du croyant et de la dévotion du soldat, qui s'étend, dans l'exagération du sentiment qui l'inspire, jusqu'à l'humiliante dégradation de l'esclavage volontaire. Ainsi le grand seigneur, commandant suprême des armées, ne fut pas seulement, aux yeux de ces populations conquérantes, et le préposé de Dieu, commis à la propagation du vrai culte, et l'homme puissant qui dispense les grâces, ou le guerrier qui mène à la victoire : c'était plus que tout cela, c'était le maître. « Toute propriété, dit Osman dans ses lois,

appartient au sultan. Le cou de l'esclave est plus délié qu'un cheveu. » Ces mots du despote n'étaient que l'expression fidèle d'une opinion généralement admise. Tout musulman, sujet de la Porte, s'appelle lui-même l'esclave du sultan. Le vrai croyant est l'esclave de Dieu. L'esclavage forme, au jugement de tous, la seule relation de dépendance qu'il leur soit possible de concevoir. Est-ce l'œuvre de la religion si profondément abrutissante de l'islamisme ? Y faut-il voir un effet naturel de l'ignorance qu'elle consacre, et de l'obéissance passive qu'elle a su convertir en article de foi ? ou bien aussi devra-t-on croire la tyrannie une maladie endémique tellement attachée au climat de l'Orient qu'elle y dût prendre naissance à l'instar de la peste, et s'y maintenir à tout jamais comme un fléau du sol que tout effort humain serait impuissant à combattre ? Nous n'aborderons point la discussion de ces graves difficultés. Nous n'avons prétendu que signaler un fait important en lui-même, et dont l'inévitable influence rend facilement explicable l'accroissement prodigieux du pouvoir des sultans, par opposition aux efforts d'un sacerdoce ambititieux, au sein même d'un régime théocratique.

Cette réaction en faveur du despotisme militaire commença de s'opérer lors de l'usurpation d'Osman ou Otman Ier, qui chassa du trône, pour y monter, d'autres usurpateurs, la famille des Seldjoucides ; c'était à une époque où, par suite du schisme d'Ali, des divisions entre les branches diverses du kalifat, et de l'irruption des Tartars sous Gengis-kan et ses successeurs, l'autorité morale des kalifes, comme héritiers du prophète, avait beaucoup perdu de son énergie sur l'esprit des peuples. Osman conçut le projet de la rétablir à son profit ; et il y parvint en l'isolant, au moins par le fait, si ce n'est par un profond calcul, de son principe originaire. Le grand seigneur fut tout, et le clergé n'eut plus que des honneurs sans réalité

de pouvoir. Le muphti conserva, il est vrai, l'exercice apparent de la judicature, dans toute son étendue primitive : on lui reconnut légalement toutes les attributions de la justice civile et criminelle; la décision suprême de tous les procès; le droit d'absoudre ou de condamner tous les prévenus de crimes ou de délits quelconques. Mais au-dessus de cela, dans la pratique, vinrent se placer les volontés personnelles du sultan, auxquelles il fallut qu'obtempérât le muphti, au risque de se voir déposé sur-le-champ. Telle fut la règle d'Osman, que ne laissèrent périmer aucun de ceux qui régnèrent après lui. Nous en trouvons un exemple remarquable dans un tems qui n'est pas très-ancien. Mustapha III, père de Sélim, avait résolu de se défaire de Grégoire Callimaky, hospodar de Valachie, qui avait eu le malheur d'encourir sa disgrâce par des actes qu'il était assurément fort difficile d'entacher de criminalité; mais, voulant déguiser sa vengeance personnelle sous la forme spécieuse d'une exécution de haute justice, il donna ordre au muphti, alors Osman-molla, de délivrer une sentence de mort contre l'hospodar désigné : celui-ci refuse; Mustapha furieux le dépose et rend de suite un décret par lequel il abolit, à tout jamais, le droit de contrôle en matière criminelle, dont, jusqu'alors, avait joui le muphti. L'intègre et courageux Osman-molla fut trouvé mort le lendemain matin, d'une attaque d'apoplexie, dit-on; il échappa ainsi au supplice que lui préparait la colère du sultan.

Un décret d'Osman I[er] établit également que ni lui, ni ses successeurs, n'auraient le pouvoir de déclarer la guerre ni de faire la paix sans le consentement préalable du haut clergé, des ministres et des chefs de l'armée; mais il eut soin en même tems que les ulémas, les ridzals et les alqueris ne fussent, à proprement parler, que des esclaves dont la vie restât à la merci du maître suprême. Toute-

fois, par une contradiction gratuite, il s'intitula le seul dépositaire du glaive et de la plume; c'était, en d'autres termes, assumer sans partage le droit de tout régler. Au reste, à l'exemple de tous les conquérans, Osman et ses successeurs, en se maintenant eux-mêmes dans un état habituel d'hostilité apparente, se dispensèrent ainsi d'avoir recours, pour faire la paix ou la guerre, à l'intervention exigée des trois ordres de l'empire. La guerre étant réputée en permanence, les traités de paix ne furent que des trèves passagères, et les actes hostiles envers quelque puissance que ce pût être se rangèrent parmi les conséquences nécessaires de l'ordre de choses toujours subsistant. Il suit de là que, depuis Osman, tous les sultans osmanlis ne cessèrent jamais de se trouver en mesure de résister, sans délai, à toutes les agressions du dehors, même les moins imprévues. L'habitude de cette fiction politique est tellement prise, que, même en tems de paix, tout est censé se faire par le sultan au moment de livrer bataille. Ainsi l'on date un firman de l'*étrier impérial, Rikiabi-humayoun;* tel est aussi le nom qu'on donne au conseil du grand seigneur, toutes les fois que le grand vizir, les ministres, le muphti, les deux kazi-askers et le capitan-pacha, ou grand amiral, y sont convoqués en séance solennelle.

Les successeurs d'Osman marchèrent sur ses traces, et l'on ne tarda pas à voir le despotisme politique, triomphant de tous les obstacles, arriver, par de rapides progrès, aux limites les plus reculées du pouvoir arbitraire. Quant aux Turcs, le dogme du fatalisme, joint à l'habitude d'une longue soumission, en fit promptement de dociles esclaves. Ils souffrent et se résignent. Toutes les langues de l'Orient sont remplies d'expressions proverbiales, images des misères publiques et de la commune patience à les supporter. « Il y a trois choses sans miséricorde, dit l'Arabe en fumant sa pipe, le feu, le prince et le tems. » « Le voisi-

nage du schah est un incendie qui dévore. » Les Turcs appellent le grand seigneur « le lion démuselé. » Si la verge de fer de la tyrannie vient à les frapper sans pitié, ils s'écrient, en courbant la tête : « Longue vie au sultan ! » Ici donc, point de dévouement national, d'amour de la patrie. Le Koran ne prescrit qu'obéissance à Dieu et au sultan, l'ombre de Dieu (*zil-allah*). Le maître a donné l'ordre : c'est une province entière qu'il s'agit de livrer aux flammes et d'inonder de sang. Qu'a-t-elle fait ? il n'importe. Un pacha est chargé de cette exécution terrible. D'ordinaire même, on le choisit parmi ceux qu'a vus naître le pays qu'on prétend châtier. Il part sans hésiter ; la malheureuse province est bouleversée de fond en comble; les habitans égorgés, et le ministre des colères du sultan ne manque jamais, dans ses dépêches à la Porte, de s'exprimer sur son dévouement en termes pompeux : « La tâche est accomplie ; je n'ai point laissé pierre sur pierre. »

On sera peu surpris, d'après cela, que les favoris du grand seigneur soient souvent des esclaves achetés au marché, puis affranchis par quelque motif d'affection particulière, et promus ensuite, par de semblables raisons, aux premières dignités de l'état. C'est, au surplus, un usage ancien dans l'Orient. On en fait remonter l'origine au tems des premiers kalifes. L'esclave acheté au marché devient souvent l'ami d'adoption de son maître ; et l'émancipation le transforme, pour ainsi dire, en un membre de la famille. Il porte le nom de *kiolé* et s'en fait honneur comme d'un titre à la considération générale, quel que soit le rang où il parvienne. Le grand amiral actuel, Kosrou-pacha, et le général en chef, Kivatahy Rechid pacha, sont des Circassiens affranchis, et le disent eux-mêmes avec une sorte d'orgueil.

Ainsi le clergé, réduit à une existence purement civile et religieuse, n'a conservé de son ancienne splendeur que

des titres honorifiques et le droit, peu inquiétant pour le pouvoir impérial, d'administrer la justice sous le bon plaisir du sultan.

Le muphti est généralement désigné par le nom de maître des grâces (*veliyou-u-niam*), et sa charge est appelée le sanctuaire des sentences (*mékami-fetva-pénahi*); son palais, que l'on nomme *scheïkhoul-islam-capoussi*, est souvent le lieu de rendez-vous du grand vizir, des ministres et de l'aga des janissaires, lorsqu'ils ont à tenir un conseil extraordinaire sur quelque affaire d'état d'une haute importance. Si le muphti se présente au sérail devant le sultan, il est toujours accompagné par le grand vizir. Le sultan se lève, à son entrée, pour le recevoir, le fait asseoir, ainsi que le vizir, sur des tapis; puis on leur sert le café en sa présence. Quand le sultan adresse la parole au muphti, il lui donne le titre d'effendi ou seigneur.

A la mort du sultan, c'est le muphti qui remplit, auprès de sa dépouille mortelle, les fonctions d'*imam* ou de prêtre : il récite des prières sur son lit de mort; et, s'approchant de son oreille, il y murmure à voix basse le *telkin*, ou instruction dernière, que les imans doivent adresser aux morts.

Autour de l'hôtel du muphti sont plusieurs salles d'audience occupées par les docteurs de la loi, qui donnent, moyennant un prix arbitraire, des *fetvas*, ou sentences suprêmes à tous ceux qui viennent les consulter sur leurs procès. On les instruit de l'affaire en litige; ils préparent la fetva, et la présentent au muphti qui la confirme. Ces fetvas sont écrites sur de petites feuilles de papier; les parties les rédigent à l'avance et les déposent sur le tribunal. Elles se composent d'un point de fait et d'un point de droit : « Zéïd (l'une des parties) a fait un dépôt entre les mains d'Umr (la partie adverse), et il a été convenu que ledit dépôt serait remis à son maître au bout

d'une année. Le dépositaire est-il tenu de rendre, dans le cas où la demande en restitution ne serait faite que deux ou trois ans après ? » A la suite de cette formule interrogative, le docteur de la loi ajoute le mot *olour*, oui, ou *olmay*, non ; et tout est fini. Les fetvas sont, pour le muphti, d'un produit immense. Quant à la justice des arrêts, il serait difficile d'y croire. Souvent deux décisions opposées dans la même cause, payées par les deux adversaires et signées par le muphti, embarrassent les tribunaux inférieurs, et déconcertent la gravité des juges. Ces contradictions même sont si fréquentes, par l'inadvertance ou la cupidité du muphti, qu'elles ont passé en proverbe. On pourra se faire une idée des revenus annuels que rapportent ces fetvas, par l'exemple des kazi-askers de Romélie, ou grands-juges de la Turquie d'Europe, dont les fonctions, comme on l'a dit déjà dit, nè durent qu'une année lunaire, et qui néanmoins, dans ce court espace de tems, trouvent moyen, en vendant la justice, dans le ressort de leurs attributions, d'amasser des trésors assez considérables pour bâtir des maisons de plaisance magnifiques, acheter des fermes, des joyaux et de belles esclaves (*dzarivé*) au prix de cent à huit cents livres sterlings (2,500 à 20,000 francs) chacune ; sans compter un bataillon d'esclaves mâles dont ils s'entourent par luxe, et qui forment, auprès de leur personne, un cortége permanent d'une centaine de serviteurs. Un kazi-asker de Romélie, Mourad-Molla, sous le règne d'Abdoul-Hamid, père du sultan actuel, avait, à quelque distance l'un de l'autre, six ou sept châteaux élégamment construits et meublés avec recherche, dans chacun desquels habitait une esclave favorite ; le voluptueux dignitaire de l'église musulmane passait sa vie à visiter à tour de rôle ses délicieuses résidences.

Après le clergé, ou tout au moins peut-être sur la même ligne politique, vient la noblesse, formant, dans l'empire

turc, un corps puissant par ses richesses, son influence et une espèce d'organisation féodale, œuvre de la conquête. Osman I[er], fondateur de la dynastie, conformément au système de tous les soldats heureux, voulant récompenser les compagnons de ses victoires, leur donna, pour la vie, à titre d'apanage (*malikiane*) et de fief (*arpalik*) (1), une portion considérable des terres conquises tant dans l'Asie-Mineure que dans l'ancien empire grec ; et y ajouta les titres de *begler-beg*, ou princes des princes ; de *baihe-beg*, ou chefs de l'armée ; de *pachas*, ou gouverneurs ; d'*agas*, ou maîtres : ces titres, ainsi que les priviléges qui s'y rapportaient, furent attachés à la personne et durent être portés indépendamment de tout service actif. Il fit plus : dérogeant ensuite aux principes des Tartares nomades ou *Cédéris*, d'après lesquels la seule qualité de Turc donne le droit de parvenir aux plus hauts emplois de l'état, il reconnut et consacra les droits de la naissance. Les fils des grands dignitaires furent déclarés *beys*, ou princes ; vinrent ensuite les *tzélébys*, ou seigneurs ; les *kichi-jadés*, ou gentilshommes ; les *odzek-jadés*, ou descendans de personnages distingués ; les *saheb-hanédan*, ou illustres familles ; le tout accompagné d'un grand nombre de prérogatives. Orchan, fils et successeur d'Osman I[er], adopta la politique de son père, et consolida son ouvrage.

A l'exemple de tous les corps privilégiés, la noblesse turque ne tarda pas à concevoir l'ambition de se rendre indépendante et de dominer à son tour. Les règnes d'Osman et d'Orcan I[er] avaient été trop occupés par la guerre pour laisser le tems à ces prétentions d'éclater ; mais ellés trou-

(1) M. de Pouqueville a commis une erreur dans l'interprétation du mot *arpalik* en le faisant venir, sur la foi du docteur Coray, du mot grec ἁρπάζειν, *dépouiller*. Le mot est d'origine turque : c'est un dérivé d'*arpa* (orge) ; *arpalik*, en langue turque, est un fief donné par le sultan à un gouverneur pour l'entretien de ses chevaux.

blèrent ceux qui suivirent. Les fils et petits-fils des premiers conquérans s'intitulèrent avec orgueil *enfans de la conquête* (*evladi fatihan*); aspirèrent à fonder, à leur profit, une espèce d'oligarchie féodale en rivalité avec le pouvoir du sultan. Ils possédaient de grands moyens de succès; ils étaient riches, connus et chéris de l'armée, et exerçaient, sur l'esprit du peuple, une influence puissante, tant à raison de leurs services personnels que par le souvenir des exploits de leurs pères. Leurs tentatives avaient pris un caractère alarmant, dès les premières années du règne de Mourad Ier. Mourad était environné d'ennemis; les empereurs de Constantinople, les princes d'Occident, les schahs de Perse, le menaçaient de toutes parts; sa dynastie, d'ailleurs, était toute nouvelle, et n'avait pu recevoir, même parmi ses propres sujets, cette consécration du tems qui légitime, à la longue, tous les pouvoirs. Les soudans d'Egypte le réputaient usurpateur, et se présentaient eux-mêmes, avec une opinion générale favorable à leur cause, comme les seuls kalifes, héritiers de droit du prophète; c'étaient des adversaires d'autant plus redoutables, indépendamment de leurs titres, quels qu'ils fussent, que les musulmans voyaient et vénéraient en eux les protecteurs réels des deux villes saintes de la Mecque et de Médine. Il fallait donc que Mourad, ou succombât, ou trouvât moyen, par quelque mesure énergique, de s'établir dans une position formidable relativement à ses ennemis du dedans et du dehors. Il prit, en conséquence, le parti de réunir, autour de sa personne, un corps de troupes dévouées, qui n'eût d'existence que par lui, et qui, entièrement isolé d'intérêt et de rapports quelconques avec diverses classes de la population musulmane, pût devenir l'instrument aveugle de ses desseins. Une légion fut formée, composée en entier de jeunes esclaves d'une force éprouvée, et tous renégats. Ils reçurent le nom

d'*esclaves du sultan*; et Mourad leur donna, en même tems, par un acte public, la dénomination plus imposante de *janissaires* (*yeni-tzer*), ou *la nouvelle armée*. C'était créer avec éclat une force militaire, capable d'imposer silence aux murmures des vieilles troupes, et de tenir en échec leurs chefs ambitieux. Mourad comprit que, pour accomplir son ouvrage, il était important de s'adresser avec habileté au fanatisme religieux, alors dans toute la ferveur de son exaltation primitive. Il saisit l'occasion d'une conquête à faire à l'islamisme par la conversion de ses nouveaux soldats, pour transformer ce noyau en un corps de défenseurs de la foi. Il ne crut pas de sa politique d'avoir recours, pour ce projet, à l'intervention du haut clergé, qu'il n'eût pas trouvé peut-être assez dévoué à sa cause. Il gagna le chef d'un ordre religieux, qui jouissait parmi le peuple de la réputation d'un grand saint, ou *vély*; ce jongleur, qu'on nommait Hadzy-Bektaché-Vély, entra sans peine dans les intentions du sultan, et lui prêta l'appui de son immense autorité. Il l'aida à composer sa nouvelle armée; il fit plus, il l'adopta, la bénit, la proclama l'armée de l'islamisme, et, de concert avec Mourad, il prit lui-même le titre de son fondateur. Les janissaires ajoutèrent à leurs autres qualifications celle de *Hadzy-Bektaché-odzaghi*, ou *la famille de Hadzy-Bektaché*. On les divisa en infanterie et cavalerie, et la cavalerie en deux corps, les *spahis* et les *silihdars*, mots persans qui signifient *guerriers* et *hommes-d'armes*. Dans les jours de solennité ils portèrent sur la tête une espèce de heaume, auquel était attachée une longue et large bande de feutre blanc qui descendait jusqu'aux épaules, sorte d'insigne destiné à représenter la manche de la robe dont était revêtu Hadzy-Bektaché quand il les avait consacrés.

Pour donner encore plus de consistance et de considération à sa nouvelle troupe, Mourad voulut que tous ses

fils reçussent, dès leur naissance, le titre de janissaires. La cérémonie de leur adoption fut réglée de la manière suivante : à la naissance d'un fils du sultan régnant ou *schah-zadé*, fils de roi, le grand vizir, les ministres, le grand amiral, le muphti et les deux kazi-askers viennent en grande pompe au sérail complimenter leur maître. Le chef des eunuques noirs apporte, au grand seigneur, l'enfant, enveloppé dans de riches étoffes. Le *koul-kchayassi*, ou lieutenant des janissaires, est alors introduit. Le sultan prend son fils et le présente lui-même au lieutenant en témoignage de sa volonté que le jeune prince soit considéré comme janissaire. Le lieutenant applique ses lèvres sur le bord du manteau du schah-zadé, le reçoit dans ses bras et le remet au chef des eunuques qui le reporte à sa mère, dans le harem. Depuis Mourad Ier jusques et compris Mahmoud, actuellement régnant, tous les sultans et leurs fils ont été reçus janissaires.

Il était naturel que Mourad cherchât à tirer, de ses nouvelles légions, les plus utiles services ; il avait d'ailleurs assez d'habileté et d'expérience de la guerre, pour savoir que l'infanterie constitue la principale force des armées : aussi les janissaires à pied eurent-ils la plus grande part dans la faveur et dans les grâces du sultan. Ils formèrent, par ses soins, une phalange redoutable, qui assura souvent la victoire, tant à lui qu'à ses successeurs, contre les troupes indisciplinées des princes chrétiens, tant que ceux-ci restèrent sous l'influence désastreuse du système féodal. Il est, au reste, à remarquer que la science de la stratégie s'était déjà introduite de longue main chez les Arabes, qui l'avaient apprise à l'école des empereurs d'Orient, et que les sultans ottomans, élèves des Arabes dans l'art de la guerre, durent nécessairement, étant toujours en armes, perfectionner et étendre les connaissances qu'ils avaient reçues de leurs maîtres. Il leur devint facile

de trouver, dans leurs janissaires, une troupe belliqueuse, disciplinée, pleine d'ardeur et d'audace. Ils n'eurent qu'à entretenir dans leur sein cet esprit de corps si prompt à se former dans toute organisation militaire où l'influence d'un nom, commun à tous, rend chaque homme solidaire de la gloire des exploits passés, et de la honte des revers à venir. Ils en firent donc des soldats instruits et dévoués. Dans toutes les batailles ils les tinrent en réserve pour achever la victoire ou rétablir la journée. La milice indisciplinée, tant à pied qu'à cheval, que commandaient les pachas de provinces, chargeait d'abord; puis venaient les janissaires, toujours commis aux actions les plus difficiles et les plus périlleuses. C'était à eux d'enlever les retranchemens, de franchir les fossés, d'escalader les murailles. Il y a plus; il s'était formé parmi eux une troupe particulière, appelée *serdenghetsi*, les braves, qui ne reconnaissait aucun chef, et dont l'unique emploi était de se dévouer avec enthousiasme aux plus hasardeuses entreprises. S'agissait-il d'une charge meurtrière ou d'un assaut en désespoir de cause? les *braves* se présentaient au général en chef, et s'engageaient à mettre fin à l'action, sous la condition d'une augmentation de paie. Le général en chef délivrait alors à chacun un billet, dit *essame*, contenant la promesse du supplément de solde demandé; et les volontaires mettaient en pièces les fourreaux de leurs sabres, comme signe de l'exécution du marché, et de leur détermination de vaincre ou de mourir. On leur donnait en conséquence le nom de *dal-kilitz*, guerriers au sabre nu. Dans plusieurs circonstances désespérées, les généraux turcs ont eu recours, avec succès, au service des *serdenghetsi*.

Une longue série de victoires brillantes rendait, de jour en jour, les janissaires plus chers aux sultans; et, le nombre de leurs régimens s'accroissant, à chaque nouveau succès, par l'enrôlement volontaire de jeunes esclaves renégats qui

désiraient prendre part à leur gloire, ils devinrent, à vrai dire, en tems de paix comme en tems de guerre, la seule armée permanente de l'empire ottoman. On leur confia la garde de toutes les places fortes. Constantinople devint leur métropole, et la résidence de leur chef, qui toujours fut pris parmi eux. Il n'y a pas d'exemple d'un aga des janissaires choisi hors de leur sein. La sûreté de la capitale fut commise à leur vigilance. Lors de la prise de Constantinople, le patriarche grec fut placé, par ordre du vainqueur, sous la sauve-garde des janissaires, et l'on désigna les officiers de l'un de leurs régimens pour l'assister dans l'expédition des affaires civiles de ses compatriotes. Les ambassadeurs des puissances chrétiennes eurent, à raison de leur dignité, des janissaires comme gardes d'honneur. Les consuls, en résidence dans les villes de commerce et dans les ports du Levant, éprouvèrent aussi le besoin d'avoir des janissaires attachés au service de leur emploi.

Répartis de cette manière dans toutes les stations militaires de l'empire, les janissaires se trouvèrent bientôt en nombre insuffisant pour remplir les nombreux services qu'on leur avait assignés. Il fut donc nécessaire d'aviser au moyen d'appeler, dans leurs rangs, un nombre considérable de recrues qui pût les soulager dans l'exécution de leurs missions diverses. On confirma et l'on étendit encore les priviléges dont ils jouissaient. Leur titre devint une protection efficace contre les extorsions de toute nature des autorités locales. Il fut suffisant, pour en jouir, d'avoir son nom inscrit sur les contrôles d'un régiment de janissaires. Chaque jour accourait une multitude de Turcs, surtout dans l'Asie-Mineure, vers le *serdar*, ou chef des janissaires provinciaux, pour obtenir de lui, moyennant un présent, de se faire comprendre sur les registres de son corps. En peu de tems, les deux Turquies eurent la plus grande partie de leur jeunesse enrôlée dans le corps des

janissaires. Ce fut au point que, quand une guerre éclatait, l'aga des janissaires, avant d'entrer en campagne, était obligé de se faire remplacer, pour le service intérieur, par un officier auquel il donnait le nom de *sakban-pachy*, ou commandant des gardes nationales des provinces. Ces gardes étaient les janissaires; quant à être nationales, on comprend combien peu ce titre dut s'appliquer avec justesse à des troupes qui n'avaient d'autre profession que celle des armes, d'autre intérêt que leurs priviléges spéciaux, d'autre pays que leurs casernes. Aussi, finirent-elles par influer, d'une manière funeste, sur les destinées de l'empire turc. Dès qu'elles cessèrent d'être commandées par des sultans passionnés pour la guerre et sachant se faire craindre, on les vit se mettre à la merci d'une masse d'intrigans qui parvinrent à les attacher à la cause de leur ambition personnelle, et à tourner, contre l'autorité même du monarque, tant de forces imposantes, créées, dans le principe, pour en assurer le maintien.

Cette révolution commença sous le règne de Sultan Soliman, surnommé le Législateur. Las des révoltes de ses enfans, toujours en armes pour faire valoir contre lui-même des prétentions à sa couronne, chacun d'eux se formant un parti parmi les janissaires, il résolut de mettre un frein à cet esprit désordonné de licence, en leur fermant, par acte de son pouvoir législatif, tout accès possible à ce trône, objet de leurs ambitieuses manœuvres. Il rendit une loi d'après laquelle l'héritier présomptif de chaque sultan régnant dût être, non son fils, mais l'aîné de ses neveux, fils du sultan dernier mort; et il établit, à l'égard de ces princes, l'usage, déjà connu de nos lecteurs, de les enfermer, loin de tous les regards, dans les profondeurs les plus reculées du sérail. Grâce à cette institution, si merveilleuse à son sens, de la *kafessa*, il eut plus de repos peut-être pendant sa vie, mais il prépara pour l'avenir, à

l'empire ottoman, une suite non interrompue de maîtres sans énergie, incapables de gouverner eux-mêmes, et encore moins propres à se mettre en personne à la tête d'une armée. Les rênes de l'état tombèrent entre les mains d'eunuques, de favoris, qui vendirent au plus offrant les places, les dignités, et jusqu'à la charge même de grand-vizir. L'amour du luxe, des plaisirs et de la vie frivole, remplaça la gravité héréditaire du caractère musulman. Le sérail devint une arène de débats perpétuels entre les intrigans de toute espèce qui prétendirent à la faveur du monarque. La plus effroyable confusion régna de toutes parts. On ne vit plus que coups d'état et mesures sanguinaires, aussi désastreuses dans leurs effets que ridicules dans leurs causes. Mais, plus de gouvernement, plus de chefs; l'anarchie commença son règne, amenant à sa suite tous les maux qu'elle fait naître.

La carrière était ouverte à toutes les ambitions turbulentes. La pusillanimité du grand nombre des sultans qui succédèrent à Soliman les avait rendus un objet de mépris pour leurs propres satellites. Le clergé ottoman, qui conservait toujours la pensée et le désir de reconquérir un pouvoir politique que lui avaient constamment disputé ou ravi les sultans doués de quelque caractère, fut des premiers à comprendre l'avantage de sa position nouvelle, et résolut d'en profiter. Il se mit en rapport plus intime avec les janissaires, tenta près d'eux la séduction des influences religieuses. Les janissaires n'étaient-ils pas la milice du prophète? n'avaient-ils pas été consacrés à Dieu par les mains vénérables de Hadzy-Bektaché? Ils devaient donc faire cause commune avec les ulémas, et s'unir à eux pour réformer les abus de l'état. Ce langage s'adressait à des passions toujours vivantes, auxquelles la longue paix de l'empire avait rendu leur première énergie : les janissaires, d'ailleurs, étaient mécontens; on leur devait un

arriéré de solde considérable, et rien n'annonçait qu'on songeât à les payer un jour; ils se révoltèrent, et le sultan fut obligé de fléchir.

A partir de cette première sédition, tous les anciens rapports du grand seigneur avec l'armée se trouvèrent bouleversés. Le sultan ne vit plus dans ses troupes qu'une force destructive sans cesse menaçante; et l'armée, à son tour, ne considéra son ancien chef et son maître que comme un ennemi irréconciliable qui guettait incessamment une occasion de sanglantes représailles. Le résultat de ces démêlés funestes fut, avec l'affaiblissement de la force publique, une désorganisation croissante de tous les pouvoirs. La soldatesque devenait chaque jour plus arrogante, et d'une exigence, dans ses désirs, plus difficile à satisfaire. Le divan n'eut plus qu'une pensée, savoir, d'occuper au dehors, autant que possible, cet esprit de turbulence, redoutable élément des plus affreux désordres. De là, tant de guerres entreprises, qui n'avaient pour motif ni l'esprit de conquête, ni le fanatisme religieux, ni les calculs raisonnés d'une haute politique. On crut avoir assez fait pour le salut de l'empire en éloignant les janissaires : mais ces demi-mesures ne servaient qu'à aggraver le mal. Les janissaires, toujours soutenus par les prêtres, leurs fidèles alliés, rentraient dans leurs foyers avec des prétentions encore plus difficiles à satisfaire. D'un autre côté, les intrigues du sérail devenaient le principe d'autres bouleversemens, trop féconds en désastres : tantôt c'étaient des grands vizirs qui, pour paralyser les malignes influences des favoris du sultan, excitaient une guerre civile; tantôt des ambitions inquiètes, trompant la vigilance du prince régnant, correspondaient, par des eunuques gagnés, avec l'héritier présomptif, et tentaient de le placer sur le trône pour gouverner en son nom. Les ulémas et les janissaires étaient de tous les complots; ceux-ci

pour de l'or, ceux-là dans l'intention d'accroître leur crédit ou même de saisir l'autorité suprême. Que dirons-nous? La sédition devint une habitude des peuples, et le crime de haute trahison, toujours sanctifié par la présence du clergé, un moyen légitime d'arriver au succès. Les janissaires s'étaient fait craindre; tous les excès leur furent permis : le *janissairisme*, avec le cortége de ses effroyables abus, plana sur tout l'empire. Qui l'aurait arrêté? Tout ce qu'il y avait dans l'état d'hommes riches, puissans, audacieux, ou de jeunesse ardente et belliqueuse, s'était enrôlé dans les rangs des janissaires. Le sultan lui-même se faisant honneur d'en porter le titre, sa garde, les bostandgys, s'y trouvait également comprise. L'armée de mer s'enorgueillissait d'en faire partie. De telle sorte, qu'à l'explosion d'une révolte, l'esprit de corps l'emportant sur toute autre considération, le sultan restait seul et sans défense en présence de la nation tout entière. La Turquie d'Europe, l'Asie-Mineure, la Syrie, toutes les villes, toutes les places frontières, les garnisons des îles, embrassaient contre lui la cause des janissaires en révolte.

Leurs insurrections, quels qu'en fussent les instigateurs secrets, commençaient d'ordinaire par des incendies, expressions tacites de leur mécontentement. Des placards (*yaftas*) étaient ensuite affichés, dans lesquels ils exposaient leurs griefs et signalaient, par leurs noms, les objets de leur haine. S'il n'était pas fait droit à leurs plaintes, et que les favoris signalés au sultan demeurassent au pouvoir, alors la rebellion éclatait. Toutes les *ortas*, ou régimens de janissaires, sortaient, en armes, de leurs casernes, ayant leurs officiers (*ontas*) à leur tête; et, traversant l'ancien Hippodrome (*at-meïdan*), y déposaient leurs familles, et venaient planter l'étendard sur la place où est située la mosquée de Sultan Achmed. De là une députation était envoyée au sérail pour faire, au grand sei-

gneur, une déclaration officielle des sujets de plaintes de l'armée, avec la demande d'un châtiment prompt et exemplaire des personnages qu'on désignait. En cas de refus, ils invitaient le muphti et le corps entier du clergé à venir se joindre à eux, et contraignaient leur aga à prendre, en personne, le commandement suprême. L'insurrection, alors, devenait nationale : le sultan était déposé et enfermé pour la vie dans l'un des appartemens où végétait son successeur ; souvent même on l'étranglait : ses favoris étaient ensuite massacrés ; le nouveau sultan placé sur le trône, et son avénement annoncé dans toutes les rues de Constantinople par les crieurs publics. Dans le même tems, son nom et celui de son père étaient solennellement proclamés dans toutes les mosquées. Cette cérémonie s'appelait le *khoutbé*. Si le sultan s'empressait de satisfaire aux demandes des insurgés, quelquefois il parvenait à détourner l'orage ; mais le calme était de courte durée. En résistant, il précipitait sa chute, et sa condescendance ne la retardait que de quelques instans.

La lutte des sultans, contre tous ces ennemis coalisés de leur pouvoir et du repos public, changea enfin d'aspect. Mourad IV, qui unissait à une force de corps prodigieuse une grande énergie de caractère, était arrivé jeune à ce trône où tant de sultans avaient paru et disparu avec une si grande rapidité. Il avait eu aussi à subir la violence des janissaires. Dans une révolte, cette multitude furieuse avait arraché de ses mains son favori, le porte-glaive, et l'avait égorgé sous ses yeux. Mourad jura de tirer une vengeance éclatante ou de succomber. Plein de cette idée, il entreprend la conquête de Bagdad : l'expédition réussit ; il bat les troupes persanes, s'empare de la ville, et revient à Constantinople, au milieu de l'ivresse et des acclamations de tout l'empire. Pendant la campagne, il avait su s'attacher les chefs militaires des Albanais, des Bosniaques et de

quelques autres provinces, et s'en était fait accompagner à son retour. Fort de sa victoire et de la crainte respectueuse qu'inspiraient sa vaillance et ses brillans succès, il résolut d'en prendre avantage pour exterminer, jusqu'au dernier, les officiers, sous-officiers et soldats du corps des janissaires qui avaient pris une part active dans la révolte dirigée contre lui. En quelques semaines, la destruction de cette horde d'agitateurs est accomplie. Il sévit ensuite, avec vigueur, contre les ulémas. Restait l'Asie-Mineure, foyer d'insurrection d'où partaient les plaintes menaçantes des adhérens des janissaires détruits ; il y envoie, à la tête d'une armée, un pacha sur la fidélité duquel il pouvait compter, et lui donne l'ordre de passer par les armes tout ce qu'il y rencontrerait de janissaires turbulens, et de désarmer toute la province. Behram-pacha exécuta, dans toute leur plénitude, les prescriptions de son maître. L'Asie-Mineure fut inondée de sang, tellement que, pour cacher aux peuples la connaissance du nombre prodigieux des victimes immolées à la vengeance du sultan, l'envoyé de Mourad imagina de faire creuser, dans toutes les villes où il passait, des fosses énormes dans lesquelles les janissaires étaient précipités tout vivans par centaines. Les peuples de l'Asie, épouvantés de ce supplice, donnèrent, à son auteur, le nom de *Kouyoudzy-pacha*, ou le Pacha-fossoyeur. Toutes les provinces furent désarmées : pas un mousquet n'y resta ; des milliers de chariots, remplis d'armes à feu, se dirigèrent, de tous les points, vers la capitale de l'empire.

Mourad avait porté la hache dans le *janissairisme*, mais le germe n'en était pas détruit, et, peu d'années après, le fléau reparut plus redoutable que jamais. A la mort du sultan, les révoltes et les assassinats furent remis à l'ordre du jour. Telle fut l'insurrection qui fit monter Mahmoud Ier au trône de ses ancêtres. Ce prince pacifique,

moins par nature que par calcul, adopta, pour réduire les janissaires, une méthode de conduite très-différente de celle suivie par ses prédécesseurs. Il conçut le projet de s'attaquer à leur passion guerrière et de la détruire dans son principe, en y donnant le change par la séduction des jouissances de la vie paisible. Leur paie leur fut continuée; on leur permit de se livrer au commerce; on alla même jusqu'à leur accorder des monopoles et des priviléges exclusifs : ainsi la vente des produits des deux provinces fertiles de Valachie et de Moldavie est exploitée encore aujourd'hui par deux compagnies privilégiées de marchands janissaires, sous le nom de *capanlys*. Mahmoud, par cette habile politique, gagna leur affection et triompha de leurs habitudes féroces. Son règne fut assez long pour que la révolution s'accomplît. Les janissaires de Constantinople, en première ligne, et par la contagion de l'exemple, ceux du dehors, perdirent ainsi progressivement leurs mœurs soldatesques. Leur ardeur guerrière disparut pour faire place à l'ambition plus calme des gains commerciaux; les échoppes et les ateliers se peuplèrent aux dépens des casernes; il n'y eut plus, à proprement parler, de janissaires; ils s'étaient tous transformés en cordonniers, en fabricans de pipes, en pâtissiers et en confiseurs. Si, dans le nombre, il se rencontrait encore quelque sujet turbulent à projets, il était aussitôt arrêté par les officiers même des corps, qui en faisaient promptement justice.

L'exemple d'une existence molle et voluptueuse, donné à l'empire par le sultan lui-même, eut le pouvoir de former, dans la masse de la nation, une foule de prosélytes, surtout à Constantinople, où Mahmoud avait soin que toutes les choses nécessaires à la vie arrivassent en abondance et se vendissent à bas prix. Quant aux ulémas, nés et nourris au sein de l'opulence et de la mollesse, ils se trouvèrent facilement entraînés à perdre de vue les plans

ambitieux de leur ordre, à déserter les champs de l'intrigue, désormais sans profit, pour se plonger avec délices dans les faciles jouissances d'une vie de plaisirs. On eût dit la capitale de la Turquie changée en une école de volupté. Le sultan aimait passionnément la musique; tous les sujets de la Porte, musulmans, chrétiens, juifs, se firent musiciens. Cette époque fut celle qui produisit les Paësiello et les Rossini de la musique orientale. Le nom du célèbre Cantemir fut répété avec enthousiasme par l'empire tout entier; on oublia ses trahisons pour admirer ses chants. Cantemir fut en effet un grand compositeur. Ses ouvrages passent, en Orient, pour des chefs-d'œuvre : il a laissé un traité de musique, en langue turque, fort estimé et que l'on étudie encore généralement.

Tous les anciens élémens de désordre avaient disparu : aussi, depuis le règne de Mahmoud I[er] jusqu'à la mort de Sélim III, il ne se manifesta, par intervalles, que de très-faibles symptômes d'insurrection, aisément étouffés avant qu'ils eussent pris un caractère sérieux. L'empire était tranquille; mais, en abdiquant leur ancienne turbulence, les janissaires étaient devenus de mauvais soldats : ils ne surent plus tenir devant l'ennemi, et tels furent leurs désastres et la honte dont ils se couvrirent, pendant les deux guerres de la Porte contre Catherine II, qu'ils n'osaient plus se montrer en costume militaire dans les rues de Constantinople. La paix ne les avait pas civilisés, et ne les avait qu'abâtardis; les campagnes de 1792 et de 1806 déposent, avec éclat, de leur peu de courage et de leur nullité militaire.

Il est donc présumable que si Sélim eût été un prince énergique et que l'on eût dirigé habilement la réforme militaire, devenue indispensable, on n'aurait jamais vu éclater la révolution de 1806. Mais l'odieuse oligarchie du ministère ottoman, sous ce faible monarque, eut

l'art de tout compromettre. Cette tyrannie de bas étage, à la tête de laquelle se trouvait Youssouf-aga, l'intendant de la Validé, mère de sultan Sélim, indisposa tous les esprits. Le ministère s'attaqua brutalement à toutes les supériorités de l'empire, aux ulémas, aux personnages les plus influens de la capitale et des provinces. La création des troupes disciplinées ne parut devoir être, entre ses mains, qu'un instrument puissant destiné à consolider son despotisme, et à écraser le haut clergé, les janissaires et la noblesse territoriale. Les ulémas donnèrent le signal de la résistance. N'espérant tirer aucun parti des janissaires dégradés, ils s'adressèrent à la noblesse, qu'ils trouvèrent disposée à épouser leur querelle : ils éveillèrent l'ambition des hospodars et des pachas les plus puissans, et bientôt ils les comptèrent dans leurs rangs : les Pasvand-oglou, les Tirsanikly et plusieurs autres levèrent l'étendard de la révolte. A ces embarras vint se joindre la rupture avec la Russie et l'entrée de la flotte anglaise dans le détroit des Dardanelles, résultats simultanés de l'ineptie des ministres de la Porte. Puis enfin éclata, par surcroît, une insurrection de janissaires ; l'infortuné Sélim tomba du trône au bruit des désastres de son empire. Cette révolution porta, dans son ensemble, le caractère d'une émeute sacerdotale. Il existe une lettre de Mustapha IV, alors héritier présomptif de la couronne, à sultan Sélim, dans laquelle il s'élève avec force contre la conduite du divan. Il y parle surtout de la colère du prophète, de l'audace intolérable des chrétiens ; il attribue la défaite des armées ottomanes à la prédilection de Sélim pour les usages de l'Europe. « Tout est fini pour nous, s'écrie-t-il en terminant ; le ciel ne peut bénir nos armes ! »

Dans ce dernier soulèvement, les janissaires avaient massacré les troupes régulières, démoli leurs casernes : ils avaient également égorgé le grand vizir, Mustapha, et sa

milice bulgare, qui, quoique affiliée au corps des janissaires, était entrée dans les projets de son chef, d'exterminer tout ce qui en portait le nom. Ces deux succès leur rendirent leur audace, et ils élevèrent la prétention d'intervenir, comme par le passé, dans les affaires de l'état. Nul doute qu'ils n'eussent détrôné Mahmoud II, qu'ils avaient en horreur, si son héritier présomptif n'eût pas été trop jeune pour être couronné à sa place. Mahmoud réussit à les dissoudre : mais il a eu beau faire; c'est en vain que, par un stratagème habile, il a paru associer le clergé à son coup d'état en l'appelant, au nom d'un devoir religieux, autour de l'étendard sacré de Mahomet qu'il arbora au milieu du sérail, tandis qu'on dispersait, par la force, les régimens des janissaires. L'esprit de janissairisme est loin d'être détruit; il respire dans la jeunesse musulmane, dans le clergé, dans la noblesse ; on le retrouve dans la Turquie d'Europe, dans l'Asie-Mineure, dans la Syrie. Ne nous étonnons donc pas si, quelque jour, au moment où l'on s'y attendra le moins, une catastrophe épouvantable vient bouleverser de fond en comble l'empire du croissant.

D'autres causes de dissolution agissent encore avec activité sur les ressorts usés du gouvernement turc. En premier lieu, nous citerons la désorganisation complète de tout le système administratif. Point de police, ni dans les villes, ni dans les campagnes : rien n'est plus ordinaire, à Constantinople, que les assassinats; à part même les meurtres que commettent, par passe-tems, le sultan, le grand vizir et le capitan-pacha, quand ils s'y trouvent. Le faubourg de Galata, surtout, est un repaire de gens sans aveu, de marins turcs de la Mer Noire, l'écume de la nation. On y vole, on y tue : il n'est pas rare d'y voir jusqu'à des porte-faix se jeter, en plein jour, sur une femme honnête, l'enlever, et souvent même la laisser morte dans un coin,

après avoir assouvi leurs passions brutales ; et tout cela rester impuni.

Les voleurs de grand chemin pullulent dans tous les états du sultan. Malheur aux caravanes qui ne sont pas bien escortées ! A quatre lieues de Constantinople est une forêt appelée *Haranis*, ou la vallée des malfaiteurs. C'est un passage très-dangereux pour tous ceux qui voyagent : on rencontre, à chaque pas, de ces gorges périlleuses. Aucune mesure n'est prise dans l'intérêt de la sûreté publique. Les marchands s'unissent entre eux pour faire route avec moins de péril ; quelquefois ils obtiennent, ou par faveur, ou à prix d'argent, un firman qui leur donne le droit de se faire accompagner, de stations en stations, par des *dzélébys*, ou gens armés aux ordres de la couronne. Il y a encore, à la porte de la capitale, une espèce de brigands qu'on nomme *bataktzys*, les *noyeurs*, qui s'embarquent de nuit sur de légères chaloupes et vont donner la chasse à tout ce qui croise dans le Bosphore ; ils attaquent à force ouverte et toujours avec impunité.

Les vols avec effraction sont aussi fort communs à Constantinople. Souvent les mosquées, où sont déposés d'ordinaire les plus précieux trésors de la population musulmane, ont leurs portes enfoncées par des bandes de malfaiteurs. Le nombre des filoux est si prodigieux, que le gouvernement est dans l'obligation de les respecter, et de reconnaître, d'une manière tacite, l'autorité de leur chef. Cet homme s'appelle *bodzek*, ou l'insecte. Lorsqu'un vol a été commis, il faut s'adresser à lui directement, et, moyennant une contribution qu'il détermine, on rentre en possession des objets dérobés.

La démoralisation des hautes classes est aussi une autre cause de dissolution. La plupart des jeunes Turcs opulens dissipent leur patrimoine en débauches de toute espèce. Ils passent leur vie dans des lieux infâmes. Comme les of-

ficiers de police lèvent des impôts considérables sur ces maisons de prostitution, bien loin d'exercer contre elles les rigueurs de leur ministère, ils les protégent et encouragent de tout leur pouvoir la dépravation de la morale publique. Ils ont tous les besoins du luxe avec les mœurs de la barbarie : les dépenses de leur cuisine sont énormes; rarement il y a moins d'une vingtaine de plats au dîner d'un riche musulman. Du reste, nulle propreté au milieu de ce luxe barbare ; ils continuent à dépecer les viandes et à manger avec leurs doigts. La parure est, surtout, la passion dominante des Turcs. Un ministre ottoman se laissera corrompre par le cadeau d'une pelisse en martre zibeline ; un Turc de la basse classe vendra tout, jusqu'à son honneur, en échange d'un caftan écarlate. Leurs *fashionables* ont, assurément, un tout autre faste que les nôtres dans leur toilette ! un seul cachemire que porte en ceinture le *dandy* à turban paierait la garde-robe complète de son confrère à chapeau noir que nous voyons étaler ses grâces dans les salons de Londres ou de Paris.

Ajoutez à tout cela l'extrême misère du peuple. Quoique la population turque soit mieux traitée que tous les sujets chrétiens ou juifs de la Porte Ottomane, tant sous le rapport des droits politiques, qu'à raison de différentes charges, telles que le *haradz*, ou capitation, et plusieurs autres impôts vexatoires qui pèsent exclusivement sur la portion non musulmane de l'empire, sa condition n'en est pas moins extrêmement dure. D'abord, les cultivateurs sont soumis à l'impôt permanent de la dîme; les marchands paient des droits de douanes énormes; les artistes et les simples ouvriers, indépendamment des contributions volontaires qu'ils paient à leurs corporations respectives, sont soumis à une innombrable quantité d'exactions arbitraires qui leur sont infligées par les autorités locales. Vient ensuite la multitude des taxes de toute nature : les *salyunés*

et les *takialifs*; sous ces noms sont compris l'*idiyé*, ou don pour la fête du Baïram, le *ramazaniyé*, impôt pour le jeûne du Ramazan; puis les présens au pacha, *dzéïbi humayoun*; la contribution pour l'étrier de Sa Hautesse, *rikiabiyé*; celle pour l'entretien du sérail et des maisons de plaisance du sultan, *taamiri séraï humayoun vé sahil-hanéha*; celle pour ses écuries, *messarifi istabli humayoun*; sa cuisine, *messarifi matbahi amiré*; sa dépense personnelle, *kiléri padichatri masrafi*. Il y a, en outre, un nombre prodigieux d'impôts sous le nom d'équivalens, *bédéliyat*: d'équivalent de la construction des vaisseaux de guerre, *calyoun bédéliyessi*; l'équivalent des moutons destinés à l'approvisionnement du sérail et de la capitale, *couyoun bédéliyessi*; l'équivalent du service des postes et des courriers du grand-seigneur et des pachas, *menzil* et *in'am bédéliyessi*; l'équivalent de la construction et de la réparation des places fortes, *incha vé taamiri kilaï khakaniyé bédéliyessi*, etc., etc.

Toutes ces taxes, inégalement réparties, sont perçues d'une manière violente et rendues plus ruineuses par la rapacité des fonctionnaires chargés de leurs rentrées, et qui souvent les élèvent au triple de la redevance légitime afin de profiter du surplus. Comme si ce n'était pas encore assez de tant de charges accablantes, les pachas de chaque province sont, en général, changés tous les six mois, et chacun d'eux exige, pour son propre compte, à son arrivée, une espèce de droit de joyeux avénement qu'on appelle le *kudoumiyé*. Aussi rien n'égale la détresse des Turcs, tant en Europe qu'en Asie; dans leur désespoir ils maudissent les gens qui les gouvernent et sont toujours prêts à prendre fait et cause en faveur des pachas ou des grands qui se révoltent. « Combien de fois, nous a dit le Grec de qui nous tenons ces détails, ne les ai-je pas entendus s'écrier, avec un profond soupir : S'il nous arrivait

de tomber sous la domination des infidèles, Anglais ou Russes, nous serions, certes, moins à plaindre, et nous vivrions tranquilles comme les Tartares de la Crimée! »

A notre sens, il a manqué à Alexandre Ipsilanti de connaître, comme il l'aurait fallu, cette disposition d'esprit des musulmans. Il se fût abstenu sans doute de tant d'abstractions libérales, au moins intempestives, au milieu de populations trop reculées pour les comprendre. Il fallait combiner la cause des Grecs avec celle de la nation ottomane. Probablement, alors, on serait parvenu à susciter, parmi les Turcs eux-mêmes, tant de l'Europe que de l'Asie, un mouvement d'enthousiasme en faveur d'une révolution qui leur eût promis un bien-être, objet constant de leurs vœux. Des insurrections eussent éclaté sur tous les points de l'empire, et le caractère impérieux et hautain du sultan actuel n'eût pas tardé à les rendre aussi sérieuses qu'on eût pu le désirer pour le succès de l'entreprise.

Voilà donc la Turquie telle qu'elle se présente à l'action politique des cabinets de l'Europe! Qu'adviendra-t-il un jour? Dieu le sait. Mais le tems n'est pas venu, sans doute, où les amis de l'humanité doivent désespérer de sa cause.

(*Foreign Review.*)

—



MÉMOIRES

SUR LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Les *Mémoires du général Miller,* publiés tout récemment à Londres, ont inspiré un intérêt universel. Aucun ouvrage ne présente une plus grande variété de faits curieux et instructifs. Cependant, quoique les matériaux de ces mémoires aient été fournis par le jeune guerrier dont ils portent le nom, la rédaction ne lui appartient point : nous la devons à son frère aîné, M. John Miller, qui a voyagé long-tems dans l'Amérique du Sud, et bien observé les nouvelles républiques, avant que son frère cadet, William Miller, vînt leur offrir son bras et ses talens militaires. On a donc la certitude que les notes et les journaux de celui-ci ont toujours été bien employés par le rédacteur; s'il a été quelquefois nécessaire d'y ajouter, la vérité historique n'en a point souffert, et les couleurs locales ont été préservées de toute altération.

William Miller naquit le 2 décembre 1795, dans le beau village de Wingham, près de Cantorbery. Son père exerçait une profession obscure, celle de boulanger, dit-on, ce qui, aux yeux de tout lecteur judicieux, doit rehausser encore la haute fortune à laquelle il est parvenu. La carrière des armes lui fut ouverte dès son enfance ; car, en 1811, il combattit en Espagne, dans un grade subalterne, contre les Français, et il fit ensuite, contre les Etats-Unis, une campagne moins glorieuse pour les Anglais que celles

de la Péninsule. La paix de 1815 obligea le jeune officier à chercher une occupation qui convînt à son activité : il crut en trouver une dans le commerce, et, s'il y avait persisté quelque tems, il aurait pu s'associer à une maison française très-accréditée, arriver en peu d'années à une belle fortune, par des voies très-honorables; mais la vie uniforme et les froides spéculations d'un négociant ne furent point de son goût. Heureusement pour lui, la paix ne régnait pas sur toute la terre : l'Amérique n'avait pas encore achevé la conquête de son indépendance, et plusieurs aventuriers anglais avaient embrassé la cause des nouvelles républiques ; c'était plus qu'il ne fallait pour entraîner le jeune Miller. Les armées de la Colombie et du Mexique comptaient déjà beaucoup de ses compatriotes dans les différens corps; les grades militaires, dans la République Argentine, avaient été moins recherchés par les Anglais; Miller partit en conséquence pour Buénos-Ayres au mois d'août 1817.

Un jeune homme qui vient seul, et de très-loin, pour offrir ses services à un gouvernement, n'est pas accepté sans quelque recommandation : Miller en portait une sur laquelle il fondait de l'espoir; c'était sa bonne mine. Cependant il avait eu la précaution d'y joindre des lettres pour plusieurs négocians anglais établis à Buenos-Ayres : il en reçut l'accueil le plus cordial ; tous s'empressèrent de le servir comme il le désirait, et bientôt il reçut de Puyrédon, chef suprême de la république, un brevet de capitaine dans un corps qui faisait partie de l'*armée des Andes*, à la tête de laquelle le général San Martin allait soustraire le Chili à la domination espagnole : l'armée qui entreprenait cette mémorable expédition était forte d'environ trois mille hommes.

Plusieurs mois se passèrent avant que le capitaine pût terminer les préparatifs nécessaires pour aller à son poste. Quelques excursions occupèrent une partie de ce pénible

loisir. Il eut un jour l'occasion de visiter de malheureux prisonniers de guerre espagnols, relégués, depuis trois ans, sur les confins de la Patagonie, au milieu des *Gauchos*, Cosaques du nouveau continent, beaucoup moins civilisés que ceux de la Russie, et ennemis déclarés de l'Espagne, même avant l'insurrection des provinces de la Plata. Les Gauchos sont des créoles issus des premiers Espagnols établis dans ces contrées, et qui ont renoncé aux travaux de l'agriculture pour les occupations moins pénibles de la vie pastorale (1). Les prisonniers espagnols qu'alla visiter le capitaine Miller étaient dans la misère la plus affreuse. Dix d'entre eux avaient essayé de s'évader et d'arriver au Chili, en traversant les Andes; mais l'entreprise était au-dessus de leurs forces. Sept de ces aventureux fugitifs périrent de faim et de fatigue; les trois autres se mirent à la discrétion du premier poste républicain qu'ils rencontrèrent, et furent ramenés à leur première habitation parmi les Gauchos. Si l'on reprochait aux républicains les souffrances excessives qu'ils faisaient endurer à leurs ennemis tombés entre leurs mains, ils se justifieraient en racontant les atrocités commises par les Espagnols *royalistes*, de sang-froid, sans utilité pour le but de la guerre, sur des populations désarmées, des femmes, des enfans...

Le capitaine Miller quitta Buenos-Ayres au commencement de janvier 1818, pour se rendre à l'armée des Andes. En traversant Mendoza, capitale de la province de Cayo, il admira la beauté de l'*Alameda* (promenade publique), et ses magnifiques allées de peupliers. Cet arbre est en si haute estime dans cette province, que, même au milieu du feu de la guerre, lorsque les haines politiques étaient dans toute leur violence, le gouvernement républicain

(1) Voyez, sur les Gauchos, l'*Excursion dans les Pampas*, insérée dans notre 16e numéro; et, dans le 29e, l'article sur le voyage du capitaine Andrews.

promit sécurité, protection spéciale, exemption d'impôts et de taxes, de quelque nature qu'elles fussent, à tout *Espagnol* qui planterait un certain nombre de peupliers. Remarquons, en passant, dans quelle vaste étendue de territoire les Arabes ont fait sentir leur influence, et laissé des traces de leur langue. Voilà une *alameda* ou place publique au centre de l'Amérique du Sud; on en trouverait également dans la moitié de l'Afrique, dans une partie de l'Inde et jusque dans les îles de l'Archipel Oriental.

Pour aller de Mendoza à Santiago du Chili, on traverse le fameux passage d'Uspaliata, dont les routes du Saint-Bernard et du Simplon ne donneraient qu'une idée trop imparfaite. Le voyageur qui s'engage dans le défilé d'Uspallata perd de vue la nature vivante, et ne la retrouve qu'après avoir franchi les montagnes. Un brouillard presque continuel l'enveloppe, et lui dérobe la vue de roches menaçantes, de neiges suspendues au-dessus de sa tête, et dont les avalanches peuvent l'engloutir. Le bruit des vents et celui des torrens sont les seuls que l'on entende dans ces affreuses solitudes, et presque toujours les torrens sont invisibles dans la profondeur des abîmes où ils se précipitent. Quelquefois, cependant, le voyageur n'est pas tout-à-fait seul dans ces régions désolées; il a la bonne fortune d'y rencontrer un guanaque, d'y voir dans les airs un condor se balancer sur ses ailes immenses. Le capitaine Miller franchit ce pas dangereux et put enfin contempler les belles vallées du Chili. Il prit à peine le tems de se reposer à Santiago; le 26 janvier, il quitta cette ville pour se rendre au quartier-général.

« L'armée occupait la position de *las Tablas*, près de Valparaïso. Les huttes du camp étaient assez bien construites, tant celles des soldats que celles des officiers; les corps étaient à un mille de distance l'un de l'autre, au fond

de petites vallées, sur le bord d'un ruisseau. Chacun avait choisi l'emplacement où il se trouvait; aucun but militaire ne dirigeait alors la distribution d'un camp. Le général en chef, San Martin, était logé dans une ferme, à trois ou quatre lieues de là. Le capitaine Miller alla prendre ses ordres, et fut adressé à son corps : c'était l'artillerie de Buenos-Ayres, commandée alors par le lieutenant colonel Plaza. Ce chef, sans inviter le nouvel officier à s'asseoir un moment, le fit conduire, par une ordonnance, à une tente qui était vide. Ses bagages étaient encore en arrière; il se coucha par terre, et dormit profondément. A son réveil, il vit autour de lui ses nouveaux camarades dont l'aimable accueil le dédommagea de la froide réception du commandant. Suivant l'usage des armées espagnoles, adopté par les républicains, les grades étaient toujours séparés, même aux repas : les capitaines invitèrent donc le nouveau venu, et cette offre fut joyeusement acceptée.

» Le capitaine ne s'attendait point à trouver, dans un camp, des hommes d'aussi bonne compagnie que ses compagnons d'armes. Il se lia plus intimement avec l'un d'eux, don Francisco Dias, Espagnol d'origine, qui avait servi dans la marine d'Espagne, qui possédait assez de connaissances mathématiques, et savait les appliquer, et qui pouvait, au besoin, remplir les fonctions d'ingénieur. A ces qualités d'un officier distingué, il joignait celles d'un homme aimable et digne d'estime. Il parlait anglais avec facilité et n'était point étranger à la littérature française. Il s'était marié; sa femme était une créole de Montevideo, digne, sous tous les rapports, d'un tel époux. Elle le suivait constamment, et supportait, avec une inaltérable gaîté, les fatigues et les privations; elle faisait, avec une grâce parfaite, les honneurs de la table des capitaines.

» Un homme d'un caractère bizarre, le capitaine don

Juan Apostol Martinez, troublait un peu cette heureuse union. Il était d'une bravoure à toute épreuve; dès sa plus tendre jeunesse, il avait pris une part honorable à la défense de Buenos-Ayres contre les Anglais. Il ne pouvait souffrir aucun Espagnol, quel qu'il fût : le capitaine Dias n'était pas excepté; l'intraitable Martinez ne le désignait que par le nom de *Gallego Dias*, afin de lui rappeler qu'il était né en Galice. Il fallut trois duels, provoqués par cet injurieux sobriquet, et autant de coups d'épée, pour le déterminer à renoncer à l'emploi de cette scandaleuse épithète en présence de son camarade.

» Dans les marches, don Juan Apostol ne manquait point de jouer de mauvais tours aux ecclésiastiques espagnols, ou à ceux qui étaient attachés au parti royaliste; quelquefois même, il ne se bornait pas à des plaisanteries. Un jour, par exemple, il simule une grosse maladie; on fait venir en toute hâte un moine pour le confesser, et, au milieu des gémissemens arrachés par une feinte douleur, le capitaine commence l'aveu de ses fautes : elles étaient énormes; le pénitent prenait plaisir à les exagérer; aucun péché capital ne fut omis. Tandis que le confesseur étonné prêtait la plus grande attention : « Je ne sais, dit le capitaine, si ce que je vais » vous dire est aussi un péché, car c'est un rêve : je rêvais » que je chassais un prêtre de chez moi à grands coups de » pieds, et j'avoue que j'y prenais plaisir. » Et, se levant brusquement : « Voilà que mon rêve se réalise. » Le moine fut, en effet, mis si rudement à la porte, qu'il en fut malade assez long-tems; le capitaine fut mis aux arrêts, punition qu'il s'attirait fréquemment, et qui ne le corrigeait point. Comme c'était, d'ailleurs, un officier d'un grand mérite, on supportait les inconvéniens de son caractère, et on le traitait avec indulgence.

» Le dépôt des pièces de campagne était confié au capi-

taine Beltran, moine jusqu'au moment de la révolution, intelligent, actif, plein de dévouement, aussi zélé patriote que bon officier.

» L'adjudant Talmayancou, Araucanien, dont un missionnaire avait fait l'éducation, était un personnage très-singulier : petit, trapu, la peau luisante, il avait un visage qui ne ressemblait pas mal à la pleine lune, et où, sous un front étroit, brillaient des yeux de la plus heureuse expression. Sa manie était de répandre de fausses alertes pendant la nuit, afin, disait-il, que les sentinelles se tinssent sur leurs gardes. Lorsque le capitaine Miller fut de garde pour la première fois, Talmayancou voulut le mettre à l'épreuve, et se divertir aux dépens du nouveau venu : ce fut le contraire qui arriva ; le mauvais plaisant fut découvert, et mis aux arrêts.

» Tout le corps d'officiers était composé d'hommes avec lesquels on pouvait vivre agréablement. Ils avaient une bienveillance mutuelle, le ton de la meilleure éducation, de l'instruction ; presque tous les jeunes gens étaient musiciens, chantaient, ou jouaient de la guitare.

» Dans les tems ordinaires, la manière de vivre, dans ce pays, ne pouvait déplaire, même à des goûts assez difficiles. Sous l'heureux climat du Chili, on peut se passer d'abri, si ce n'est pendant la grande chaleur du jour. Dès le matin, un invalide à jambe de bois distribuait aux officiers le *maté* (herbe du Paraguay) : on lui avait réservé cet emploi dont il s'acquittait fort bien. A neuf heures, on déjeunait *à la fourchette* ; à deux ou trois heures, un dîner copieux, consistant en très-bon potage, viandes rôties, des légumes et des fruits en abondance. Au camp de *las Tablas*, le marché était toujours bien approvisionné : une paire de volailles coûtait un schelling (25 sous); deux melons d'eau trois pence (6 sous); un boisseau de poires ou

de pommes un schelling; les autres comestibles étaient, proportionnellement, à aussi bon marché que ceux-là. »

L'organisation de l'artillerie de cette petite armée mérite une mention particulière : son matériel consistait en dix pièces de six et un obusier; quatre compagnies, de cent vingt hommes chacune, étaient destinées à réunir les trois services de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie, et chaque homme était exercé conformément à cette destination. Aux exercices ordinaires du cavalier, on en joignait un qui ne convient qu'à ce pays : tout cavalier devait être habile á *jeter le lac* (lasso) pour saisir les jeunes chevaux sauvages, à les dompter, et à les rendre propres à remplacer ceux que l'on aurait perdus (1). On ne connaît point, en Europe, les ressources que le génie de quelques hommes a créées pour les nouvelles républiques; on n'imagine point comment l'artillerie peut traverser d'immenses déserts avec une célérité qu'elle n'atteint jamais sur nos belles routes; comment on s'est procuré, dans ces déserts, l'équivalent de relais bien montés et toujours prêts; de manière qu'un régiment tout entier et son matériel font aisément vingt-quatre lieues de poste en un jour, et, dans certains cas, plus de trente-six lieues. Les mémoires du général Miller expliquent ce prodige.

Il faut pourtant convenir que les troupes des nouvelles républiques américaines n'ont pas, à beaucoup près, la belle tenue de celles d'Europe. Peu d'habits uniformes; beaucoup de soldats ne sont couverts que d'une pièce d'étoffe (*poncho*), avec un trou au milieu pour y passer la tête. Les jambes sont nues, ou seulement armées de bandes de cuir non tanné, pour attacher des sandales de même matière. Mais ces soldats si mal vêtus avaient de bonnes

(1) Voyez, sur cet exercice, l'*Excursion dans les Pampas de l'Amérique du Sud.*

armes; ils étaient passablement disciplinés, et, surtout, pleins d'une ardeur qui allait jusqu'à l'enthousiasme.

Le capitaine Miller ne passa guère plus d'une semaine au camp de *las Tablas* : l'armée se mit en marche pour opérer sa jonction avec le corps du général O-Higgins, qui commandait les troupes du Chili. Il s'agissait de traverser le Maypo, torrent qui descend des hautes Andes : quelques circonstances de ce passage méritent d'être mises sous les yeux de nos lecteurs.

« Il n'y a, sur le Maypo, qu'un seul pont : il est construit, suivant l'usage du pays, en un lieu où la rivière coule entre deux rochers escarpés, qui servent à la fois de pieds droits et de culées. Il est suspendu à des assemblages de lanières de cuir qui forment de gros câbles, et, dans son ensemble, il présente l'apparence d'une arche renversée d'environ 250 pieds de longueur. Comme les matériaux dont il est composé sont élastiques, il a, sous les pieds des passans, des vibrations très-fortes et peu rassurantes. Cependant l'infanterie ne craignit point de le traverser par pelotons, ce qui rassura les cavaliers, qui passèrent aussi sans accident. Le tour de l'artillerie était venu; mais pouvait-on la confier à un aussi frêle soutien? On délibéra quelque tems sur cette importante question : le conseil se tenait sur une butte du haut de laquelle le général San Martin, qui commandait en chef les troupes de Buénos-Ayres, observait ce passage, non sans inquiétude. Enfin le capitaine Miller offrit de faire passer le premier canon : on accepta. En conséquence, après avoir détaché l'avant-train, on attacha deux cordes à l'affût, afin de le retenir par derrière, et de pouvoir modérer la vitesse de sa descente le long de l'arc du pont; deux robustes et aventureux artilleurs prirent ces cordes entre leurs mains. Mais, malgré ces précautions, dès que la pièce eut commencé à rouler, le balancement fut tel, que les artilleurs, quoi-

que secourus par le capitaine, furent hors d'état de maîtriser le mouvement; la pièce leur échappa. Heureusement le parapet de cuir fut assez solide pour la retenir ; mais cette masse, fixée sur un seul point, produisit un effet imprévu, et dont les spectateurs furent épouvantés. Du côté par où le canon était venu, le plancher du pont prit subitement une si grande tension, que les trois hommes qui étaient dessus furent forcés de s'accrocher à tout ce qu'ils purent saisir, pour éviter d'être précipités dans le torrent qui roulait à soixante pieds au-dessous d'eux. Il semblait impossible de leur porter aucun secours : on les regardait comme perdus sans ressource, et on s'attendait à la rupture du pont. Cependant, comme tout restait dans le même état, deux ou trois canonniers hasardèrent de venir aider leurs camarades. Les manœuvres étaient pénibles sur le mobile support où il fallait opérer : on réussit, cependant, à démonter la pièce, et à la transporter sur l'autre rive; on revint ensuite à l'affût, qui fut conduit de la même manière. Toutefois on ne jugea pas à propos de faire subir la même épreuve aux autres pièces de canon : on les conduisit quatre à cinq lieues plus bas, après s'être assuré que la rivière y était guéable. » On ne pouvait pas dire que le capitaine Miller eût réussi, et cependant son entreprise n'était pas impraticable; mais on avait été témoin de son imperturbable sang-froid dans le péril, de sa présence d'esprit et des ressources qu'elle lui suggérait dans les circonstances les plus embarrassantes : il acquit l'estime et la confiance des chefs et des soldats.

Le 15 mars, toutes les forces de l'armée des Andes furent réunies à San Fernando : les généraux O' Higgins et Las Heras avaient effectué leur jonction avec San Martin. Les revues constatèrent que l'effectif était d'environ 7,000 fantassins, 1,500 cavaliers, 33 pièces de canon, 2 obusiers. Osorio, général en chef de l'armée royaliste, avait

perdu la tête, et ne savait que fuir devant un ennemi si supérieur en nombre et en courage : il fut sauvé, presque malgré lui, par le général Ordonnez et le colonel Beza, qui, à la tête de quelques régimens, firent une attaque de nuit avec tant de succès, que l'armée Buénos-Ayrienne fut dispersée, et son artillerie prise, à l'exception de deux pièces, que le capitaine Miller parvint à sauver. Dès que ce désastre fut connu à Santiago, toute la ville fut consternée ; on s'attendait à voir reparaître Osorio, avec le ministre de ses cruautés, l'odieux Sambruno. Tous les habitans prenaient la fuite, et gagnaient les montagnes : le généreux Rodriguez osa ne pas désespérer de la patrie, et parvint à retenir ses concitoyens. Quelques jours après, San Martin et O'Higgins arrivèrent : ils avaient réuni, en très-grande partie, les débris de l'armée républicaine. Des recrues y furent incorporées, les craintes se dissipèrent, et, le 5 avril, trois semaines après la déroute de *Cancha Raynola,* les patriotes prirent une revanche complète dans les plaines du Maypo. L'armée royaliste y fut presque anéantie : une centaine d'hommes seulement parvinrent à se réfugier dans le fort de Talcahuano, et l'on pense bien que le lâche Osorio était de ce nombre.

Ce fut après cette bataille, que les habitans de San Iago, capitale du Chili, donnèrent des preuves éclatantes d'un patriotisme qu'on admirerait dans les annales des anciennes républiques. Ils se défirent de tous leurs meubles d'or et d'argent, et remirent la plus grande partie de leurs valeurs métalliques pour les besoins d'une armée victorieuse, mais misérable et couverte de haillons. Après ce grand sacrifice, ils firent inscrire ces belles paroles sur la porte qui conduit à la mer : PEUPLES DE L'EUROPE, DITES-LE, SOMMES-NOUS DIGNES D'ÊTRE LIBRES ? Dans une affaire précédente, la population d'une petite ville, Cochabamba, avait encore donné une preuve plus touchante de son pa-

triotisme ; la manière dont on reconnut son héroïsme mérite d'être citée, car elle respire je ne sais quel parfum d'antiquité, dont il est impossible de ne pas se sentir ému. Les femmes avaient pris les armes ; et, après avoir vaillamment combattu à côté de leurs époux et de leurs frères, elles avaient succombé avec eux, sous la supériorité du nombre. Depuis cette époque, à chaque appel du soir, pour honorer leur dévouement, on demandait, dans l'armée : *Les femmes de Cochabamba sont-elles présentes ? — Non*, répondait un officier ; *elles sont toutes mortes pour la patrie, au champ d'honneur !* Par malheur, ces beaux élans des masses populaires n'ont pas été toujours imités des chefs. Il faut le dire, les Européens, témoins de la lutte de l'Amérique du Sud contre l'Espagne, se plaignent, en général, de l'avidité de ces chefs ; ils les accusent d'avoir vu, dans cette grande crise, une occasion de faire de promptes et immenses fortunes, dont le scandale n'est pas au-dessous du scandale de celles que les vice-rois espagnols acquéraient jadis par leurs exactions. Les emprunts, les concessions de mines, etc., n'ont, à ce qu'il paraît, fourni que trop de moyens, à plusieurs des chefs de la révolution, de satisfaire leur avidité, aux dépens de leurs compatriotes. Du moins, ces accusations, si fâcheuses pour leur gloire, ont retenti d'un bout à l'autre de l'Atlantique ; car le monde semble aujourd'hui ne plus former qu'une seule ville : ses commérages, ses scandales, traversent les mers et d'immenses continens, avec une rapidité incroyable.

Le capitaine Miller ne put partager la gloire de la journée du Maypo, qui fonda la république du Chili : il avait été chargé d'aller, à la tête d'une compagnie d'infanterie, prendre possession d'une frégate, *le Lantaro*, nouvellement acquise par le gouvernement de Buénos-Ayres. Il avait obtenu d'être employé, sur ce bâtiment, sous les ordres du brave capitaine O'Brien, son compatriote.

Le Lantaro était un vieux bâtiment de la Compagnie des Indes Orientales, du port de 800 tonneaux. Il avait à bord une centaine de matelots étrangers, la compagnie de marine commandée par Miller, et deux cent-cinquante Chiliens qui faisaient leur premier voyage maritime. Quoique ces forces ne fussent nullement imposantes, le capitaine mit en mer, et, six heures après, il attaqua, dans la baie de Valparaïso, la frégate espagnole *la Esmeralda*. L'issue du combat ne répondit pas à l'espoir du capitaine : il y perdit la vie, et la frégate espagnole ne fut point prise. Néanmoins, le gouvernement chilien recueillit quelques avantages de ce premier essai de ses forces navales : le blocus de Valparaïso fut levé, et les républicains devinrent maîtres de la navigation, sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud. Le gouvernement fit acheter d'autres vaisseaux, les fit armer, équiper, et fut en possession d'une escadre, au moyen de laquelle il se proposait d'attaquer le convoi parti de Cadix avec des renforts pour l'armée royaliste du Chili. Le capitaine Miller, élevé au grade de major, prit le commandement des troupes embarquées sur les vaisseaux. Rien de plus hétérogène que les équipages de cette escadre : les officiers, presque tous Anglais ou Américains des États-Unis, ne savaient pas un mot de la langue espagnole ; les matelots étaient, ou des conscrits venus des Pampas, et qui n'avaient encore vu que leurs plaines et leurs chevaux, ou des déserteurs de toutes les nations, et surtout des Anglais. Il fallait que le major Miller fût, sans cesse, occupé à servir d'interprète à tout le monde ; qu'il traduisît, dans l'un ou l'autre idiome, les ordres les plus simples. Malgré ces obstacles, le service se faisait avec une étonnante régularité, parce que chacun était plein de bonne volonté, de zèle, et jaloux de contribuer au commun succès.

L'escadre était sous le commandement du commodore

Don Manuel Blanco Ciceron, et consistait en 4 bâtimens, dont le plus grand portait 56 canons, et les autres 24, 20 et 16. Elle mit en mer le 9 octobre; le 28, on aperçut une frégate espagnole, à l'ancre sous la protection du fort de Talcahuano. Cet officier était instruit de l'arrivée de ce bâtiment dans ces parages, et il le cherchait; il fit manœuvrer pour s'en approcher jusqu'à la portée du fusil, sous pavillon anglais; puis, hissant tout-à-coup le pavillon chilien, il se fit connaître par une vive canonnade. Les Espagnols se hâtèrent de couper leurs câbles, et ils essayèrent de faire échouer le bâtiment, tandis que l'équipage gagnait la terre dans les chaloupes; mais les Chiliens eurent le tems de s'emparer de leur prise. Cependant le vent la poussait avec violence à la côte, d'où la mousqueterie de l'équipage espagnol incommodait beaucoup les capteurs. A la fin, le major Miller fut envoyé en parlementaire, chargé de proposer aux Espagnols des conditions très-honorables, s'ils voulaient se retirer; mais, au lieu d'être reçu conformément aux usages de la guerre entre les nations policées, on le retint prisonnier, et il fut même question de le fusiller sur-le-champ. Deux officiers espagnols s'y opposèrent avec force : ils se chargèrent de conduire le major à la Conception, et on le fit partir immédiatement. Le prisonnier et son escorte rencontrèrent le général royaliste Sanchez, à la tête de 1,600 hommes : il ne voulut point que le major vînt lui parler; il refusa même de le voir, et donna l'ordre de lui bander les yeux. On lui fit comprendre cependant qu'il ne pouvait refuser de lire un billet du prisonnier; il le prit, et, après l'avoir lu, il écrivit au bas : *Qu'on dépêche cet homme, puisqu'il le désire.*

Cet ordre était assez clair; cependant le général espagnol crut devoir prendre quelques précautions pour éviter l'infamie d'un meurtre. Voici le singulier expédient qu'il

imagina pour satisfaire ses passions politiques, et en même tems rassurer sa conscience. Il fit ramener le major sur la côte, en face du bâtiment capturé que les Chiliens n'avaient encore pu remorquer. Leur escadre continuait à défendre, à coups de canon, que l'on n'approchât de leur prise, et tirait principalement sur quelques maisons qui auraient pu favoriser les attaques des Espagnols. Le major y fut conduit pieds et poings liés, et laissé sous un appentis, au lieu le plus exposé au feu de l'escadre. La place était choisie avec habileté; car, durant toute une nuit que le major y passa, les boulets sifflèrent tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, sans qu'aucun l'atteignît. Mais, en dépit des passions et des haines nationales, Miller avait conquis l'estime de ses ennemis; les officiers espagnols prenaient, pour la plupart, un vif intérêt à sa position : un Espagnol du caractère le plus élevé, le colonel Loriga, plaida sa cause avec tant de chaleur, que Sanchez lui-même fut forcé de rendre la liberté au prisonnier. Loriga se chargea de cette agréable commission; l'entrevue des deux guerriers fut touchante : dès ce moment une vive amitié les unit pour toujours; le tems ne l'a point affaiblie. Cette amitié si tendre et d'un caractère tout-à-fait romanesque s'est prolongée au milieu des événemens divers d'une guerre acharnée, à laquelle ils prenaient part, dans des rangs contraires. Cette guerre même leur fournit des occasions de s'en donner de nouveaux témoignages.

Cependant les Chiliens étaient venus à bout de leur entreprise; la frégate, si long-tems disputée, faisait partie de leur escadre, et dès que le major Miller leur fut rendu, ils continuèrent leurs opérations. Malgré les dangers auxquels les exposait l'inexpérience des équipages, ils prirent l'un après l'autre tous les vaisseaux envoyés d'Espagne, chargés de troupes et de munitions. Le 7 novembre, après un mois de croisière, l'escadre rentra dans le port de

Valparaïso, avec neuf prises et les 2,000 hommes de renfort que l'on envoyait au général espagnol. Si cette troupe était arrivée à sa destination, les royalistes auraient pris l'offensive avec une supériorité décidée; la révolution du Chili, arrêtée dans ses progrès, n'eût été peut-être qu'une vaine et périlleuse tentative. Le courage et la bonne fortune du chef d'escadre Blanco assurèrent à sa patrie de plus heureuses destinées.

Sur ces entrefaites, un officier fameux dans les annales maritimes, et par malheur aussi dans celles de la bourse, lord Cochrane, arrivait à Valparaïso pour y prendre le commandement en chef des forces navales du Chili. On lui fit la réception qui était due à ses talens militaires, dont il allait donner de nouvelles et éclatantes marques : les fêtes et les bals occupèrent une partie du tems, mais les préparatifs ne furent point suspendus ni poussés avec moins d'activité. Le 14 janvier 1819, lord Cochrane put mettre à la voile avec quatre vaisseaux de 50 à 20 canons, pour aller attaquer et détruire les bâtimens espagnols à Callao, bloquer les ports du Pérou, et donner aux Péruviens le tems et les moyens de seconder l'armée libératrice qui se disposait à pénétrer dans leur pays, afin de les soustraire au joug de l'Espagne. Dans cette première expédition de l'amiral, le major Miller eut, comme auparavant, le commandement des troupes à bord de l'escadre.

Il y avait alors dans la baie de Callao deux frégates espagnoles, *l'Émeraude* et *la Vengeance*; elles étaient amarrées sous le canon du fort. L'amiral se chargea d'attaquer la première avec le vaisseau *l'O'Higgins*, tandis que *le Lantaro*, commandé par le capitaine Guise, aborderait la seconde. On approcha sous pavillon américain; mais le vent tomba tout d'un coup, et il fallut jeter l'ancre à cinq cents toises des bâtimens ennemis. Dans cette position, on se canonna de part et d'autre avec peu d'effet; mais, comme

les batteries du fort prirent part à l'action, les républicains souffrirent plus que les royalistes. Le capitaine Guise fut blessé grièvement ; les agrès de *l'O'Higgins* étaient considérablement endommagés : il fallut se retirer.

L'amiral ne se découragea point ; mais il lui fallait d'autres moyens pour attaquer l'ennemi, dans une aussi formidable position. Il fit préparer des fusées et construire des brûlots : vains efforts! les Espagnols n'en furent point intimidés, et l'événement fit voir que leur confiance n'était pas sans fondement. Après ces échecs réitérés, mais dont les royalistes ne surent point tirer parti, lord Cochrane fut dans la nécessité de revenir à Valparaïso. Miller était alors très-souffrant ; atteint par l'explosion d'un baril de poudre, il avait couru le danger de perdre la vue et l'usage de ses mains : il avait fallu lui mettre un masque sur le visage pour appliquer à ses yeux, fortement endommagés, les appareils et les remèdes convenables. Le délire était survenu ; tout semblait annoncer la fin prochaine de cet intrépide jeune homme : il fut conservé à la cause de l'indépendance. Six semaines après cet accident, il se promenait sur le pont, reprenant des forces pour courir à de nouveaux combats, braver de nouveaux dangers, être blessé de nouveau et guérir encore : sa robuste constitution et la sérénité de son ame lui permettaient, à quelques égards, de prodiguer son existence, et lui réservaient une paisible vieillesse, juste prix de l'honorable emploi qu'il a fait de ses années de vigueur.

L'escadre chilienne séjourna trois mois dans le port de Valparaïso : il fallut consacrer tout ce tems aux préparatifs d'une nouvelle attaque des bâtimens espagnols de Callao. Le 12 septembre 1819, une escadre de huit voiles fit une nouvelle sortie ; elle portait 400 hommes de troupes, sous le commandement du lieutenant-colonel Charles, auquel le major Miller fut adjoint en qualité de commandant en

second ; mais cette entreprise ne réussit pas mieux que les précédentes. L'amiral sentit enfin que la capture des frégates espagnoles coûterait beaucoup trop aux républicains, et qu'il fallait y renoncer pour le moment. Après quinze jours d'une suite de combats inutiles et de fatigues continuelles, on leva l'ancre. Une partie de la flotte eut ordre de se porter sur Arica : l'autre, sous le commandement du capitaine Guise, fut chargée de *reconnaître* Pisco et d'y attendre l'amiral.

Cette seconde division de la flotte reçut 350 soldats de marine, outre ceux qu'elle avait déjà : le colonel Charles et le major Miller étaient de ce nombre. Le 7 novembre, on était en vue de Pisco : on fit sur-le-champ les préparatifs d'une descente. La garnison de la place était d'environ 1,000 hommes, dont 160 cavaliers ; elle avait aussi quatre pièces de campagne. C'était plus que le double des troupes républicaines ; mais ces troupes étaient pleines d'ardeur, et bien résolues de prendre, sur Pisco, la revanche des succès obtenus par la garnison espagnole de Callao. Elles marchèrent en bon ordre vers la place : la garnison s'était portée à leur rencontre, et occupait une position avantageuse, protégée par le canon des remparts ; l'infanterie était formée en carré, l'artillerie était placée sur une petite butte, et protégée par la cavalerie. Dès que la colonne républicaine aperçut l'ennemi, elle fit halte, et le plan d'attaque fut bientôt concerté. Le colonel Charles, à la tête de vingt-cinq hommes, se porta sur la droite, pour observer l'ennemi, tandis que le major Miller, avec tout le reste de la troupe, irait droit à la ville, ce qui fut exécuté sous un feu très-vif de mousqueterie et de mitraille, auquel les républicains ne ripostèrent point. Leur audace étonna les Espagnols ; dès que ces soldats peu aguerris virent qu'il faudrait en venir à la baïonnette, ils firent une dernière décharge, et prirent la fuite. Mais la victoire coûta bien cher aux Chiliens : le

brave colonel Charles fut tué; quant au major Miller, il eut, pour sa part, une balle qui lui traversa le bras droit, une autre qui lui fracassa la main gauche, dont il ne peut plus se servir, et, enfin, une troisième balle qui lui cassa une côte, et sortit par le dos. On le conduisit à bord de l'escadre, dans un état presque désespéré. Plusieurs semaines s'écoulèrent, avant qu'il fût en état de reprendre son service; il était si faible, que l'on n'osa pas même le transporter du bâtiment où il était sur un autre, où l'on aurait pu le mettre un peu plus à l'aise, et hâter peut-être sa guérison.

Ce ne fut qu'au mois de février 1820, que Miller fut en état de reparaître sur les champs de bataille. Jusqu'à ce moment, les armes des républicains avaient prospéré, mais sans actions d'éclat. Bientôt la prise de la forteresse de Valdivia, si célèbre dans le Nouveau-Monde, et que l'on regardait comme le *Gibraltar* de l'Amérique du Sud, couvrit les heureux vainqueurs d'une gloire qui ne fut point stérile. Le jeune héros anglais y tient une place trop honorable, pour que nous ne consacrions point quelques pages au récit de ce fait d'armes, l'un des plus brillans de la guerre de l'Indépendance, et où lord Cochrane se couvrit d'une gloire qui ne doit pas périr.

Après quelque tems d'une croisière dont le but avait été d'interdire toute navigation aux Espagnols, le long des côtes du Chili, lord Cochrane prit la résolution de rentrer à Valparaïso, lorsqu'il aurait reconnu, chemin faisant, le port de Valdivia. Son escadre était composée de *l'O'Higgins*, frégate hors d'état de tenir la mer, de la goëlette *le Montezuma* et du brick *l'Intrépide*; le major Miller était à bord avec un détachement de troupes de la marine. Dès que l'amiral fut à la hauteur de Valdivia, il fit passer les troupes sur les petits bâtimens, changer le pavillon de la goëlette, et il abandonna la frégate à sa destinée. Il pen-

sait que les deux embarcations qui portaient tout son monde n'inspireraient aucune défiance aux Espagnols, et qu'il pourrait les surprendre. Il était alors à trente milles de Valdivia; il fit ses dispositions pour entrer dans le port, s'emparer des forts, et s'y maintenir.

Ce port est un bassin spacieux qu'une forêt impénétrable, et qui s'étend des deux côtés jusqu'au bord de la mer, rend inattaquable par terre. Son ouverture n'a pas plus de trois quarts de mille, et les deux châteaux *Niabla* et *Amargos* croisent leurs feux sur toute cette largeur : sept autres forts, disposés autour du port, composent son enceinte fortifiée. On les a placés de manière qu'ils se flanquent réciproquement, et que leurs faces sont exactement défilées. Tous ces ouvrages ont un fossé large et profond, un rempart et un parapet, à l'exception d'un seul (*el Yngles*), où l'on s'est contenté d'une forte palissade. La forme et la nature du terrain ne permettent aucune communication par terre, si ce n'est au bord de la mer, par un sentier si étroit que deux hommes n'y passeraient pas de front. Chaque branche de ce chemin est enfilée par une pièce de canon, et, dans un lieu où il traverse un ravin, on a dirigé jusqu'à trois pièces. Ce fut le point d'attaque choisi par lord Cochrane : « Les Espagnols ne se douteront de rien, dit-il au major Miller ; au moment où nous tomberons sur eux, ils seront encore immobiles d'étonnement. » Il y avait en batterie, dans ces forts, 118 pièces de canon des calibres de 18 et de 24. La garnison était de 780 hommes de troupes de ligne, et 829 miliciens.

« Le 3 février, à trois heures après midi, les deux bâtimens chiliens, ayant arboré le pavillon espagnol, vinrent mouiller entre le fort *el Yngles* et la *Caleta*, lieu de débarquement. Ils furent sur-le-champ hêlés pour qu'ils se fissent connaître, et le capitaine Basques, Espagnol de naissance, qui était sorti de Talcahuano pour se joindre

aux républicains et servir comme volontaire, se chargea de débiter le conte suivant. Les deux vaisseaux faisaient partie du convoi sorti de Cadix, sous l'escorte du *St.-Elme*, vaisseau de 74 ; au cap Horn, un coup de vent les avait séparés des autres bâtimens qu'ils n'avaient pu rejoindre ; ils avaient le plus grand besoin de débarquer promptement, et demandaient un pilote... En ce moment, les lames battaient avec une si grande violence, que les chaloupes avaient été amarrées sous les forts ; le débarquement était impraticable. Lord Cochrane voulait surtout gagner du tems et attendre le soir, espérant que le vent tomberait au coucher du soleil, et que la mer serait alors moins houleuse ; mais ce retard inspira quelque défiance aux Espagnols : les vaisseaux reçurent l'ordre d'envoyer une chaloupe. On répondit qu'il n'y en avait plus à bord, parce qu'une brise des plus impétueuses les avait emportées. Cette réponse ne satisfit point la garnison : on tira le canon d'alarme ; une estafette fut envoyée au gouverneur de Valdivia. Toutes les troupes qui occupaient les forts au sud du port se réunirent dans le *fort Anglais* (el Yngles) ; un poste de cinquante à soixante hommes fut chargé de défendre, derrière un parapet, les approches de *la Caleta*. Le reste de la garnison, au nombre d'environ trois cent cinquante hommes, fut mis en réserve sur une petite esplanade, derrière le fort Anglais.

» Tandis que les Espagnols faisaient ainsi leurs dispositions pour recevoir l'ennemi, ils ne songèrent point à tirer un seul coup de canon aux vaisseaux chiliens, jusqu'au moment où une grande chaloupe qu'on avait eu soin de cacher fut déplacée par un coup de mer, et aperçue par quelques soldats du fort Anglais : dès lors, tout fut découvert, et, de part et d'autre, les hostilités commencèrent. Les Espagnols envoyèrent un détachement de soixante-dix hommes au lieu du débarquement, afin d'empêcher

l'ennemi de mettre ses troupes à terre : il n'y a point d'erreur dans le nombre des soldats de ce détachement, car, comme ils arrivaient l'un après l'autre, en suivant les petits sentiers dont on a parlé plus haut, les républicains purent les compter à loisir. Deux hommes venaient d'être tués sur le brick par le canon du fort; il n'y avait pas un moment à perdre, il fallait débarquer, et l'on n'avait que deux chaloupes. Le major Miller partit avec la première, chargée de quarante-quatre hommes; il fallut approcher de la terre, en franchissant les barrières que les lames opposaient à tout moment. Lorsque cet obstacle fut surmonté, on eut encore à passer par-dessus un prodigieux amoncèlement de plantes marines, qui arrêtaient le mouvement des avirons. La chaloupe, ainsi retardée dans sa marche, fut bientôt exposée au feu des Espagnols. Le patron fut blessé; le major se mit à sa place, et se saisit du gouvernail. Tandis qu'il faisait un peu déblayer le terrain, afin que la chaloupe pût être menée plus près du bord, une balle traversa son chapeau, et lui effleura la tête. Alors seulement il fit commencer le feu; sa troupe mit pied à terre, les royalistes furent délogés. Dès que les Chiliens s'aperçurent de ce premier succès, ils firent partir la seconde chaloupe; en moins d'une heure, trois cent cinquante républicains furent mis à terre. Le soleil se couchait alors; sans attendre que la nuit dérobât leur marche, ces hommes intrépides s'engagèrent dans le sentier qui conduisait au fort Anglais. L'écume lancée par le ressac l'avait rendu très-glissant; mais l'agitation de la mer fut plus utile que nuisible aux patriotes: le bruit étourdissant qu'elle faisait empêcha que les royalistes ne fussent avertis de l'approche de leurs ennemis. Dans la petite armée du Chili, les plus braves avaient sollicité l'honneur de marcher à la tête de l'attaque, et ils avaient obtenu le prix de la valeur et des services. Les royalistes avaient effectué leur retraite, franchi la palis-

sade du fort Anglais, au moyen d'échelles qui furent tirées en dedans, lorsque tout le monde fut rentré. Lorsque la tête de la colonne chilienne fut près du fort, des soldats plus éloignés crièrent : *Adalante* (en avant)! et d'autres plus éloignés encore firent retentir les échos de leur exclamation habituelle, en allant au combat : *Viva la patria!* En signe d'allégresse, quelques soldats tirèrent en l'air. Le sentier aboutissait à un espace de quelque étendue, fermé d'un côté par la mer, et de l'autre par la forêt, dont quelques arbres touffus projetaient leurs branches jusque sur le rempart. Cette partie de l'enceinte était réputée inaccessible ; la garnison était occupée à échanger quelques coups de fusil avec les Chiliens, sur la face opposée. L'enseigne Vedal, à la tête de quelques braves, parvint à grimper sur le rempart, et, favorisés par le feuillage des arbres, ces heureux assaillans atteignirent des palissades qu'ils arrachèrent, et dont ils firent une sorte d'échelle. Le détachement de Vedal s'en servit pour escalader le fort. L'enseigne forma sa troupe sous la protection des mêmes arbres qui l'avaient si bien secondé ; et, lorsqu'on fut prêt à marcher à l'ennemi, on l'aperçut tiraillant contre les Espagnols, dont plusieurs étaient encore dans le sentier, et n'avaient pu arriver plus tôt. On s'approcha en silence et en bon ordre, et une décharge générale sur le flanc des Espagnols produisit un effet décisif. Tout prit la fuite : la terreur se répandit au dehors, frappa le corps de réserve de trois cents hommes, et le dispersa ; les autres forts n'osèrent tenir. Si les communications avaient été moins difficiles, tous les forts auraient été pris successivement dans le tems nécessaire pour aller de l'un à l'autre ; mais, avant le jour, les républicains en occupaient cinq, et le fameux passage du ravin. Valdivia ouvrit ses portes au vainqueur : après avoir pris les mesures nécessaires pour

la conservation de cette conquête, l'amiral voulut ôter aux Espagnols leur dernier refuge, en les chassant de l'île de Chiloë. »

Les armes chiliennes ne furent pas aussi heureuses dans cette île que sur le continent : les prêtres avaient prêché une croisade contre les républicains ; il ne fut pas même possible d'y prendre une position militaire, en sorte que les troupes que l'on y avait débarquées furent dans la nécessité de remonter sur leurs vaisseaux. L'escadre revint à Valparaïso, ramenant le major Miller grièvement blessé.

Le tems s'écoula jusqu'au milieu du mois d'août, sans que les affaires des républicains fussent plus avancées, ni dans la capitale, ni dans les provinces. La cause principale de cette inaction était sans doute la disette de ce que l'on regarde très-justement comme le *nerf de la guerre*. Les finances de la république du Chili étaient en très-mauvais état, ainsi que celles des Espagnols. On se borna donc, de part et d'autre, à quelques mouvemens de troupes, à de vains simulacres d'opérations ; lord Cochrane lui-même semblait avoir perdu son activité : on soupçonne qu'un changement aussi extraordinaire, dans un homme tourmenté du besoin d'entreprendre, était l'effet de contrariétés qu'il éprouvait de la part du gouvernement chilien et de l'un de ses compatriotes, le capitaine Guise. Mais, quoique l'on ne fît rien alors, on préparait de grandes choses ; l'infatigable San Martin avait résolu de chasser les Espagnols de l'ancienne monarchie des Incas, afin que toutes les possessions de la vieille métropole d'Europe pussent jouir de l'indépendance, et fonder de nouveaux états. A force de travaux, de soins, de fatigues, de sollicitations, il avait rassemblé une armée de 4,500 hommes, avec laquelle il s'embarqua pour transporter toutes ses forces à Pisco. Le 21 août il mit à la voile, convoyé par les forces

navales de la république du Chili; Miller fut attaché à cette armée avec le grade de lieutenant-colonel, obtenu par d'éclatans services et au prix de son sang.

La flotte arriva sans accident à Pisco, à l'exception du navire sur lequel le lieutenant-colonel était embarqué, et qui, séparé du convoi, faillit tomber au pouvoir des Espagnols. Le débarquement à Pisco fut sans résultat : le 26 octobre on remit à la voile pour la baie de Callao, où l'on mouilla le 29. Les transports furent envoyés à Ancon, où le débarquement fut effectué. Ces opérations rendirent à l'amiral toute son activité, aux dépens des Espagnols qui perdirent enfin leur belle frégate *l'Émeraude*.

« Le 5 novembre, à neuf heures du soir, lord Cochrane fit mettre à la mer les chaloupes de l'escadre, et il en forma deux divisions, l'une commandée par le capitaine Guise, et l'autre par le capitaine Crosbie, prenant lui-même le commandement supérieur. Cent quatre-vingts matelots et cent soldats de marine étaient tout ce que les chaloupes pouvaient contenir. On approcha de la frégate espagnole sans être aperçu ; mais une sentinelle postée sur une chaloupe canonnière, derrière ce bâtiment, fut plus vigilante, et héla ces coureurs nocturnes. *Silence, ou la mort!* dit l'amiral, en faisant coucher en joue ce malencontreux surveillant. En une demi-minute les chaloupes furent rangées le long de la frégate, à tribord et à babord, et le signal de l'abordage fut donné. Les Espagnols se défendirent avec courage, mais en moins de quatre heures de combat ils avaient perdu leur bâtiment et les deux chaloupes canonnières, dont l'une était à peu près hors de service. Il y avait tout auprès une frégate anglaise, *l'Hyperion*, et un navire des États-Unis, *le Macédonien :* l'une et l'autre, conformément aux avis du gouverneur, avaient allumé des feux, afin de se rendre visibles, et d'éviter que les canons du fort ne fussent dirigés de leur côté. Lord

Cochrane le savait, et profitant du même avis, il se servit des mêmes signaux pour mettre ses propres navires en sûreté. Cette affaire, où l'audace de l'exécution seconda parfaitement le chef habile qui avait conçu et dirigé l'entreprise, lui fit encore plus d'honneur que la prise de Valdivia. Il y fut atteint d'une balle dans la cuisse, mais la blessure ne fut point dangereuse. Le brave lieutenant Grenfell fut aussi blessé; il est aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de la marine brésilienne.

» La perte des Espagnols, à bord de *l'Émeraude*, fut de cent cinquante hommes tués ou blessés. Le commandant fut du nombre de ces derniers, mais ce ne furent pas les armes des républicains qui l'atteignirent; il venait de rendre son bâtiment, lorsqu'un coup parti soit du fort, soit d'une chaloupe canonnière, vint le renverser, et lui fit une dangereuse contusion. Les Chiliens perdirent cinquante hommes, tués ou blessés.

» La garnison de Callao fut si indignée de l'audace et du succès des républicains, que des soldats massacrèrent l'officier et l'équipage de la chaloupé du *Macédonien*, qui vinrent à terre après l'action, au point du jour. *Ce démon de Cochrane n'eût pu rien faire*, disaient-ils, *sans l'assistance des prétendus neutres*. »

Le corps d'armée de San Martin était à Huacho. Ce général se tenait sur la défensive, et fatiguait beaucoup les royalistes, par des attaques continuelles, imprévues, qui les obligeaient à être toujours sur le *qui vive*, sans arriver à aucun résultat décisif. Les détachemens lancés contre eux sur tous les points, étaient de véritables guérillas, qui propageaient sur leur passage l'esprit dont elles étaient animées, donnaient une haute idée des républicains, et faisaient perdre de plus en plus, à la cause de l'Espagne, les partisans qu'elle avait conservés jusqu'alors. Parmi les petites expéditions ordonnées successivement ou

à la fois par le général en chef, la plus considérable fut celle où le lieutenant-colonel Miller, à la tête de six cents hommes, fut placé sous les ordres de l'amiral, qui mit à la voile le 13 mars 1821. La destination de cet armement ne fut révélée qu'en vue de Pisco ; il fallait occuper ce poste, afin d'intercepter les communications entre les provinces du sud et la capitale du Pérou : le débarquement fut effectué sans opposition. Les royalistes livrèrent quelques combats inutiles dont on ne tenait point compte ; mais un ennemi bien plus redoutable mit les républicains en très-grand péril : ce fut la fièvre. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre : on se rembarqua ; cependant l'amiral et le commandant militaire, ne voulant pas perdre tout-à-fait leur tems, concertèrent une expédition contre Arica, et le 6 mai ils étaient en station devant cette place. Mais on reconnut bientôt combien il serait difficile et dangereux de débarquer dans ces parages ; en conséquence il fut décidé que les troupes passeraient sur deux petites goëlettes dont on pouvait disposer, et qu'elles seraient transportées à dix lieues plus au nord, au port de Morro de Sama. On n'avait nullement prévu les maux de toute espèce auxquels on allait les exposer : le colonel Miller et ses trois cent cinquante compagnons furent déposés sur une côte déserte, à huit grandes lieues de toute source d'eau potable, sans subsistances, encore affaiblis par la fièvre, et pouvant à peine se tenir debout. « J'admirai, dit le colonel, l'héroïque constance de ces Chiliens à demi civilisés : ils me suivirent ; nous traversâmes une plaine aride et déserte ; nous franchîmes une montagne inaccessible pour des chevaux ; et, après une marche de treize heures, nous arrivâmes sur les bords de la Sama, où nous pûmes boire à discrétion. Dès que les soldats aperçurent des plantes, quelques-uns, et c'étaient les plus faibles, se mirent à fouiller pour trouver de l'eau ; ceux qui avaient encore un

peu de forces coururent au fond de la vallée, attirés par la vue d'une prairie verdoyante. » Comme un bonheur vient rarement seul, quelques chevaux paissaient dans cette prairie : ils furent de bonne prise ; la troupe eut quelques cavaliers, et le lendemain le colonel Miller fit son entrée dans Tacua, à la tête de cette cavalerie improvisée.

Le général espagnol Ramirez, ayant appris que les républicains avaient débarqué un corps de troupes à Morro de Sama, fit partir sur-le-champ des forces plus que suffisantes pour les empêcher de pénétrer dans l'intérieur ; tel était son projet, et il croyait avoir le tems de l'exécuter. Mais Miller avait déjà fait de grands progrès ; il s'était avancé jusqu'à vingt lieues des côtes ; il recevait des volontaires, enrôlait des recrues, montait, équipait sa cavalerie ; le général Ramirez avait perdu un tems qui fut mis à profit par son infatigable adversaire.

Les troupes royalistes marchaient en trois détachemens, par trois routes différentes ; le rendez-vous fut assigné à Tacua : le colonel Miller en fut averti, et prit sur-le-champ la résolution d'aller au-devant de l'ennemi, de battre ses trois colonnes l'une après l'autre, et, chemin faisant, de chercher de nouvelles ressources dans les lieux qu'il parcourrait. La première troupe royaliste devait passer par *Buena Vista,* village au pied des montagnes, dans une situation délicieuse ; mais, pour y arriver, il fallait traverser quinze lieues d'un désert pierreux, en se dirigeant sur Mirabé. Après dix-huit heures d'une marche pénible, les Chiliens firent halte sur les bords escarpés d'un torrent qui coule dans la vallée de Mirabé ; et l'on aperçut l'ennemi campé sur l'autre rive, dans des champs cultivés, autour d'un village : ses feux le décélèrent. Le colonel eût voulu le réveiller subitement, et profiter de l'occasion qui s'offrait si à propos d'obtenir une victoire presque sans combat ; mais l'impétuosité d'un officier chilien tira les royalistes

de leur sommeil. De part et d'autre on était pressé d'en venir aux mains : le combat fut engagé par la cavalerie chilienne, qui traversa le ruisseau; mais elle fut repoussée par la cavalerie espagnole, qui l'attendait sur la rive opposée. Dans leur retraite, les cavaliers chiliens n'eurent pas la permission de reprendre leur première position ; on les rallia dans le lit même du ruisseau, tandis que des fusées, lancées d'une hauteur voisine, mettaient en désordre la cavalerie royaliste. Dès qu'elle fut hors d'état de s'opposer au passage, le colonel donna l'ordre que chaque cavalier prît un fantassin en croupe, et marchât en avant. Quelques momens après, la fusillade se fit entendre sur le bord opposé; toute l'infanterie chilienne traversa le torrent, tandis que les royalistes, uniquement occupés des fusées, perdaient leur tems et leurs munitions contre une poignée d'hommes qui s'inquiétaient peu de tout ce bruit. Les Espagnols étaient si préoccupés qu'ils laissèrent à leurs ennemis le tems de prendre une position qu'ils auraient dû occuper eux-mêmes; c'était une butte du haut de laquelle toute leur ligne était prise en flanc. Ce ne fut qu'en recevant la première décharge des Chiliens, qu'ils s'aperçurent de la faute qu'ils avaient faite. La déroute fut complète ; quatre-vingt-seize morts et cent cinquante prisonniers étaient une perte énorme pour le peu de tems que ce combat avait duré, et en raison du nombre des combattans : les Espagnols avaient quatre cent quatre-vingts hommes, et le colonel Miller un peu moins de quatre cents. A peine était-il débarrassé du premier corps espagnol, que le second parut : les Chiliens, encore occupés à poursuivre les fuyards, furent rappelés en toute hâte ; mais leur secours ne fut pas nécessaire : les fusées eurent tout l'honneur de la seconde victoire. Les royalistes, montés sur des mules, s'apprêtaient à passer le torrent, lorsque l'infernale invention de Congrève jeta l'épouvante

parmi leurs montures; les cavaliers furent entraînés, et toute la troupe dispersée.

Il restait encore un troisième corps d'Espagnols à combattre; l'infatigable Miller et ses intrépides soldats allèrent à sa rencontre : on l'atteignit à Calera, au-delà des plaines, à soixante-cinq lieues d'Arica. Il ne s'y attendait nullement, et se laissa battre avec une facilité qui diminua beaucoup, pour les républicains, les dangers et la gloire de cette troisième victoire. De toutes les forces envoyées contre eux, c'est tout au plus si vingt hommes revinrent sous les drapeaux royalistes : en moins de quinze jours, près de mille Espagnols furent mis hors de combat.

La prospérité constante des armes républicaines paraîtra moins étonnante, si l'on observe que le théâtre de la guerre était un pays dévoué secrètement à leur cause, et tout prêt à secouer le joug de l'Espagne. Mais les forces dont le colonel Miller pouvait disposer n'auraient point suffi pour protéger une insurrection; il s'attacha donc à augmenter sa petite troupe, et les armes lui manquèrent plutôt que les recrues. Ce fut aux dépens de l'ennemi qu'il put se former un petit arsenal. Si cette ressource ne lui eût point manqué, si les royalistes eussent voulu l'attendre et ne point refuser le combat, il se serait enfin trouvé à la tête de ce que, dans ce pays, on appelle *une armée*. Mais quoique neuf cents hommes fussent enrôlés sous ses drapeaux, il ne put jamais compter que sur un effectif de cinq cents combattans. Ces faibles moyens lui suffirent pour soumettre et garder assez long-tems une étendue de pays de cent lieues de longueur sur trente de large, et tenir en échec le général Ramirez, le colonel Lahera et les autres chefs espagnols, avec leurs trois mille hommes de troupes de ligne. Dans tout le cours de cette guerre, la petitesse des moyens contraste avec la grandeur du but, et surtout avec l'immensité du théâtre et la ma-

gnificence de la scène. Quel but, en effet, que l'affranchissement de la plus grande partie du plus vaste continent du globe ; et quelle scène que celle qui était encadrée d'un côté par l'Océan Pacifique, et de l'autre par une chaîne de montagnes, la plus longue de notre univers, toute fumante du feu des volcans, et dont les monts Himalaya dépassent seuls la cime !

Cependant une lutte aussi inégale que celle que soutenait Miller ne pouvait être prolongée que par une activité prodigieuse et des marches continuelles ; il fallait perpétuellement compenser le nombre par la vitesse : à la fin les soldats de ce brave officier furent hors d'état de le suivre. Les royalistes s'en aperçurent, et reprirent confiance ; Miller dut se retirer, mais il le fit en si bon ordre que les ennemis ne purent l'entamer, quoiqu'il eût à peine quatre cents hommes en état de manœuvrer en face d'une division toute entière qui s'était mise à sa poursuite. Mais les Espagnols renoncèrent bientôt à le suivre de près, et lui permirent de continuer sa marche rétrograde aussi lentement que l'état de ses malades l'exigeait : leurs détachemens avaient été si souvent battus par une demi-douzaine de soldats d'ordonnance, qu'à la fin ils voyaient Miller partout, et n'osaient plus approcher. Ce fut ainsi que l'intrépide colonel ramena tout son monde à Arica, où quelques vaisseaux marchands qui se trouvaient dans le port lui procurèrent les moyens de s'embarquer. Avant de se mettre en mer, il eut une occasion de manifester la présence d'esprit qui ne lui manquait jamais, dans les circonstances les plus embarrassantes.

« Avant l'arrivée du colonel, le gouverneur d'Arica avait eu l'attention d'envoyer deux ou trois soldats à bord d'une excellente goëlette des États-Unis, du port de trois cents tonneaux, afin de la retenir pour l'embarquement de la troupe chilienne. Le capitaine, qui ne se souciait nul-

lement de cet emploi, fila son câble et mit en mer; son intention était de mettre à terre, le plus tôt qu'il pourrait, les soldats qu'on lui avait envoyés. Il était sûr le point de partir lorsque le colonel arriva. Le gouverneur se hâta de lui apprendre ce qu'il avait voulu faire pour lui assurer un navire propre à recevoir sa troupe, et comment il n'avait pas réussi. Sans perdre un seul moment, Miller se jette dans une chaloupe et va trouver le capitaine de la goëlette: il lui fait les offres les plus généreuses; elles sont opiniâtrément refusées. L'entretien avait lieu sur le pont, il était animé; quelques hommes de l'équipage paraissaient l'écouter avec intérêt. Le colonel les reconnut; ils avaient servi sur l'escadre chilienne; or, parmi les marins de l'Océan Pacifique, le nom de Miller était dans toutes les bouches: matelots et soldats, équipages de vaisseaux de guerre ou du commerce, tous désiraient que le brave guerrier fût heureux dans ses entreprises. Quelques mots du colonel exaltèrent encore leur attachement; il fut porté jusqu'à l'enthousiasme; il entraîna tout l'équipage, et la résolution de *ne pas abandonner un compatriote* fut prise à l'unanimité et déclarée hautement. Après quelques remontrances inutiles, le capitaine se résigna : le navire fut ramené, amarré. Le capitaine en second offrit de le conduire où l'on voudrait; mais ses services un peu suspects ne furent point acceptés. »

Le colonel avait le projet de débarquer à Quilca, et de se porter rapidement sur Arequipa, qu'il espérait prendre avant que le général Ramirez pût y envoyer une garnison. Cette place avait été laissée sans défense, lorsque toutes les forces des royalistes furent envoyées à la poursuite des républicains; ceux-ci, toujours bien informés des mouvemens de l'ennemi, profitaient habilement de toutes ses fautes. Mais le vent soufflait avec tant de violence qu'il fut impossible de débarquer. Le navire n'était pourvu de vivres

que pour trois jours ; il était donc impossible de tenir la mer. Le colonel ne pouvait consulter le général en chef San Martin, dont il n'avait aucune nouvelle; il prit sur lui d'aller à Pisco, et il débarqua près de cette ville, le 2 août : les royalistes l'évacuèrent à son approche.

Miller ne fit pas un long séjour à Pisco : une nouvelle série de combats et d'aventures singulières font une sorte de roman de cette partie de son histoire. Le gouverneur de Pisco avait pris la fuite avec deux cent cinquante hommes : il fut poursuivi, atteint, battu en détail, et perdit presque tout son monde. Le colonel ne lui laissa pas un instant de repos, jusqu'au-delà de Palpa, à quelques marches d'Arequipa. Dans cette expédition comparable en tout à celle d'Arica, il eut de grandes obligations à une femme dont il avait d'abord provoqué le courroux : elle venait du pays des Pampas, avec des mules destinées à transporter de l'eau-de-vie dans l'intérieur du Pérou ; et, à peine entrée dans Pisco, voilà que toutes ses mules sont requises pour le service des troupes chiliennes. Après les bruyans éclats de sa colère, elle s'apaisa, et finit par s'attacher sincèrement au colonel, dont elle suivit la troupe, en qualité de cantinière. Mais les succès de cette campagne doivent être attribués, avant tout, au courage et à la patience des soldats ; il leur arrivait souvent de passer la nuit au milieu des sables, où ils s'enfouissaient, pour se mettre à l'abri du vent ou du froid. Tout le territoire d'Ica fut conquis : Miller y remplit quelque tems les fonctions de gouverneur.

Pour que nos lecteurs puissent suivre plus facilement les opérations de cette campagne, il faut revenir au général San Martin, que nous avons laissé à Huacho, dans une inactivité apparente. Sa conduite peut être justifiée : il savait que la discorde s'était mise entre les généraux royalistes, et il prenait soin de l'entretenir, afin de diviser les forces ennemies et de les paralyser. Quelques détachemens

qu'il envoya ne rencontrèrent presque point d'obstacles, et soumirent, en peu de tems, des provinces d'une grande étendue : toute la *Sierra* du Haut-Pérou fut occupée ; Lima ouvrit ses portes aux républicains. Mais San Martin fit la faute de concentrer son armée dans cette capitale, abandonnant les conquêtes qu'il avait déjà faites. On eût dit que les destinées du Pérou étaient toutes dans Lima et dans Callao, dont le général Las Heras faisait le blocus par terre, tandis que l'amiral Cochrane tenait le port fermé à tous les secours qui seraient venus par mer. Pendant que San Martin tenait ainsi presque toutes ses forces occupées sur ces deux points, le vice-roi et le général Canterac se retiraient sur Xanxa, l'un, par la route de Yanyos, et l'autre, par celle de Lunaguana. Après qu'ils eurent effectué leur jonction, le général Carratala vint les renforcer ; ce fut ainsi que les forces des royalistes furent mises en état de reprendre l'offensive. Le général de l'armée *libératrice* se livrait tout entier à la politique : il organisait la nouvelle république, lui donnait une constitution, se faisait décerner le titre de directeur suprême, et fondait un *ordre du soleil ;* ce qui n'était pas très-urgent, et pouvait indiquer des arrière-pensées suspectes.

Jusqu'à la fin du mois d'août, il n'y eut point de changement notable dans les positions respectives des royalistes et des républicains. Au commencement de septembre, le général Canterac, ayant rassemblé 3,000 fantassins et 900 cavaliers, entreprit de faire lever le blocus de Callao, et de jeter des renforts dans la place ; le 9 du même mois, il était campé à un mille de Lima, sur la route d'Arequipa. Ses projets et sa marche n'avaient point échappé au colonel Miller, dont les reconnaissances s'étendaient dans tout le pays compris entre Guamanga et Xanxa : les montagnards qu'il avait organisés en guérillas étaient toujours exactement et promptement informés, de manière que

l'ennemi ne pouvait cacher aucun de ses mouvemens. Le colonel fut donc instruit, avant San Martin, de la visite que Canterac voulait lui faire, sous les murs de la capitale. Il eût été au désespoir, si cette entrevue s'était passée sans qu'il y assistât; il remit donc le commandement d'Ica à son second, le major Vedela, et partit seul, en toute hâte, pour Lima : il y arriva deux jours avant l'apparition des royalistes.

On n'a pu savoir positivement si le général espagnol avait compté sur un parti qui se déclarerait en sa faveur, lorsqu'il se croirait appuyé par des forces suffisantes, ou s'il avait cru les républicains plus faibles qu'ils ne l'étaient réellement. Quoi qu'il en soit, comme il vit sur-le-champ qu'il aurait affaire à une armée retranchée, et, de plus, à une population hostile, il marcha sur Callao, et San Martin l'y suivit. L'armée républicaine avait la supériorité du nombre; cependant San Martin évita la bataille, et Canterac, par d'autres motifs, se tint aussi sur la défensive. Enfin, les royalistes se retirèrent, et Callao fut abandonné à ses propres forces; le gouverneur eut la permission de rendre la place, s'il jugeait que la défense ne pouvait pas aller plus loin.

Les troupes royalistes passèrent le Rimoe (rivière de Lima), à Bocanegra, et furent suivis de près par Las Heras, auquel il fut cependant ordonné d'éviter le combat : San Martin continua le blocus de Callao. A neuf lieues de Lima, Las Heras cessa de poursuivre Canterac; mais celui-ci n'y gagna rien, car le colonel Miller obtint du général en chef la permission de remplacer immédiatement, par ses montagnards, son infanterie et sa cavalerie, les troupes qui retournaient à la capitale. On avait perdu beaucoup de tems : l'infanterie légère manquait de vivres et de munitions; mais la diligence du chef sut pourvoir à tout. A la troisième marche, il atteignit l'arrière-garde royaliste,

enleva ses vivres, y compris le dîner qui était prêt, et dont les républicains avaient grand besoin. Dès lors, les royalistes n'eurent plus de repos, ni le jour, ni la nuit, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint Huamantanga, où ils reçurent des renforts. L'infanterie et la cavalerie de Miller avaient l'ordre de retourner à Lima; le colonel ne garda près de lui que ses montagnards, et se contenta d'observer l'ennemi, au lieu de le harceler par de continuelles escarmouches, comme il faisait auparavant. Cette guerre très-active dans les montagnes fatigua beaucoup les soldats et leur chef; les maladies y mirent fin : il fallut retourner à Lima. De grands changemens y étaient survenus : Callao était au pouvoir des républicains; le général Lamar, gouverneur de cette place, après l'avoir défendue avec honneur et loyauté, s'était dévoué au service de la nouvelle république. Quelques démêlés entre lord Cochrane et San Martin déterminèrent le premier à quitter le Chili. Une légion péruvienne fut organisée : elle consistait en un régiment d'infanterie, un régiment de hussards et une compagnie d'artillerie à cheval. Le colonel Miller, de retour alors à son quartier-général, se chargea d'instruire ce nouveau corps, de le former à la discipline anglaise, et il y réussit parfaitement. Les habitudes espagnoles disparurent; les soldats se conformèrent scrupuleusement à la tenue, et les officiers firent ordinaire ensemble, sans distinction de grade. L'esprit de corps ne pouvait manquer de venir avec cette instruction et ces nouvelles habitudes : la légion péruvienne fut un modèle pour les armées des nouvelles républiques; Miller conçut une vive affection pour cette œuvre de son savoir militaire, de ses soins, de sa persévérance.

Tout semblait donc prospérer au gré des républicains : les fêtes, les divertissemens, se succédaient presque sans interruption dans la capitale, devenue le séjour des plai-

sirs; mais la fortune réservait de sévères avertissemens aux ordonnateurs de ces fêtes hors de saison. San Martin avait ôté le commandement d'Ica au major Vedela, pour le confier à Don Domingo Tristan, républicain d'une date récente, et dépourvu de talens militaires. Canterac s'en aperçut bientôt à Xanxa, et, jugeant qu'il lui serait possible de prendre sa revanche, il tomba tout-à-coup sur l'imprévoyant gouverneur d'Ica, enleva les magasins, chassa les républicains de toute la province, et fit un millier de prisonniers. Ce désastre était trop grand pour que les succès obtenus loin de là fussent une compensation suffisante. On apprit que le général Sucre avait complété l'affranchissement de la Colombie; que des royalistes, avec des forces supérieures à celles des républicains, s'étaient fait battre à Rio Bamba, par le colonel Lavalle. Mais, outre ces chances de la guerre, plusieurs événemens avaient influé sur le sort des anciennes colonies espagnoles, et il convient de donner, à cet égard, quelques détails, dont l'histoire de la guerre ne peut se passer.

Lorsque San Martin jugea que le Bas-Pérou, définitivement affranchi du joug espagnol, était en état de se gouverner conformément à la constitution qu'il lui avait imposée, il abdiqua la dictature, convoqua le congrès péruvien, et partit pour le Chili. Immédiatement après son installation, le congrès forma une junte de gouvernement, ou conseil exécutif, et nomma les membres de ce conseil. Ses choix désignèrent les généraux Lamar et Alvarado, et le comte de Villa Florida : ils succédèrent assez promptement à San Martin, de manière que l'interrègne ne fut pas sensible. Avant ce changement politique, on avait confié au colonel Miller une expédition importante, et qui exigeait une grande habileté : il s'agissait d'aller battre en détail les royalistes aux ordres du général Olaneta, disséminés entre Ignique et Ocàna. Ces

forces étaient de 3,000 à 4,000 hommes, contre lesquels on ne pouvait envoyer que 1,500 hommes; mais San Martin et Miller pensaient qu'en agissant avec unè célérité que les Espagnols ne connaissaient pas, on n'aurait à combattre que de très-petits corps, et que la victoire ne serait jamais incertaine. Quant au résultat, on n'en espérait rien moins que la soumission du Haut-Pérou, et son incorporation à la nouvelle république. Suivant le projet, les troupes devaient être transportées par mer, et débarquées à Ignique. On connaissait les dispositions favorables de la population: « Il suffira, disait le colonel Miller, d'avoir une bonne provision d'armes; assez de recrues viendront nous en demander. »

Par malheur, l'embarquement ne put être effectué qu'après la retraite de San Martin, et l'installation du nouveau gouvernement, dont il fallut prendre les ordres; alors le but et les moyens de l'expédition subirent une nouvelle discussion dans le conseil. Le général Alvarado fut d'avis qu'il fallait un plus grand développement de forces, pour arriver à un résultat d'une aussi haute importance pour le Pérou et pour toute l'Amérique. Il demanda que l'on y envoyât 4,000 hommes, et il offrit d'en prendre lui-même le commandement: ses collègues y consentirent. Il fallut donc ajourner le départ, et cet ajournement fut long; car on manquait d'argent, inconvénient très-grave pour un gouvernement qui est encore à son début. Enfin, on parvint à équiper 3,859 hommes, à rassembler dans la baie de Callao des navires pour transporter ces forces, en deux divisions, à Ignique; ou, si l'on ne pouvait y débarquer, à un lieu désigné, près d'Arica. Tandis que ces troupes agiraient contre Olaneta, Canterac, qui était à Xanxa avec 5,000 hommes, serait tenu en échec par un corps de 4,000 Péruviens, aux ordres du général Arenales, et, par ce moyen, Olaneta ne pourrait point recevoir de renfort. Il

est vrai qu'il en avait déjà reçu considérablement, et que, d'après tous les rapports, ses forces étaient, au moins, de 6,000 hommes; mais la nature du pays et le peu de confiance qu'il avait dans la population l'obligeaient à disséminer des garnisons partout, en sorte qu'il était faible sur tous les points, et hors d'état de s'opposer aux mouvemens d'une colonne républicaine, qui parcourait tout le Haut-Pérou.

Sous les rapports militaires et politiques, ce plan de campagne était très-bon : les royalistes le sentirent, et s'en alarmèrent au point que le vice-roi Laserna écrivit, de Cuzco, au ministre de la guerre en Espagne, que, si la métropole ne se hâtait point de faire arriver des troupes européennes, il n'aurait plus aucun moyen de continuer la guerre. Le danger était moins grand qu'il ne l'imaginait : Alvarado connaissait peu le prix du tems; il s'embarqua trop tard, et, après avoir débarqué près d'Arica, il laissa passer plusieurs semaines sans rien faire. Les royalistes firent à loisir leurs dispositions de défense, et purent attendre les républicains; ils ne les redoutaient plus.

Le colonel Miller était sous les ordres de l'indolent Alvarado; plusieurs fois, il osa faire des remontrances au général en chef, sur le mauvais effet de l'inaction à laquelle la troupe était condamnée : tout ce qu'il put obtenir, ce fut la permission de retourner à Lima. La junte de gouvernement ne jugea pas à propos de se priver d'un homme aussi utile : elle ne consulta point les passions de l'un de ses membres, mais les intérêts de l'état. Miller fut chargé d'aller prendre le commandement d'un corps envoyé sur la côte de Cumana, pour en chasser les troupes royalistes que les généraux Canterac et Caratala y avaient fait passer : il n'était plus sous les ordres d'Alvarado. A peine commençait-il à préparer cette nouvelle expédition, lorsqu'Alvarado, se réveillant subitement, fit, avec une célérité qui paraissait

incompatible avec son caractère, une suite d'opérations, dont, par malheur, chacune fut une faute. Au lieu de surprendre l'ennemi, ce fut lui qui fut surpris; s'il n'eût point perdu de tems, il n'aurait eu à combattre que des corps détachés, et hors d'état de se porter aucun secours : il fut attaqué par des forces supérieures, parce qu'il avait isolé ses divisions, sans préparer les moyens de les réunir au besoin. Enfin, après une suite de combats où les républicains eurent beaucoup à souffrir, leurs troupes très-affaiblies ayant fait successivement leur retraite vers le quartier-général, Alvarado crut pouvoir se mesurer avec l'armée royaliste, commandée par Valdez, et renforcée par la cavalerie de Canterac. Le combat fut engagé le 19 octobre; les républicains firent des prodiges de valeur, et se maintinrent dans leur position : mais, le surlendemain, ils y furent attaqués de nouveau, et mis en déroute avec une perte immense, relativement à leur force numérique. De 3,500 hommes qui avaient été débarqués, il y en eut, tout au plus, 600 qui purent échapper sur les vaisseaux de transport : le premier bataillon de la légion péruvienne périt tout entier, à l'exception de la compagnie de chasseurs, que le colonel Miller avait emmenée quelques jours avant ce funeste combat.

Cette compagnie de chasseurs était destinée à de grandes aventures. Les désastres que l'armée et la république venaient d'éprouver retardèrent son embarquement; ce ne fut que vers la fin de décembre qu'elle vint dans la rade de Quilca, où se trouvait aussi l'*Aurora*, vaisseau de guerre anglais. Miller et ses cent vingt compagnons débarquèrent; à minuit, ils étaient maîtres du bourg, et faisaient leurs préparatifs pour l'expédition romanesque qui devait commencer le lendemain. La nuit suivante fut passée à Cumana, où la troupe reçut le plus agréable accueil. A son approche, le colonel royaliste Pinera, qui occupait la ville,

avait pris la fuite avec quatre-vingts hommes, traversé la rivière, et détruit les *balses,* espèces de radeaux qui tiennent lieu de bacs sur les rivières du Pérou. Il avait trois heures d'avance, et il fallait chercher un gué : malgré ces difficultés, Miller se mit sur-le-champ en route, et les fuyards furent atteints à huit lieues de Cumana ; ils étaient endormis dans un champ. On leur fit vingt-cinq prisonniers, et le reste fut dispersé.

Le colonel s'attachait à répandre partout l'opinion que sa troupe était très-nombreuse ; il se gardait bien de la montrer tout entière et réunie. Laissant, à son *quartier-général* de Cumana, *la plus grande partie de ses forces*, il envoyait, au dehors, de petits détachemens, et, le plus souvent, il les conduisait lui-même. Il trompa si bien le général espagnol Caratala par de fausses lettres qu'il faisait intercepter, des simulacres de troupes qu'il faisait à propos, etc., qu'il rendit inutiles le millier de soldats que ce général pouvait envoyer contre lui. Mais, comme l'illusion devait enfin se dissiper, il prit le parti de retourner à Quilca, emmenant avec lui les prisonniers qu'il avait faits, au nombre desquels se trouvait le lieutenant-colonel Vidal, surpris dans l'une des fermes solitaires de la haute vallée de Vitor. Caratala se mit à le suivre, mais d'un peu loin et avec précaution. Chemin faisant, le colonel Miller jugea convenable de s'emparer d'Ocàna, et d'y faire une halte. Afin d'occuper ceux qui le poursuivaient, il acheva de détruire les balses sur la rivière de Cumana : il estimait que sa troupe pourrait prendre, dans cette ville, un repos dont elle avait grand besoin.

Ce repos n'était pas pour le chef : à peine établi à Ocàna, Miller remit le commandement, en son absence, au major Lyra, homme digne de sa confiance ; et, prenant avec lui quinze cavaliers et six paysans, il partit pour une reconnaissance vers Carabeli, bourgade à trente-huit lieues au

nord-est. On lui avait rapporté qu'un corps de royalistes, commandé par le colonel Manzanedo, occupait ce poste. Il n'était pas encore bien loin, lorsque le major lui dépêcha, en toute hâte, une ordonnance : il priait le colonel de revenir, car on annonçait l'approche de Caratala. Miller ne pouvait le croire ; cependant il revint sur ses pas : mais, en approchant d'Ocâna, il apprit que l'alarme causée par la nouvelle de l'arrivée de Caratala n'avait aucun fondement. C'était un misérable nègre qui avait fait ce conte, par des motifs qu'il ne put justifier ; il fut mis à mort.

Le colonel reprit donc la route de Carabeli, et il eut le tems d'y arriver, d'instituer une municipalité républicaine, et de renouveler toute l'administration. Mais, à peine s'était-il jeté sur un lit, excédé de fatigue, qu'il fallut remonter à cheval, et partir : le major Lyra lui apprenait que Caratala approchait. Miller fit prendre à son escorte la route frayée, recommandant une extrême diligence, et partit seul, avec un guide, par un chemin plus court, à travers le désert. Mais le sommeil le dompta ; il se jeta sur la terre, tourna la bride de son cheval autour de son bras droit, et s'endormit profondément jusqu'au lendemain matin. Il était parti le 7 de Carabeli ; il arriva le 9 à Ocâna, où sa présence était nécessaire. La retraite fut commencée immédiatement, tandis que Miller, avec six vedettes et deux pâtres accoutumés à faire l'appel de leurs bestiaux au son de la trompette, se posta sur l'autre bord de la rivière, et trompa si bien les Espagnols, qu'ils crurent voir de la cavalerie partout, et ne passèrent point la rivière. Les républicains s'embarquèrent tranquillement, et mirent à la voile, au moment où le colonel San Juangena arrivait près de Planchada, avec toute une division.

Cette guerre de stratagèmes avait duré deux mois et demi : pendant tout ce tems, les cent vingt hommes de Miller fatiguèrent beaucoup deux mille Espagnols qu'ils

tenaient sans cesse en alerte, toujours en route, se portant à marches forcées à la recherche d'un ennemi qu'ils ne rencontraient nulle part. Les fatigues et les désertions firent perdre aux royalistes plus de deux cents hommes, et il leur fut impossible de rien entreprendre dans le pays qu'ils occupaient, ni de porter aucun secours au dehors. Le biographe de Miller s'est plu à décrire la manière dont son héros passait son tems pendant ces dix semaines; nos lecteurs y prendront aussi quelque intérêt.

« On faisait courir des bruits que des renforts envoyés aux républicains avaient débarqué sur divers points : tout vaisseau que l'on voyait ou que l'on prétendait avoir vu au coucher du soleil était suspect; et, par précaution, les royalistes faisaient allumer des feux sur les falaises, mettaient des garde-côtes en activité; ils accréditaient ainsi l'opinion que les républicains étaient en force, et qu'au premier jour ils feraient une vigoureuse attaque : on ne pouvait en douter à la vue des mouvemens de l'ennemi et de ses préparatifs de défense. Quelques chasseurs de Miller, établis à Ocâna, suffirent pour couper la communication entre Canterac et Manzanedo. Quelques lettres de ces deux chefs furent interceptées, et servirent de modèles pour en composer d'autres que l'on eut soin de faire parvenir à leur adresse, et qui produisirent l'effet que Miller en attendait. Il s'arrangeait aussi de manière que les royalistes crussent avoir intercepté sa propre correspondance; c'étaient des lettres en chiffres sans aucune signification, ou dont le style mystérieux faisait naître des soupçons, et faisait perdre aux officiers royalistes la confiance de leurs chefs. Miller ne faisait pas seul tous les frais de cette insidieuse correspondance : il fut très-bien secondé, dans ces stratagêmes et dans beaucoup d'autres, par deux prêtres qui s'étaient acquis l'estime des deux partis, et dont l'influence était très-puissante. L'un d'eux, don Cardova,

vint s'offrir à Miller pour lui servir de secrétaire, et jusqu'à la fin de la campagne ils furent inséparables. Cardova était d'un caractère jovial; il connaissait tout le pays, la plupart des principaux habitans, et il était bien reçu partout. Miller et lui passaient la moitié de la nuit à faire leurs dépêches et à les expédier dans toutes les directions, riant aux éclats de l'effet qu'elles allaient produire. Quelquefois la nuit toute entière s'écoulait au milieu de ces occupations, et les deux amis, avertis par la lumière du jour, posaient leurs cigares, et se jetaient pour quelques heures sur leur hamac.

» Sous un prétexte insignifiant on envoya un parlementaire à Manzanedo : l'officier chargé de ce message et les trois soldats nègres qui l'accompagnaient portaient la cocarde du Chili. Miller profita de cette occasion pour faire parvenir une lettre ouverte à son ami, le général royaliste Loriga. Dans cette épître, où le fatras n'était pas épargné, l'écrivain disait qu'il connaissait le chemin de Cuzco, et qu'il espérait y rencontrer bientôt son ami. Dans un post-scriptum, des complimens du colonel Sanchez adressés au général Loriga surprirent beaucoup le général, qui n'avait jamais vu ce colonel, mais qui savait seulement qu'il était à la tête du 4me bataillon du Chili. Lorsqu'un officier de Manzanedo vint apporter la réponse de son chef, on eut soin de le recevoir pendant la nuit; quelques soldats républicains simulèrent une garde avancée : on alluma des feux, on fit beaucoup de bruit, et cette comédie militaire fut si bien jouée, que l'officier royaliste en fut la dupe, et put affirmer en conscience que les forces des républicains étaient plus imposantes qu'on ne l'avait cru. Parmi les espiègleries qui fascinèrent l'esprit et les yeux de ce pauvre officier, on peut citer la suivante comme échantillon. Dans la maison où il était logé, des domestiques viennent demander une seringue pour administrer

le plus promptement possible un remède au colonel Sanchez, très-malade d'une indigestion : ce colonel était à soixante-dix lieues de là, avec le général Alvarado. On fit beaucoup de bruit, parce que l'hôtesse ne mettait pas assez d'empressement à se lever et à chercher l'instrument indispensable : Miller lui même vint demander des nouvelles du malade, et parut craindre que le remède n'arrivât que lorsqu'il ne serait plus tems de venir au secours du malheureux colonel Sanchez.

» Le lendemain l'officier royaliste fut congédié; il se louait beaucoup de la réception pleine d'égards qu'on lui avait faite. Il vit sur la route les prétendus soldats chiliens qui avaient accompagné le parlementaire de Miller : d'autres nègres, épars dans la campagne, et groupés diversement, y représentèrent des corps auxquels ils étaient censés appartenir; des officiers, courant au galop, appelaient à grands cris leurs soldats occupés au fourrage, et leur ordonnaient de revenir sur-le-champ. L'officier crut fermement à la réalité de tout ce qu'on lui montrait, et dit à son hôtesse, en prenant congé d'elle : « Le colonel Miller fait très-bien d'avoir deux bataillons; mais nous en avons deux aussi, et nous ne le craignons point. » Manzanedo ne justifia point cette confiance; car, sur le rapport de son officier, il s'éloigna de quatorze lieues, et transporta son quartier-général de Champi à Pausa. De ce nouveau poste il fit trois inutiles excursions contre les républicains, et rétrograda chaque fois devant une demi-douzaine de vétérans et quelques montagnards que Miller avait organisés depuis peu. »

Une vie aussi active, les travaux et les privations surmontèrent enfin la vigoureuse constitution du colonel; il fut atteint du *cholera morbus*. Il fallut le porter en litière jusqu'au lieu d'embarquement : il revint à Lima avec la troupe qui l'avait si bien secondé.

Tout était changé dans la capitale : le pouvoir suprême

avait passé en d'autres mains, ainsi que le commandement des armées. On avait à faire de graves reproches au général Arénales, chargé de tenir en respect, avec des forces très-suffisantes, les royalistes rassemblés à Xanxa : il s'était arrêté à quelques lieues de Lima, laissant à Canterac toute liberté d'agir comme bon lui semblerait, et celui-ci en profita pour envoyer un corps considérable au secours de Valdez, pour opérer ensuite sa jonction avec ce général, tomber en même tems sur l'armée d'Alvarado et la battre. Arénales devint suspect à tous les officiers de son armée; on pensa généralement que son étrange conduite ne pouvait être attribuée à son incapacité, mais à une coupable connivence. Une révolution militaire fut accomplie dans le camp de l'armée d'observation : Arénales fut destitué; on nomma le colonel don Jose de la Riva Aguerra président de la république, et le général Santa-Cruz commandant en chef des armées. Ces changemens que la nation péruvienne aurait dû faire, et dont elle fut très-contente, n'eurent lieu que par la dangereuse intervention de la force militaire. Le nouveau gouvernement rendit justice à Miller, en le nommant général de brigade, le laissant d'ailleurs à la tête de la légion qu'il avait formée, ce qui lui fit paraître encore plus précieux le témoignage d'estime qu'il venait de recevoir.

Les royalistes avaient aussi profité de ces bouleversemens politiques : ils jugèrent que les républicains, affaiblis par leurs divisions intestines, ne résisteraient point à une attaque un peu vigoureuse; neuf mille hommes furent réunis à Xauxa. Canterac en prit le commandement, et, marchant droit à la capitale, le général espagnol royaliste ne méditait pas moins que la conquête et la soumission de tout le Bas-Pérou.

Les républicains ne furent pas pris au dépourvu; les avertissemens ne leur manquaient point. Le gouvernement

crut faire une diversion utile en envoyant le général Santa-Cruz, avec cinq mille hommes, dans le pays que Miller avait quitté peu de tems auparavant. Les troupes devaient y arriver au mois de juin, et débarquer à Ignique. Canterac, ne croyant pas que ce mouvement fût possible, partit de ses cantonnemens avec toutes ses forces, et fit une si grande diligence que les républicains ne furent pas en mesure d'achever leurs préparatifs de défense. Lima fut évacué, et, le 18 mars 1823, Canterac y fit son entrée : le gouvernement républicain s'était retiré à Callao. Là, des intrigues militaires amenèrent de nouveaux changemens politiques; le président Riva Aguerra fut destitué, et le général Sucre, investi des pouvoirs civils et militaires, prit les rênes de l'état.

Deux jours après son entrée à Lima, Canterac fit la reconnaissance de Callao, et prit position devant cette place avec toute son armée. De part et d'autre, les troupes légères exécutaient de brillantes manœuvres, et faisaient un feu très-vif. Dans une de ces fusillades, le général Miller fut remarqué par le colonel espagnol Amellar, qu'il avait vu quelquefois aux avant-postes. *Votre ami Loriga est près d'ici*, lui cria l'officier royaliste : un moment après Loriga arrivait au galop, et les deux amis passèrent un quart-d'heure ensemble, sans que le feu diminuât; mais, de part et d'autre, on avait soin de ne point tirer de leur côté : on respectait leur entrevue. Lorsqu'ils se quittèrent, Loriga, serrant affectueusement la main de Miller, ne manqua point de lui demander des nouvelles du *colonel Sanchez, du 4me bataillon du Chili.*

Le blocus de Callao ne fut point long : la diversion de Santa-Cruz produisit son effet, et, pour la rendre encore plus efficace, la général Sucre lui envoya un renfort de trois mille hommes. Canterac sentit le danger de sa position : les républicains étaient en force sur ses derrières, et

pouvaient lui couper toute retraite; il prit donc le parti de se retirer, et suivit la route de Guançavelica. De cette ville, il envoya de puissans renforts à Valdez, afin de le mettre en état de se maintenir dans le Haut-Pérou.

Miller fut attaché à la division de troupes péruviennes qui allait rejoindre Santa-Cruz. Ces troupes débarquèrent à Chala le 21 juillet, et le nouveau général prit le commandement de la cavalerie : Sucre s'était mis lui-même à la tête de l'infanterie, et ne put arriver que plus tard. Enfin, l'armée républicaine fut réunie dans la vallée des Sigues : quelques détachemens royalistes, qui l'avaient occupée jusqu'alors, n'essayèrent point de s'y maintenir.

Cependant le sort des armes n'avait pas toujours été en faveur de l'indépendance : à force d'activité, Valdez avait obtenu quelques avantages sur Santa-Cruz, dont les premiers succès avaient tellement exalté l'amour-propre, qu'il refusait toute coopération avec Sucre. A la fin il sentit la nécessité de faire sa retraite; mais il s'y prépara si lentement et avec tant d'irrésolution, qu'elle devint impossible, les royalistes ayant pris position entre les deux généraux républicains. De plus le vice-roi Laserna ayant amené quelques renforts au général Olanéta, Santa-Cruz n'était point en état de tenir tête à un ennemi beaucoup plus fort et plus habile que lui; il gagna la côte en toute hâte, toujours poursuivi par les royalistes, et, dans cette retraite précipitée, une grande partie de ses soldats désertèrent : l'imprudent général n'embarqua pas plus de treize cents hommes sur le vaisseau de guerre *l'O'Higgins*, et il en perdit encore près de trois cents en mer; de manière qu'il ne ramena guère que la septième partie des forces qui avaient été mises à sa disposition. Telle fut l'issue malheureuse d'une expédition sur laquelle reposaient tant d'espérances. Ces désastres ne vinrent pas seuls; ils en entraînèrent beaucoup d'autres à leur suite. Le corps du général Sucre

fit aussi une retraite forcée, pour laquelle on manqua de vaisseaux : l'infanterie fut seule embarquée, et la cavalerie, sous les ordres du général Miller, eut le courage de traverser un désert de deux cents lieues pour arriver à Lima.

Les affaires du Pérou étaient en bien mauvais état, et ne firent qu'empirer. Comme la conservation de la république péruvienne importait beaucoup à la sécurité de la Colombie, Bolivar prit le parti d'aller lui-même sur les lieux, et de tâcher de mettre un terme aux dissentions qui préparaient la ruine de ce malheureux pays. Il traversa d'immenses solitudes pour s'y rendre; la marche de sa petite armée, à travers ces solitudes, est, sans contredit, l'un des faits les plus extraordinaires de la guerre de l'Indépendance. A son arrivée à Lima, il eut bientôt découvert que le marquis de Torre Tagle, que le général Sucre avait chargé par intérim de la direction de l'état, loin de mériter cette haute estime, n'était qu'un misérable sans conscience et sans pudeur, accessible à la corruption la plus abjecte, capable des plus viles friponneries. L'ex-président Riva Aguerra avait réuni à Truxillo une troupe de mécontens armés, à la tête de laquelle il se disposait à reconquérir son poste et son autorité. A l'apparition de Bolivar, tous les regards et tous les vœux se dirigèrent vers lui : il fut accueilli comme un libérateur, et il le fut véritablement. Torre Tagle consentit à lui confier l'exercice du pouvoir, pourvu qu'on lui laissât son titre, ce qui fut accordé. Riva Aguerra ne fut pas aussi docile, et ne fut pas effrayé par les conséquences d'une révolte, dont les résultats ne pouvaient être que funestes à la patrie; mais il fut trahi par un de ses partisans, saisi et livré au tribunal chargé de poursuivre les crimes contre l'état. Il fut condamné à être fusillé; mais la sentence fut adoucie, et ce grand coupable ne fut que banni. L'ordre se rétablit, au moins en apparence, sous la direction de Boli-

var. L'esprit de vertige qui avait mis la république du Pérou sur le bord de l'abîme n'épargna pas non plus ses ennemis : l'ultra-royaliste Olanéta se sépara du vice-roi Laserna, qui, en 1820, avait reconnu la junte espagnole, et paraissait disposé à suivre ses instructions. Il était alors à Potosi, à la tête de 3,000 hommes; il n'était pas moins opposé aux autres royalistes que ceux-ci ne l'étaient aux indépendans.

Au milieu de ces tracasseries politiques, le général Miller, qui ne pouvait qu'en gémir, sans qu'une seule occasion d'acquérir une nouvelle gloire militaire vînt le dédommager, tomba malade, et se fit transporter à Santiago, dont le climat lui était, à tous égards, beaucoup plus favorable. A peine était-il convalescent, lorsque les correspondans qu'il avait au Pérou lui annoncèrent les plus fâcheuses nouvelles : la garnison républicaine de Callao, infidèle à la cause de l'indépendance, avait livré la place aux royalistes; la campagne qui allait s'ouvrir déciderait du sort des républiques américaines. Le général ne s'occupa plus de sa santé, résista aux vives sollicitations de ses amis, partit plus vite qu'il n'était venu, et reprit le commandement de la cavalerie du Pérou.

Nous approchons des plus grands événemens militaires qui soient arrivés dans le Nouveau-Monde, sans excepter ceux de la conquête du Mexique et du Pérou par quelques centaines d'Espagnols, non plus que les batailles qui assurèrent l'indépendance des États-Unis. Si l'on apprécie équitablement les difficultés que les républicains de l'Amérique Méridionale ont surmontées au Pérou, dans le cours de la campagne de 1824, on conviendra qu'au premier coup d'œil elles paraissent au-dessus des forces humaines. La marche de l'armée française à travers les Alpes, pour aller vaincre les Autrichiens à Marengo, n'est qu'une image affaiblie du passage des Hautes-Andes par la cavalerie pé-

ruvienne. Il nous est impossible de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'ensemble de ce grand tableau ; mais quelques traits détachés en donneront, au moins, une idée.

« Dans les régions désertes que les voyageurs ont à traverser au milieu de ces montagnes, on a construit quelques hangars sous lesquels on trouve un abri ; mais ces logemens ne pouvaient contenir qu'un très-petit nombre d'hommes, de manière que le reste de la troupe bivouaquait en plein air. Le thermomètre, qui, pendant le jour, s'élevait à plus de 25 degrés de Réaumur, tombait, pendant la nuit, au-dessous de la glace ; ce froid incommodait beaucoup les soldats, accoutumés aux chaleurs des plaines au bord de la mer, entre les tropiques. Mais les souffrances causées par ces transitions brusques de l'hiver à l'été étaient encore moins pénibles que le *puna*, difficulté de respirer que l'on éprouve dans la région métallifère des Andes. Elle agissait, comme un pouvoir magique, sur des bataillons entiers, et suspendait leur marche : on eût fait périr ceux que l'on aurait forcés de se mouvoir, lorsque ce mal les avait atteints ; il fallait absolument leur laisser le tems de se remettre, et quelquefois les soulager par une saignée à la tête. On attribue aux exhalaisons métalliques ces suffocations subites et irrésistibles qu'éprouvent même ceux qui ont l'habitude de voyager dans ces montagnes (1).

» Dans la saison où l'on était alors, les orages sont terribles et très-fréquens dans les Hautes-Andes ; les feux électriques enveloppaient l'armée, et leur éclat surpassait les plus brillantes apparences de ce météore dans les plaines. Plusieurs soldats furent atteints de la foudre : au bruit du tonnerre qui grondait sur la tête et aux pieds des colonnes

(1) NOTE DU TR. Cette opinion populaire est sans fondement. On sait que la dilatation de l'air, sur les montagnes très-élevées, est la seule cause de la difficulté de respirer qu'on y éprouve, et qu'elle affecte également les aëronautes qui s'élèvent à la même hauteur dans l'atmosphère.

en marche, on eût dit qu'une formidable artillerie les attaquait de tous côtés. Mais la grêle était bien plus redoutable que la foudre : elle tombait en si grande quantité, et les grains étaient si gros, que les soldats n'avaient d'autre parti à prendre, que de se couvrir la tête avec leur havreşac, tandis que leurs mains étaient meurtries, ensanglantées par le choc des grelons, qu'elles ne pouvaient éviter. Lorsque l'orage était dans toute sa violence, il fallait faire halte, et rester immobile sous les coups de la tempête. Jamais, dit-on, on ne vit un spectacle plus imposant que cette armée marchant à la conquête de l'indépendance américaine, sur les cimes des plus hautes montagnes du Nouveau-Monde, et au milieu des nuées électriques.

» Entre Caxamarca, lieu remarquable par la fin tragique d'Athualpa, et Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, la route n'est facile que de Parco à Tarma, et dans la vallée de Xanxa. Tout le reste du chemin, sur une longueur de plus de deux cent quarante lieues, est une succession de montées et de descentes. De Cuzco à Potosi, les communications ne sont pas moins difficiles, comme on peut en juger par le fait suivant.

» Lorsque la division du général Cordova se porta de Cuzco à Pune, elle fit halte à Santa Rosa. Le lendemain, lorsqu'elle se mit en route, elle trouva la terre couverte de neige, et bientôt elle éprouva les atteintes du mal que les Péruviens nomment *surumpi :* c'est une cécité passagère, accompagnée de vives douleurs dans les yeux, causées par la trop forte impression des rayons du soleil le plus brillant, que réfléchit une neige dont rien n'altère la blancheur et l'éclat éternel. L'organe de la vue est si péniblement affecté par cette surabondance de lumière, qu'il est impossible de ne pas fermer les yeux, et c'est ainsi que l'on devient aveugle, jusqu'à ce que la cause de ces poi-

gnantes affections ait totalement disparu. Dans toute la division, il n'y eut qu'une vingtaine d'hommes, outre les guides, qui échappèrent au *surumpi*. Les guides coururent, de toute la vitesse de leurs chevaux, à un village, qui heureusement n'était pas très-éloigné, et ils amenèrent une centaine d'Indiens pour diriger la marche des pauvres aveugles; mais, avant l'arrivée de ce secours, plusieurs soldats, saisis de vertiges, s'étaient écartés de la colonne, et ils périrent dans la neige ou dans les abîmes. Il fallut marcher sur une très-longue file : chaque Indien conduisait un certain nombre de soldats cramponés l'un à l'autre. La journée de marche était longue et très-pénible; il fallait atteindre un très-haut passage, en suivant un sentier très-rude, et souvent dangereux : on fit encore de nouvelles pertes, la division fut diminuée de près d'un tiers, dans ce trajet de quelques lieues. Le robuste Miller fut guéri au bout de quinze heures; mais communément le *surumpi* dure deux jours. »

Cette campagne fournit au général Miller l'occasion de faire voir qu'il savait aussi bien administrer que combattre. Écoutons encore son biographe.

« D'anciennes galeries de mines servirent de magasins pour les vivres et les fourrages, dans les pays qui étaient censés appartenir aux royalistes, aussi bien que dans ceux qui avaient secoué le joug de l'Espagne. On emplit l'un de ces magasins, placé dans une situation des plus singulières, à Pachia, sur le bord de Rio-Grande, à neuf lieues de Tarma, et du même côté de la rivière. L'ouverture des galeries était au milieu d'une pente très-roide, d'une centaine de pieds de hauteur; il fallait des machines et des cordes pour y arriver, apporter les approvisionnemens, ou les extraire pour les distributions. On avait aussi fait des entailles dans le rocher où on pouvait poser le pied, ce qui suffisait pour qu'un homme réussît à y monter, mais

sans charge. On pense bien que ces magasins n'avaient pas besoin d'une troupe nombreuse pour les défendre. Assez souvent, les pays où ils étaient furent occupés par les royalistes, sans qu'ils s'en doutassent le moins du monde, de manière qu'ils ne purent en profiter. »

L'armée libératrice traversa les Andes lentement, parce qu'il fallut faire marcher les divisions l'une après l'autre, à un jour d'intervalle. La cavalerie fut quelquefois forcée de prendre d'assez longs détours, attendu que la route ordinaire eût été impraticable pour les chevaux, ou trop dangereuse; mais, quelques précautions que l'on prît, on ne put éviter de faire quelques pertes. Bolivar avait expressément recommandé que l'on s'occupât surtout de la conservation des chevaux : les philantropes le lui reprocheront peut-être; mais les militaires penseront que cet ordre était indispensable, et que le but de la guerre le justifie.

Dans les circonstances où se trouvait l'armée républicaine, ses désastres précédens ne lui furent point sans quelque utilité, et l'ennemi, trop fier du succès qu'il ne devait point à son habileté, put apprendre à se défier de la fortune. Sa présomptueuse confiance négligea les précautions qu'on ne doit jamais oublier en tems de guerre. Les dissentions des royalistes prirent un caractère d'hostilité : Olanéta s'éloigna de plus en plus des autres généraux espagnols, et une division de 5,000 hommes fut uniquement occupée à observer ses mouvemens. Cependant Canterac avait encore à Xanxa des forces imposantes : aussitôt qu'il eut acquis la certitude que Bolivar venait l'attaquer, il vint à sa rencontre, en se dirigeant sur Reyes. Il ne doutait nullement que l'armée républicaine ne pût être détruite, lorsqu'elle déboucherait dans la plaine, au sortir des montagnes; mais il eût dû savoir que Bolivar ne laissait à la fortune que ce que la prudence ne pouvait lui ôter. Le 5 du mois d'août, les deux armées furent en pré-

sence, dans la plaine de Junin, au sud de Reyes. La cavalerie républicaine, commandée par Miller, fit une charge brillante, qui décida de la victoire; les Espagnols perdirent 19 officiers et 345 soldats, outre 80 prisonniers. Canterac se hâta d'effectuer sa retraite, et Bolivar continua sa marche jusqu'à Guamanga, où ses troupes prirent leurs cantonnemens. Il crut trop tôt que la campagne était finie : et, confiant au général Sucre le commandement de l'armée, pendant son absence, il revint à Lima.

Quelques jours après le départ du Libérateur, on entendit de toutes parts des bruits de nouvelles attaques méditées par les royalistes. Le général Miller avait pressenti depuis long-tems que leur sommeil allait finir, et qu'il fallait se tenir prêt à les bien recevoir, quand ils reparaîtraient. Il avait appris que Valdez, par une de ces marches rapides auxquelles il était accoutumé, s'était réuni à Canterac, dans la province de Cuzco, et que le vice-roi se préparait, de son côté, à se mettre lui-même à la tête d'un corps de troupes : ces mouvemens étaient peut-être déjà commencés; une reconnaissance fut ordonnée et Miller s'en chargea. Il parcourut, avec une prodigieuse célérité, tout le front de l'armée, dépassa les avant-postes de l'ennemi, fit une inspection détaillée des forces et des positions des royalistes, recueillit d'importantes informations sur leurs projets, leur plan de campagne, et ne fut point aperçu; mais plusieurs fois il eut à rendre grâce à sa bonne fortune, et s'étonna lui-même de n'avoir pas été pris. Voici un exemple remarquable de sa hardiesse et de son bonheur.

On avait reçu l'avis que le vice-roi venait à marches forcées, se dirigeant sur Guaillate; il s'agissait de vérifier cet avis : le général Miller sortit avec une petite escorte. Il avait à peine fait deux lieues, lorsqu'en arrivant au haut d'un passage il vit toute l'armée royaliste débou-

cher dans la vallée dont il venait de sortir. Des hussards furent envoyés à sa poursuite ; il mit au plus vite, sur son cheval, la selle de la mulle sur laquelle il était monté, et prit un chemin dont les hussards royalistes ne voulurent pas faire l'épreuve. Un seul faux pas du cheval eût jeté dans l'abîme le cavalier et sa monture. Ce fut par cette voie périlleuse que Miller descendit au fond de la vallée : gagnant ensuite le côté opposé, à une demi-lieue de Mamara, il découvrit le campement de l'ennemi. Mais toutes les instructions qu'il put reçueillir ne furent d'aucun usage, car il était impossible de les faire parvenir à tems. Le général et les soldats de son escorte errèrent à l'aventure jusqu'à trois heures du matin, où, par un bonheur singulier, ils se trouvèrent réunis dans des cabanes désertes, d'où ils revinrent ensemble rejoindre leurs corps.

Le lendemain, nouvelles aventures. Miller était allé à Chuquibamba, où il rencontra son frère d'armes, le colonel Althaust, allant, comme lui, en reconnaissance. Le général le chargea d'avancer jusqu'à une lieue dans la plaine, tandis qu'il resterait dans la ville avec le capitaine Melendez et quelques soldats, pour interroger les habitans et recueillir des informations. On avait eu la précaution d'allumer de grands feux dans les environs, afin de faire croire à l'ennemi que cette position était occupée par des forces capables de s'y maintenir.

« Le curé du lieu avait promis d'avertir à tems lorsque l'ennemi serait près de la ville : ce qui était facile ; car, pour aller de Mamara à Coquimbo, il faut traverser sur un pont un torrent qui n'est pas guéable, en sorte que l'on ne peut s'écarter de la grande route. Pour plus de précautions, le général avait chargé, à l'insu du prêtre, deux Indiens de faire bonne garde, et de lui dire promptement tout ce qu'ils verraient. Tout paraissant en sûreté, il se déshabilla, ce qui ne lui était pas arrivé depuis quinze

jours, et il prit un peu de repos. Il entretenait, avec le général royaliste Valdez, un échange de courtoisie qui n'était suspect à aucun parti : depuis peu de tems, il avait reçu de son officieux adversaire une boîte de cigares de la Havane, et, tout récemment, Valdez avait fait approcher une compagnie d'infanterie pour lui servir d'escorte tandis qu'il s'entretiendrait avec le général républicain. Pendant la nuit, des Indiens, au service des Espagnols, entrèrent dans la ville et y revinrent ensuite sans opposition : Miller en fut informé par ses Indiens, et le prêtre n'en dit pas un mot; on sut même, depuis, qu'il trahissait son hôte pour faire la paix avec les royalistes. Le général sortit sur-le-champ, et gagna une hauteur qui domine Chuquibamba, sur la route de Lambrama: jusqu'à ce moment les royalistes avaient été trompés par les feux allumés autour de la ville ; mais, au point du jour, ils prirent plus de confiance et firent leur entrée. Alors les Indiens sortirent en masse, à l'instigation du curé, et ils assaillirent, à coups de pierres, les républicains dont la retraite fut assez difficile. Miller perdit une ordonnance et son meilleur cheval de bataille, l'un de ceux qu'il montait à l'affaire de Junin. Le colonel Althaust fut encore moins heureux. Il était alors près de la route de Lambrama : au bruit de l'attaque des Indiens, il envoya quelques hommes à la découverte ; mais, comme ils tardaient à revenir, le colonel fit sa retraite. Il était suivi de près, et sa mule n'allait pas assez vite; il voulut prendre la selle de ce paresseux animal et la mettre sur son cheval : pendant ces apprêts, son escorte s'éloignait au galop ; le voilà donc seul, à pied: les Indiens l'atteignirent. Pendant quelque tems, il les tint en respect, l'épée à la main; mais enfin il fut pris, garrotté et conduit à Chuquibamba. Il est extrêmement probable que les Indiens l'auraient tué, s'ils ne s'étaient point mépris sur la profession de leur captif ;

Althaust avait une figure sacerdotale si bien caractérisée, qu'il fut pris pour l'aumônier d'un régiment, et il n'essaya point de dissiper cette erreur.

Après ces courses aventureuses, le général Miller dut rejoindre l'armée qui était alors en pleine retraite. Cette marche rétrograde fut d'abord malheureuse : le 3 décembre, l'arrière-garde fut atteinte par Valdez, et fort maltraitée; sans la présence d'esprit que notre héros conservait au milieu des plus grands dangers, l'affaire eût été décisive, et l'Amérique du Sud eût, peut-être, été reconquise par l'Espagne : mais, grâces à Miller, l'infanterie fut ralliée, et la cavalerie ébranlée put se retirer sans de trop grandes pertes. Mais, depuis cette funeste journée, tous les maux vinrent fondre à la fois sur l'armée républicaine: la désertion l'affaiblit; les Indiens, qui haïssaient également les Espagnols et les Créoles, tombèrent sur les traîneurs, et même sur les détachemens : malgré l'habileté des généraux et l'ordre qu'ils maintenaient encore, on sentait qu'il n'y avait plus de salut que dans une victoire éclatante.

Le général Sucre offrit deux fois la bataille aux royalistes sur des terrains également favorables aux deux armées; le vice-roi n'accepta point, et on ne peut l'en blâmer. Il voyait que son ennemi faisait des pertes continuelles, et qu'il s'anéantirait en peu de tems par le seul effet des maux auxquels il ne pouvait plus échapper. De 9,000 hommes que le général républicain avait amenés, il ne lui restait plus que 4,000 combattans : toute son artillerie était réduite à une seule pièce : le plus grand nombre de ses cavaliers étaient à pied, presque tous les chevaux ayant péri par l'excès des fatigues, et faute de nourriture. Les royalistes souffraient aussi beaucoup, mais ils étaient supérieurs en nombre, ils avaient une bonne cavalerie et la confiance qu'inspirent les succès. Le vice-roi ne résista point aux vives sollicitations de son armée qui voulait

combattre : le 9 décembre, le sort de l'Amérique du Sud fut irrévocablement décidé à Ayacucho.

Dans la nuit du 8, les deux armées occupèrent leurs positions respectives. Les républicains se placèrent sur un plateau, près du village indien de Quinoa, à l'extrémité occidentale de la plaine d'Ayacucho. Les Espagnols s'emparèrent des hauteurs de Condorkanki, à une portée de fusil des avant-postes républicains. Le général Sucre et tous ses soldats étaient résolus à terminer la guerre dans cette journée; le vice-roi n'agissait point conformément à son avis, mais il ne pouvait plus différer. Le 9, au point du jour, les deux armées se mirent en mouvement. A neuf heures, une division espagnole, commandée par le général Villalobos, arriva dans la plaine : le vice-roi se mit à la tête; il était descendu de cheval, ainsi que les généraux d'infanterie.

« La division Monet, qui formait la droite de l'armée espagnole, descendait en même tems : les cavaliers avaient mis pied à terre, et conduisaient avec assez de peine leurs chevaux, sur les pentes raboteuses de la montagne. La préoccupation était peinte sur tous les visages; un mélange d'espoir et de crainte donnait aux physionomies une expression pleine d'intérêt : tous sentaient que des événemens de la plus haute importance allaient s'accomplir. Le général Sucre fit un heureux usage de l'éloquence militaire : après avoir parcouru toute la ligne, et parlé à tous les corps, il se plaça au centre, et, d'une voix qui parut surnaturelle : « Soldats, dit-il, nous allons fixer le sort de l'Amérique du Sud ! » et aux colonnes qui achevaient de descendre : « Hâtez-vous, un autre jour de gloire vous attend... » Aussitôt, des *vivas!* pleins d'enthousiasme retentirent sur toute la ligne.

» Les divisions Monet et Villalobos n'étaient encore qu'à moitié formées dans la plaine, lorsque le général Sucre

donna l'ordre au général Cardova de charger avec sa division et deux régimens de cavalerie. Ce brave officier mit pied à terre, et, se plaçant à une vingtaine de pas en avant de la colonne d'attaque, il ôta son chapeau de la main gauche, et prononça ces mots, qui électrisèrent toute la troupe : *Adelante ! paso de vencedores* (en avant! pas de vainqueurs)! L'attaque faite en très-bon ordre n'ébranla pas les Espagnols : de part et d'autre, on fit les plus grands efforts. Le vice-roi, Monet et Villalobos parvinrent à terminer leurs dispositions, et leurs troupes combattirent avec tant de courage, que la victoire fut incertaine pendant quelques minutes. Dans ce moment, la cavalerie colombienne, commandée par le colonel Silva, fit une charge impétueuse; le brave commandant fut tué, mais sa mort coûta cher aux royalistes. Le choc de cette intrépide cavalerie rompit leur ligne, et les mit en désordre ; ils regagnèrent, à la hâte, les hauteurs de Condorkanki, laissant le champ de bataille couvert de morts. Le vice-roi fut blessé, et fait prisonnier; les républicains poursuivirent les fuyards, et leurs feux, bien dirigés et bien nourris, firent encore perdre beaucoup de monde à l'ennemi : le combat avait cessé, mais l'extermination continuait. Enfin des broussailles et des côteaux escarpés arrêtèrent les vainqueurs. »

Miller avait accompagné le général Cardova. Dès qu'il vit que la victoire était assurée de ce côté, il se hâta d'aller rejoindre les hussards de Janin, dont on avait fait une réserve, qui vint très à propos, comme on va le voir. Au point du jour, la division Valdez avait fait un détour de près d'une lieue, pour venir se placer, avec quatre pièces de canon, sur le flanc de l'armée républicaine, dont elle était séparée par un ravin assez profond. Lorsqu'on en vint aux mains, l'artillerie fut démasquée, et mit bientôt en désordre la division péruvienne Lamar. Le général fit

avancer un bataillon colombien pour secourir cette légion, mais il ne tint pas non plus contre l'artillerie des royalistes. Ceux-ci avaient fait traverser le ravin par deux bataillons, qui marchaient au pas redoublé contre les républicains forcés de se retirer en désordre, lorsque Miller parut à la tête de ses hussards. Les Espagnols, repoussés à leur tour, firent changer, en un moment, les chances du combat : les hussards passèrent le ravin, appuyés par les grenadiers à cheval et par la division Lamar, qui s'était ralliée. Valdez fut attaqué et battu; il perdit ses canons, sa cavalerie prit la fuite, et son infanterie se débanda.

La défaite des royalistes était complète : il ne restait plus que ceux qui s'étaient réfugiés sur les hauteurs de Condorkanki. Le commandement fut remis au général Canterac; mais la position était si mauvaise, que l'on ne put pas même songer à la retraite : il fallut capituler. L'armée espagnole remit ses armes, et se reconnut prisonnière guerre : il fut stipulé que les châteaux d'Ulloa, ainsi que toutes les forteresses occupées par les Espagnols, dans l'Amérique du Sud, seraient évacuées, et remises aux républicains; tous ces arrangemens furent terminés avant le coucher du soleil. Ainsi se termina cette brillante affaire d'Ayacucho, affaire décisive, qui a détruit, pour toujours dans l'Amérique du Sud, la domination espagnole, et qui réfléchit, sur le nom du général Sucre, un éternel honneur. Nous devons supposer que Bolivar avait préparé cette victoire par ses combinaisons; mais il est fâcheux pour lui que d'autres soins l'aient empêché d'en venir recueillir la gloire sur le champ de bataille.

Après la victoire, l'heure du repos n'était pas encore venue pour le général Miller : lorsqu'il eut la certitude que tous ses devoirs étaient remplis, il s'occupa d'œuvres d'humanité. Nous l'avons vu assez souvent sur le champ

de bataille ; observons-le maintenant sous un autre aspect : apprécions l'homme, après avoir admiré le guerrier.

« Vers minuit, le général Miller fit une visite au vice-roi ; on l'avait logé dans une des meilleures cabanes de Quinoa, chétive habitation d'Indiens. L'illustre prisonnier était assis sur un banc, appuyé contre la muraille en torchis de la cabane. Une petite lampe de terre cuite jetait une faible lumière sur sa figure vénérable. Sa haute taille, ses cheveux blancs, un air de dignité répandu sur toute sa personne, imposaient le respect, et son malheur touchait les plus indifférens. Un peintre n'eût pu choisir un plus beau modèle de la grandeur déchue, paraissant plus grande encore dans cet état d'abaissement. Les cheveux blanchis du vieillard étaient encore teints du sang qui avait coulé de ses blessures. Il vit l'embarras de celui qui venait le voir, et entama la conversation : « Nous vous connaissons, général. Nous n'avons jamais eu que de l'amitié pour vous, quoique vous nous ayez fait beaucoup de mal, et que nous fussions continuellement sur le *qui vive*, dans la crainte que vous ne vinssiez nous surprendre. En ce moment, mes infortunes sont adoucies, puisque j'ai le plaisir de vous voir... » Il fit remarquer, avec douceur, que l'on avait mis une sentinelle dans sa chambre, par méprise sans doute, et que ses blessures n'étaient pas encore pansées. Miller donna, sur-le-champ, l'ordre à la sentinelle d'aller chercher un chirurgien, et la consigne de se tenir désormais hors de la chambre du prisonnier. Lorsque le chirurgien eut terminé ses opérations : « Je ne puis vous offrir qu'un peu de thé, dit le général au vice-roi, et je crois être le seul dans l'armée qui puisse vous procurer cette boisson, si vous l'aimez... » Le vice-roi, quoique très-affaibli par les fatigues de la journée, ses blessures et la perte de sang qui en avait été

la suite, parut se ranimer dès qu'il entendit parler de thé: « C'est, dit-il, la seule chose que je sois en état de prendre en ce moment ; une tasse de thé m'empêchera peut-être de succomber à l'excès de mes souffrances, avant la fin de cette nuit... » Le salutaire breuvage fut bientôt prêt : le vice-roi s'empressa d'en faire usage, et il exprima sa reconnaissance avec une chaleur d'expression qu'aucun autre service n'aurait excitée. Le général Miller était presque honteux de ces remerciemens; il regrettait beaucoup de ne pouvoir faire davantage pour un homme si digne d'estime et d'égards, et qu'il chérissait depuis long-tems, en dépit des divisions politiques : il savait que le vice-roi avait déclaré hautement que si Miller était jamais son prisonnier, il le traiterait comme un frère (*como hermano*), et qu'il n'en exigerait rien autre chose que la promesse de retourner dans son pays. »

L'homme qui inspira de tels sentimens ne pouvait être sans vertu. La nouvelle patrie qu'il avait acquise par ses services le récompensa par une adoption solennelle, le grade de général de division, une concession de terres et de nouveaux témoignages de sa confiance : Miller fut nommé gouverneur de la province de Potosi, dans le Haut-Pérou. Le guerrier qui s'était fait estimer et chérir des ennemis qu'il battait n'eut pas de peine à se concilier l'affection d'un peuple qu'il administrait avec sagesse, intégrité, douceur. Il ne fit, pour ainsi dire, que paraître dans son gouvernement; il était pressé de revoir son pays natal et les amis de sa jeunesse. Mais une administration de quelques mois lui suffit pour opérer un bien durable, en établissant l'ordre dans toutes les affaires, et confiant les emplois subalternes à des hommes recommandables par leur intelligence et leur probité. Sa mémoire, consacrée par la reconnaissance universelle, sera conservée précieusement dans la province de Potosi.

On assure (et on le croira sans peine) que le célèbre guerrier, parvenu au faîte des honneurs militaires, recherché par les grands et les riches, a conservé la simplicité de mœurs qui faisait aimer le jeune aventurier parti en 1817, et qu'après neuf ans d'absence, d'aventures, de combats, d'emplois si divers, il est revenu tel que ses amis l'avaient connu, mais perfectionné par l'expérience et une instruction plus étendue. Son histoire sera, pour la jeunesse, à l'entrée de la carrière sociale, un sujet d'études, une source d'encouragement. Remercions donc M. John Miller, qui nous a fait ce présent aussi utile qu'agréable.

(*Quarterly Review.*)

Voyages. — Statistique.

UN MARIAGE GREC A ATHÈNES.

On ne saurait imaginer, pour un sage fatigué du fracas des grandes cités et des passions qui s'y disputent l'empire, une retraite plus riante que celle d'Athènes, durant les deux ou trois mois si féconds en douces rêveries qui voient finir l'été et commencer l'automne. Son site et ses ruines n'offrent pas cette sombre et impérieuse magnificence qui, au premier aspect de Rome, commande l'admiration de l'étranger, et le frappe d'un dégoût subit pour tout ce qui est mortel. La société qu'on y trouve est trop bornée pour y précipiter le cours d'une vie contemplative; mais, dans son étroite enceinte, où se pressent tant de monumens, les voyageurs modernes trouvent, comme les anciens, une nourriture intellectuelle dont la variété défie les goûts les plus blasés. Les événemens les plus communs de la vie ne sauraient effacer de vos idées cette teinte poétique que leur communiquent nécessairement la contemplation des sites et l'étude des monumens de l'antiquité. J'ai toujours observé un rapport singulier entre l'histoire des cités anciennes et leur position topographique. Le caractère spécial des habitans de Jérusalem, de Thèbes, de Lacédémone, est tracé à grands traits dans les sites particuliers de ces villes fameuses; et, malgré les ravages du tems, on ne saurait contempler leur état actuel sans les peupler de ces grands personnages que ranime le burin de l'histoire. Ainsi, les roches basaltiques de Jérusalem se montrent à nous sil-

lonnées par les foudres de Jéhova; les bords ferrugineux du Taygète nous rappellent l'inflexibilité du caractère spartiate; et les formes gracieuses du paysage d'Athènes, cet heureux mélange de la terre et des eaux, de plaines et de collines, de bocages et de prairies, cette atmophère d'une pureté admirable, expliquent cette extrême délicatesse, cet instinct du beau dont l'ensemble constituait l'esprit athénien, qui, sous le nom d'atticisme, est encore pour nous le modèle de l'urbanité et du goût.

Que, dans une des belles soirées du mois de juin, le voyageur, assis sur le mont Hymète, parcourre des yeux le vaste panorama qui l'environne, il pourra y lire un résumé de l'histoire de la république de Solon, et les causes des événemens les plus remarquables dont elle est semée. L'Acropolis, le temple de Thésée, l'Académie, tous ces monumens s'expliquent par le caractère du paysage et par le charme du climat. A une distance de plus de vingt siècles, l'esprit s'enivre encore des mêmes inspirations, et une méditation douce et paisible, qui n'a rien des sombres rêveries du nord, absorbe insensiblement tout votre être. La pensée est ici le souffle de la vie, et ce souffle est délicieux dans une atmosphère embaumée. Rien ne fait ombre à ce tableau. Le pâtre que vous voyez à vos pieds est albanais; mais la férocité empreinte sur ses traits vous représente ces êtres farouches et indomptés qui peuplaient la Grèce, dans les tems héroïques, en remontant de Pisistrate à Thésée. La vue d'un sabre musulman vous rappelle l'invasion des Persans, les chœurs guerriers d'Eschyle, les récits d'Hérodote; et, à l'aspect des phalanges et des flottilles grecques, vous attendez la nouvelle d'une autre Marathon ou d'une seconde Salamine. En un mot, tout devient antique autour de vous; et si, à travers un nuage de poussière, la marche des troupeaux et de la cavalerie,

dans la plaine, attire votre attention, bientôt après elle se fixe sur le Parthénon et l'Acropolis (1).

La société, si l'on peut donner ce nom à quelques groupes de personnages qui n'ont d'autre analogie que le

(1) NOTE DU TR. Cette prose élégante nous rappelle ce tableau admirable de la Grèce, tracé par M. Lebrun :

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau,
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez! c'est la Grèce; et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus, et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne, à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, aux pieds d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite,
Dans une cage d'or, sa perdrix favorite :
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier, au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte; voilà la Grèce tout entière!
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

Combien n'est-il pas à regretter que le poème du *Voyage en Grèce*, où se trouvent cette peinture ravissante et tant d'autres d'une poésie native, spontanée, qui n'emprunte ses couleurs qu'à la nature elle-même, et non pas, comme les poètes imitateurs, à ceux qui l'ont antérieurement décrite, n'ait pas été épuré par un travail plus sévère, et qu'un alliage grossier se trouve si souvent mêlé à ses trésors.

but commun qui les attire, la société y est en harmonie avec la nature de cette admirable contrée. Les Grecs y sont représentés par les primats, les archontes, par un ou deux papas, et par les consuls, tous grecs d'origine ou d'affection. Les Turcs le sont par le kislar-aga et quelques gardes indolens, dormant, la pipe à la bouche, sur les débris du Parthénon. Les voyageurs et les artistes s'y renouvellent sans cesse; il en est cependant qui y sont naturalisés depuis longues années, et, à leur tête, se distinguaient naguère MM. Luzieri et Fauvel. Tout, chez ce dernier, respirait la passion de l'antique: à l'entrée de sa cour, on remarquait des fragmens de statues dont la plupart avaient perdu, il est vrai, ce fini si précieux qui distingue les monumens les mieux conservés de la statuaire grecque, mais ils conservaient encore un air de vie, une expression qui vous frappait au premier coup d'œil. Cette cour formait un musée de monumens antiques, distribués, avec un goût parfait, le long des murs, et dont les fleurs rampantes et le lierre caressaient mollement les gracieux contours. Le soleil, dont les rayons se jouaient sur ces précieux débris à travers le feuillage des berceaux de vigne qui les ombrageaient, les bruissemens de la fontaine dont les eaux coulaient à leurs pieds, tout plongeait l'ame dans une profonde rêverie, dont vous n'étiez distrait que par le babil d'antiquaire et la gaîté toute française de M. Fauvel.

C'est sous un de ces berceaux de verdure que je le vis, pour la première fois, absorbé dans la méditation du modèle d'Athènes qu'il exécutait en cire. Les ans et une longue absence de son pays ne lui avaient rien ôté de cette originalité d'esprit, de cette vivacité de sentiment, de cette gaîté presque enfantine que nous envions à nos voisins. Malgré son âge, il avait l'air sémillant et dégagé; son habit de soie noire, taillé à la française, d'une propreté aussi recherchée que celle du costume d'un abbé de cour, sous

Louis XIV; les saillies de sa conversation; la grâce de ses manières; me reportaient un instant au cœur de Paris et au milieu du dernier siècle. La France et Athènes s'étaient tellement confondues dans ses affections, qu'elles ne formaient plus pour lui qu'un seul et même pays.

Pendant que nous nous promenions en causant, sa gouvernante, grosse Albanaise, au costume pittoresque et à l'allure impérieuse, vint déposer son café sur un fragment de sarcophage décoré d'Amours et de Génies. Près de nous voltigeait une corneille qu'il aimait beaucoup. La corneille de M. Fauvel était connue et choyée de toute la ville; chaque matin, après le déjeuner, elle faisait ses excursions dans le voisinage, et rentrait, le soir, au gîte de son maître, aussi respectée que le pavillon du consul. Pauvre Fauvel! il a partagé les malheurs de sa patrie adoptive; son musée, son Albanaise, sa corneille, il a tout perdu, hors son courage et sa philosophie. Il vit aujourd'hui retiré à Smyrne, et le seul objet qui le console de son expatriation d'Athènes, c'est le plan en relief modelé en cire qu'il espère enfin terminer.

Un soir, tandis que, sous l'un des arceaux de feuillage de son musée en plein air, nous devisions sur la place de certains monumens de la cité de Minerve, un frère de Logotheti, le consul anglais, vint me proposer de me conduire à une noce grecque, qu'on célébrait dans le voisinage. J'acceptai par curiosité : après quelques minutes de marche, des cris de joie, partant du fond d'une ruelle près du rempart, nous annoncèrent le lieu de la fête.

Mon introducteur était un *papas* d'une taille imposante, d'une trempe d'esprit, et d'une force musculaire qui le rendaient plus propre à manier le mousquet que la crosse pastorale : à en juger par sa face rebondie et sa prononciation empâtée, c'était un amateur de bonne chère, qualité qui lui donnait plus de droits à l'affection qu'au respect

des habitans. Personne, mieux que lui, ne faisait honneur à un baptême ou à un mariage. Il était l'ame des banquets et donnait partout le signal de la gaîté. On devine que son apparition fut saluée par un redoublement de joie, et que, sous un guide aussi populaire, un προσκυνῶ σᾶς universel vint m'accueillir.

J'étais chez les parens de la fiancée, et l'on allait se mettre en marche vers le domicile du futur. La maison, d'une apparence médiocre, annonçait pourtant de l'aisance. Les conviés obstruaient l'escalier de pierre pratiqué à l'extérieur et conduisant au premier étage. Le bruit des cymbales et des tambourins se mêlait aux *vivat*, et préludait à l'épithalame. Les acteurs, peu nombreux, s'acquittaient si bien de leurs rôles, qu'il eût été difficile d'entendre un seul mot au milieu de ce charivari. J'eus beaucoup de peine à pénétrer, à travers la foule, jusque dans la salle. Je vis la mariée assise au centre de plusieurs groupes de ses amies. On achevait sa toilette; sa nourrice donnait la dernière main à l'énorme édifice de sa coiffure. Désabusée, au moins pour son compte, des vanités de ce monde, elle plaçait toute sa coquetterie dans sa jeune maîtresse : la joie brillait dans ses yeux à chaque pièce nouvelle qu'elle ajoutait à sa grotesque parure; et, de tems en tems, elle tombait à genoux devant le modèle façonné par ses mains, et, dans une extase fort plaisante, sollicitait les suffrages des assistans. L'air de la jeune personne était encore plus comique : elle avait dix-huit ans, des traits froidement réguliers et l'air rêveur. Ses yeux étaient petits et noirs, mais on avait cru les agrandir et leur donner plus d'expression, en prolongeant les deux angles de ses paupières et enduisant les cils d'un noir factice. Son teint naturel avait disparu sous le plâtre blanc et rouge qui couvrait son visage. Sa coiffure à trois étages supportait un amphithéâtre de fleurs, de papier doré, de sequins enfilés

l'un à l'autre, etc.... Cette coiffure est, dans les familles grecques, ce qu'était, au figuré, le chapeau de roses en Normandie, c'est-à-dire le douaire de la mariée. La toilette finie, on fit circuler, dans l'assemblée, un plat destiné à recevoir les souscriptions des conviés ; le montant fut déposé dans ses mains. Au coucher du soleil, le cortége se mit en mouvement. A peine la mariée, affaissée sous l'énorme échafaudage qui pesait sur sa tête, et soutenue par deux de ses compagnes, se fut-elle montrée au haut de l'escalier, qu'on entonna l'épithalame, espèce de cantinelle dialoguée, psalmodiée d'une voix nazillarde, et accompagnée des gestes les plus grotesques. En descendant les marches, l'héroïne de la fête était précédée d'un jeune enfant, portant un miroir qu'il tenait levé pour lui procurer le plaisir de voir ses atours. Je remarquai qu'elle profita fort peu de cet appel à sa coquetterie; elle ne paraissait sensible qu'à la gène de son accoutrement. Pendant la marche du cortége, aussi bien ordonnée que le permettait la dimension des rues à traverser et la joie bruyante des conviés, on jetait des fleurs sur son passage, et au bruit des instrumens se mêlait l'expression emphatique de tous les vœux en usage dans de pareilles circonstances, et dont la tradition a conservé la longue litanie. Le cortége, précédé de torches, arriva, après de nombreux détours, à la maison du futur.

Le despotisme domestique des anciens Grecs subsiste encore chez leurs descendans. Le code rigoureux des gynécées survit aux mœurs et à la religion qui l'avaient établi. En entrant dans la cour de la maison conjugale, je fus très-surpris de trouver, au lieu des éclats de joie et des félicitations bruyantes auxquelles je m'étais attendu, un phlegme, une apathie que je n'aurais pas rencontrés chez des Allemands ou des métaphysiciens septuagénaires. Notre amoureux, au teint de bronze, dont quelques rides trahissaient

l'âge, était installé sous un groupe d'ormes et de platanes. Rêvait-il à un sonnet sur les charmes de sa fiancée, ou à l'un de ces coups de théâtre impromptu, dont on fait d'avance la répétition? Non, il était en extase sous le rasoir de son barbier, et ses amis admiraient, à l'envi, la dextérité de cet artiste. L'opération finie, et notre homme parfumé d'eau de rose depuis les pieds jusqu'à la tête, on fit, dans l'assemblée, la même collecte que chez la mariée : tout se passa avec un sérieux glacial, et je n'entrevis point le moindre sourire sur les lèvres des jeunes gens et des garçons de noce. La mariée, qui, pendant ces préparatifs, s'était tenue, ainsi que ses compagnes, dans un coin de la cour, avec une patience et une résignation exemplaires, voyant son seigneur et maître prêt à la recevoir, quitta son siége, et s'avança vers la maison conjugale : ce mouvement ne fit pas la moindre impression sur lui; il ne daigna pas même la saluer, et conserva son phlegme imperturbable, jusqu'à ce que le cortége féminin eût franchi le seuil de la porte. Bientôt, et je ne compris rien à ce coup de théâtre, il se détacha du groupe qui l'avait dérobé jusque-là aux regards de sa bien-aimée, et, pendant qu'on entonnait de nouveau le chant d'hymen, il fit son entrée dans la maison, après avoir laissé son couteau dans la porte. Mon ami Logotheti, à qui je demandai l'explication de cette cérémonie, sourit en secouant la tête, mais il ne sut que répondre.

En entrant dans la salle avec le reste de la compagnie, je fus très-scandalisé de voir la mariée assise trois pouces plus bas que son époux, sur le siége destiné à les recevoir tous les deux. Les parens et amis prirent place à côté d'eux, et, pendant quelques minutes, il se fit un silence général. Le mari se pavanait fièrement; la femme paraissait humble et satisfaite; mais on ne lisait sur ses traits aucune expression de bonheur : quant aux personnes qui faisaient partie

de la noce, loin de s'intéresser ou de porter envie au sort des époux, elles avaient l'air de se féliciter de ne pas être à leur place. Cependant la cérémonie religieuse allait commencer, lorsqu'un coup d'œil de Logotheti m'annonça que j'étais de trop. Voyant que les autres visiteurs disparaissaient successivement, après quelques félicitations banales, je sortis avec eux, et, en deux minutes, je me trouvai au milieu de la foule, qui, à l'extérieur, faisait retentir l'air de ses acclamations.

La lune reflétait ses douces et pâles lueurs sur les colonnades du Panthéon, et sur les vignobles de la moderne Agora (1), lorsque je rentrai chez M. Fauvel. Je le trouvai prenant le frais dans sa cour, au milieu de quelques amis, et discourant sur le mérite des esquisses de Luzieri, avec moins de bienveillance qu'il ne convenait à un Athénien et à un philosophe. Placés tous deux à la tête des antiquaires d'Athènes, leurs querelles servaient de texte aux commérages du jour. Néanmoins les Grecs se montraient, en cette occasion, les défenseurs zélés de M. Fauvel; car ils ne pouvaient pardonner à son rival d'avoir aidé lord Elgin dans son attentat contre les marbres du Parthénon. Les pieux fils de ce consul, nommés Lycurgue et Thémistocle, justifiant leurs noms par leur patriotisme, n'étaient pas les moins acharnés contre la cupidité sacrilége du noble pair (2). Je ne sais pas au juste comment la querelle s'est terminée : je crois, cependant, qu'elle a fini, comme les guerres civiles des premiers tems de la république romaine, par la survenance de l'ennemi. Malheureusement le

(1) C'est ainsi qu'on nommait dans l'antiquité la place publique où se réunissait le peuple.

(2) Il est juste d'observer que ces superbes restes de l'art antique auraient été détruits dans la lutte des Grecs et des Turcs, pendant le siége d'Athènes, si lord Elgin ne les eût pas enlevés.

sabre turc a tranché le nœud gordien d'une manière bien funeste pour les Grecs et pour M. Fauvel.

Je suspendis les hostilités contre Luzieri, en donnant quelques détails sur le cérémonial dont j'avais été le témoin; mais, au moment où M. Fauvel entamait une discussion digne de figurer dans le *Journal des Savans*, sur les traditions et les cérémonies transmises de génération en génération aux modernes Athéniens, par les concitoyens de Périclès et de Démosthènes, et notamment sur celle du couteau fiché contre l'huis conjugal, arriva un messager du consul autrichien, qui lui donnait avis qu'un vaisseau allait sombrer au Pyrée; il fallut sacrifier les plaisirs de l'antiquaire aux devoirs du consul. M. Fauvel demanda son chapeau, nous recommanda sa corneille et disparut, laissant indécise une question à laquelle Logotheti et moi nous prenions, d'ailleurs, un assez mince intérêt.

(*New Monthly Magazine.*)

Lettres sur les États-Unis.

DEUXIÈME LETTRE (1).

VÉVAY. — ÉMIGRANS SUISSES. — ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE D'INDIANA. — MADISSON. — L'AUBERGISTE SHEETS. — CHARLESTON. — SON TRIBUNAL. — NEW ALBANY. — LES CHUTES DE L'OHIO. — RETOUR DANS LE KENTUCKI. — LOUISVILLE. — SON COMMERCE. — CANAL DE LOUISVILLE. — CONTRÉE ENVIRONNANTE. — ESQUISSE DE L'ÉTAT DU KENTUCKI. — MOEURS. — ÉDUCATION. — VOYAGE SUR L'OHIO. — UN KEEL BOAT. — COMPAGNONS DE VOYAGE. — TROY. — LADY WASHINGTON. — CHASSE SUR LA RIVIÈRE. — OWENSBOURG. — HENDERSON.

Vévay a été fondé, il y a vingt ans, par des émigrans suisses qui obtinrent une concession de 200 acres de terre par famille, sous la condition d'en employer une partie à la culture de la vigne. Les premiers colons étaient au nombre de trente : d'autres se joignirent bientôt à eux, et ainsi se forma le comté de *New-Switzerland* (Nouvelle-Suisse), qui est entièrement peuplé de Suisses et de Français. Les vignobles sont au-dessous de la ville, sur les bords de l'Ohio : cette position paraît peu favorable; la vigne y a dégénéré rapidement, et le vin qu'elle produit est à peine digne de ce nom. Deux planteurs seulement ont essayé de cultiver les côteaux, et y ont recueilli du vin d'une qualité fort supérieure.

Vévay est dans un état affligeant de décadence : on n'y voit plus que deux boutiques très-mal approvisionnées; leur dénuement et l'absence totale d'hommes de loi seraient une preuve évidente de la pauvreté des habitans, si les

(1) Voyez la première lettre dans le numéro 39.

maisons, qui tombent en ruines de tous côtés, pouvaient laisser un doute à cet égard. La gaîté y règne cependant, au milieu de la misère, et des bals y ont lieu à des époques fixes et fort rapprochées.

Je vis arriver, dans la soirée, une cinquantaine d'émigrans du Kentucki. Leurs raisons pour quitter ce pays sont nombreuses et péremptoires : après avoir déjà payé deux fois les terrains qu'ils avaient défrichés, ils se voyaient encore menacés d'en être dépouillés, sous le prétexte que leurs titres n'étaient point en règle. Ces pauvres gens se seraient peut-être décidés à verser une troisième fois le prix qu'on leur demandait, pour ne pas courir les chances d'un nouvel établissement; mais ils étaient rebutés par la conduite insolente de leurs riches voisins, qui, les voyant forcés à travailler eux-mêmes, ne leur témoignaient que du mépris, et, non contens de les traiter comme des esclaves, excitaient leurs nègres à les vexer et à les tourmenter de toutes les manières.

Mon hôte m'assura que, depuis le commencement de la saison, il avait vu passer plus de deux cents chariots, venant du Kentucki, et remplis d'émigrans qui fuyaient un état où les lois sont sans force, et où les hommes ne connaissent aucun frein.

L'état d'Indiana commence à quelques milles de Cincinnati. Il est arrosé par le Grand-Miami, qui coule à l'ouest, et par le Grand-Wabash, qui le sépare des Illinois; l'Ohio le borne au midi, et le lac Michigan au nord. Il s'étend du 37° 50′ au 47° 10′ de latitude nord, et du 7° 40′ au 10° 47′ de longitude ouest. Il est compris, ainsi que l'état de l'Ohio, dans la grande vallée du Mississipi. Sa situation est, en général, moins élevée que celle de ce dernier état : ses points culminaux sont les Knoles, ou montagnes d'argent, qui courent au-dessous de Louisville, dans une direction nord-est; leur plus grande hauteur n'excède pas 250 pieds au-

dessus du niveau du lac Érié, et 210 au-dessus du lac Michigan.

Le climat est plus chaud que celui de l'Ohio; on y cultive assez de coton et de tabac pour la consommation du pays. Les vallées sont semées de bouquets de hêtres et de sycomores; en se rapprochant des cataractes, on voit beaucoup de cotonniers, d'érables et de noyers : les montagnes sont couvertes de sassafras et de bois de campêche. La fertilité naturelle d'Indiana est presque sans aucuns résultats pour la prospérité du pays, par l'absence de communications intérieures. Aucune des rivières qui l'arrose n'est navigable, à l'exception de l'Ohio, qui baigne ses limites méridionales; et cet état ne peut, comme ses voisins, remédier, par des canaux, à ce grave inconvénient, la rareté du numéraire s'y faisant sentir plus fortement que dans aucune autre partie de l'Union.

La population d'Indiana est, en général, moins estimable que celle de l'Ohio : le nord-ouest est habité par des Français, émigrans du Canada, et le sud est le séjour ordinaire de Kentuckois que leurs dettes, ou quelque autre cause du même genre, ont forcé d'abandonner leur pays. Cet état devient ainsi le refuge des aventuriers et des vagabonds de toutes espèces : l'aspect du pays se ressent de leur fâcheuse influence; la plupart des villes, quoique fondées à une époque plus ancienne que celles de l'Ohio, leur sont bien inférieures à tous égards. Le caractère léger des habitans se refuse même, dans leurs constructions, à tout ce qui a une apparence stable et solide; ils n'ont point de vertus sociales, et ne se rendent jamais entre eux aucuns des services les plus ordinaires d'un bon voisinage. L'intérieur de l'état et les bords du Wabash sont peuplés d'Américains de l'est, dont les établissemens offrent un aspect plus satisfaisant. Leurs mœurs sont fort douces, et ils vivent dans une union qui fait ressortir les mauvais

exemples qui les entourent. Un grand nombre d'Allemands et d'Irlandais sont répandus dans les villes, et y exercent les professions de boulangers, d'épiciers, de cabaretiers et d'aubergistes.

La population d'Indiana s'élève à 215,000 ames : son admission dans l'Union, comme état indépendant, date de 1815. Sa constitution diffère, en quelques points, de celle de l'Ohio : son gouverneur est élu pour trois ans.

Madisson, ville principale du comté de Jefferson, est située sur la rive droite de l'Ohio, cinquante sept milles au-dessus des cataractes de ce fleuve ; elle renferme 180 maisons, un hôtel-de-ville, 4 magasins, 3 auberges et une imprimerie. Sa population de 800 habitans est, en grande partie, composée de Kentuckois. La conduite d'un aubergiste chez lequel j'étais descendu ne me donna pas une haute opinion de la moralité de ces émigrans. Cet homme, nommé Sheets, avait été compromis quelques années auparavant dans une affaire de faux, qui le rendait passible de dix ans de prison ; il parvint à se soustraire à cette peine par le secours de ses amis, et au moyen d'une somme de 1,000 doll. (1). L'occasion de montrer combien il était peu digne de l'indulgence qu'on avait eue pour lui ne tarda pas à se présenter. La femme d'un de ses voisins eut le malheur d'attirer son attention et fut exposée à ses poursuites : son mari, qui connaissait de quoi Sheets était capable, résolut de quitter le pays et de se rendre à Louisville. Quelques jours avant son départ projeté, il rencontra mon hôte et lui dit : « Vous mériteriez bien, M. Sheets, que je vous châtiasse comme il faut, pour les honteuses propositions que vous avez faites à ma femme... » et il ajouta à ces paroles un léger coup de canne. Sheets, sans prononcer une parole, enfonça son poignard dans le cœur de son malheureux voisin, qui

(1) Nous avons déjà dit que le dollar valait environ 5 fr. 40 cent.

tomba en s'écriant : « Oh! mon Dieu, je suis mort! — Pas encore, dit l'aubergiste en retirant son arme et en portant à sa victime un second coup; mais à présent, mon cher camarade, je crois que c'est fini. » Le monstre fut arrêté à l'instant et l'on commença son procès ; mais tous les Kentuckois se mirent en mouvement, et, cette fois encore, l'indigne Sheets échappa aux galères en payant 3,000 dollars. Ce fut chez cet homme que j'appris cette horrible histoire, et que je lus le résultat de son procès, dans un journal de 1823, que me prêta un des convives. Je témoignai à celui-ci mon étonnement de ce que l'on continuait à fréquenter la maison de ce scélérat, et il me raconta que, pendant quelques semaines après son crime, les habitans honnêtes avaient déserté l'auberge; mais que bientôt l'habitude l'avait emporté, et qu'au bout de deux mois l'affaire était oubliée et l'affluence aussi considérable que s'il ne fût rien arrivé. Cette anecdote donnera sans doute une assez triste idée de la moralité et de l'administration de la justice aux États-Unis. En général, par un sentiment d'opposition contre les vieilles monarchies européennes on les loue avec quelque exagération, et ils valent un peu moins qu'on ne le dit.

La distance de Madisson à Charleston est de vingt-huit milles; la route passe à travers une contrée fertile, mais dont une partie est mal cultivée. Charleston est la ville la plus importante du comté de Clark. Ses environs sont bien peuplés et la culture y a fait plus de progrès que dans le reste d'Indiana; elle contient 750 habitans, 170 maisons, 5 magasins bien assortis, une imprimerie et 4 auberges : cette ville est assise sur un plateau à un mille du fleuve. Entre Charleston et Louisville, qui en est éloigné de quatorze milles, le pays est riant et les fermes ont un air d'aisance et de propreté. En approchant de Jeffersonville, la route pénètre dans une vallée formée par les alluvions de

l'Ohio : cette dernière ville, située à trois quarts de mille au-dessus des chutes du fleuve, a été bâtie en 1802 ; elle a aujourd'hui 160 maisons, une banque, une église presbytérienne, une manufacture d'étoffes de coton, une académie, et un hôtel-de-ville où se traitent toutes les affaires qui ont rapport à des concessions de terrain dans les États-Unis. Les habitans, qui sont au nombre de 800, font un commerce assez considérable, quoique gênés, pendant une partie de l'année, par les chutes de l'Ohio, qui n'est navigable en cet endroit que dans la saison des grandes eaux. A deux milles au-dessous de Jeffersonville, on trouve le village de Clarkerville, fondé en 1783 ; il a 60 maisons et 300 habitans. A un mille plus loin s'élève New-Albany, qui a une population de 1,000 habitans. Il règne dans cette ville une activité qu'elle doit à ses fabriques de machines à vapeur, à ses scieries, et surtout aux bateaux à vapeur qui y vont en grand nombre pour être réparés, et qui ont fait de ce port une espèce de rendez-vous des mariniers et des voyageurs de toute la contrée. Ces diverses circonstances doivent faire prendre, à New-Albany, un accroissement rapide. On traverse ordinairement l'Ohio à Jeffersonville, au-dessus des chutes. La nappe d'eau, arrêtée par les rochers qui barrent le fleuve en cet endroit, a une largeur de 5,230 pieds. Cette cataracte n'a aucune ressemblance avec le saut du Niagara, ni avec les autres chutes célèbres qui, presque toutes, se précipitent perpendiculairement de plusieurs centaines de pieds ; celle-ci, au contraire, tombe sur un plan incliné qui se prolonge dans le lit du fleuve, à plus de deux milles : elle n'offre rien de bien remarquable à l'œil curieux des voyageurs, attirés dans ces lieux par la réputation colossale des chutes trop vantées de l'Ohio.

Dans la saison des grandes eaux, les rochers disparaissent et la chute elle-même n'existe plus ; la largeur du fleuve

devient immense : il roule ses ondes avec une majestueuse impétuosité, et c'est alors seulement qu'il présente un spectacle imposant et magnifique. Par malheur, quand je me rendis dans le pays, les eaux étaient au point le plus bas où elles soient descendues depuis un assez grand nombre d'années.

Depuis le lieu du débarquement, j'eus à traverser, pour me rendre à Louisville, une des plus belles plaines produites par les alluvions de l'Ohio. Les bords de ce fleuve sont assez élevés pour mettre la ville à couvert des inondations ; mais il y a, dans le voisinage, beaucoup de marais et d'eaux stagnantes qui chargent l'air de miasmes pestilentiels et occasionent de fréquentes épidémies. On a établi, depuis quelque tems, une loterie destinée à procurer les fonds nécessaires pour garantir le pays des funestes influences de ces marécages.

Louisville, bâtie sur l'Ohio, est l'entrepôt naturel de tout le commerce de ses rives; son importance ne le cède, dans cette partie de l'Union, qu'à celle de Cincinnati. Pendant l'été et l'automne, on débarque, dans cette ville, toutes les marchandises des états du Sud, et les voyageurs du midi et du nord, qui veulent se rendre à Cincinnati ou à la Nouvelle-Orléans, viennent y prendre les bateaux à vapeur.

Les habitans, satisfaits des avantages qu'ils retirent de la navigation du fleuve, ont été long-tems sans chercher à se procurer des communications plus étendues, malgré les sollicitations répétées de tous les états baignés par l'Ohio ; mais le congrès s'interposa dans cette importante affaire, qui intéresse toute l'Union. L'ouverture d'un canal fut résolue, et bientôt après commencée; car, dans ces sociétés nouvelles, tout marche avec une rapidité, une vigueur de jeunesse inconnues dans les sociétés vieillies de l'Europe. Par ce moyen, les bâtimens à vapeur éviteront les chutes,

et pourront, en toute saison, se rendre dans l'Ohio supérieur. Le canal aura à peu près deux milles et demi de longueur ; le sol qu'il doit traverser est un fonds de rochers recouvert d'une couche d'argile. La dépense est estimée à 200,000 doll. (environ 1,090,000 fr.), somme bien faible, si on la compare aux avantages immenses qui résulteront de cette entreprise.

Louisville, le siége de la justice pour le comté de Jefferson, dans le Kentucki, est située par 38° 8′ de latitude nord, à 105 milles de Cincinnati et à 1,500 de la Nouvelle-Orléans. Cette ville est bâtie sur une grande échelle ; les rues principales sont parallèles à la rivière et coupées à angles droits par d'autres moins considérables. La grande rue a trois quarts de lieue de longueur : ses bâtimens, fort élégans, ont presque tous trois étages ; ceux des autres quartiers sont moins élevés. On y compte 700 maisons et 4,500 habitans. Les édifices publics sont peu remarquables ; l'hôtel-de-ville et l'église presbytérienne sont ce qu'il y a de mieux : les épiscopaux, les catholiques et les unitaires y ont des lieux destinés à leurs solennités religieuses. Quoique cette ville possède une académie, presque tous les jeunes gens sont envoyés à Bruidstown, pour y terminer leurs études, dans un collége dirigé par des prêtres français.

Louisville possède trois banques, dont une dépend de celle des États-Unis. On y fabrique du savon, de la chandelle, des étoffes de coton, du papier et de la verrerie ; les usines les plus considérables sont les distilleries et les corderies : on y trouve aussi des moulins à son et à farine. Il y a, dans ce moment, un quai en construction, qui sera très-utile à la salubrité de la partie de la ville opposée aux chutes.

Le commerce de Louisville est très-important. Soixante bateaux à vapeur entretiennent, pendant six mois de l'année, une correspondance active entre cette place et les

états baignés par l'Ohio et le Mississipi : ils vont à la Nouvelle-Orléans, en six jours, et reviennent en douze. Quoique l'étendue de cette ville ne surpasse guère la moitié de celle de Cincinnati, son crédit commercial est établi sur des bases plus solides, et les habitans y sont plus riches. Le luxe y est porté à un plus haut point que dans aucune des villes en deçà des monts Alleghanis : on y trouve le seul billard qui existe entre Philadelphie et St.-Louis ; son propriétaire paie la taxe énorme de 563 dollars.

Malgré plusieurs cabinets littéraires, et d'autres lieux publics où on rencontre bonne société, Louisville n'est point un séjour agréable, sa population étant presque toute composée de Kentuckois, dont j'ai déjà fait connaître le caractère farouche et peu sociable. Les environs de cette ville sont bien cultivés : les maisons de campagne sont délicieuses, et rivalisent entre elles d'élégance et d'agrément; beaucoup de forêts ont été défrichées, et les routes, à une assez grande distance, sont bien entretenues et bordées de beaux arbres.

Le Kentucki s'étend au sud de l'Ohio jusqu'à l'état de Tennessée ; il est borné à l'est par la Virginie, et à l'ouest par le Mississipi, qui le sépare de l'état du Missouri : il est compris entre le 36° 30′ et le 39° 10′ de latitude nord, et entre le 4° 18′ et le 12° 20′ de longitude ouest ; sa superficie est de 40,000 milles carrés. Son climat tempéré est peu sujet aux variations de l'atmosphère, et moins exposé que les états voisins aux maladies endémiques.

La fertilité de cette contrée serait, pour ses habitans, une source inépuisable de richesses, s'ils savaient en tirer parti : bien cultivé, le tabac deviendrait un article de commerce fort important ; le coton réussit dans le midi ; le blé et l'orge donnent d'abondantes récoltes ; les fruits sont délicieux : mais toutes les espèces de cultures sont négligées, excepté celle du chanvre, qui fournit le princi-

pal article d'exportation à la Nouvelle-Orléans. Le sol est presque partout mêlé de chaux : l'aspect de ce pays, entrecoupé de vallées et de coteaux, la plupart couverts de forêts natives, est extrêmement pittoresque.

Le Kentucki n'a fait, sous aucun rapport, les progrès qu'auraient dû lui assurer les avantages de sa situation et la fertilité de son territoire; la mauvaise réputation de ses habitans éloigne les émigrans paisibles qui songeraient à s'y établir. Il est presque exclusivement peuplé par les descendans d'anciens colons, que l'on a nommés *backwood*, parce qu'ils furent les premiers qui pénétrèrent dans les forêts de l'intérieur du pays : ils ont été long-tems dans un état de guerre continuelle avec les Indiens, qui ont communiqué à leurs vainqueurs la férocité de leur caractère implacable. Un Kentuckois peut rester, pendant des mois entiers, en embuscade dans les bois, pour y attendre l'instant qui doit assurer sa vengeance : pardonner est un sentiment inconnu parmi ces hommes farouches, et le sang de leur ennemi éteint seul la haine dont ils sont dévorés. La famille Desha, la mort de Sharp, et les annales des tribunaux fourniraient des preuves sans réplique de ce que j'avance.

Les propriétaires seuls peuvent être investis des emplois publics; les ministres de tous les cultes en sont exclus : le gouverneur actuel est un homme indigne du rang qu'il occupe. La conduite de son fils exposerait ce dernier, en Angleterre, aux plus grands châtimens. Doit-on s'étonner si les inclinations les plus perverses ont pris un empire absolu dans un pays où les riches gouvernent arbitrairement un troupeau d'esclaves, et où les plus grands criminels se rachètent, par un peu d'or, du supplice qu'ils avaient mérité.

La population du Kentucki est de 57,000 habitans, y compris 15,000 esclaves : les planteurs tiennent le premier

rang ; les hommes de loi, les négocians et les manufacturiers viennent après eux ; les médecins et le clergé sont placés un degré plus bas ; la dernière classe se compose des artisans et des cultivateurs qui n'ont point d'esclaves en propriété : ceux-ci ne sont pas mieux traités par leurs compatriotes que ne le sont les nègres eux-mêmes.

Les institutions littéraires et les académies pour l'instruction de la jeunesse n'ont exercé jusqu'à présent qu'une influence bien faible sur les mœurs du Kentuckois : le pouvoir de la religion est nul sur leur esprit rebelle, et toute espèce de culte est l'objet de leurs railleries.

Les eaux de l'Ohio étant trop basses pour qu'il fût possible d'y naviguer en bateaux à vapeur, je pris le parti de m'embarquer sur un bâtiment nommé *keel-boat* (bateau à quille), où se trouvait déjà une société assez nombreuse. Ce genre de bateau est une espèce de prison de cinquante pieds de longueur sur dix de large, qui est partagée en quatre chambres. Une est occupée par le munitionnaire ; la seconde sert de salle à manger ; une autre est le salon des hommes ; et la dernière est réservée pour les dames. Sur chaque côté sont rangées les cabanes (*birthe*) des passagers ; elles ont six pieds de long sur deux de large. Toutes les chambres sont chauffées par des poêles en fonte.

Avant l'invention des bateaux à vapeur, on ne connaissait aucune autre manière de voyager sur l'Ohio et le Mississipi ; il n'y en a pas, je crois, de plus fastidieuse. L'ennui d'être enfermé si long-tems entre quatre murs de planches me faisait désirer ardemment notre arrivée à la Trinité, où nous devions prendre le bateau à vapeur, pour nous rendre à la Nouvelle-Orléans. La traversée dans le *keel-boat*, depuis Louisville, coûte 25 dollars (environ 137 fr.), nourriture comprise. La compagnie à laquelle je me joignis était composée de deux dames et leur suite, qui retournaient à la Louisiane ; deux autres, qui allaient aux

Rives-Jaunes (*Yellow-Banks*), étaient accompagnées d'enfans, de gouvernantes, etc. Les hommes étaient deux planteurs de la Louisiane, trois négocians, un Français, un Yanki et un Kentuckois, un avocat du Tennessée, deux médecins et un Kentuckois dont je n'ai pu connaître la profession, et qui, ainsi que le négociant son compatriote, avait plus de six pieds; trois marchands d'esclaves et un Yanki voyageur complétaient le nombre des passagers; le capitaine, son aide, le munitionnaire et douze rameurs composaient l'équipage; quarante esclaves, couchés pêle-mêle sur le pont, et que l'on transportait à la Louisiane et au Mississipi, portaient à quatre-vingt dix le nombre total des personnes entassées sur ce bâtiment.

La situation des nègres fut supportable tant que nous eûmes beau tems; mais, vers le milieu du voyage, il tomba des torrens d'eau, et ces malheureux, dans l'impossibilité de se mouvoir sur un pont fort étroit dont notre cuisine occupait une grande partie, restèrent ainsi sans aucun abri, exposés à l'inclémence de l'atmosphère, sans que personne parût y faire attention : deux enfans moururent dans la traversée; et c'est dans le pays le plus libre du monde, que, par une affreuse anomalie, se passent ces horreurs, sans qu'elles soient réprimées ni punies! Les passagers se résignaient d'assez bonne grâce aux incommodités du voyage; mais un des médecins, attaqué d'une maladie de poitrine parvenue à son dernier période, et qui espérait encore trouver, sous le climat plus doux de la Louisiane, quelque soulagement à ses maux, ne put résister à la fatigue du voyage et à l'humidité, qui, malgré tous nos soins, pénétrait jusque dans les cabanes; il mourut peu d'instans après notre arrivée à la Nouvelle-Orléans.

Notre nourriture était fort bonne : le Français employait, avec une activité surprenante, le moment destiné aux repas. Notre déjeuner était servi régulièrement à huit heures;

le dîner à trois; et nous soupions à sept. Des volailles et du gibier de toute espèce garnissaient notre table et étaient accompagnés de pâtisseries fort délicates. Vers neuf heures, nous prenions le thé, qui était servi dans le salon des dames, et dont elles faisaient les honneurs.

Nous partîmes le 7 novembre, à quatre heures du soir, au lieu de neuf heures du matin qui était le moment indiqué. Ce délai fut nécessité par quelques changemens à effectuer dans les cabanes; les deux Kentuckois se trouvant beaucoup plus grands que celle qu'ils devaient occuper, et qu'il fallut, en conséquence, agrandir aux dépens de la salle à manger contre laquelle elle était appuyée. Nous avions pris la précaution de nous fournir de fusils et de munitions, afin de prendre, de tems en tems, le plaisir de la chasse dans un petit bateau qui était, à cet effet, amarré au grand.

Les rives de l'Ohio sont montueuses et très-boisées : on y voit beaucoup de cotonniers; les arbres les plus communs dans les forêts sont le hêtre et le sycomore. Ils y parviennent à une grosseur prodigieuse; j'en ai vu beaucoup qui avaient au moins 140 pieds de haut. Les buissons, les épines, les arbrisseaux s'entrelacent aux pieds de ces géans du règne végétal, et présentent souvent une barrière impénétrable.

Nous vîmes d'innombrables volées de pigeons : nous en tuâmes soixante-quinze le lendemain de notre embarquement, et, le jour suivant, quatre-vingt-dix, sans la moindre difficulté (1). La ville de Troy, siége de la justice pour le comté de Crawfort dans l'Indiana, fut le premier endroit où nous nous arrêtâmes; on y trouve un hôtel-de-ville, une imprimerie, et environ soixante maisons. On

(1) Voyez, sur les pigeons américains, leurs mœurs et les légions innombrables qu'ils forment, un article fort curieux inséré dans notre 27e numéro.

voit, par le nom classique de cette petite ville, que les États-Unis ont mis l'histoire ancienne, comme l'histoire moderne, à contribution pour nommer leurs cités. C'est ainsi qu'on y trouve une nouvelle Rome, une nouvelle Utique, un nouveau Pétersbourg, etc. Nous aurions désiré acheter des pommes; mais les habitans nous ayant demandé dix dollars pour en remplir un petit baril, qui, à Louisville, ne nous en avait coûté qu'un et demi, nous leur laissâmes leurs fruits, et nous partîmes après les avoir engagés à couvrir tous les environs de pommiers, dont les produits, au prix qu'ils en demandaient, pourraient les mettre en état de réparer leurs maisons, et de placer à leurs fenêtres des carreaux au lieu des lambeaux de gazettes qui les couvrent presque partout.

Les environs de cette ville seraient susceptibles d'être très-fertiles, mais la culture est négligée, les fermes rares et dans toute leur rusticité primitive : rien n'est donné à l'agrément ou à la propreté; quelques plants de tabac, des patates et un peu de blé, sont les seuls ornemens de ces anciennes demeures des premiers *backwood*. Nous achetâmes dans ces parages la moitié d'un jeune ours à très-bon compte : la quantité de gibier que l'on nous apportait à bord me prouva que les habitans donnent à la chasse un tems qui serait employé avec bien plus d'avantage à l'amélioration de l'agriculture. Les colons, dans toute cette partie du pays, ont une apparence sauvage; leurs traits sont durs, et le son de leur voix annonce des habitudes violentes et grossières.

Notre Français marchanda un jour un dindon près d'un jeune fermier, qui en exigeait le prix énorme de trois dollars : notre compagnon lui demanda pour qui les habitans de ce pays nous prenaient, en cherchant à nous écorcher de la sorte. « Que dites-vous, étranger? » répliqua le jeune homme d'un ton menaçant, et en poussant le Fran-

çais par les épaules d'une manière si rude, qu'il le fit tomber à quelques pas de lui. Notre malheureux compagnon se releva tout froissé, et eut toutes les peines du monde à réprimer l'indignation dont cette grossièreté l'avait rempli ; mais il sentit bien qu'il n'était pas le plus fort, et revint nous joindre en rongeant son frein. Depuis ce tems, il ne fit plus de marché, excepté avec des vieilles femmes à qui il achetait un peu de lait ou quelques douzaines d'œufs.

Nous passâmes, dans la matinée du troisième jour, devant un rocher, qui est souvent cité dans le pays, et que l'on nomme *lady Washington*; il est sur la rive droite et s'élève à 150 pieds au-dessus du niveau du fleuve. A compter de cet endroit, les collines s'abaissent par degrés et sont bientôt remplacées par de vastes plaines qui bordent les deux rives de l'Ohio.

Peu de tems après avoir perdu de vue lady Washington, nous eûmes la récréation d'une chasse sur l'eau : trois Kentuckois qui traversaient la rivière dans un batelet, ayant aperçu un daim à la nage, entreprirent de lui barrer le passage. Ayant vu de loin commencer cette chasse, nous entrâmes à la hâte dans notre petit esquif, pour prendre part à ce divertissement. Le daim se dirigeant vers le rivage d'Indiana, nous prîmes nos mesures pour lui en intercepter l'abord ; il se trouva, d'après cette manœuvre, entre les deux bateaux, et assez près du nôtre, pour que nous pussions l'atteindre d'un coup de rame. Notre empressement à nous jeter dans le batelet nous avait fait oublier nos fusils qui auraient été bien certainement la partie essentielle de l'expédition. Le daim se retourna en se sentant frappé, et, par ce mouvement, se rapprocha des Kentuckois ; il en reçut bientôt un autre coup de rame, qui, parti d'une main plus exercée, l'étourdit tout-à-fait. Il revint cependant à lui au bout de quelques secondes, et, réunissant ses forces, il

nagea jusqu'au rivage de Kentucki; mais, épuisé par ses longs efforts et par les deux coups qu'il avait reçus, il ne put aller plus loin, et tomba en atteignant le bord. Un des Kentuckois, s'élançant à terre, lui coupa les deux jarrets : la douleur réveilla l'animal, qui fit un bond terrible, se jeta sur son antagoniste, et le blessa grièvement à la jambe. Les compagnons du blessé coururent à son secours, et l'un d'eux finit le combat en enfonçant son poignard dans la gorge du daim. Pendant ce tems, nous étions aussi arrivés sur le champ de bataille; les Kentuckois nous demandèrent avec arrogance ce que nous voulions : « Une part du daim, dont vous n'auriez pu vous rendre maîtres sans notre secours, répondîmes-nous d'un ton ferme. » Ils nous examinèrent alors tous quatre avec attention, puis jetèrent les yeux vers le grand bateau qui s'approchait rapidement; ils eurent l'air de se consulter, puis enfin nous demandèrent quelle partie du daim nous prétendions avoir : « La moitié, répondîmes-nous; et, de plus, comme nous sommes quatre et que vous n'êtes que trois, nous aurons la langue pour les dames de notre compagnie. » Ils se mirent à découper la venaison sans répondre un mot, et portèrent dans notre esquif ce que nous avions choisi. Je leur donnai quelques dollars, et nous nous séparâmes avec toutes les apparences de la cordialité.

Nous regagnâmes, avec ce renfort de provisions, le *keel-boat*, qui était déjà abondamment pourvu de pigeons et de chair d'ours. Cette dernière nourriture a un goût délicieux, quand l'animal est très-jeune : notre Français n'était pas de cet avis, et avait une très-grande répugnance pour cet aliment, qu'il se contentait toutefois de refuser, sans blâmer l'usage que nous en faisions. Cette réserve était certainement le plus grand effort que l'on puisse attendre d'un voyageur de sa nation.

Le quatrième jour de notre voyage, nous perdîmes une

partie de notre société : deux de nos dames débarquèrent aux Rives-Jaunes, ainsi appelées de la couleur du rivage, qui avait aussi donné ce nom à la ville principale du comté de Davies, qui a pris aujourd'hui celui d'Owensbourg. Elle contient quatre-vingts maisons, un hôtel-de-ville, trois magasins, et une imprimerie; sa distance de Louisville est de cent soixante-dix milles. Depuis cette petite ville jusqu'à l'embouchure de la Rivière-Verte (*Green-River*), les rives de l'Ohio sont bordées de vignes sauvages, qui produisent une grande quantité d'un vin très-dur, mais d'un bouquet agréable, et qui, fait avec soin, et gardé le tems voulu, donnerait un excellent breuvage.

Sur les bords de la Rivière-Verte, il y a plusieurs étangs couverts de bitume, que les habitans recueillent, et dont ils se servent en place d'huile à brûler : le pays fournit aussi beaucoup de salpêtre. A quatre-vingts milles au-dessous d'Owensbourg, nous touchâmes à Henderson, siége de la justice pour le comté de ce nom. On y compte cinq cents habitans et quatre-vingt-dix maisons; quelques-unes sont bien bâties : ce lieu a, cependant, une assez misérable apparence. Entre Owensbourg et Henderson, un grand coude, formé par l'Ohio, alonge beaucoup la route, qui, à vol d'oiseau, ne serait que de vingt milles.

Le sixième jour, au matin, nous arrivâmes au bac du Meunier (*Miller's ferry*), vingt milles au-dessus de l'embouchure du Wabash. La rivière faisant encore, dans cet endroit, un détour considérable, et la navigation étant très-lente, je me déterminai à descendre à terre, avec deux de mes compagnons, pour aller visiter Harmony, établissement de M. Owen, qui est à quinze milles du bac. Nous traversâmes une grande plaine bien cultivée, et où l'on voit beaucoup d'habitations; nous arrivâmes à dix heures à notre destination.

UNE HEURE DE TROP.

Salut ! terre des Kangarous ! paradis des braconniers et purgatoire de l'Angleterre ! Heureuse contrée où le voleur de grands chemins est chargé de leur garde ; où le voleur de moutons se métamorphose en berger ; où le dandy perd ses délicatesses, et gagne lui-même son pain. Nouvelle-Galles du Sud ! pays du larcin et de l'amour ! des filous et de la morale ! de tous les genres de fraudes et des vertus des premiers âges ! fille des prisons et mère des empires ! je te salue !

Dans tout le cours de ma vie, et je ne suis pas un enfant ; pendant, tous mes voyages, je suis maintenant aux antipodes ; jamais je n'ai entendu répéter plus souvent une maxime que celle de la brièveté du tems ; et cependant je n'en connais pas de plus fausse ! J'en appelle à l'expérience de l'espèce humaine tout entière. J'en appelle aux trois cents héritiers de la pairie anglaise, dont des pères goutteux retiennent les honneurs et les domaines ; aux candidats des six cent soixante-huit siéges du Parlement, qui attendent la mort des titulaires actuels, et qui, par impatience et par ennui, se plongent dans l'abîme des sociétés par actions ; aux cinq ou six mille héros à demi-solde qui soupirent après une guerre tardive ; aux cent mille surnuméraires de l'excise qui font des vœux si ardens pour la mort de tous les jaugeurs des trois royaumes ; et, afin de donner plus de force à mon assertion, j'en appelle surtout à ces mortels privilégiés qui ont un revenu annuel de cent à cinq cent mille fr., race infortunée qui se meurt d'indolence et d'ennui dans Bond Street, Saint-James et les Squares (1) !

(1) Quartiers à la mode.

Je sais par expérience tout ce qui manque encore à l'Europe ; quant au tems, je maintiens qu'elle en a plus qu'il ne lui en faut. L'argent s'en va comme le vent ; le Champagne s'épuise encore plus vite ; et l'affection des belles, avec quelle promptitude elle s'évapore ! Tout devient bientôt aussi stagnant, aussi sec que la plupart de nos canaux en été ; mais ce tems que des philosophes nous représentent comme un bien sans prix, je n'en ai, certes, jamais manqué. Non-seulement j'en avais assez pour moi-même, mais j'avais aussi de quoi en donner aux autres. J'y étais naturellement disposé, lorsqu'enfin je m'aperçus que, malgré les raisonnemens très-spécieux dont on m'avait rebattu les oreilles, on ne se souciait pas plus de mon tems superflu que je ne m'en souciais moi-même ; et que, de toutes les choses dont je pouvais disposer, c'était le présent dont on me saurait le moins de gré, et qui serait le moins bien accueilli.

Mais racontons mon histoire ; un simple fait vaut mieux que des milliers de réflexions. La première impression dont je me souvienne est celle de la surabondance de mon tems ; et ce fut le désir de m'en délivrer qui éveilla, pour la première fois, mon intelligence. J'avais toujours une heure de trop, une heure dont je ne savais que faire. Ces évolutions savantes pour éviter mon pédagogue, et qui annonçaient le futur officier général ; cet instinct de naturaliste pour les nids d'oiseaux, qui semblait promettre à mon âge mûr les honneurs de la Société Linnéenne ; la vigueur que je déployais dans le pillage des vergers, et qui pouvait me rendre si propre à devenir plus tard agent de la Compagnie des Indes ; n'étaient, au fond, que des moyens fournis par la nature pour me débarrasser du trésor inappréciable qu'elle m'avait si largement départi.

Cependant, quoique je combattisse l'ennemi par toutes

sortes de moyens, et avec une ardeur que rien ne pouvait décourager, il n'était pas de nature à se laisser vaincre par un enfant, et ce ne fut pas avec les palmes de la victoire que je me présentai à l'Université. Je trouvai à Oxford que la surabondance de ce grand bienfait était reconnue avec une sincérité digne de la candeur anglaise, et combattue avec la dextérité qu'on devait attendre d'une expérience de cinq cents ans. Porto, Xerès, Champagne, jeux de cartes, jeu de billard, boxeurs, femmes complaisantes, nouveaux nœuds à nos cravattes, nouveaux tours à nos maîtres, rien n'était négligé, et tout autre que l'*invincible* aurait succombé sous tant de moyens divers si habilement mis en œuvre; mais le tems restait toujours le maître, et il me dispensait ses trésors avec une libéralité qui aurait dompté un esprit moins résolu que le mien.

Toutefois, je cédai la place, et, laissant à l'Université mes bénédictions et mes dettes, je courus à Londres, comme à la grande place d'armes, le point central d'où l'ennemi commun était exclu par la force combinée, l'esprit et la sagesse d'un million et demi d'hommes. Par malheur, je m'aperçus bientôt que tous ces efforts avaient été impuissans : les cafés, les clubs et les dîners publics; les fleurs, les fruits, les parfums des sociétés d'horticulture; les danses du soir, les répétitions du matin; les déjeuners des dilettanti, avec un Hercule de bronze au centre de la table, parmi les tasses et les tartines, ou quelque Vénus récemment déterrée à Pompéï, nue et noire comme une négresse du Sénégal, mais charmante aux yeux d'un amateur; les promenades dans les nouvelles églises, en attendant l'heure des visites; les réunions du bel esprit; les anathêmes de M. Irving (1); les grâces des danseuses françaises;

(1) NOTE DU TR. Prédicateur véhément, dont les sermons sont suivis par le grand monde. Voyez son portrait dans notre numéro 26.

les routs des duchesses, suivis du jeu et d'un souper pour les élus ; tout fut à pure perte : j'avais toujours une heure de trop ; soixante mortelles minutes, dont chacune me paraissait une heure, et dont je ne savais que faire pour secouer le poids.

« Ye gods, annihilate both space and time,
And make two lovers happy (1) ! »

n'est point assurément une prière très-modeste, et cependant je suis convaincu que la moitié de cette prière est celle que font, chaque jour, plusieurs milliers des personnes les mieux élevées. Quand je commençais à sentir les horreurs de mon mal quotidien, je descendais de suite dans la rue, dans l'idée que les souffrances de mes semblables apporteraient quelque adoucissement aux miennes : maxime fausse, comme presque toutes celles si mal-à-propos vantées de la sagesse collective des nations. Je trouvai, au contraire, que mon mal s'augmentait beaucoup par le contact des autres dandys ; au fond, il eût été aussi sage, pour un malade, de quitter sa chambre pour se renfermer dans un hôpital.

Dans une de mes marches et contremarches sur le pavé de la rue de St.-James, ce *treadmill* (2) des *gentlemen* atteints, ainsi que moi, du malheur de n'avoir rien à faire, je m'arrêtai dans le petit hôtel des Gardes, placé près du grand hôtel des joueurs, comme un enfant sous l'aile de sa mère. Cette heure de trop me coûta trois parties de billard, ma maison de garçon et mille liv. st. Ce prix de soixante minutes me parut un peu fort, et me donna à pen-

(1) « Dieux, anéantissez le tems et l'espace, et rendez deux amans heureux ! »

(2) Espèce de moulin qui sert à la punition des détenus dans les maisons de correction.

ser pendant une semaine ; je réfléchis sur les plaisirs supérieurs et moins dispendieux de courir la ville à cheval ou en calèche ; mais cette heure de trop, cette heure maudite, qui venait me visiter chaque jour avec l'obstination de la nonne de Lewis (1), se présenta encore. Je me promenais languissamment dans la rue du Régent, quand je rencontrai un ancien compagnon d'infortune, qui me prescrivit d'aller à Newmarket (2). Je suivis sa prescription, et je dois convenir que l'heure fatale fut promptement passée ; mais le remède me coûta cher, car j'avais, dans mon avoir, un déficit de dix mille liv. st.

Je revins de Newmarket, comme un malade revient des eaux, c'est-à-dire, guéri de tous mes maux, hors de celui dont j'étais allé chercher le remède. J'avais laissé mon dernier schelling à mes nobles amis ; mais le tems me restait dans tout son luxe, et jamais même je ne m'en étais trouvé davantage. Heureusement chaque maladie a une crise ; lorsque mes promenades dans les rues furent devenues aussi fastidieuses qu'elles avaient d'inconvéniens dans ma nouvelle position ; et que je fus rassasié de la nouveauté d'être fui par toutes mes connaissances, et d'être suivi soigneusement par cette classe respectable, qui, bien différente d'un monde volage, réserve toutes ses attentions pour le jour de l'adversité, je commençai à examiner lequel vaudrait le mieux de combattre mon ennemi, par une immersion dans la Tamise, ou bien en lâchant la détente d'un pistolet. La sollicitude des nouveaux amis dont je viens de parler m'épargna l'embarras du choix : dans la crainte, sans doute, que je ne me plongeasse dans la Tamise, ils me plongèrent dans les prisons du *banc du roi* (3).

(1) La nonne sanglante dans le roman du *Moine*.

(2) Lieu où se font les courses de chevaux ; on sait de quels paris extravagans ces courses sont l'occasion.

(3) Cour de justice.

La vie que j'y menai fut toute nouvelle pour moi : mon habit ne fut plus un objet de mépris : mes fautes furent considérées comme des prouesses ; et les portes qui me séparaient du monde me séparaient également d'importuns créanciers. Là aussi, mon caractère naturellement sociable trouva amplement à se satisfaire ; car, à ma grande surprise, j'y rencontrai les deux tiers de mes plus brillantes relations. Par malheur, mon implacable ennemi, en dépit des verrous et des grilles, parvint à pénétrer dans la place ; malgré tous les avantages et les agrémens du lieu, je m'étais déjà surpris à bâiller, quand on m'annonça que j'étais redevenu libre.

Ma bonne fortune me ménageait, à ma rentrée dans le monde, une grande surprise. Lorsque je commençai à me produire dans les rues, je m'aperçus que toutes mes anciennes connaissances paraissaient aveugles, quand je passais près d'elles : j'eus la sottise de m'en irriter, comme si cela n'était pas dans l'ordre. Mais, un matin, un coup fut frappé à ma porte avec une vigueur qui annonçait une duchesse ou un procureur en exercice : ce fut un procureur qui entra. Je n'avais rien à craindre ; car un homme à qui personne ne voudrait faire crédit ne peut pas avoir de dettes : pour la première fois de ma vie, je considérai un procureur sans pâlir. Les communications qu'il avait à me faire étaient fort satisfaisantes : un vieil oncle, qui, à force de lésiner, était parvenu à amasser cinquante mille liv. st., la seule chose qu'on pût raisonnablement attendre de lui, de même que d'autres avares, s'était à peu près laissé mourir de faim, à côté de ses coffres. Presque au moment d'expirer, il écrivit une disposition pour me déshériter, et prescrire que la totalité de son avoir fût employée à l'acquittement de la dette publique. Heureusement pour moi, son encre, que, par économie, il ne renouvelait presque jamais, était si bourbeuse, que son acte fut jugé illisible et nul, mal-

gré tous les efforts de l'avocat de la trésorerie. La nouvelle de ma bonne fortune fut publiée dans les journaux, et, à ma première sortie, j'eus la satisfaction additionnelle de voir cesser tout-à-coup la cécité de mes anciens amis.

Mais, si le *post equitem sedet atra cura* était déjà un fait notoire du tems d'Auguste, comment espérer d'y échapper en cabriolet, sous le règne de Georges IV? Mon heure fatale, mon heure de trop, se représenta dès la première semaine : un soir, à jamais mémorable, je la vis venir, précisément comme je tournais le coin de Piccadilly; la fuite était inutile, et je me réfugiai dans ce commode asile construit à gauche de la rue St.-James, et qui depuis a été converti en palais. Cette fois, je battis enfin l'ennemi; car, pendant tout le jour et toute la nuit, je ne fis aucune attention au tems. Lorsque je sortis et que je me trouvai à l'air, je reconnus que je m'étais délivré du fardeau des trois quarts de mon héritage. Dans une semblable occurrence, un esprit faible n'aurait pensé qu'à garantir et conserver le reste, il aurait maudit les cartes; mais le mien était d'une trempe plus élevée, et je ne songeai qu'à la vengeance. Je le goûtai, ce plaisir des dieux, et je ruinai ceux qui avaient commencé par me gagner : au bout de six mois, ils eurent, à leur tour, la satisfaction de me voir à peu près réduit à l'aumône.

Je tombai dans le désespoir, et on me jugea dangereux : je confirmai moi-même cette supposition, en défiant un noble lord, qui avait été un des plus adroits à me dépouiller. Sa vie était d'un trop grand prix pour sa patrie, ou pour lui-même, pour qu'il pût consentir à se mesurer avec un homme dont l'existence n'importait à personne au monde, et, par patriotisme, ou par crainte d'être tué, il refusa mon cartel. Je devins furieux, et je me disposais à écrire, sous la forme d'un placard, que l'héritier de la noble maison de *** était un lâche et un escroc, quand je

reçus, par la petite poste, une commission d'enseigne dans un régiment qui servait dans la Péninsule, et, en même tems, l'ordre de rejoindre de suite. Je vis, dans cette affaire, une preuve incontestable de la sollicitude que j'inspirais à mon noble ennemi, et je calculai qu'à tout prendre un élégant uniforme et les plaisirs du commandement valaient bien la chance que je courais d'être poursuivi judiciairement pour avoir troublé la paix du roi. Ma promotion fut annoncée dans la gazette. Vêtu de mon uniforme, je me regardai à loisir dans ma glace, et j'écrivis ma dernière lettre à ma dernière maîtresse.

La malle de Porthsmouth devait partir à huit heures du soir : j'avais une heure à employer, et je fus me promener dans la rue. Je rencontrai un ancien camarade, d'une humeur facile et cordiale, aussi embarrassé de cette heure que moi-même. Une averse nous força de nous abriter ; à travers une petite porte de la maison où nous nous étions réfugiés, nous entendîmes le bruit des dés. Nous ne pouvions pas, en conscience, rester transis en dehors ; nous entrâmes, nous nous mîmes à jouer, et le sort me favorisa. Dans une demi-heure, je gagnai mille liv. st. ; il y eût eu de la sottise à arrêter le torrent de la fortune, pour une misérable place d'enseigne : je continuai à jouer, et je gagnai encore. La pendule sonna huit heures ; ces huit battemens me firent éprouver un frémissement involontaire. J'ignore si cela porta du trouble dans mes nerfs et dans ma tête ; mais, dès ce moment, la veine changea : les pertes alternèrent avec les bénéfices. On apporta des vins capiteux : dans l'état d'excitement où j'étais, ils me montèrent de suite au cerveau ; je commençai à jouer comme un furieux, sans penser aux conséquences. La table était couverte d'or ; les chances variées d'une fortune inégale le firent d'abord passer dans mes mains ; et ensuite, de mes mains, dans celles des autres, avec tout mon avoir. Je de-

vins tout-à-fait frénétique ; mes yeux étaient éblouis, mon cerveau était en feu. Je dansai, je chantai, je poussai alternativement des cris de joie et de désespoir. Comment cela finit-il ? je l'ignore ; je sais seulement que je me trouvai, le lendemain, dans une salle basse et étroite, qui ne recevait le jour que d'une petite fenêtre placée en haut de la pièce, et défendue par des barreaux. Il n'y avait, dans cette pièce, d'autre mobilier qu'un misérable châssis en planches, sur lequel j'étais étendu, à la fois épuisé de fatigue et brûlé par la fièvre, comme un malheureux sur le chevalet du tortionnaire.

De cette couche de désespoir, je fus conduit en présence du magistrat, pour apprendre que, dans la mêlée de la nuit précédente, j'avais accusé mon compagnon de tricher ; que je l'en avais convaincu, en montrant que les dés étaient pipés ; et qu'ensuite je l'avais tellement battu, que son rétablissement était douteux. Il paraît que ce misérable, dont la physionomie m'inspirait de la confiance, instruit de ma promotion par la gazette, me guettait pour me dépouiller avant mon départ. Il mourut, et je fus condamné à une déportation de sept ans.

Heureuse sentence ! A mon arrivée à la Nouvelle-Galles, je fus jugé un parfait gentleman, c'est-à-dire propre à rien, si ce n'est à un travail de manœuvre. Heureux travail ! Dès six heures du matin, jusqu'à six heures du soir, j'ai la bêche ou la charrue dans les mains : je fends les arbres, je perce les rochers ; je n'ai pas un moment à perdre. Mon appétit, qui jadis rebutait sur la venaison, est excité par le bœuf ; je bois l'eau de la source avec plus de plaisir que je ne buvais le Champagne. Le sommeil, qui me fuyait sur un lit parisien de cent cinquante guinées, vient me trouver sur la paille de ma chaumière, plus douce que l'édredon. Je cours maintenant aussi vite que mes jumens de Newmarket ; je puis terrasser un buffle, et, en plein champ, arrêter

un kangarou par la queue. La santé, la vigueur, l'appétit, sont des choses qui surabondent chez moi; il n'y a que du tems de trop que je n'ai pas. Mon bannissement expire demain; mais jamais je ne traverserai la mer : cette contrée est devenue ma patrie. Depuis que j'y ai mis le pied, je ne me suis pas surpris un seul instant à bâiller. Dans ce pays, d'une vie forte et substantielle, le spectre qui a flétri toute ma jeunesse n'oserait pas se présenter : *l'heure de trop* n'existe plus.

(*London Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Génération et voyages des anguilles.—Un des hommes qui ont le plus accéléré de nos jours les progrès des sciences chimiques, et dont le nom doit être placé à côté de celui deGay-Lussac et de Berzelius, Sir Humphrey Davy, trouve, dans les plaisirs de la pêche à la ligne, un délassement à ses graves travaux. Mais les délassemens d'un esprit actif et supérieur ne peuvent jamais consister dans une inaction complète. La pêche a été, pour ce génie observat eur, une occasion d'étudier les mœurs et les habitudes des poissons qui vivent dans les eaux de la Grande-Bretagne. Il a recueilli ces observations dans un *Traité de la pêche à la ligne*, qu'il vient de publier; traité sans prétention, auquel Sir Humphrey a donné une forme légère et spirituelle, mais qui n'en contient pas moins des renseignemens précieux pour la science. Nous en extrairons ce qui est relatif aux anguilles, qui, jusqu'à ce jour, ont été très-imparfaitement étudiées.

Depuis Aristote jusqu'à nos jours, des naturalistes du premier ordre ont fait d'inutiles efforts pour dévoiler la mystérieuse génération des anguilles : la nature a, sans doute, réservé cette découverte pour un siècle pourvu de moyens d'observation qui nous manquent encore. Lacépède affirme que ces poissons sont vivipares, mais il s'en

faut bien que cette assertion soit assez prouvée par les raisonnemens de cet écrivain célèbre; on est même surpris qu'un savant tel que lui ait pu s'en contenter.

On a la certitude que les anguilles font deux voyages; qu'elles suivent le cours des rivières, et qu'elles les remontent ensuite; qu'elles entrent dans la mer et qu'elles en sortent. Au printems et en été, elles quittent les eaux salées et vont chercher les eaux douces; en automne et au commencement de l'hiver, elles reviennent à leur première habitation. Mais qui donc dirige l'instinct de ces jeunes poissons, de deux pouces et demi de long tout au plus, et trace leur route vers les lieux où ils trouvent une nourriture abondante et si profitable qu'à leur retour ils atteignent quelquefois quatre pieds de long, et pèsent jusqu'à vingt livres? Il y a lieu de croire que toutes les anguilles que l'on trouve dans les eaux douces viennent de la mer. Au mois d'avril, elles sont par millions dans les rivières qu'elles remontent: leur passage dure plus ou moins, et se prolonge quelquefois jusqu'au commencement du mois d'août, comme Sir Humphrey Davy l'observa en Irlande, en 1823. A la fin de juillet, l'observateur était à Bally-Shannon. L'été avait été froid et tardif; les eaux de la rivière étaient très-hautes depuis un mois: son embouchure fourmillait de petites anguilles de la longueur du doigt, dont le nombre était si prodigieux qu'elles donnaient aux eaux une teinte noirâtre. On les voyait faire tous leurs efforts pour remonter la chute en serpentant sur les rochers humides. Elles périssent par milliers, mais celles qui viennent par derrière passent sur les cadavres de ces premières victimes des fatigues du voyage; il semble même que les pertes multipliées de l'héroïque avant-garde ouvrent, au corps d'armée, une route plus facile. Les roches couvertes de mousse leur donnent aussi les points d'appui nécessaires pour franchir certains passages difficiles. La

force de ces petits animaux est surprenante, car ils parviennent jusqu'au lac Erne, par le Shannon, et au lac Neagh, par le Bann. Il paraît même qu'ils parcourent l'immense longueur du cours du Rhin, et qu'ils franchissent la fameuse cataracte de ce fleuve, près de Schaffhouse; car le lac de Constance est plein d'anguilles de la plus grande taille.

Il y a des anguilles dans le lac de Neuchâtel, dont la communication avec le Rhin n'est pas impraticable pour ces poissons; mais on n'en trouve point dans le lac de Genève, sans doute à cause que la *perte du Rhône*, c'est-à-dire son passage sous des roches calcaires, est un obstacle insurmontable, et que ces petits animaux ne trouvent point, dans le canal souterrain, les roches mousseuses qui peuvent seules les aider à surmonter la vitesse du courant. La Mer Noire n'envoie point, par le Danube, des anguilles aux lacs, étangs et masses d'eaux stagnantes que l'on trouve en si grand nombre dans le bassin de ce fleuve: cependant quelques-unes de ces pièces d'eau nourrissent une prodigieuse quantité de ces poissons; mais rien ne constate qu'ils y soient nés; on est même fondé à penser le contraire; car on n'y voit point de très-petites anguilles: celles du premier âge y manquent tout-à-fait. Quoique cette espèce soit trop intéressante pour qu'elle ait échappé nulle part aux observations des pêcheurs et des naturalistes, on ne sait pas encore ce qui a pu l'exiler de la Mer Noire, puisqu'elle fréquente la Méditerranée; pourquoi le Danube et ses affluens en sont privés, et forment ainsi une singulière exception parmi les fleuves de l'Europe. On n'est pas plus avancé, relativement aux causes qui déterminent les jeunes anguilles à quitter la mer, à la fuir, pour ainsi dire, et à rechercher les eaux douces avec tant d'empressement. Il ne suffit point d'indiquer vaguement la chaleur, la légèreté de ces eaux, l'abondance des insectes, etc.;

le mode d'action de ces causes, s'il faut les admettre, serait la seule explication raisonnable de ces mystérieux déplacemens, et c'est précisément cette connaissance qui nous manque. Le mot *instinct* n'explique rien, ne donne aucune idée : on n'accordera pas sans doute, à des poissons nés depuis quelques jours, une prévoyance, une *divination* que l'intelligence humaine ne peut atteindre. Lorsque Buffon a dit que l'*instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, et, pour ainsi dire, plus inné*, il a tracé à la philosophie de l'histoire naturelle la route qu'elle doit suivre pour arriver, s'il est possible, à la connaissance du phénomène physiologique dont nous n'avons, jusqu'à présent, que le nom, sans pouvoir y attacher un sens exact.

Des observations de M. J. Couch, insérées dans les *Transactions de la Société Linnéenne*, nous apprennent que les anguilles naissent en mer, dans l'espace parcouru par le flot. « Ce que j'ai observé moi-même ne contredit point cet observateur, dit Sir Humphrey Davy : c'est effectivement sur cet espace que j'ai vu d'innombrables bandes de jeunes anguilles s'efforcer de remonter des ruisseaux, des rivières, attirés sans doute par la chaleur des eaux, car c'était au printems. Mais lorsque le froid a pénétré jusqu'au fond de ces rivières, vers la fin de l'automne, les plus robustes de ces émigrans reviennent à la mer natale; les autres s'enfoncent dans la vase ou dans le sable, et ils y passent l'hiver, réunis quelquefois en masse compactes, et d'un volume considérable. »

Les anciens écrivains ont ajouté foi à des contes populaires, ou commis de graves erreurs au sujet des voyages des anguilles. Ainsi, par exemple, le docteur Plot raconte gravement, dans son histoire du Staffordshire, que les anguilles attendent la nuit pour traverser des prairies, et passer d'un étang à un autre. Dans les *Transactions philosophiques* de l'année 1747, M. Arderon rapporte que

l'on avait vu à Norwich de petites anguilles grimper sur les portes busquées d'une écluse, et franchir, par cet expédient, une hauteur de six pieds, pour gagner le bief supérieur. L'auteur ajoute qu'en sortant de l'eau, et en commençant à se mouvoir sur une surface sèche, les anguilles firent une sorte de halte, comme pour donner le tems à leur enduit muqueux de s'épaissir jusqu'à une consistance glutineuse, et qu'ensuite elles grimpèrent avec beaucoup de facilité. Il faut remarquer, relativement à ce fait, que la peau des anguilles n'est pas aussi glissante qu'on l'imagine; on sait que Lewenhoeck y a découvert, au moyen du microscope, des écailles comparables à celles des serpens, et disposées de la même manière.

« Les anguilles qui sortent de la mer pour gagner les eaux douces ne sont pas toutes de la même taille, dit encore Sir Humphrey; mais je ne crois pas qu'elles entreprennent ce voyage, lorsqu'elles ont atteint un pied de longueur : le plus grand nombre des émigrantes n'excède point la longueur de quatre pouces. C'est dans les eaux douces qu'elles sont le mieux nourries, qu'elles peuvent croître et s'engraisser en peu de tems. Les petites rivières leur sont plus favorables que les grandes, et, dans les lacs, elles atteignent quelquefois la grosseur du bras, et même de la jambe de l'homme. Toutes celles de cette taille s'efforcent de retourner à la mer, en octobre ou novembre. On n'a rien de précis sur le tems qu'exige leur croissance : il varie, sans doute, suivant la nourriture que ces poissons peuvent trouver. Bloch pense qu'ils croissent lentement, et vivent long-tems; il cite des exemples d'anguilles que l'on a pêchées tous les ans, dans le même étang, pendant quinze années consécutives.

» Les grosses anguilles qui rentrent dans la mer pour y terminer leur carrière sont probablement confondues avec les congres, dont le poids varie entre quelques onces

et un quintal : la couleur de ces poissons varie aussi ; mais ils sont, en général, moins noirs que les anguilles. Cependant on en trouve, dans quelques parages de l'Océan, des variétés dont la couleur est plus foncée. On ne dit point que les organes de la respiration soient conformés de la même manière dans ces deux espèces ; mais ce qu'elles ont de commun, ce sont des franges autour de la vessie, organes qui sont regardés comme des ovaires. Sir E. Home pense que les congres et les anguilles sont hermaphrodites, et il expose quelques faits anatomiques en faveur de son opinion ; mais il ne parvient point à convaincre ses lecteurs, de manière que cette question ne peut être éclaircie que par de nouvelles dissections, et l'analyse chimique de ce que l'on considère comme les organes de la génération. Si les franges dont il s'agit sont effectivement des ovaires, chaque femelle n'en contiendrait pas moins de 10,000, ce qui éloignerait l'idée que ces poissons soient vivipares. S'ils sont ovipares, il est probable que les œufs sont disposés dans des fosses assez profondes pour que le froid ne puisse les atteindre : en ceci, les expériences deviennent praticables, principalement sur les côtes de la Méditerranée. Il est vraisemblable que l'anguille ne fréquente point les mers polaires, où la température est constamment trop basse pour qu'elle puisse s'y plaire, et même y vivre. On ne la trouve point dans le Volga : elle n'est donc point non plus dans la mer Caspienne. C'est peut-être parce que les eaux de cette mer n'ont pas assez de profondeur, non plus que celles de la Mer Noire, et que la température y est trop abaissée pendant l'hiver. En effet, c'est pendant cette saison que les anguilles doivent naître, pour être en état de faire, au printems suivant, leur voyage dans les fleuves. Les observations anatomiques devraient être entreprises en

novembre, décembre et janvier. « J'ai ouvert, dit Sir Humphrey, une anguille au mois de décembre ; mais je manquais de moyens de faire des observations microscopiques et des analyses chimiques. J'espère que cet intéressant problème excitera de nouveau la curiosité des savans, et qu'ils s'y appliqueront avec tous les moyens nécessaires pour arriver à une solution. »

Observations sur l'histoire naturelle du poisson nommé saumoneau. — L'ouvrage dont nous venons d'extraire ces observations sur les anguilles en contient aussi d'intéressantes sur le poisson nommé saumoneau. « Je pense, dit Sir Humphrey Davy, que ce poisson qui fréquente tous les fleuves de la Grande-Bretagne n'est point ce que son nom signifie, mais une espèce distincte. Toutefois son histoire est encore si obscure, que je n'ose rien affirmer sur ce qui le concerne. Je l'ai vu dans les rivières du pays de Galles et du Herefordshire, où l'on assure, d'après des témoignages imposans, qu'il est le produit d'une alliance entre la truite et le saumon : et, dans le fait, on ne le trouve que dans les courans habités aussi par ces deux espèces, soit constamment, soit pendant une saison. Je crois cependant que, s'il est, en effet, le résultat d'un mélange d'espèces, c'est de la truite de mer et de celle des ruisseaux qu'il provient. Dans une petite rivière qui tombe dans le May, près de Ballina, en Irlande, je pris en octobre un grand nombre de petites truites de mer, du poids d'une demi-livre, toutes mâles : et quand même on supposerait que les femelles produites en même tems que cette bande masculine avaient déjà gagné la mer, il n'en serait pas moins vrai que ces mâles, dont les organes étaient complètement développés et capables de leurs fonc-

tions, pouvaient très-bien avoir fécondé les œufs des truites communes. Les analogies entre cette espèce et celle de mer sont si remarquables, qu'une alliance entre elles est, non-seulement possible, mais très-probable : mais, dans ce cas, pourquoi les métis n'atteindraient-ils jamais la grandeur des espèces originaires ? Quel obstacle s'opposerait à leur accroissement? Cette excessive diminution serait-elle le résultat nécessaire, le *caractère* d'une imparfaite fécondation? Peut-être aussi cette réduction de volume ne tient-elle qu'au défaut de nourriture suffisante, comme on l'observe dans toutes les espèces de poissons : les prétendus saumoneau sont, quelque tems après leur naissance, en nombre si prodigieux, que les rivières ne peuvent leur procurer les alimens dont ils ont besoin. »

L'eau est-elle colorée ? — Il ne dépend point de nous de connaître, par des expériences en grand, la couleur de l'eau pure des chimistes : ce liquide, s'il n'est pas une abstraction purement théorique, ne peut être obtenu qu'en très-petite quantité, et sa grande transparence ne laisse apercevoir la couleur, s'il y en a une, que sur de très-grandes masses. Il faut donc sortir des laboratoires, et chercher, parmi les eaux *naturelles*, celles que l'on peut considérer comme les plus pures qui soient à la portée de nos observations.

Sir H. Davy pense que l'eau des glaciers doit avoir toutes les propriétés de l'eau distillée la plus pure. « Elle provient, dit-il, des neiges accumulées sur les hautes montagnes; ces neiges sont tombées d'une région atmosphérique encore plus élevée, où les émanations terrestres ne peuvent atteindre. On peut cependant rencontrer, au-des-

sus des glaciers, quelques humbles végétaux, tels que des lichens, des mousses; quelquefois même la neige est colorée: mais ces phénomènes sont très-rares, et leur influence sur la nature de l'eau des glaciers ne peut être sensible. On sait d'ailleurs que la congélation sépare de l'eau les sels et les gaz qu'elle tenait en dissolution.

» J'ai soumis à diverses épreuves les eaux de plusieurs glaciers des Alpes, et j'ai reconnu, dit M. Davy, qu'elles sont absolument de même nature. Je les regarde donc comme les eaux les plus pures que l'on puisse observer sur la terre, et c'est de celles-là seulement que je vais parler. Lorsqu'elles sont en très-grande masse, leur couleur est d'un bel azur, dont l'intensité est en raison de l'épaisseur de la masse. Je ne m'occupe, en ce moment, que de leur couleur, sans rechercher la cause de leur insipidité, et sans m'arrêter à aucune autre qualité physique ou chimique. En général, si on examine les lacs et les grandes masses d'eau dans les hautes montagnes, on verra cette brillante couleur bleue; le capitaine Parry a observé que les glaces des mers polaires ont aussi la même teinte. Si les lacs sont dans des lieux qui ne repoussent point la végétation, le bleu des eaux prend une nuance verdâtre, à mesure que les plantes s'emparent du pays, et, sans doute, aussi des eaux : une teinte jaune plus interne, se mêlant à l'azur des eaux, les rend de plus en plus vertes, et leur fait prendre, à la fin, une nuance jaunâtre.

» Ainsi, par exemple, le lac de Genève, dont le bassin est principalement rempli par les eaux du Rhône, qui descend des glaciers, est bleu. A sa sortie le Rhône est de la même couleur, et il en retient quelque chose jusqu'à sa jonction avec la Saône, qui le fait passer au vert. Le lac de Morat, dont les eaux ne viennent que d'une hau-

teur où la végétation couvre le sol, e.t d'un beau vert. Cette observation est pleinement confirmée par celle que je fis, en 1815, sur une suite de petits lacs, entre Inspruck et Stuttgard. Lorsque je vis la plus élevée de ces pièces d'eau, elle était remplie par l'écoulement d'un glacier, et d'une teinte bleue : elle était la source d'un petit ruisseau qui alimentait un autre lac, où quelques gros pins avaient été précipités par un orage ; les eaux de celui-ci avaient déjà une teinte de vert. Un troisième lac était encore plus encombré d'arbres tombés et de diverses matières végétales : ses eaux avaient pris une couleur d'herbes flétries. C'était en mars 1815 que j'avais fait ces observations : je revis les mêmes lieux douze ans plus tard, mais vers la fin de l'été. L'aspect des lacs avait changé : le second était débarrassé des arbres que j'y avais vus ; des pierres et du gravier, entraînés par une avalanche, ou charriés par les torrens, l'avaient comblé en partie : il présentait, à peu de chose près, les mêmes apparences que le premier lac, et ses eaux avaient la même teinte bleue. Le troisième seulement contenait encore quelques débris de végétaux, et ses eaux étaient d'un bleu verdâtre. Ces trois pièces d'eau, disposées en gradins, n'occupent pas plus d'un mille en longueur.

» Les mêmes observations sont applicables aux eaux de l'Écosse et de l'Irlande qui sont ou d'un bleu pur ou d'un bleu verdâtre, lorsqu'elles coulent de sources qui n'ont pu les altérer, ou qu'elles n'ont été en contact qu'avec une quantité extrêmement petite de matière végétale. Dans les autres circonstances, le bleu disparaît plus ou moins, et le jaune ou le brun modifient de plus en plus la couleur des eaux. Quelquefois, ce sont des substances minérales qui sont la cause de ces changemens : ainsi, par exemple,

des courans sont teints en vert ou en jaune par des dépôts ferrugineux. La chaux peut aussi produire cet effet, lorsqu'elle est elle-même colorée par quelque autre matière.

» Il est très-probable que le *vert de mer*, cette belle couleur de l'Océan, est le résultat d'une légère dissolution de matières végétales, et peut-être aussi de deux autres principes, l'iode et le brome, qui contiennent une certaine quantité de matière animale, si même ils ne sont pas l'un des produits de la décomposition des animaux marins. On sait que ces deux substances colorent en jaune leurs dissolutions dans l'eau distillée : ainsi, lorsqu'elles sont en petite quantité dans les eaux de la mer, naturellement bleues, elles leur donnent une teinte de vert.

» Je fis, il y a quelques années, une expérience qui confirme cette explication. Je visitais le grand glacier nommé la Mer de Glace, au pied du Mont-Blanc : j'avais sur moi un flacon d'iode, substance dont la découverte était alors récente. On sait que les glaciers des Alpes ont çà et là des bassins remplis d'eau bleuâtre. Je versai de l'iode dans l'une des plus petites flaques d'eau que je trouvai : je hâtai la dissolution, ou simplement le mélange, en agitant l'eau avec mon battoir ; et, en variant les doses, je vis paraître successivement le vert, le vert jaunâtre et enfin le jaune. Je suis loin de regarder cette expérience comme concluante, et de convertir mes conjectures en théorie; mais on sait que la neige est une eau pure cristallisée, et qu'elle paraît bleue, lorsque nous la voyons par une lumière qui l'a traversée. J'ai souvent admiré cette belle couleur bleue dans les crevasses des neiges les plus froides, accumulées pendant les hivers les plus rudes : elle est absolument la même que celle des glaciers de la Suisse, et de la voûte de glace sous laquelle l'Arche

s'est ouvert un passage pour sortir de la vallée de Chamouny. »

Particules contenues dans le pollen des plantes, et de l'existence générale des molécules actives dans les corps organiques et inorganiques. — Dans un mémoire publié en 1826, M. Brown avait démontré que, dans les plantes, le sommet de l'ovaire, dans lequel l'embryon doit se développer en partie, est toujours amené en contact avec l'extrémité des canaux de la fécondation, quels qu'ils soient, lorsque la fécondation a lieu. Depuis il a continué ses recherches sur le même point, et, d'observations en observations, il a été amené à des résultats qu'il était loin de prévoir en commençant. Ce fut sur le pollen non mûri du *clarkia pulchella* qu'il fit ses premières recherches : ce pollen lui parut composé de petits corpuscules qui varient depuis 1/4,000 jusqu'à 1/5,000 de pouce en longueur, de forme presque cylindrique, et dont les extrémités sont à peu près aplaties. En les examinant lorsqu'ils étaient plongés dans l'eau, il y remarqua un mouvement qui ne consistait pas seulement en un changement de place dans le liquide, mais aussi dans un changement de forme de la molécule elle-même. L'un des côtés présentait successivement une contraction ou courbure vers le milieu, tandis que le côté opposé offrait une contraction ou une concavité correspondante : de tems en tems, la molécule tournait sur son axe le plus long. M. Brown s'assura que ces mouvemens ne pouvaient dépendre ni de courans dans le fluide, ni de son évaporation.

Le pollen de la même plante, pris après l'ouverture des antennes, offrit des molécules actives moins nombreuses, plus petites, de forme sphérique, avec des mouvemens oscillatoires très-rapides.

En étendant ses observations à beaucoup d'autres plantes de la même famille, il retrouva toujours deux espèces de molécules actives, les unes sphériques, les autres cylindriques.

Le pollen de quelques familles différentes, et surtout des graminées, est renfermé dans une membrane si mince et si transparente, que l'on peut apercevoir, à travers cette membrane, le mouvement des plus grosses molécules dans les grains les plus larges.

Ayant trouvé les mêmes phénomènes dans toutes les plantes vivantes qu'il observa, il fut conduit à examiner si cette propriété subsiste après la mort de la plante, et pendant combien de tems elle est conservée.

Dans les plantes sèches, ou qui sont restées durant quelques jours seulement plongées dans l'esprit de vin, il trouva le mouvement aussi évident que celui des plantes vivantes.

Des échantillons de plantes séchées et conservées dans des herbiers, les uns depuis plus de vingt ans, les autres depuis près de cent ans, ont présenté les petites molécules sphériques en très-grand nombre et dans un mouvement évident; mais le mouvement des plus grosses était souvent moins manifeste, ou même nul. Il crut dès-lors avoir trouvé un caractère spécifique du pollen, et voulut s'en servir aussitôt pour constater si certaines familles, telles que les mousses, les lichens, etc., ne possèdent pas, comme on le prétend, d'organes sexuels. L'urne ou l'ovaire des mousses, recueillies depuis plus de cent ans, lui offrit des molécules très-actives, mais dont il observa aussi de très-grandes quantités dans le détritus des feuilles floréales, et même dans tout le reste de la plante. De ce fait il arriva bientôt à un autre; c'est qu'on retrouve ces molécules actives dans toutes les parties de toutes les plantes: il modifia,

en conséquence, sa première opinion, en considérant ces molécules comme les parties élémentaires ou constituantes des corps organiques admises par Buffon et Needham, plus tard par Muller, et dernièrement par M. Milne Edwards, qui a fait revivre cette doctrine, en s'étayant de nouvelles preuves. Il pense qu'il pourrait trouver ces molécules dans tous les corps organiques, et, en effet, il constate leur existence dans les divers tissus animaux ou végétaux, morts ou vivans. Ces recherches furent étendues à toutes les substances d'origine végétale, et même jusqu'au charbon, qui en présentait beaucoup. C'est ainsi qu'il constate que la poussière ou la suie qui se dépose, en si grande quantité, à Londres, sur tous les corps, est entièrement composée de ces molécules.

Ayant soumis à son observation des bois pétrifiés, M. Brown y trouva les molécules actives en si grande quantité, que beaucoup devaient appartenir à la pierre elle-même, et non au bois. Il examina alors avec beaucoup de soin divers corps minéraux, tels que des fragmens de roches primitives et secondaires de granit, de marbre, de grès, etc., beaucoup de métaux, en un mot, tous les minéraux qu'il put réduire en poudre assez fine pour rester suspendue pendant quelque tems dans l'eau : dans quelques cas, principalement dans les cristaux à base de silice, la masse entière du corps semblait en être entièrement composée.

Dans beaucoup de substances, surtout dans celles de structure fibreuse, comme l'asbeste, la géolite, etc., il y avait, outre les molécules sphériques, d'autres corpuscules semblables à de courtes fibres, dont le diamètre transversal n'excédait pas celui des molécules dont ils semblaient être la combinaison primaire : ces fibres, lorsqu'elles étaient de longueur à ne pas paraître composées

de plus de quatre ou cinq molécules, et surtout lorsqu'elles n'étaient formées que de deux ou trois, faisaient des mouvemens presque aussi rapides que ceux de la molécule simple elle-même, et qui, au milieu de directions très-variées, prenaient souvent la forme vermiculaire.

Quelques autres corps, qui n'avaient pas cette structure fibrillaire, présentaient de petites masses qu'on eût dit composées de petites molécules dont elles semblaient être des combinaisons primaires; leurs mouvemens étaient aussi rapides que ceux des molécules simples, et se faisaient ordinairement dans le sens de leur axe le plus long. Ils affectaient surtout la forme d'un ovale. Ces petits corps sont très-nombreux et très-actifs dans l'arsenic blanc.

L'auteur voulut ensuite s'assurer si la mobilité des particules contenues dans les corps organiques était modifiée par l'emploi d'une forte chaleur. Diverses substances, examinées au moment même où elles venaient d'être soumises à un feu très-fort, offrirent la même activité dans leurs molécules qu'avant l'application de la chaleur.

Quelques-uns des corps végétaux, chauffés, ou plutôt brûlés de cette manière, présentèrent, outre des molécules isolées, des combinaisons primaires ou des fibriles avec des contractions transverses, correspondant au nombre des molécules dont elles étaient composées. Lorsque ces fibriles n'étaient composées que de quatre ou cinq molécules, elles se comportaient exactement comme celles des corps minéraux dont on a parlé ci-dessus; mais, si elles étaient plus longues, quoique avec un diamètre différent, elles étaient sans mouvement. La substance qui a fourni le plus de ces fibriles actives, c'est la membrane qui se trouve entre la peau et les muscles de la morue, surtout après qu'elle a été coagulée par la chaleur.

La poussière fine que l'on trouve à la face inférieure des

feuilles de quelques fougères est entièrement composée de molécules simples réunies souvent en fibriles et douée de mouvemens très-rapides.

La forme de ces molécules a toujours paru sphérique à M. Brown : quand une forme différente s'est présentée, elle était toujours due à la réunion de plusieurs. Pour constater l'uniformité et pour connaître la grandeur absolue des molécules des divers corps qu'il examinait, M. Brown employait un micromètre divisé en cinq millièmes de pouces, et dont les lignes étaient très-visibles ; il a fait usage aussi, mais rarement, d'un micromètre divisé en dix millièmes de pouces. Après un grand nombre d'expériences répétées sur les corps les plus variés et dans des circonstances plus ou moins favorables, le volume de ces molécules sphériques a paru varier de 1/15,000 à 1/20,000 de pouce.

Dans l'état actuel de la science sur ce point, il est encore impossible de hasarder aucune conjecture sur ces molécules douées d'activité, et qui se retrouvent si abondamment dans les corps inorganiques aussi bien que dans les corps organiques.

De l'apparence lumineuse de l'Océan. — Le lieutenant Ingells rapporte que, souvent en se baignant la nuit, dans la mer, il avait remarqué et admiré les feux brillans qui semblent en jaillir lorsqu'elle est agitée ; mais les milliards de corps qui fournissaient ces éclairs lumineux, étaient également invisibles et impalpables pour lui. « Une fois cependant, dit-il, je crus m'être frappé le bras contre une petite masse molle d'où jaillit aussitôt un jet de flammes de deux ou trois pouces de diamètre. Ce fut en vain que je cherchai à m'en emparer : elle échappait à tous mes efforts ; car elle devenait invisible à

l'instant même où, par le contact de ma main, elle était devenue lumineuse. Le même fait se présenta dans la suite à moi à plusieurs reprises : comme je l'observai avec toute l'attention que pouvait m'inspirer ce phénomène singulier, je ne tardai pas à reconnaître que j'éprouvais une sensation de chaleur toutes les fois que je touchais l'un de ces corps; sachant néanmoins combien j'étais exposé à me laisser induire en erreur par l'association presque irrésistible dans l'esprit de l'idée de chaleur à celle de lumière. Mais un jour que je frappai un de ces corps plus volumineux que les autres, j'acquis la conviction intime que ce n'était point une illusion; la sensation ayant été, dans ce cas, parfaitement distincte, agréable, et ayant duré pendant une minute ou deux après le toucher.

» J'avais long-tems auparavant remarqué les masses d'œufs de poisson que la marée apporte et dépose sur le rivage : ce n'est d'abord qu'une masse d'une gelée transparente; bientôt, lorsqu'il a éprouvé l'influence de la chaleur solaire, l'œuf présente un petit point opaque près du centre; ensuite on voit se dessiner, autour de ce point, un cercle rouge de la couleur du sang artériel; puis on sent une espèce de pulsation irrégulière, accompagnée du développement de certaines fibres blanches contractiles et de l'extension de plusieurs grosses lignes rouges dans des directions radiées et partant du point central opaque. Plus tard on voit paraître un point noir qui devient une tête bien formée, et enfin j'ai vu la marée chasser de cette masse l'animal parfait qui paraissait jouir de tous les pouvoirs de la vie, et exerçait certainement l'importante fonction de la crainte du danger.

» L'identité de cet ovale, avec les corps lumineux que j'avais observés dans l'eau, me parut probable d'après leur

volume, leur consistance et leur concordance dans ces mêmes régions. Je ne tardai pas à m'en assurer; car, pendant une nuit, durant laquelle la mer était un peu agitée, il s'offrait de nombreux traits lumineux sur toutes les vagues qui venaient se briser à la côte : je réussis à m'emparer de plusieurs de ces corps brillans à la lueur de leurs propres jets de feu. C'étaient bien ceux que j'avais supposés.

» Lorsque je les examinai avec soin, je trouvai que la force d'illumination résidait dans un point local semblable à celui dont je viens de parler, comme étant le point de départ des premiers phénomènes. Les jets lumineux que l'on déterminait, en irritant la masse avec un pinceau, partaient de ce point, en lignes semblables, pour la longueur et la direction, aux larges lignes rouges qui partaient du même point. Je regrette de n'avoir pas été à même d'isoler (électriquement parlant) l'un de ces corps et de chercher à en tirer des secousses; mais j'étais trop occupé du rapport que je trouvais entre ces deux grands phénomènes, pour me servir des moyens que je pouvais avoir de faire quelques expériences intéressantes sur la théorie de la vie. »

État de la science des constructions navales en Angleterre, en France et aux États-Unis d'Amérique. — Au premier coup d'œil, on est disposé à penser que le pays dont la marine prospère le plus est celui où les connaissances relatives à la construction des vaisseaux doivent être non-seulement le plus répandues, mais le plus approfondies; cette opinion, qui n'est peut-être vraie pour aucune science applicable, ne l'est pas non plus pour celle de l'architecture navale. Écoutons, sur cette matière, le témoi-

gnage d'un homme éclairé et qui ne peut être suspect; c'est M. George Harvey, membre des Sociétés Royales de Londres et d'Édinbourg, etc. : voici ce qu'il écrivait de Plymouth, au mois d'août de cette année.

« On a souvent demandé pourquoi la science des constructions navales est négligée dans tous les ports de la Grande-Bretagne, car on assure qu'elle n'est cultivée dans aucun, avec le soin qu'elle mérite; pourquoi des nations, dont la puissance sur mer est si fort au-dessous de la nôtre, excellent pourtant plus que nous dans la théorie d'un art qu'elles pratiquent beaucoup moins? La réponse à ces questions est toute prête et convaincante : on s'endort au sein de la prospérité et de l'opulence, au lieu que le besoin tient éveillé, excite l'esprit de recherches, amène les découvertes. On ne pouvait pas espérer de parvenir à réunir des flottes aussi nombreuses que les nôtres; on s'est attaché aux moyens de suppléer à la force numérique. Les Français, par exemple, ont entrepris de construire des vaisseaux plus fins voiliers que les nôtres, et ils y ont souvent réussi : les Américains, auxquels les matériaux ne manquent point, ont cherché dans la grandeur de leurs bâtimens, un autre moyen de supériorité sur nous. La France s'est adressée au génie : des prix, d'honorables distinctions, tout ce qui peut exciter l'émulation a été mis en usage; les géomètres ont répondu à cet appel, et quoi qu'on puisse dire, ce n'est jamais en pure perte que des hommes tels que MM. d'Alembert et Bouguer méditent sur la théorie des fluides, et en font l'application à la marine. L'apparition d'un haut savoir dans les chantiers de construction ne peut que contribuer au perfectionnement des méthodes, s'il a contracté l'habitude de voir dans les sciences autre chose que des théories, et s'il les estime principalement en raison de leurs applications.

» Dans la Grande-Bretagne, l'art des constructions navales mérite à tous égards, en toute justice, qu'on le considère et qu'on le traite comme un ART NATIONAL. Nous ne pouvons nous en passer : tous les prodiges créés par notre industrie s'évanouiraient bientôt, si nous perdions notre supériorité sur mer. C'est dans notre marine que consiste notre force ; c'est par nos vaisseaux que nous sommes connus, respectés, redoutés jusqu'aux extrémités du monde : nos escadres sont les bras sans lesquels nous ne pourrions agir, et nous perdrions notre importance politique. Puisque nous avons de si grandes obligations à nos vaisseaux, reconnaissons aussi ce que nous devons à l'art de les construire. Que cet art soit éclairé de toutes les lumières qui peuvent le guider, et perfectionner son travail ; que l'enseignement de toutes les connaissances dont il profite soit fortement encouragé ; que la reconnaissance publique aille au devant des hommes précieux qui auront augmenté le trésor de ces connaissances : ce sera par ces moyens que nous aurons aussi, à notre tour, des Euler, des Bouguer et des Chapman. »

Sciences Médicales.

Propriétés médicales de la plante des Indes nommée chirayita. — Si la renommée n'a pas excessivement accru, dans un long trajet, l'estime que mérite réellement cette nouvelle acquisition de la pharmacie, on s'étonne qu'elle ne soit pas plus répandue, qu'elle soit même si rare que l'Europe tout entière en fournirait à peine quelques onces. Cependant, le témoignage des docteurs Johnson,

Fleming, Carrie, et surtout la pratique très-ancienne des Indiens, attestent que cette plante est le spécifique le plus efficace contre une maladie que la médecine vulgaire ne traite pas convenablement et avec les égards qui lui sont dus; c'est l'indigestion. Une infusion de *chiravita,* boisson très-agréable, lorsqu'elle est bien préparée, guérit le mal présent, et prévient les rechutes auxquelles certains tempéramens sont, comme on le sait, fort exposés. La décoction de la plante et les pilules de son extrait ne sont pas moins salutaires : peut-être même leur énergie surpasse-t-elle ce que l'infusion peut opérer. Ce médicament agit avec une singulière bénignité; et, s'il faut en croire les médecins européens employés dans l'Hindostan, c'est en *caressant* les intestins qu'il les déterge, qu'il fait couler la bile, etc. *C'est un excellent tonique*, dit le docteur Fleming : les docteurs Addison et Johnson en font le même éloge, et le docteur Backer, auquel nous sommes redevables de ces détails, ajoute que les médecins, européens ou hindous, administrent aussi cette plante dans le cas de scrophule et de consomption pulmonaire. « Je n'ai pu constater l'efficacité de ce remède contre la dernière maladie; mais, contre la première, j'en ai vu de très-bons effets. »

Si cette plante peut s'accommoder du climat de l'Europe méridionale, pourquoi ne l'a-t-on pas encore apportée? et si elle exige la température des régions équatoriales, si elle ne conservait point, au-delà des tropiques, l'énergie des propriétés que l'on y recherche, que le commerce la joigne aux substances que l'Inde lui fournit. L'herbe du Paraguay, celle de l'Inde, le *ledum latifolium*, et beaucoup d'autres plantes dont l'infusion est stomachique, sont autant de rivales contre lesquelles le thé aura

peut-être bien de la peine à conserver son antique réputation, et la vogue dont il jouit. L'action trop vive que cette dernière décoction exerce sur le système nerveux compense, d'ailleurs, ses avantages comme stomachique.

Statistique.

Arbitraire des magistrats de Canton. — L'arbitraire le plus odieux règne à Canton avec tous ses abus : la force fait loi, et les habitans sont exposés sans cesse aux contrariétés et aux vexations les plus insupportables. Quand on est témoin de ces abus, on a peine à s'expliquer comment les jésuites et les philosophes du dix-huitième siècle, qui, d'ordinaire, ne s'entendaient pas beaucoup étaient, cependant d'accord pour vanter à qui mieux mieux la sagesse du gouvernement chinois.

Il est d'usage que les membres d'une même famille se réunissent pour vivre ensemble et forment des espèces de clans. Les plus puissans s'appuient sur leur force numérique et s'emparent des meilleures terres et des meilleurs courans; ils outragent les hommes et les femmes des clans inférieurs partout où ils les rencontrent, et souvent, après de graves dissentions, ils emploient une barbare violence et détruisent leurs propriétés. Quelquefois même, dans des cas extrêmes, les deux partis en viennent aux mains et la mort atteint beaucoup de victimes.

Mais ce n'est pas tout : ceux qui remplissent les offices publics se livrent à d'affreuses exactions. De concert avec les magistrats, ils cherchent à extorquer de l'argent par

la menace et la terreur. Ils lancent des accusations criminelles contre des personnes innocentes, qui, faibles et craintives, se dépouillent, afin de sortir de leurs mains.

Les agens de la police eux-mêmes, recevant l'ordre d'assigner des témoins, vont porter les citations en voiture, et suivis d'un grand nombre d'hommes de leur trempe. A leur arrivée, que la cause soit importante ou non, ils exigent qu'on paie leurs porteurs et perçoivent des droits en vin et en comestibles. Si l'on résiste, ils brisent les meubles et emportent tout ce que bon leur semble, pour se payer par eux-mêmes.

Enfin, les agens du gouvernement, dans la perception des taxes, se permettent mille actes illégaux dont les particuliers sont victimes sans pouvoir en obtenir réparation.

Le gouverneur de Canton s'est élevé hautement contre ces abus; mais ses proclamations produisent peu d'effet; et, jusqu'à ce que de meilleurs principes soient généralement répandus dans les esprits, le désordre et le despotisme régneront sur les malheureux habitans. Les étrangers eux-mêmes ne sont pas à l'abri de l'arbitraire, et non seulement les nouveaux débarqués, mais encore ceux qui résident depuis longtems dans le pays et se sont acquis l'estime des gens de bien, sont exposés à l'agression et aux outrages des coulies et des derniers employés des douanes. On voit, d'après ce tableau, combien il faut rabattre des peintures si brillantes et si fausses du gouvernement chinois; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est un peu moins mauvais que les autres gouvernemens d'Asie.

Chronique.

Mrs. Wyse Bonaparte. — Napoléon, à Sainte-Hélène, voulait que les membres de sa famille ne se mariassent qu'entre eux. Il sentait que ses neveux et ses nièces ne pouvaient plus penser à trouver des femmes ou des maris dans des races royales, et il craignait qu'ils ne se commissent par des alliances subalternes; mais les âges et les sexes ne se combinaient pas assez exactement, parmi les enfans de ses frères, pour que ses intentions, à cet égard, pussent être entièrement remplies. Un fils du prince de Canino, homme d'esprit et savant ornithologiste, a épousé une fille de Joseph; il doit encore y avoir une ou deux alliances du même genre. Quant aux autres, il a fallu les marier en dehors de leurs familles. Une des filles de Mme Murat s'est alliée à un seigneur hongrois; une autre qui a, dit-on, hérité des grâces de sa mère, a épousé un prince italien; mais on sait que, dans quelques parties de la péninsule, un prince n'est guère que l'équivalent d'un baron allemand ou gentilhomme français. Une des nombreuses filles de Lucien s'est mariée, en première noce, à un Suédois; une autre, beauté célèbre en Italie, a épousé le prince Hercolani, fils d'un grand seigneur toscan; une troisième, Mrs. Wyse Bonaparte, s'est alliée à un simple *gentleman,* qualification intraduisible, dont nous avons déjà dit que notre mot *gentilhomme* ne donnait pas la véritable signification.

On conçoit les embarras qu'a dû éprouver, dans ses alliances, la famille Bonaparte, puisque Bernadotte, sur-

le trône, n'en éprouvait guère moins pour marier son fils. Dans les cours de premier ordre, des vues ultérieures ou l'orgueil d'antiques et puissantes dynasties refusait le prince Oscar; et les petites cours n'osaient pas accepter son alliance, dans la crainte d'irriter les grandes. S'il a obtenu la petite-fille du roi de Bavière, ce n'est assurément que parce qu'elle était la fille d'Eugène.

Toutes les unions de la famille Bonaparte n'ont pas été également heureuses. La fille de Lucien, qui a épousé un gentilhomme suédois, s'en est séparée pour prendre de nouveaux liens; et les journaux nous ont appris dernièrement que Mrs. Wyse Bonaparte, à la suite de chagrins et d'altercations domestiques, avait voulu se précipiter dans la Tamise. Il paraît que la rigueur formaliste et un peu pédante des mœurs anglaises était devenue incommode à la jeune Italienne. Elle a cependant trouvé, sur le sol britannique, de généreux défenseurs. L'*Age*, journal orangiste et tory, qui paraît toutes les semaines, a volé au secours de la belle étrangère, avec la courtoisie d'un preux. Voici comment il s'explique à son sujet :

« Mrs. Wyse Bonaparte, après avoir paru à la dernière fête d'horticulture, avec le prince de....., a tenté, le même soir, de se noyer. Le *Times* termine le récit de cette triste histoire, en disant : « Le mari de Mrs. Wyse » est maintenant dans ses propriétés en Irlande. Tout le » monde sait que leur bonheur domestique a été souvent » troublé. »

» Le *Times* aurait pu nous en apprendre davantage. Il est vrai que la plus grande harmonie n'a pas toujours régné, dans l'intérieur de M. Wyse; et, dans le fait, il serait fort étonnant qu'elle eût pu s'y maintenir. Mrs. Wyse, ou,

comme on l'appelle généralement, nous ne savons pas pourquoi, Donna Wyse a constamment vécu au milieu des plus grandes familles du continent. A l'époque de sa naissance, un frère de son père était empereur; trois autres étaient rois; son père lui-même était prince et avait refusé un royaume; ses tantes étaient reines ou princesses. Depuis que la famille Bonaparte est tombée de la grande élévation qu'elle avait atteinte, elle compte encore, parmi ses membres, des princes, des princesses, des ducs, des cardinaux; elle est alliée à l'empereur d'Autriche, au roi de Bavière, à celui de Wurtemberg, etc., etc. Faut-il s'étonner, après cela, de la douleur que Mrs. Wyse a éprouvée, en se voyant enlevée aux sociétés polies, élégantes, intellectuelles de l'Italie, pour vivre au milieu des brutes les plus ignorantes et les plus stupides de la partie la moins civilisée de l'Irlande! Quel contraste entre les palais où s'est écoulée la première partie de sa jeunesse, et l'habitation où elle était retenue à Waterford! quel dégoût ne dut-elle pas éprouver en voyant les bouffonnes et grossières superstitions d'un fanatisme dont elle s'était si souvent moquée, au milieu des beaux-esprits de Rome, et de prélats gens du monde, représentées comme des vérités incontestables par des prêtres imbécilles, qui soulevaient la délicatesse de ses sens par leur malpropreté et les vapeurs du whiskey qu'ils exhalaient devant elle? Combien de fois ne se sera-t-elle pas écriée : « *Che bestie!* » Quelle différence entre ces tristes récréations et la musique, les danses, les splendeurs du pays qu'elle a quitté! Combien l'amertume de sa position n'était-elle pas encore aggravée, par l'idée que les liens politiques de son mari avec les misérables qui s'agitent en Irlande, pour y souffler le feu de la sédition, l'excluaient de la société des gentlemen du

pays! Les Beresford (1), entre autres, refusaient de communiquer avec un homme qui communiquait habituellement avec la lie du parti papiste.

» Lorsque Donna Wyse pressait son mari de la tirer de cet entourage stupide et vulgaire au milieu duquel elle se trouvait, il répondait uniformément qu'il ne pouvait pas habiter Londres; que, marié comme il l'était, il faudrait qu'il eût un genre de vie inconciliable avec la médiocrité de sa fortune. A cela Donna Wyse répliquait tout aussi uniformément : « Et pourquoi vous êtes-vous marié ainsi? » pourquoi, monsieur, avez-vous osé me prendre pour » femme? »

» Pourquoi, Mrs. Wyse? nous allons vous le dire. C'est que l'on voulait se servir du grand nom de Bonaparte. C'est que MM. Wyse, O'Connell, Lawless et tous ces respectables personnages, voulaient tirer parti de vous dans leurs discours. Le beau texte que la nièce d'un empereur et du plus grand des capitaines épousant un pauvre catholique opprimé, qui ne pourrait pas obtenir, dans son propre pays, un grade militaire subalterne! Oh Erin (2)! arme-toi! que tes enfans se soulèvent! voilà qui crie vengeance!

» Quelle satisfaction, pour l'association catholique, d'avoir pour président le neveu du vainqueur de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de celui qui conquit toute l'Europe continentale! C'est ce qui fut un jour observé par un M. Coppager, qui, dit-on, est le troisième fils de l'évêque catholique de Cloyne. Par malheur, ces considéra-

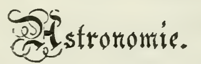
(1) Voyez, sur cette puissante famille, l'article inséré dans le numéro 39, sur l'*État des partis en Irlande*.

(2) NOTE DU TR. Nous avons déjà dit qu'Erin était le nom celte ou gallique de l'Irlande.

tions touchaient peu la pauvre Donna Wyse. Elle était de plus en plus dégoûtée des amis de son mari, jusqu'à ce qu'enfin, aux dernières élections, elle fut mise en rapport avec un homme de meilleure compagnie. Son nom est M. Villiers Stuart, devenu, à ces élections, membre du Parlement. Il était soutenu par M. Wyse : il mangeait à sa table, buvait son vin. Mrs. Wyse s'échappa de l'horrible lieu où elle avait été emprisonnée, et elle vint à Londres ; M. Villiers Stuart a profité de la même occasion pour en sortir.

» Voilà tout ce que nous savons et tout ce que nous pouvons dire à cet égard : le *Times* nous apprend en outre que la vie de la signora est maintenant hors de danger. »

REVUE BRITANNIQUE.



HABITANS DU SOLEIL.

Le soleil est, sans contredit, celui de tous les corps célestes qui doit le plus attirer notre attention. C'est la source intarissable d'où sort la lumière qui rayonne sur notre globe ; c'est le principe de cette chaleur qui vivifie et qui conserve les forces productrices de la nature, et sans laquelle l'homme n'aurait pas de séjour où il pût exister ; c'est le centre du système planétaire : et ce qui rend la connaissance de sa nature plus intéressante, c'est que les corps innombrables qui plongent dans l'espace paraissent avoir avec lui la plus grande analogie. Leur lumière propre est si intense, qu'elle atteint l'œil de l'observateur, des points les plus éloignés du firmament.

M. J. Herschel, le fils du grand Herschel, qui s'est élancé sur la trace de son illustre père, dans le champ sans limites de l'astronomie sidérale (1), est rentré dernièrement

(1) Note du Tr. On appelle *astronomie sidérale* celle qui s'occupe des corps célestes placés en dehors des limites du système solaire. Sir Williams

dans les bornes de notre système, pour faire des observations et des hypothèses d'un haut intérêt sur le soleil. Voici en quels termes il en rend compte lui-même, dans les *Transactions philosophiques*.

« Que notre soleil a une atmosphère étendue, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute. Il est évident aussi que cette atmosphère se compose de divers fluides élastiques qui sont plus ou moins transparens et lumineux, comme le prouvent incontestablement les phénomènes de ses taches et de ses faculæ. Le soleil est tacheté partout. Ces taches résultent de l'inégalité des niveaux de sa surface. Il y en a également à ses pôles et à son équateur; mais on aperçoit plus facilement celles qui se trouvent au milieu du disque, à cause de sa forme sphérique.

» Il n'y a aucune des variétés que présente l'apparence de l'atmosphère du soleil, qui ne puisse être expliquée par les perturbations continuelles qui ont lieu nécessairement dans les régions où s'agitent des fluides élastiques d'une aussi vaste étendue; mais il est indispensable que j'entre dans de plus grands détails sur la manière dont je suppose que se produit la matière lumineuse du soleil, dans l'atmosphère qui l'enveloppe.

» Cette matière qui nous dispense le jour n'est ni un fluide liquide, ni un fluide élastique, comme cela est démontré, puisqu'elle ne remplit pas de suite les cavités des taches. Elle existe sous la forme de nuages lumineux, qui nagent dans l'atmosphère du soleil; ou plutôt de décom-

Herschel en est considéré comme le fondateur. On conçoit qu'elle n'ait pu, jusqu'à présent, que faire des observations, sans être encore en mesure de coordonner un système. Peut-être même ne le pourra-t-elle jamais. En entrant dans le domaine de l'astronomie sidérale, le génie de l'homme se trouve, en quelque sorte, aux prises avec l'infini, avec l'espace. Voyez, à ce sujet, le bel article inséré dans notre 37e numéro, qui contient l'histoire des progrès de cette grande division de l'astronomie.

positions qui s'opèrent dans cette atmosphère. Une analogie tirée de la formation des nuages, dans notre propre atmosphère, est remplie d'instruction et paraît fort exacte. Nos nuages se forment probablement par la combinaison de quelques-uns des fluides élastiques de l'atmosphère elle-même, quand les causes naturelles en mouvement dans ce grand laboratoire chimique, agissent sur ces fluides. Nous pouvons donc supposer que, par des causes analogues, des phénomènes semblables s'opèrent dans l'immense atmosphère du soleil, mais avec cette différence importante, que les continuelles décompositions de ses fluides sont d'une nature inflammable et accompagnées de ces apparences phosphoriques qui répandent la lumière sur toutes les planètes.

» L'extrême subtilité de la lumière est telle que, dans la longue série des âges, ses émanations ne peuvent pas sensiblement altérer les dimensions de ce grand corps. Il est probable, d'ailleurs, qu'il a des moyens de compenser ses pertes, quoique la manière dont s'opère cette restauration nous soit inconnue. Il y a un grand nombre des opérations que la nature effectue dans son immense laboratoire, que nous ne pouvons pas comprendre; mais, çà et là, nous apercevons quelques-uns des instrumens dont elle se sert. Nous ne devons pas être surpris que la forme de ces instrumens nous paraisse si singulière, que nous ne sachions pas deviner le moyen qu'elle emploie pour en tirer parti; mais du moins nous pouvons avoir la certitude que ce n'est pas un simple *lusus naturæ*. Je fais allusion ici à ce grand nombre de petites comètes télescopiques que l'on a observées; et à beaucoup d'autres qui sont trop petites pour que nos observateurs les plus attentifs puissent les apercevoir. Cette circonstance jette un mystère sur leur destination, qui semble devoir les faire considérer comme des espèces d'instrumens ou d'outils réservés à l'exécution de

quelque utile et grand ouvrage. Je ne chercherai pas à déterminer si la restauration de ce que perd le soleil, par l'émission de la lumière, n'est point une de leurs principales destinations. Le mouvement de la comète découverte par Messier, en 1770, montre clairement à quel point son orbite peut être modifiée par les perturbations des planètes. Il résulte de cela et du peu de concordance qui existe entre les élémens des orbites des différentes comètes observées jusqu'ici, qu'elles sont susceptibles de porter leur salutaire influence dans toute l'étendue des cieux. Telle doit être en effet la destination spéciale de ces astres singuliers qui nous arrivent des profondeurs de l'espace; car il est peu probable que le phénomène de la vie s'y produise, attendu les énormes variations de leur température, puisqu'ils passent d'un froid extrême à une chaleur torride, selon qu'ils s'éloignent ou se rapprochent du soleil.

» Au surplus, ajoute M. Herschel, mon hypothèse ne m'oblige point du tout d'expliquer comment le soleil peut compenser ses émanations continuelles de lumière. Mes conjectures sur les nuages lumineux de cet astre pourraient aussi être combattues, sans que les conséquences que je tire de ce que je viens de dire fussent, en aucune façon, affectées de ces attaques. Il me suffit que ces nuages existent; et l'existence en est incontestable puisque nous les voyons.

» Maintenant, de l'atmosphère lumineuse du soleil, je passe à son corps opaque. Nous savons, par le pouvoir qu'il exerce sur les planètes, qu'il est d'une grande densité; et par le phénomène des taches noires dont quelques-unes, à cause de leur élévation, ont été observées plusieurs fois, qu'il doit exister beaucoup d'inégalités dans sa surface, et que probablement elle est diversifiée en vallées et en montagnes. Cette manière d'envisager le soleil fait disparaître

la grande dissemblance que jusqu'ici nous étions habitués à supposer entre cet astre et les autres corps de notre système.

» Considéré sous ce point de vue, le soleil ne paraît plus qu'une grande planète environnée d'une atmosphère ardente, évidemment la première, ou pour parler d'une manière plus exacte, la seule primaire de notre système; les autres étant toutes secondaires. Sa similitude avec les autres globes du système solaire, relativement à sa densité, son atmosphère, l'inégalité de ses surfaces, le mouvement de rotation sur son axe et la chute des corps graves, nous amènent naturellement à croire que, selon toute apparence, il est, comme les planètes, habité par des êtres dont les organes sont adaptés aux circonstances particulières de ce grand corps.

» Des poètes ont fait du soleil le séjour des bienheureux, tandis qu'au contraire des moralistes chagrins ont prétendu que ses feux servaient aux châtimens éternels des pécheurs; mais c'étaient là de vagues hypothèses qui ne reposaient sur aucune base solide : pour moi, d'après les principes astronomiques et les observations que je viens de faire, je me crois tout-à-fait en droit de supposer que des êtres doués du bienfait de la vie en occupent les vastes contours.

» Mais, dira-t-on, la chaleur produite par ses rayons, sur notre globe, qui en est à quatre-vingt-quinze millions de milles, est cependant si considérable, que l'on doit croire que la surface de cet astre est dans un degré d'incandescence qui passe toute imagination. Il est facile de répondre à cette objection, par des preuves tirées de la philosophie naturelle. Le soleil, ou plutôt son atmosphère lumineuse, ne produit de chaleur que lorsque ses rayons agissent sur un médium susceptible de les absorber, et contenant un foyer de calorique latent que leur contact développe; de

même que la collision du caillou et de l'acier enflammera un magasin à poudre, en mettant en action tout le calorique qu'il renferme. On peut se convaincre de ce que j'avance, par des preuves que chacun de nous a, en quelque sorte, sous la main.

» En effet, sur la cime des montagnes assez élevées pour que les nuages n'y atteignent pas ou n'y atteignent que rarement, et qui, par cette raison, ne sont pas protégées contre les rayons directs du soleil, nous trouvons toujours des régions de neiges et de glace. Or si les rayons solaires communiquaient toute la chaleur répandue sur notre globe, la température devrait être plus chaude là où ces rayons trouveraient le moins d'obstacles. Les aéronautes confirment également la froideur des hautes régions de l'atmosphère. Puisque, sur notre propre planète, la chaleur dépend surtout de l'aptitude du médium à céder à l'impression des rayons solaires, il suffit, pour que le soleil soit habitable, que les fluides élastiques répandus dans son atmosphère, et la matière dont ce globe est formé à sa surface, soient peu susceptibles d'être affectés par ses propres rayons. C'est précisément ce qui paraît démontré par leur abondante émission dans l'espace où gravitent les planètes, car si les fluides élastiques du soleil ou la superficie de son noyau formaient facilement des combinaisons chimiques avec ses rayons, il nous dégagerait beaucoup moins de lumière.

» Un autre fait qui tend aussi à la confirmation de notre hypothèse, c'est que le foyer des plus grandes lentilles n'occasione aucune chaleur sensible dans l'endroit où on l'a maintenu pendant long-tems, quoique sa puissance de produire la combustion soit telle qu'il puisse mettre en fusion les substances les plus réfractaires. Je conclus de ces faits et des déductions que j'en tire, que le soleil n'est qu'une planète au milieu d'un océan de flammes où le phé-

nomène de la vie se produit, comme sur notre globe, mais probablement sous des formes et avec des conditions bien différentes. Les mêmes considérations nous autorisent à croire que ces étoiles innombrables, qui étincellent au firmament, sont également remplies d'êtres animés. Ainsi donc, suivant toutes les probabilités, dans cet univers sans limites, la vie se reproduit a l'infini, comme la matière, comme le tems, comme l'espace. Elle a été répandue partout, sur ces corps sans nombre jetés dans l'immensité des cieux par une main qui n'avait pas besoin de rien compter. »

(*Philosophical Transactions.*)

Sciences Médicales.

DANGERS DE LA GYMNASTIQUE (1).

On appelle, depuis quelque tems, l'attention publique sur des exercices qu'on décore du nom de *gymnastiques*, et qu'on prétend renouvelés des Grecs et des Romains. S'il faut croire leurs prôneurs, ils ne contribuent pas moins à la perfection physique qu'à la perfection intellectuelle et morale de l'homme. Ce charlatanisme ne serait que ridicule, s'il ne produisait un déplorable engouement. On a cherché à organiser des clubs gymnastiques, pour les deux sexes, dans toutes les classes de la société ; mais, bien qu'on ne soit parvenu à en établir que dans les derniers rangs du peuple, un grand nombre d'individus des hautes classes se livrent à la moderne gymnastique sur leurs terres et avec leurs amis. Nous allons leur indiquer sommairement tous les dangers de ce genre d'amusement. Si, après nos observations, ils gagnent une hernie, ou se cassent un bras

(1) NOTE DU TR. Dans un de nos précédens numéros, nous avons inséré une histoire ou plutôt un panégyrique de la gymnastique moderne. Voici maintenant un article emprunté à l'un des meilleurs journaux de médecine de l'Angleterre, qui contient de vives attaques contre ce genre d'exercice. La source respectable d'où émanent ces observations a dû nous engager à les recueillir dans la REVUE BRITANNIQUE en considérant surtout la vogue dont jouit aujourd'hui la gymnastique. Cette vogue est telle à Paris, qu'une gymnastique est maintenant attachée à la plupart des pensions de jeunes gens et même à celles des jeunes personnes. C'est aux chefs de ces établissemens et plus encore aux médecins, à examiner jusqu'à quel point ces attaques peuvent être fondées, et quel est celui qui a tort, de l'adversaire ou du panégyriste.

ou une jambe, en persistant dans leur fol engouement pour ces exercices, c'est à eux seuls qu'ils devront imputer ces accidens, puisque nous aurons tout fait pour les prévenir.

A défaut de clubs pour le grand monde, les *gymnasomanes* ont ouvert des écoles ou les jeunes *ladies* de distinction viennent acquérir les talens des bateleurs de Sadler's Wells. Quelques parens vont s'offenser de la comparaison ; mais si, dans l'aveugle sollicitude qui les pousse à donner à leurs filles tous les talens à l'ordre du jour de l'opinion ou de la mode, ils deviennent les dupes de charlatans qui les bercent de promesses chimériques, c'est une raison de plus pour nous de ne pas ménager ceux qui les égarent. Nous pourrions citer beaucoup de jeunes personnes victimes des tours de force qu'on leur fait faire : mais ces accidens ne sont pas le seul résultat funeste de ces écoles ; presque tous ceux qu'une tendresse imprudente y envoie y puisent le principe de maladies plus funestes encore dans leur développement tardif, quoique moins faciles à constater.

Pour remplir cette tâche, nous nous bornerons à montrer quels doivent être ces résultats que les professeurs de gymnastique annoncent avec tant d'emphase ; et nous les jugerons d'après leurs propres écrits.

Voici quelques passages d'une brochure récemment publiée en faveur des écoles de gymnastique. Après avoir cité une foule de circonstances, où l'homme a besoin de la plénitude de ses organes, l'auteur s'écrie : « Le gymnaste, par la portée de son regard, la flexibilité de ses articulations, la force de ses muscles, aura évidemment l'avantage. Nos exercices, dit-il ailleurs, ont pour but de rendre les articulations plus souples, et de donner au corps toute la prestesse et l'agilité possibles. On sait qu'en Angleterre le défaut de souplesse et d'agilité est commun à toutes les classes. » Observons, en passant, que cette dernière allé-

gation est d'une insigne fausseté ; l'un des meilleurs ingénieurs de Louis XIV, le célèbre Belidor, dans un de ses écrits sur la confection des travaux militaires faits sous sa direction, atteste que quatre ouvriers anglais feraient, dans un tems donné, le travail de six Français ; on conviendra que, depuis cette époque, nos compatriotes n'ont pas dégénéré.

« Les tours de force, ajoute notre professeur, sont les meilleurs exercices gymnastiques. Leur action fortifiante se fait sentir à la fois sur toute la machine et sur chacun de ses organes, dont ils augmentent le ressort ; ils affermissent le courage, et étendent merveilleusement la faculté de mesurer de l'œil les distances. »

De bonne foi, n'est-ce pas se jouer de la crédulité et de l'ignorance du lecteur, que d'attribuer ces résultats prétendus à de semblables jongleries ? elles diffèrent peu des exercices à l'aide desquels on dresse les saltimbanques, les funambules et ceux qu'on nommait jadis maîtres en faits de postures ; gens dont tout le mérite consiste à contourner leurs membres dans des positions inaccoutumées. On peut, à ce métier là, gagner quelque argent et se montrer un Zéphir ou un Hercule, aux yeux de la foule ébahie ; mais gare aux suites d'un pareil jeu ! la continuité de ces exercices use, en peu de tems, les ressorts des organes, et conduit ceux qui s'y livrent à une décrépitude prématurée. Comme ce funeste dénouement se passe dans la coulisse, le spectateur ne prend pas la peine de s'en occuper, et il perd de vue le pauvre malheureux, se traînant obscurément vers la tombe, à un âge qui, pour le reste des hommes, est celui de la virilité et de la force.

On voit tous les jours dans les lieux publics, parmi les saltimbanques, des enfans de douze à treize ans, marchant sur leurs mains à reculons, dans une position perpendiculaire, adosser leurs pieds contre le mur voisin, et dans

cette posture, les deux mains aux pieds de la muraille, faire de leur corps un arc de cercle qu'ils rétrécissent à volonté, au point de ramasser, avec la bouche, la pièce de monnaie qu'on jette à terre devant eux. On en voit d'autres, debout, faire décrire graduellement un demi-cercle à la partie supérieure de leur corps, de manière à placer leur tète verticalement entre leurs jambes, et reprendre ensuite leur première position.

Qu'a-t-on fait pour dresser ces enfans à ces tours de force; au premier que je viens de décrire, par exemple? On les a pliés dès l'âge le plus tendre, graduellement, et *de plus fort en plus fort,* qu'on nous passe l'expression *consacrée,* à des positions contre nature, de manière à accroître la contractibilité des muscles du dos, et à dilater en même tems les nerfs ou ligamens correspondans à la colonne vertébrale, et qui servent de lien à chaque vertèbre. Ces ligamens sont si forts que, lorsque le corps est dans sa position naturelle, ils résistent aux chocs les plus violens. C'est par ces exercices, répétés vingt fois le jour, qu'on est parvenu à faire décrire un arc de cercle, plus ou moins grand, à l'épine dorsale de ces pauvres enfans, plus dignes de pitié que d'admiration : cette position donnée, on conçoit que, si les nerfs ou ligamens de l'épine dorsale sont dilatés dans une certaine proportion, chaque vertèbre et l'ensemble de la colonne doivent subir une tension plus forte, puisqu'elle forme un arc plus grand : quant aux muscles abdominaux, leur tension est bien plus considérable par la même raison. On ne saurait nier la force, la souplesse, l'agilité des gens qui prennent et quittent de semblables postures, sans aucune assistance étrangère. Telles sont aussi les qualités que les professeurs de la gymnastique moderne se piquent de communiquer à leurs élèves, en usant des moyens que nous venons de signaler, c'est-à-dire, « en les exerçant à ployer leurs

corps en arrière graduellement, avec effort, au point que leurs genoux touchent presque à terre, et à se redresser sans le secours des mains, de manière à donner toute la flexibilité possible à leurs articulations.» Nous transcrivons un des passages de l'écrit placé sous nos yeux.

Après avoir démontré l'analogie qui existe entre les exercices des bateleurs et ceux des gymnastes modernes, il nous reste à en signaler les conséquences. A cet effet, il est bon de dire un mot de la structure de notre machine, et du jeu de quelques-unes des pièces qui la composent. On sait qu'elle a pour base la charpente osseuse : les os s'emboitent les uns dans les autres, ou sont liés entre eux au moyen de ligamens dont la force et les dimensions sont proportionnées à leur consistance, et qui sont disposés de manière à ce que chaque articulation n'opère que les mouvemens que la nature lui a assignés. C'est à tort que certains anatomistes prétendent que les ligamens n'ont aucune élasticité : ils sont élastiques, mais seulement autant que le permet le genre de service auquel ils sont destinés. Tant qu'on ne force pas la nature, ils conservent tout leur ressort; mais tout effort extraordinaire les expose à une irritation accompagnée de douleurs aiguës, et suivie de plus graves accidens. Si l'on agit sans violence sur ces ligamens, ils se tendent lentement, et sans douleur; mais ils ne se détendent plus, dès qu'on les a soumis à une impression extraordinaire. Les gymnastes des carrefours, comme ceux de nos écoles, connaissent ce phénomène, bien qu'ils n'en apprécient ni les causes, ni les effets; aussi ces derniers en imposent-ils au public, lorsqu'ils se vantent de donner de la flexibilité aux membres qu'ils torturent.

C'est dans les muscles que réside la force du corps : cette force, entretenue par un exercice modéré, se perd par des fatigues excessives. La consistance et l'énergie des

muscles sont en harmonie avec l'usage auquel la nature les a destinés : sains et vigoureux, on peut les exercer avec effort, pourvu qu'à cet exercice succède un repos qui les rende à leur état naturel.

Telle est la condition physique de l'homme sainement constitué et dans l'âge de la virilité : elle n'est modifiée que par la vieillesse, et les infirmités qui en sont inséparables, pourvu qu'il soit sobre, modéré dans ses plaisirs, et qu'il ne se livre pas à des travaux sans mesure. Tel n'est pas le sort réservé à nos saltimbanques, et à ceux qui usurpent le titre de gymnastes : leurs exercices préparatoires ajoutent à la force des muscles et à la tension des ligamens ; mais il suffit de connaître les premiers élémens de l'anatomie, pour savoir que les muscles ne se prêtent aux tours de force, qu'autant qu'ils conservent leur vigueur, et que, lorsqu'ils se détériorent, les articulations, privées du secours qu'elles en retiraient, et du ressort qu'elles puisaient dans leur jeu naturel, tombent dans une prostration incurable. Ainsi, des infirmités précoces viennent en foule assiéger l'infortuné, cruellement puni par la nature de l'abus de ses facultés : en voici deux exemples que nous choisissons de préférence parmi les *clowns* (grotesques) de nos théâtres.

L'acteur Delphini, dont les vieux amateurs se souviennent encore, avait été gondolier à Venise. On sait que, pendant le carnaval et dans les autres fêtes publiques, les gens du peuple aiment à se donner en spectacle, sous des masques de Pasquin ou de Polichinelle, et attirent la multitude par leurs tours de force et leurs gambades. Delphini devint si célèbre en ce genre, qu'il déserta sa gondole pour le théâtre. Il se rendit en Angleterre, il y a soixante ans, et obtint le premier emploi dans les grotesques à Drury-Lane et à l'Opéra. Nul, dans ces sortes de rôle, ne réunit, au plus haut degré, la souplesse à la force, et

l'agilité des mouvemens à la grâce des attitudes. Il était depuis long-tems au théâtre, lorsque mylord D ***, à qui il avait rendu quelques services, lui assura une existence indépendante, qui lui permit de renoncer à son état, et de rentrer dans la vie privée. Il y a quarante ans que je le vis pour la dernière fois : je le rencontrai dans la rue ; il était si faible, qu'il pouvait à peine poser un pied devant l'autre : il me parut toucher au terme de son existence. Je le croyais mort depuis cette époque, et j'étais convaincu que sa profession l'avait mis au tombeau. Quelle n'a pas été ma surprise, cet hiver, quand j'ai lu dans les journaux que Delphini venait de mourir cour de Lancastre, dans le Strand, à l'âge de 99 ans! Cette longévité prouve qu'il avait une excellente constitution ; mais, si ses travaux n'ont pas abrégé sa vie, ils ont du moins accéléré sa vieillesse, et lui ont valu quarante ou cinquante ans de caducité, durant lesquels l'existence a été pour lui un fardeau insupportable.

Le fameux Grimaldi, qui, plus récemment, a joué les rôles de *clowns* à Drury-Lane et sur d'autres théâtres, joignait à la taille et à la vigueur d'un Hercule une prodigieuse agilité. Il y a quatre ans que l'épuisement de ses forces, provenant uniquement des travaux de son état, l'a contraint, jeune encore, de quitter la scène.

Ces deux exemples démontrent victorieusement le danger de ces exercices, dont on vante si imprudemment les effets salutaires. Chacun est libre dans le choix de ses plaisirs, et, tant qu'on ne nuit qu'à soi-même, on n'en doit aucun compte à la société ; mais les instituteurs ont une responsabilité morale, sur laquelle il importe de les éclairer. Cette responsabilité leur impose le devoir de défendre aux élèves tout exercice, tout divertissement qui pourrait avoir, pour eux, des suites funestes dans l'avenir. Ce devoir est sacré surtout pour les parens, que la nature a chargés

du soin d'assurer à leurs enfans le bien-être de toute la vie. Je dirai donc aux instituteurs et aux pères de famille que la prétendue gymnastique qu'on nous vante est du plus grand danger pour les jeunes élèves : s'ils évitent, en s'y livrant, les contusions et les blessures, ils ne sauraient échapper à une vieillesse précoce, accompagnée d'infirmités d'autant plus graves, que leurs tours de force auront été plus extraordinaires, que leurs articulations auront été plus torturées.

Cependant il est bon que l'enfant fortifie ses organes, qu'il exerce la vigueur de ses muscles, la souplesse de ses membres; mais pour cela faut-il le dresser aux jeux de nos bateleurs, sous le titre menteur de *gymnastique?* Non, il est des moyens plus simples, et qui sont à sa portée, dans toutes les conditions de la vie : qu'il s'exerce à la course, à la lutte; qu'il apprenne, mais graduellement, à porter de lourds fardeaux, à braver l'intempérie des saisons; que, dans l'hiver, il se réchauffe, à la tête de ses jeunes camarades, à dresser des redoutes de neige et à les défendre; que la balle bondissant dans ses mains lui serve d'artillerie; que le jeu de barres exerce à la fois ses jambes et son coup-d'œil. Le soldat romain ne se mettait en marche qu'avec un poids de cent livres sur le corps, et il faisait par jour soixante de nos milles. Les vétérans, courbés sous la fatigue des combats et le nombre des années, n'étaient pas armés moins pesamment que leurs jeunes compagnons. Si leur gymnastique eût eu le moindre rapport avec les jongleries de nos professeurs, ils l'auraient repoussée comme un fléau; elle eût été pour eux aussi meurtrière que le fer de l'ennemi. « Les voyageurs assurent, nous dit Buffon, dans son *Essai sur l'Homme*, que les Hottentots devancent les lions à la course; que les sauvages, qui vont à la chasse de l'orignal, poursuivent ces animaux, qui sont aussi légers que des cerfs, avec tant

de vitesse, qu'ils les lassent et les attrapent. On raconte mille autres choses prodigieuses de la légèreté des sauvages à la course, et des longs voyages qu'ils entreprennent et qu'ils achèvent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus difficiles où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé ; ces hommes font, dit-on, des voyages de mille ou douze cents lieues dans moins de six semaines ou deux mois...... L'homme civilisé ne connaît pas ses forces, il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourrait en acquérir par l'habitude d'un fort exercice. »

Le sauvage ne connaît point de gymnastique ; son précepteur en fait d'agilité, c'est le besoin. Il est, pour l'homme civilisé, une loi non moins impérieuse que ne l'est la nécessité pour l'homme sauvage, c'est l'instinct de sa conservation : s'il sait l'écouter, il se tiendra dans les bornes de sa destination sociale, et cherchera à se maintenir robuste, plus encore par la tempérance, que par l'exercice de ses muscles.

Les observations que nous venons de faire s'appliquent avec bien plus de force encore à la gymnastique, quand, sous le nom de *calisthénie*, on en introduit les exercices dans les pensionnats de jeunes filles. Rien ne se concilie moins que ces jeux violens avec les organes si délicats des femmes. Nous avons sur nos théâtres une preuve évidente du danger et des inconvéniens qu'ont pour elles les exercices qui exigent un développement de forces immodéré : assurément celui de la danse est beaucoup moins pénible que la gymnastique moderne ; et cependant la plupart des danseuses de profession sont flétries dans leur fleur, et elles ont presque toutes des formes appauvries que dissimulent à peine les illusions de l'optique. Dans quelques maisons de jeu de Paris, afin d'y attirer les jeunes gens, on imagina de faire un bal com-

posé de danseuses de l'Opéra; or, un témoin oculaire m'a assuré que, dans aucune réunion dansante, on n'aurait pu trouver un assemblage de femmes plus laides, et cependant on n'invitait que les plus jeunes. Malgré leurs grâces étudiées ou acquises, ces malheureuses ont besoin des prestiges de la scène, de leur fard et de leur oripeau pour cacher leur laideur. En les voyant, on se rappelait naturellement ce mot d'un de nos compatriotes, qui disait qu'il était plus facile, pour une danseuse de l'Opéra, de se vendre que de se donner, attendu que personne n'en voudrait pour rien; et, en effet, la vanité a, en général, plus de part que le libertinage à ces honteux arrangemens. Mais quand bien même, au lieu d'être préjudiciable à la santé des femmes, la gymnastique lui serait utile, elle devrait encore être proscrite des pensionnats de jeunes personnes, car ce n'est qu'aux dépens de l'ame qu'elle fortifierait leur corps. Il n'est guère possible de trouver rien de plus contraire à la délicatesse de leur sexe et à la pudeur, qui est, en quelque sorte, pour elles une quatrième grâce, que les gambades, les postures indécentes de la gymnastique moderne. Ce n'est pas cette noble hardiesse, apanage de notre sexe, qu'elles prendront dans ces jeux violens; ils sont propres seulement à les rendre effrontées. Si les mères qui liront cet article ne comprennent pas nos considérations physiologiques, nous espérons du moins que ces raisons, purement morales, ne seront pas perdues, et qu'elles en feront profit pour leurs filles.

(*The Lancet.*)

M. CANNING

APPRÉCIÉ PAR SIR JAMES MACKINTOSH (1).

M. Canning est le premier ministre anglais qui ait tâché de concilier les haines et les intérêts opposés, éclos du sein de la révolution française et des événemens qui ont suivi, en s'interposant comme médiateur entre les divers partis. Peut-être la tempête n'avait-elle pas encore suffisamment épuisé sa violence, pour que cette entreprise si difficile pût être accomplie; car un médiateur est importun à tous les combattans jusqu'au moment où, soumis par la nécessité, ils sont accablés par leurs propres efforts et par les coups qu'ils se sont réciproquement portés.

La ressemblance de quelques-unes des particularités de la vie publique de M. Canning, et de celle de l'un de ses plus illustres contemporains en France n'est pas indigne d'observation. C'est une preuve de l'influence qu'exerce le mouvement général de l'espèce humaine sur des hommes placés dans des pays différens, et qui, sans analogie de caractère et de fortune, et sans concert préalable, impriment cependant une direction analogue à leur conduite politique.

M. Canning et M. de Châteaubriand entraient l'un et l'autre dans l'âge viril, lorsque les états-généraux furent

(1) NOTE DU TR. Le *Journal des Débats* a déjà cité deux ou trois pages de cette éloquente appréciation de la vie politique et du caractère privé de M. Canning, par Sir James Mackintosh, qui fut long-tems l'un de ses plus habiles adversaires; mais ce journal n'a reproduit que ce qui touchait la gloire d'un homme d'état que, naguère, il comptait parmi ses rédacteurs. Dans son ensemble comme dans ses parties principales, ce morceau est donc encore inédit en France.

convoqués en France. Ils partageaient tous les deux, dans des degrés différens, les opinions qui prévalaient à cette époque. Toutefois l'habitude et l'expérience ne les avaient pas tellement attachés à ces opinions que l'abandon qu'ils en firent ensuite doive être considéré comme le résultat d'une légèreté criminelle. L'état et l'église faisant cause commune dans la vieille France, l'irréligion s'associa naturellement à l'esprit de la réformation politique dans la France nouvelle; mais M. de Châteaubriand renonça bientôt à cet esprit anti-religieux, et M. Canning y fut toujours étranger. L'un et l'autre ont été plutôt les premiers champions que les chefs du parti anti-révolutionnaire dans leurs pays respectifs; ils sont restés dans ce parti, tant que les vieux fermens de la révolution se sont fait apercevoir. Leur langage et les actes qu'ils avaient conseillés avaient été trop prononcés et trop saillans pour que des voix accusatrices ne s'élevassent pas contre un changement dans leur conduite politique qu'on pouvait expliquer, mais qu'il eût été difficile de nier. M. de Châteaubriand concourut à l'invasion de l'Espagne en 1823, dans un moment où, malgré des institutions peu sages, la conduite modérée des chefs espagnols ne donnait aucun sujet légitime d'alarmes et d'agression. M. Canning, au contraire, désapprouva beaucoup cette agression; mais il ne chercha pas à la prévenir, en menaçant la France des hostilités de l'Angleterre, menace qui probablement eût suffi pour l'empêcher. Plus tard, quand l'esprit réformateur fut modéré, et lorsque ses adversaires s'efforçaient de conserver le pouvoir pour en faire un emploi illégitime et oppresseur, ces deux hommes d'état jugèrent que la question n'était plus la même, et que, sans manquer à leurs engagemens antérieurs, et sans mériter le reproche d'inconstance, ils pouvaient se rapprocher de plus en plus du parti libéral. Conformément à cette ma-

nière de voir, M. de Châteaubriand contribua à former une administration modérée, où il fit introduire quelques anciens royalistes, lorsque l'élection générale de 1827 eut fait voir l'attachement inébranlable de la France pour ses institutions constitutionnelles, de même que quelques mois auparavant M. Canning s'était placé à la tête d'une administration encore plus libérale. A l'occasion des parts inégales qu'ils prirent à ces changemens, ils furent assaillis avec un emportement et une aigreur qui avaient plutôt le caractère d'un ressentiment personnel que d'une opposition politique. Tous les deux cultivaient les lettres ; mais les productions de M. Canning furent toutes occasionelles ; et il y aurait de la présomption, dans un étranger, à contester la justice de l'admiration que professe la nation française pour les compositions plus étendues et plus étudiées de M. de Châteaubriand.

Ce parallèle, peut-être trop prolongé, doit finir ici. Quand, en 1822, M. Canning fut mis à la tête de la direction des Affaires Étrangères et de la Chambre des Communes, il prit des mesures, et annonça un système qui n'avait pas eu d'antécédens. Le désir de voir l'Angleterre prendre une attitude moins prononcée et plus neutre était devenu si général, que son prédécesseur lui-même, quoique engagé dans les liens d'une politique bien différente, donna des signes non équivoques de l'intention de modifier sa marche. Mais il est probable qu'il aurait tenté peu de choses, avant que les royalistes raisonnables fussent tous convaincus par l'expérience, que le désir d'une réforme politique était trop profondément enraciné dans les cœurs, pour pouvoir être détruit par la force, et que la défaite, en châtiant des peuples inexpérimentés, les eût dégoûtés des révolutions soudaines et violentes.

Dans les cinq années qui suivirent, le projet de rétablir la tranquillité de l'Europe, en balançant les forces et en

conciliant les prétentions des partis qui la divisent, et qui agitaient presque tous les pays ouvertement ou en secret, se développa successivement dans l'esprit de M. Canning, à mesure que les circonstances devinrent plus favorables, et que son propre pouvoir se consolida davantage. Il commença l'exécution de ce beau projet par trois mesures dont le caractère, l'objet et l'exemple furent plus importans que les effets immédiats : savoir, la reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud; les secours accordés au Portugal, et l'appui donné, de cette manière, à l'établissement d'une monarchie limitée dans ce pays; et enfin le traité conclu avec la France et la Russie pour le salut de la Grèce.

La dernière de ces transactions est, sans contredit, la plus mémorable : c'est elle qui fait le mieux voir toute l'étendue du système qu'avait conçu M. Canning. C'était une mesure éminemment politique qui tendait à l'établissement d'une amitié durable entre les grands états, et à une réconciliation entre les divers partis, et qui, si elle eût été exécutée avec vigueur, aurait, sans doute, prévenu l'inconvénient, même d'une courte et légère rupture avec la Porte. Elle engageait les royalistes et les libéraux dans une entreprise sur laquelle ils étaient d'accord; elle resserrait les liens des nations et de leurs chefs, en faisant concourir ceux-ci à l'exécution d'une entreprise populaire. Elle combinait le lustre d'une politique magnanime avec la sécurité des différens états, en empêchant l'agrandissement isolé de l'un d'eux. Malheureusement, au milieu de ces grands desseins, et avant que l'alliance pacifique qui devait cimenter la libération de la Grèce eût pris de la consistance, M. Canning avait cessé de vivre. En mourant, il laissa son système et une partie de sa gloire à la merci de ses successeurs.

Par suite des circonstances dans lesquelles il s'était

trouvé placé et de ses propres projets, la mort d'un homme d'état anglais n'intéressa jamais au même degré les nations civilisées. Ce fut un événement dans l'histoire intérieure de chaque pays : de Lima à Athènes, chaque nation qui luttait pour assurer son indépendance ou conquérir une existence politique fut livrée au plus violent désespoir. D'un autre côté, toute la politique rétroactive, les Miguélistes de Portugal, les apostoliques d'Espagne, les jésuites de France, le divan et les ulémas de Constantinople accueillirent, au contraire, avec des cris de joie, la nouvelle de la mort de leur plus redoutable ennemi. Il fut regretté par tous ceux qui, dégagés de ressentimens personnels ou de parti, sympathisaient naturellement avec un homme de génie frappé au moment même où il essayait de cicatriser les plaies des révolutions, et de rendre pacifiques les améliorations à venir, au moyen d'un compromis entre les intérêts et les opinions, les préjugés et les demandes des défenseurs de l'ordre établi et des partisans de la réforme.

La famille de M. Canning, qui, pendant plus d'un siècle, avait occupé des postes honorables en Irlande, était une branche cadette d'une ancienne souche anglaise. Son père, qui était un homme de lettres, avait été déshérité dans sa jeunesse, pour une union imprévoyante, et son héritage transféré à un plus jeune frère, dont le fils fut ensuite créé lord Garvagh.

M. Canning fut élevé à Eton et à Oxford, dans ce système exclusivement classique, qui, quels qu'en soient d'ailleurs les inconvéniens, est du moins très-favorable au développement du goût et de l'esprit. Dans son enfance, il était le premier parmi des compatriotes très-distingués, et, depuis, il a été considéré comme un des plus brillans spécimens et des meilleurs représentans de cette éducation éminemment anglaise. Dès son jeune âge, son œil étincelait de vivacité et de malice, et sa mobile physio-

nomie annonçait déjà ce sentiment de sa propre dignité, cette susceptibilité quand il se croyait rabaissé ou méconnu, qui fut depuis adoucie, mais jamais entièrement domptée. Les habitudes d'une grande école et celles d'une assemblée populaire n'étaient pas de nature à diminuer son amour de la louange et l'ardeur qu'il avait de se distinguer. Mais, à mesure qu'il avança en âge, sa belle physionomie s'ennoblit par une expression méditative; il poursuivit davantage cette gloire durable qui ne s'obtient que lorsqu'on s'en rend digne. Même celui qui, presque seul, avait le droit de considérer la gloire *comme la dernière infirmité d'un noble cœur*, n'avait pas oublié qu'elle était :

> The spur that the clear spirit doth rais,
> To scorn delights, and live laborious days (1).

La disposition du caractère est peut-être plus facilement appréciée par le jeu naturel de l'esprit dans les relations de la vie commune, que lorsque ses mouvemens sont soumis à l'action des puissans intérêts ou des passions violentes de la vie publique. Le commerce habituel de M. Canning était délicieux. Heureusement pour l'agrément de sa conversation, il était trop occupé ailleurs, pour traiter la société comme un moyen de faire valoir ses hautes facultés, et non comme un moyen de délassement. Aussi n'y était-il ni disputeur, ni déclamatoire, ni sententieux; ses manières étaient simples et agréables, son langage presque toujours familier. Quand une haute pensée jaillissait de son esprit, elle se produisait sous l'enveloppe modeste des formes habituelles de la conversation. Sa plaisanterie

(1) « L'éperon qui presse le génie à dédaigner les voluptés, et à passer des jours laborieux. »

MILTON.

était à la fois piquante et inoffensive, et tout-à-fait dégagée de ces sarcasmes, de ces mordantes railleries qu'il mêlait quelquefois à des élémens plus purs dans les débats politiques. Il avait la qualité aimable de se plaire plus facilement dans la société qu'on n'aurait pu l'attendre de la pénétration de son discernement et de la sensibilité de son humeur. Toutefois il était susceptible d'être décontenancé, et même réduit au silence par la présence de quelqu'un qu'il n'aimait pas. Sa physionomie trahissait souvent les agitations et les anxiétés de sa vie politique, et rarement il était le maître de cacher cette sensibilité aux attaques publiques, que le retour fréquent de ces attaques émousse presque toujours chez nos hommes d'état. Ces faiblesses d'un esprit supérieur avaient quelque chose d'intéressant, en ce qu'elles étaient la trace d'un caractère primitif que le monde et les affaires avaient modifié sans le détruire.

D'ignobles adversaires ne craignirent pas de mettre sa sensibilité à de cruelles épreuves, en blessant sa piété filiale, sentiment qui conserva sa vivacité première, pendant tout le cours de la vie de M. Canning. Le zèle ardent témoigné pour sa gloire, immédiatement après sa mort, atteste la chaleur de ses affections domestiques, qui existent rarement lorsqu'elles ne sont pas réciproques. L'amour paternel a communiqué à l'épitaphe de son fils un charme qui manque à ses autres vers. On a dit de lui, à une certaine époque, que nul homme n'avait moins de popularité, ni plus d'amis : mais la vérité a été moins sacrifiée au désir de faire un contraste dans la seconde que dans la première partie de cette antithèse. Plusieurs de ses liaisons se maintinrent en dépit d'altercations politiques, qui, en introduisant de la gène dans les relations, minent ordinairement l'amitié. Quelques autres furent remarquables par une chaleur, une constance, un désintéressement,

qui, tout en faisant beaucoup d'honneur à ceux qui étaient susceptibles d'un sentiment si dévoué et si pur, en réfléchissaient aussi sur celui qui en était l'objet; car tout homme capable d'inspirer une semblable amitié doit l'être aussi de la partager.

Malgré le peu de prix qu'il mettait à l'argent, il ne fut jamais tenté, dans sa jeunesse, par l'exemple d'amis opulens, ou les facilités qu'il eût trouvées près d'eux de dépenser au-delà de son petit revenu. Ses occupations ne lui permettaient pas de donner à l'administration de sa fortune le soin qu'elle eût réclamé; mais il ne dépensait rien par faste ou par fantaisie. Quelque borné que fût son avoir, sa bonté naturelle lui faisait cependant trouver les moyens d'être généreux envers des solliciteurs qu'il ne pouvait contenter en puisant dans les sources officielles. Par un autre genre de générosité, quand les souffrances étaient grandes, et que cependant la demande ne pouvait pas être accueillie, il cherchait à rendre le refus moins dur, en expliquant fort au long au solliciteur les raisons qui ne permettaient pas de le satisfaire. Lorsqu'il prenait de l'intérêt pour quelqu'un, il le témoignait autant par le soin délicat qu'il mettait à ne pas froisser son amour propre, que par les secours effectifs qu'il pouvait lui rendre; mérite bien rare et bien digne de louange chez les hommes puissans.

A mesure que l'opinion du peuple acquiert de l'influence sur les affaires de l'état, la faculté de persuader les hommes à soutenir des mesures politiques ou à s'y opposer prend plus d'importance. La nature spéciale des débats parlementaires contribue à rendre un talent supérieur, dans ce genre, une preuve, moins équivoque qu'on ne le suppose peut-être, de l'aptitude à conduire les affaires. Un discours écrit, quelque bien fait qu'il soit, ne garantit que les ta-

lens littéraires de celui qui l'a fait; mais les incidens imprévus d'un débat, la nécessité de faire une réponse immédiate dans un langage qui n'a pas été prémédité, exigent de la promptitude, de la fermeté, de l'audace même dans l'esprit, et de l'adresse dans l'art de conduire les hommes, qualités qui sont au nombre des plus utiles à un homme d'état.

L'époque la plus brillante de notre éloquence parlementaire a duré environ un demi-siècle, depuis la maturité du génie de lord Chatham, jusqu'à la mort de M. Fox. Pendant les vingt ans qui ont suivi, M. Canning a quelquefois été le chef, et toujours le plus grand orateur du parti qui soutenait l'administration. Parmi ses adversaires, il y en avait plusieurs dont lui-même reconnaissait le talent et la puissance, et un, entre autres, qui, comme il l'avouait dans ses épanchemens intimes, le forçait, dans les luttes qu'ils avaient ensemble, d'user de toutes ses ressources (1).

S'il eût été un orateur sec et maigre, on aurait généralement reconnu sa puissante dialectique; mais ses auditeurs étaient si éblouis par l'éclat de sa diction, qu'ils n'apercevaient pas l'habileté et l'art, quelquefois excessif, de ses déductions et de ses raisonnemens. Sans doute, quand les ornemens ne sont faits que pour plaire et amuser, sans disposer l'auditoire à adopter les sentimens de l'orateur, c'est une offense contre la première loi de l'art oratoire, dont ces ornemens embarrassent la marche, au lieu de l'accélérer vers le seul but raisonnable que l'orateur puisse se proposer. Mais l'éloquence est un art très-étendu,

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans le 36e numéro de notre recueil, l'article intitulé *Tactique parlementaire*, où se trouve un admirable récit d'un débat de M. Brougham et de M. Canning.

qui comporte plusieurs genres d'excellences, et, dans aucun, on ne peut atteindre le premier rang, sans une combinaison extraordinaire de facultés mentales. Parmi nos orateurs, M. Canning doit être, sans contredit, considéré comme le meilleur modèle du style orné. Les pompeuses et sublimes descriptions de Burke, ses considérations étendues ou profondes sur des principes généraux, étaient de nature, sans doute, à plaire à des lecteurs ou à les instruire; mais, il faut l'avouer, c'étaient autant de digressions qui détournaient l'auditoire de l'objet sur lequel l'orateur doit constamment le tenir fixé. Shéridan, qui avait bien plus d'esprit que d'imagination, s'appliquait à reproduire, dans ses discours, les superbes hors-d'œuvres de Burke : dans ce qu'on a conservé des harangues parlementaires de Shéridan, on trouve l'exagération naturelle à tous ceux qui s'efforcent d'obtenir par l'art ce que la nature leur a refusé. Par la part active que M. Canning prenait à tous les débats, il fit preuve d'une étendue de connaissances qui manquait à Shéridan, d'une prestesse d'esprit dont cet homme, d'ailleurs si ingénieux, était dépourvu, et qu'il n'avait pas eu occasion d'acquérir. Sous plusieurs rapports, M. Canning surpassait M. Pitt : sa diction était plus variée, quoique plus pure et plus idiomatique; elle étincelait d'images, et des exemples nombreux venaient donner plus de force et d'éclat à ses raisonnemens : qualités qui ne se trouvaient pas au même degré dans l'éloquence de M. Pitt.

M. Canning possédait tous les avantages extérieurs de l'orateur. Sa mobile physionomie se modifiait avec ses discours; sa voix flexible et timbrée avait tout le développement nécessaire à son genre d'éloquence. Dans le cours ordinaire de ses harangues, quand il ne se livrait à aucun mouvement oratoire, son attitude et ses gestes auraient

été choisis par un peintre pour représenter la grâce s'élevant à la dignité.

Aucun orateur anglais n'a fait un usage aussi habituel et aussi puissant de l'arme de la raillerie que M. Canning. Aucun n'a obtenu, de cette manière, autant de triomphes, et excité autant d'inimitiés. Ceux dont l'importance est fondée sur la naissance et la fortune supportent impatiemment que leur dignité artificielle ou celle de leur ordre soit déconcertée par une plaisanterie; et, en général, on ne pardonne guère sincèrement à une raillerie, que lorsqu'elle n'a pas porté coup.

M. Canning usa trop souvent de ce talent dangereux. Dans de soudains éclairs d'esprit, et dans de comiques peintures des hommes et des choses, il se distingua, plus d'une fois, par ce naturel heureux qui est le charme de la plaisanterie; genre de talent auquel l'apparence de l'art et du travail est plus nuisible qu'à tout autre. Shéridan, en imitant d'une manière trop fidèle le dialogue de son maître, le poète Congrève, a été conduit quelquefois à des plaisanteries si étudiées et si finies, si bien balancées et développées avec tant d'art, qu'elles luttent souvent de tautologie et de monotonie, avec les tirades jadis si vantées de Johnson; même dans ses meilleurs traits, il provoque plutôt l'admiration qu'un rire cordial. On ne peut nier qu'à cet égard le goût de M. Canning n'ait été trop influencé par l'exemple de son ancien ami.

Plusieurs de ses discours méritent une attention spéciale, parce qu'ils prouvent des facultés et un talent qu'il n'était pas souvent dans le cas d'exercer. En 1811, au commencement de la discussion sur la reprise des paiemens en argent de la banque d'Angleterre, il était si peu familier avec ce sujet, qu'il ignorait la valeur des termes techniques; mais il profita si bien d'une conversation ami-

cale qu'il eut avec un maître de cette science, que les deux discours qu'il prononça sur cette question sont cités parmi ses meilleurs. Son exposé fut simple et clair. Son imagination colora légèrement son langage sans y répandre un éclat hors de saison; et son esprit se contenta de tourner en ridicule ce dont il avait déjà démontré l'absurdité. Rien ne prouve mieux que l'anecdote que nous venons de rapporter, combien était imparfaite l'éducation des hommes d'état anglais à cette époque, et, en même tems, l'aptitude de M. Canning à se rendre maître des sujets qui avaient le moins d'analogie avec ses goûts et ses études.

Lorsque l'on vota des remercîmens au marquis d'Hastings, M. Canning raconta les événemens de la guerre de l'Inde avec une clarté, un ordre, une rapidité, une précision, qui firent dire, pendant le cours du débat, que ce récit était le plus beau modèle d'histoire parlée. Dans les discours qu'il fit, après sa nomination au gouvernement général de l'Inde, l'idée qu'il était à la veille de quitter son pays, et de dire un adieu peut-être éternel à cette assemblée, théâtre de sa gloire, adoucit ses aspérités et châtia son style. On put voir alors que, pour accroître son ascendant comme orateur, et pour faire apprécier ses vertus du public, comme elles l'étaient dans le cercle domestique de ses amis, il ne lui manquait que de contenir davantage son humeur railleuse, et le luxe surabondant de sa belle imagination. Dans le cours de sa carrière parlementaire, il lui est sans doute échappé plus d'une expression digne de blâme, et qui aurait fait suspecter le caractère d'un homme dont l'humanité eût été moins bien garantie; mais c'était plutôt une faute de son esprit que de son cœur: il cédait à la séduction de dire un bon mot; et, par malheur, les formes piquantes de son langage, en donnant plus de publicité à l'injure, la faisaient aussi plus vivement ressentir.

La surabondance de son imagination et de son esprit nuisaient un peu à sa gravité. Sous ce rapport il était inférieur à M. Pitt,

Deep on whose front engraven
Deliberationsat, and public care (1).

A d'autres égards il était également inférieur à M. Fox qui trouvait dans son cœur, dans l'amour de son pays et de l'humanité dont il était rempli, une source intarissable d'inspirations passionnées.

On peut dire qu'à tout prendre les talens oratoires de M. Canning étaient plus étendus que le cercle dans lequel il les exerçait ordinairement. Lorsqu'il n'avait à faire qu'un exposé, personne n'avait plus de simplicité que lui. Quand sa mauvaise santé le força d'être plus court, il sut se renfermer dans des limites plus étroites, sans rien perdre de sa clarté, de sa facilité, de son éloquence. Dans son discours sur la réforme coloniale, en 1823, il semblait avoir pris de la manière habituelle de M. Burke, et de la hauteur de ses considérations philosophiques, tout ce qu'il fallait pour donner un caractère plus imposant et plus austère à un discours qui devait servir de préambule à un nouveau système de législation. Comme les défauts de son éloquence étaient ceux d'un esprit jeune et ardent, les progrès de l'âge semblaient la purifier, et faire disparaître successivement toutes les taches qui cachaient ou du moins qui obscurcissaient des beautés. De jour en jour il s'élevait à de plus grandes vues, et personne avant lui n'avait fait un plus heureux compromis entre la philosophie et l'éloquence, en ne prenant à la première que ce qui pouvait servir à la seconde.

Nous serons plus à même d'apprécier son talent comme

(1) « Sur le front de qui étaient profondément empreints la méditation et les soins de l'empire. »

écrivain, quand on aura publié les mémoires de son tems, dont on assure qu'il n'a jamais interrompu la rédaction, au milieu de toutes les sollicitudes de sa vie publique. Les seuls écrits en prose que l'on connaisse de lui sont des pièces officielles qui, considérées comme des compositions d'un ministre des affaires étrangères, dans l'une des époques les plus importantes de l'histoire de l'Europe, sont sans contredit d'une très-grande importance. Quelques-unes de ces pièces, qui sont un appel indirect au jugement du monde, présentent une combinaison si heureuse de la dignité et en même tems de la circonspection du langage, qu'on peut les regarder comme les meilleurs modèles de ce genre de composition. Ses instructions à nos ministres du dehors, dans des occasions embarrassantes et difficiles, offrent une union très-rare de vues étendues, élevées, et de moyens ingénieux d'exécution. Peut-être même avait-il, dans l'habileté de ses expédiens, un peu trop de confiance. « Les grandes affaires, a dit Bacon, sont, en général, trop rudes et trop difficiles à entamer, pour qu'on puisse les façonner avec les pointes et les tranchans déliés de l'esprit. »

Les notes diplomatiques de M. Canning ont, plus qu'il ne convient, un caractère de controverse. Elles ne se rapprochent pas assez du ton d'une conversation amicale sur un point en litige, dans lequel le négociateur doit moins s'occuper de son argumentation, que de sonder d'une main légère les intentions de la partie adverse. Quelquefois M. Canning paraît plutôt poursuivre le triomphe que l'avantage, et oublier que laisser son adversaire satisfait de lui-même et de ce qu'il a obtenu n'est pas une des moindres preuves de l'art d'un diplomate. Quand ces notes étaient destinées à devenir publiques par l'intermédiaire du Parlement, il est juste de les considérer sous ce point de vue; lorsque cette excuse leur manque, on doit être indulgent pour l'auteur, à cause des habitudes de

controverse qu'il avait prises dans une vie toute parlementaire. Il est difficile pour un orateur de se transformer en négociateur ; et l'art nécessaire pour conduire une assemblée publique diffère, à beaucoup d'égards, de celui de traiter avec des individus.

Le talent de M. Canning pour la versification doit plutôt être considéré comme un talent d'agrément que classé parmi ses hautes facultés. Ses vers eussent été une distinction pour un homme inférieur ; ils sont fort au-dessus de ceux de Cicéron, de Burke et de Bacon. Le goût qui prévalait dans sa jeunesse lui avait donné un certain penchant pour une poésie sententieuse et déclamatoire, bien différente de cette poésie qui tire son attrait d'une vive imagination ou d'une sensibilité véritable. A quelques égards ses compositions poétiques furent aussi influencées par les relations qu'il avait eues avec Shéridan, quoique sa connaissance approfondie des modèles classiques l'eût un peu préservé du style brillant et antithétique de cet homme extraordinaire. Toutefois on remarque quelque chose d'étudié et d'artificiel dans les poèmes anglais de tous ceux qui, comme M. Canning, se sont fait une réputation par leurs vers latins, surtout depuis qu'un goût pusillanime impose aux latinistes modernes l'obligation non-seulement de n'employer que des mots, mais aussi de n'employer que des phrases dont les anciens se soient servis.

Un silence absolu sur les satires politiques de M. Canning, qui eurent tant de vogue dans leur tems, pourrait être attribué à une timidité mal entendue. Sous ce rapport, il était inférieur au général Fitzpatric, en railleries mordantes ; à M. Moore, dans sa veine intarissable d'esprit et de gaîté ; et à M. Frère, en folie originale. Dans ce champ malheureux où l'on ne moissonne que des lauriers éphémères, et où Dryden a pu seul acquérir une gloire durable, M. Canning n'a fait du moins aucun pas dont il

eût à rougir ; et un honnête homme pourrait avouer tous les vers échappés à sa verve satirique.

Dans quelques-uns des délassemens ou des travaux de sa jeunesse, se trouvent des passages qui paraissent contenir des allusions à ses actes les plus justement célèbres, aussi bien qu'à la teneur de toute sa vie et à l'éclat mélancolique qui a environné sa mort. Dans le dernier vers qu'il ait composé, il exprime un désir qui a été réalisé d'une manière bien étrange : c'est de

Live in a blaze, and in a blaze expire.

C'est aussi une singulière coïncidence que l'homme d'état qui, de sa main défaillante, traça les conditions d'un traité conçu pour le salut de la Grèce, ait, lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, écrit des vers anglais sur l'esclavage de ce malheureux pays ; et que, dans un poème sur le pélerinage de la Mecque, qui obtint le prix à Oxford, et qui est sans contredit l'un des meilleurs essais de latin moderne, il ait amèrement déploré le sort d'autres pays non moins célèbres et soumis également à ce joug barbare.

Nunc satrapæ imperio et sævo subdita Turcæ (1).

Pour conclure, nous dirons que M. Canning fut un homme d'un génie facile et brillant, d'une ame tendre et d'un caractère généreux et élevé. Dans l'intérieur, il sut convertir la plupart de ses adversaires en partisans zélés ; au dehors, il était l'espoir et l'appui de tous ceux qui voulaient la liberté légale. Il mourut au milieu des plus grandes et des plus vigoureuses mesures qui, si elles eussent été exécutées par lui ou d'après ses inspirations, auraient placé son nom parmi les plus illustres de ceux qui ont fait servir le pouvoir remis dans leurs mains à l'amélioration du sort de leur patrie et de l'humanité tout entière.

(*Keepsake.*)

(1) Oxford, 1789.

Histoire Contemporaine.

LA RÉVOLTE DU RÉGIMENT DE FROHBERG.

Ce fut à la fin de 1807 que se passa, dans l'île de Malte, un événement, ou plutôt une série d'événemens du caractère le plus singulier. Je m'étonne que nos faiseurs de romans, qui cherchent à compenser la stérilité de leur imagination en mettant l'histoire au pillage, n'aient pas encore tiré parti des faits dont je fus témoin et dont je conserve le vif souvenir après un intervalle de plus de vingt années. Apparemment qu'ils n'en auront pas eu connaissance. Ces faits ont eu lieu dans une île assez éloignée de tous les continens. D'ailleurs les principaux acteurs de cette espèce de drame furent presque tous exterminés, et leurs bourreaux durent s'efforcer, pour leur honneur, d'ensevelir dans l'oubli le souvenir de cette catastrophe. Il faut observer aussi qu'à cette époque l'attention générale était absorbée par les plus grands événemens politiques : des trônes abattus et relevés; des victoires dont rien encore n'avait égalé le lustre; des dynasties nouvelles improvisées dans la moitié de l'Europe. Toutefois, au milieu de ce fracas d'événemens, il serait difficile d'en trouver de plus attachans et de plus bizarres que ceux que je vais raconter pour les conserver à l'histoire.

Lorsque la guerre, en se prolongeant, commença à rendre insuffisantes les recrues levées au sein de la population des Iles Britanniques, il fallut trouver de nouveaux moyens de fournir, à l'armée anglaise, les hommes qui lui

étaient nécessaires. Le gouvernement passa, en conséquence, des marchés commerciaux avec des spéculateurs qui s'engageaient, moyennant une rémunération convenue, à lever des troupes parmi les habitans des pays étrangers. Ces recrues devaient être employées hors de la Grande-Bretagne, dans les services d'une importance secondaire. On pense bien qu'on n'oublia pas, dans ces divers contrats, les Albanais, ces Suisses de la Grèce, qui vendent leur sang aux puissances du midi de l'Europe, comme les paysans des Alpes vendent le leur aux puissances du nord et du centre. C'était parmi eux que Venise levait ses stradiotes, qui faisaient, au quinzième siècle, l'admiration de Philippe de Commines. Au milieu des embarras de cette terrible guerre, il était impossible que le gouvernement anglais ne cherchât pas à en tirer parti. Un émigré français, resté fidèle aux Bourbons, et qui, par cette raison, n'avait pas voulu rentrer en France, proposa, au secrétaire d'état de la guerre, de se rendre dans l'Archipel et dans la Grèce continentale pour y lever des troupes. Son offre fut acceptée, et, grâce à l'activité de son caractère, il réussit promptement à recruter un corps composé de Grecs, d'Albanais, d'Esclavons et d'autres Levantins. Ce régiment, levé sous le beau ciel de l'Hellénie, reçut le nom germanique de Frohberg. On ne se borna pas à donner ce nom tudesque au nouveau corps; des officiers allemands, que M. de..... avait amenés avec lui, le soumirent aux pratiques de la discipline de leur pays. Au bout de quelque tems, les soldats furent tous équipés, et assez bien exercés pour se produire à une parade et faire le service auquel ils étaient destinés.

Le régiment de Frohberg fut, en conséquence, envoyé à Malte. On le plaça dans un de ces districts isolés par quelques-unes des fortifications dont l'île est couverte. Le fort Ricasoli, situé à la pointe d'une portion de terre

en saillie au milieu des flots, correspond au fort St.-Elme, sur le rivage opposé ; ces deux forts réunis commandent l'entrée d'un port qui est considéré comme le plus beau et le plus sûr du monde. Cette position, qui est par elle-même d'une très-grande force, est, en outre, protégée par des ouvrages qui viennent aboutir aux lignes de Cotonera. Ces lignes, dont les ramifications s'étendent dans tout l'intérieur de l'île, furent conçues et exécutées par des ingénieurs français, pendant l'occupation de Malte par les troupes de Napoléon. Du côté de la mer, le fort Ricasoli, avec une garnison suffisante, serait imprenable ; par terre, on ne pourrait y pénétrer qu'au moyen de l'occupation successive d'ouvrages avancés, dont la prise occasionerait des pertes énormes aux assaillans.

C'est dans ce fort que le régiment de Frohberg devait passer son noviciat. Afin de hâter les progrès de son éducation militaire, on adjoignit, aux officiers instructeurs allemands, quelques sous-officiers anglais. On conçoit que ce n'était pas chose facile que de soumettre à la rigueur de la discipline du nord cet amas d'hommes recrutés à l'extrémité du midi de l'Europe, et qui en avaient tout le caractère fougueux. On crut que le meilleur moyen d'y parvenir serait d'introduire, dans le régiment de Frohberg, les punitions corporelles en usage dans les armées de la Prusse. Mais ces châtimens, souvent administrés avec caprice, révoltaient, sans les dompter, des hommes qui portaient très-haut l'orgueil de leur profession, la seule honorable à leurs yeux, et dont toute l'existence antérieure s'était écoulée au milieu des désordres d'une liberté sans frein. Bientôt ils ne prirent plus la peine de cacher le dégoût que leur inspiraient leur service et leurs chefs. Les réclamations que les plus impétueux faisaient contre les ordres arbitraires de leurs officiers étant toujours accueillies avec un redoublement de sévérité, l'irritation fut

à son comble et ne tarda pas à éclater par une révolte. Cette soldatesque furieuse se souleva contre ses chefs, massacra ceux qui s'étaient rendus le plus odieux par leur sévérité intempestive, chassa les autres, ferma les portes du fort, et se déclara indépendante.

Quelques meneurs proposèrent, dit-on, d'arborer les couleurs de la France. Si cette proposition eût été accueillie, le drapeau tricolore eût, encore une fois, flotté sur l'île de Malte, mais il paraît qu'on ne lui donna aucune suite. Dans la position qu'occupaient les soldats de Frohberg, ils bravaient impunément les troupes nombreuses qui alors remplissaient l'île; et, en effet, ils n'avaient guère à craindre que les conséquences du blocus que le général V..., qui commandait en second, s'était hâté d'établir. Les mutins avaient retenu, dans la forteresse, quelques officiers d'artillerie qui étaient obligés de pointer leurs pièces contre ceux parmi lesquels ils ne comptaient que des compatriotes, des parens ou des amis. L'un de ces officiers fut tellement affecté de l'odieuse obligation qu'on lui imposait et des scènes de désordre dont il fut témoin, que sa santé en éprouva les plus fortes atteintes; tellement qu'il fut ensuite forcé de quitter le service pour aller mourir, dans la retraite, d'une mort prématurée.

On ne dirigea aucune attaque contre le régiment; mais un blocus sévère l'empêcha de recevoir des vivres du dehors, et il n'eut d'autre ressource que les magasins de la forteresse. Ces magasins n'étaient pas suffisamment approvisionnés pour nourrir long-tems les assiégés. Il fallut bientôt diminuer les rations, et recourir à ces expédiens qui marquent d'ordinaire les progrès d'un siége, par différens degrés de privation. On pense bien que ces hommes n'étaient guère mieux disposés à supporter des privations de ce genre que les rigueurs de la discipline allemande. L'absence de toute subordination empêchait, d'ailleurs,

de prendre les arrangemens qui auraient pu retarder l'épuisement des vivres. Des querelles éclatèrent parmi les soldats; et tout le régiment se divisa en factions, formées en partie par la différence des races, et en partie par celle des opinions. Ces cabales s'aigrirent de plus en plus; et, au bout de quelques jours, chaque circonstance, quelque indifférente qu'elle fût, faisait naître de nouvelles querelles qui, entre des hommes armés et d'un caractère aussi violent, avaient presque toujours une issue sanglante. Aucun soldat n'était sûr de sa ration, s'il n'appartenait pas au parti le plus fort, car il avait des voisins disposés à la lui ravir. Les imprécations dont le fort Ricasoli retentissait constamment, les combats que des furieux ne cessaient de s'y livrer, la haine, la vengeance, en avaient fait une espèce d'enfer. On eût dit que ces malheureux voulaient se détruire, les uns les autres, avant que leurs communs ennemis vinssent les égorger dans leur repaire. Mais cette catastrophe fut prévenue par la fuite volontaire de la plus grande partie des soldats qui s'entendirent pour ouvrir les portes, et se livrèrent à discrétion aux troupes anglaises. Il ne resta, dans la forteresse, que cent cinquante hommes qui continuèrent à y faire bonne garde et à braver les assiégeans.

Ces hommes, les plus résolus de tout le régiment, rassurés, d'ailleurs, par la force naturelle de leur position, et par la torpeur apparente de leurs ennemis, espéraient qu'à la fin ils en obtiendraient une capitulation favorable. Ils continuèrent donc à montrer une apparence aussi hostile que précédemment. Ils paraissaient même moins disposés à s'arranger, ou du moins à faire des ouvertures pour y parvenir; tous les jours on les voyait au haut des murs, avec des physionomies sévères, silencieuses et menaçantes. Leur situation s'était améliorée à quelques égards. Comme ils étaient moins nombreux, la disette de vivres se faisait moins sentir; et ils s'entendaient plus facilement. Une

autre cause de querelles avait aussi disparu, attendu que les soldats qui restaient étaient tous Grecs, et sans aucun mélange d'Esclavons et d'Albanais.

Toutefois leurs affaires ne tardèrent pas à prendre un nouvel aspect. Un officier de la marine royale, le capitaine Collins, tenta un assaut pendant la nuit; et il réussit, par son intrépidité, à s'emparer de tous les ouvrages, à l'exception d'un bâtiment fort important, le magasin à poudre. Presque tous les mutins tombèrent en son pouvoir; en comptant les prisonniers, on se convainquit qu'il n'en restait que sept dans le magasin. Ce bâtiment, situé presque au centre du fort, faisait une espèce d'Acropolis. Il n'était entouré d'aucun ouvrage qui pût le défendre; mais, comme il contenait une très-grande quantité de munitions, c'était une arme gigantesque dans les mains d'hommes au désespoir. Les assiégeans ne pouvaient pas essayer d'employer la force, la dernière et facile ressource des assiégés devant être également fatale aux deux partis. Les menaces n'étaient pas moins inutiles; et les voies de la conciliation étaient interdites par la politique inflexible du général V..., qui insistait pour que ces malheureux se rendissent sur-le-champ et sans conditions.

Mais nous ne devons pas oublier de parler de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant l'assaut nocturne. Presque tous furent condamnés à mort; les uns à être pendus, et les autres à passer par les armes. L'exécution d'un si grand nombre d'hommes, qui ressemblait aux mitraillades de Lyon, était déjà fort extraordinaire, et bien propre à répandre l'effroi et la consternation dans l'île; mais, ce qui en augmenta encore l'effet, c'est que, depuis que Malte était en notre pouvoir, c'était la première fois que la peine de mort y était infligée par une cour martiale. Jusque-là, les punitions militaires s'étaient bornées aux arrêts, à des

réclusions de quelques jours et aux coups de canne reçus par les soldats de Frohberg.

Aussi, dans l'exécution de cette terrible sentence, tout indiqua l'inexpérience de ceux qui en étaient chargés. Les préparatifs se firent avec lenteur; les échafauds furent construits avec une maladresse qui correspondait à la timidité et à la gaucherie des bourreaux. On aime à croire, pour l'honneur de l'humanité, que l'horreur qu'inspirait cette détestable boucherie fut pour quelque chose dans le trouble qui présida à ses préparatifs. Malheureusement l'inexpérience des bourreaux et la mauvaise construction des gibets contribuèrent à augmenter beaucoup les douleurs des pauvres patiens qui y furent suspendus.

Mais ceux qui subirent l'autre sentence eurent encore une mort plus cruelle que leurs camarades. Lorsqu'ils furent amenés sur le terrain, on ne leur banda pas les yeux, de manière qu'avant de recevoir le coup fatal ils virent les lents préparatifs et les préludes les plus minutieux de la mort qu'ils allaient recevoir. Il y a un tableau français qui représente un militaire condamné au même genre de supplice, à genoux devant ses camarades disposés en ligne et prêts à tirer sur lui, tandis qu'il écarte de la main un chien fidèle qui s'est échappé du milieu d'un groupe de spectateurs, pour venir prodiguer à son maître ses dernières caresses. Il y a sans doute, dans cette composition, quelque chose de touchant et de dramatique, mais j'ai peine à croire qu'un homme, placé sur l'extrême limite de l'éternité, porte sa sollicitude sur son chien. Il ne se passa rien à l'exécution des soldats de Frohberg, qui pût détourner la leur de dessus eux-mêmes; ils avaient devant les yeux le détachement qui allait les faire périr; ils virent ceux qui en faisaient partie prendre leurs fusils déposés en faisceau, les charger, et, au commandement de leurs

chefs, les mettre en joue. Mais je m'aperçois que l'émotion qui me gagne, au souvenir de cette scène cruelle, met du désordre dans mon récit; je vais tâcher de poursuivre d'une manière un peu plus méthodique.

La place d'armes à la Floriana est un grand espace découvert, presque carré, situé près des fortifications intérieures qui rendent la Cité-Vallette imprenable, autrement que par corruption ou par famine. D'un côté, est le mur d'un jardin public, fort long et très-étroit; en face se trouve un bastion. Les deux autres côtés sont occupés, d'une part, par les glacis; et, de l'autre, par un rang de maisons.

Au centre du carré étaient placés les patiens, et, à peu de distance, le détachement qui devait les fusiller. Après la première décharge, ceux qui ne furent pas atteints ou qui ne le furent que légèrement sentirent leur horreur pour la mort s'accroître à la vue de leurs camarades étendus à leurs pieds. Leurs yeux restés libres, et les facilités que présentait l'endroit où ils se trouvaient, les engagèrent à tâcher de profiter, pour s'enfuir, de l'irrésolution des officiers et du trouble qui s'était mis dans les rangs des soldats. Ils s'évadèrent dans toutes les directions. Les uns furent se cacher dans les replis des fortifications; les autres s'élancèrent dans la campagne, qu'ils traversaient aussi rapidement que des bêtes fauves qui fuient devant le chasseur. Tous les témoins de cette scène faisaient des vœux ardens pour le salut de ces malheureux; mais les soldats couraient sur leur trace, et les nombreux coups de fusils que nous entendions à distance diminuaient à chaque instant notre espoir. Ils furent tous atteints successivement et tués çà et là dans la campagne comme à une chasse.

Au milieu de tout ce désordre, un de ces hommes se fit remarquer par les moyens qu'il employa pour s'échapper.

Au centre de la Floriana est un ancien puits, couvert en partie de grosses pierres que les habitans écartent, quand ils viennent y chercher de l'eau. Poussé par je ne sais quel instinct, l'homme dont je parle s'élança vers ce puits, et s'y serait précipité, si ses pieds, en s'embarrassant dans je ne sais quel obstacle, ne l'eussent fait tomber. Il se releva sur-le-champ, et, changeant de direction, il courut vers le bastion, en traversant la place. Il l'atteignit avant les soldats; puis, se dirigeant vers le bord, il s'élança dans le fossé qui est au-dessous. Il tomba d'une hauteur de plus de cinquante pieds; mais, comme le sol était très-mou, il vivait encore après sa chute. Les soldats l'aperçurent du haut du bastion, où ils l'avaient suivi; ils le couchèrent en joue, et mirent fin aux angoisses de sa cruelle agonie.

Cependant les sept hommes restés au fort Ricasoli continuaient à garder le magasin à poudre qui en occupait le centre. Ces hommes espéraient d'abord que, grâces aux avantages de leur position, le gouverneur irait au devant d'eux, et leur proposerait lui-même de capituler; mais, se voyant trompés dans leur attente, par l'obstination du général V..., et leurs vivres s'épuisant avec une effrayante rapidité, ils cherchaient sans cesse à entamer des négociations sur des bases qui, de jour en jour, devenaient moins avantageuses pour eux par suite des concessions qu'ils consentaient à faire. Ces propositions étaient constamment accueillies par un refus absolu, et par l'ordre impérieux de se rendre sans conditions. La physionomie de ces malheureux se décomposait de plus en plus, et il était clair que, si cet état de choses se prolongeait, la faim les ferait bientôt périr. Toutefois, l'adresse qui caractérise leur nation croissait avec les embarras de la situation où ils se trouvaient. Tantôt ils sollicitaient une trêve de quelques heures; une autre fois ils promettaient de se rendre, si on voulait leur accorder quelques vivres qu'ils deman-

daient. Mais tous ces moyens dilatoires échouaient devant l'opiniâtreté du général. Six jours s'écoulèrent encore, et ces pauvres malheureux, pâles, maigres, épuisés, paraissaient sur le point de mourir d'une mort horrible.

Le septième jour, l'un d'eux, qu'ils avaient élu leur commandant, se présenta au lieu ordinaire des communications, pour faire une nouvelle demande. Son nom était Anastase Ieremachos, signalé pour avoir le premier désobéi aux ordres de ses chefs, et avoir été le principal instigateur des actes qui avaient suivi. C'était un Grec spirituel, artificieux, qui avait assez d'audace pour ne pas reculer devant les périls d'une entreprise hasardeuse, et, en même tems, assez de prudence pour éviter tous les dangers inutiles. Il se présenta, comme de coutume, devant une petite ouverture pratiquée pour leurs communications avec les assiégeans, et sollicita une entrevue avec un agent du gouverneur; ce qui lui fut accordé. Il dit que ses camarades étaient tous, ainsi que lui, dans la plus grande détresse; qu'ils avaient à lutter contre un nouvel ennemi, le plus cruel de tous, la soif; que leurs outres étaient maintenant épuisées, et que, si on ne venait pas à leur aide, ils allaient tous mourir; qu'ils imploraient l'humanité du gouverneur, et qu'ils se bornaient à lui demander un peu d'eau; que leur détresse était telle qu'ils ne pouvaient pas la supporter plus long-tems; et qu'en conséquence ils avaient résolu de sauter le soir même, avec le magasin à poudre, à moins qu'on ne consentît à leur accorder leur demande; que, si on les refusait, à neuf heures du soir, au premier coup de la cloche de la cathédrale de Saint-Jean, le magasin sauterait en l'air; que quelques gouttes d'eau pouvaient encore prévenir cette catastrophe.

Soit que l'on ne crût pas aux déclarations d'Ieremachos, soit que le général V... pensât que, conformément au texte

de quelques-unes de nos lois militaires, l'on ne doit, dans aucun cas, composer avec des soldats en révolte, on fit une réponse négative à cette nouvelle demande.

Tout le jour s'écoula dans la stupeur d'une horrible attente. De tems en tems Ieremachos et ses camarades se présentaient à l'ouverture, pour exprimer de nouveau les angoisses de leur cruelle situation, ajoutant toujours que, si on ne les prenait pas en pitié, le magasin sauterait à neuf heures du soir. L'effroi général s'augmentait à mesure que l'on approchait davantage de l'heure désignée. Elle sonna enfin : un bruit épouvantable se fit entendre aussitôt; et des foudres, des torrens de feux parurent s'élancer du magasin comme du cratère d'un volcan. L'ébranlement général du sol et l'illumination soudaine de l'atmosphère apprirent à tous les habitans de l'île, jusque sur les points les plus éloignés, que les soldats de Frohberg avaient tenu parole. Les fenêtres des maisons de l'autre côté de la Cité-Vallette furent brisées en mille pièces. Quand le bruit de l'explosion eut cessé, des cris lamentables, que la tranquillité de la nuit permettait d'entendre à de longues distances, annoncèrent que les auteurs de ce désastre n'étaient pas morts sans vengeance. Le jour, en se levant, en fit connaître toute l'étendue. Le fort et les fossés ne présentaient plus qu'un amas informe de débris couverts de cadavres encore chauds et horriblement mutilés. On ne s'étonna point, au milieu des membres épars et des corps que l'explosion avait rendu méconnaissables, de ne pas retrouver les restes des sept Grecs.

Les habitans de l'île éprouvèrent, en général, un sentiment de commisération pour ces malheureux, poussés à cet acte de désespoir par la sévérité inopportune de leurs officiers. On observait que d'anciens klephtes grecs, pour qui la discipline était nouvelle, et qui avaient des habitudes étrangères au reste de l'Europe, auraient dû être traités avec une

sévérité moins inflexible. Leur conduite, les résolutions qu'ils avaient prises paraissaient naturelles chez des hommes à demi barbares, dont le caractère primitif n'avait jamais été dompté, et que la discipline militaire ne pouvait que lentement convertir en automates, semblables aux vieux soldats qui remplissent les cadres de nos régimens. Un peu de douceur eût paru préférable aux coups de plat de sabre et aux coups de cannes des caporaux prussiens, et prévenu l'épouvantable catastrophe qui avait porté le ravage dans tout le voisinage du fort Ricasoli, et l'effroi dans l'île entière.

On commençait à moins parler de cet événement, et huit jours s'étaient déjà écoulés lorsqu'un vieux prêtre retournait à son *casal* situé dans un district de l'intérieur. Ses jambes s'alongeaient sur les panniers qu'il avait suspendus à sa monture, et qu'avec une prévoyance ecclésiastique il avait remplis de viande, de poissons et de toutes les friandises de son goût. Il charmait sa route en psalmodiant d'une voix nasillarde la chanson nationale maltaise :

Tën en hobboc jaua calbi (1), etc.

chanson dont le caractère érotique paraissait peu convenir à la gravité de son ministère, mais qui, à Malte, est dans toutes les bouches, car les habitudes y sont aussi uniformes que le ciel. « *Jaua calbi*, » répétait le bon prêtre, un peu troublé par un écart soudain de sa mon-

(1) Cette chanson est, je crois, la seule poésie originale dont le dialecte maltais, composé d'italien et d'arabe, puisse se glorifier. Voici à peu près le sens du commencement :

« Je vous aime dans le fond de mon cœur; mais je vous hais en présence du monde. Il ne faut pas m'en demander la raison; car, ma chère, vous savez bien pourquoi. »

ture. « *Jaua calbi,* » dit-il encore, mais d'une voix plus faible, après un nouveau bond de son cheval. Ces soubresauts d'une bête ordinairement si tranquille causèrent quelque inquiétude à son guide, qui, promenant des regards circonspects autour de lui, aperçut un homme en embuscade derrière un mur et qui le couchait en joue. « Halte-là ! » s'écria cet homme ; mais cette impérieuse injonction fut à pure perte, car le curé, glissant à bas de son cheval, retrouva, par la crainte, ses jambes de vingt ans, et se mit à courir de toutes ses forces en criant : « *Aima! Aima!* » jusqu'au moment où il eut atteint son village, et que ses ouailles eurent formé autour de lui un rempart domestique.

Lorsque son agitation fut moins forte, il raconta son aventure avec des couleurs un peu assombries. Suivant lui c'était un revenant qui avait voulu l'arrêter ; et ce revenant était un ancien soldat de Frohberg ; il en portait encore l'uniforme, mais il était livide et décharné, comme un fantôme doit être. Cette histoire, dont aucun Maltais ne mettait en doute l'exactitude, se répandit promptement dans toute l'île. Lorsqu'elle parvint aux oreilles du gouverneur, il ordonna des recherches actives, afin de calmer les craintes populaires qu'inspirait cette apparition, et d'en reconnaître au juste la nature. Le nombre et l'ardeur des personnes employées à ces recherches les rendirent fructueuses. Dans le creux d'un rocher situé très-loin de toutes les habitations, on découvrit sept hommes que leur vêtement fit bientôt reconnaître pour les sept Grecs du magasin à poudre. Leur maigreur produite par la faim et leurs continuelles alarmes, leurs longs cheveux qui pendaient en désordre, leurs yeux profondément enfoncés sous le front, expliquaient l'effroi du bon curé, lorsqu'il avait pris l'un d'eux pour un spectre. Ils étaient trop affaiblis pour tenter de se défendre contre les officiers de

police. Lorsque l'on s'en fut assuré, et qu'on fut un peu remis de la surprise qu'inspirait cette capture inattendue, on leur demanda comment ils avaient pu se sauver pendant l'explosion qui avait fait périr tant de gens moins exposés qu'eux. Ieremachos répondit sans hésitation et avec franchise aux questions qu'on lui faisait.

Il raconta que, dès le premier moment de l'occupation du magasin, il avait conçu un plan d'évasion qui avait été accueilli par ses camarades, et qu'ils avaient exécuté sans que leur courage se démentît un seul instant. Tous les actes qui suivirent, loin d'être fortuits, avaient été combinés à l'avance pour préparer l'exécution de ce grand projet. Comme il connaissait parfaitement la position de toutes les constructions qui faisaient partie du fort, Ieremachos avait pensé tout d'abord que l'on pourrait, sans beaucoup de peine, pratiquer une issue vers la mer, en perçant le mur qui bordait le rivage; et, en conséquence, ses compagnons et lui se mirent sur-le-champ à la besogne. La pierre se trouva plus tendre qu'ils ne l'espéraient, ce qui accéléra les progrès de l'opération; mais ils calculèrent que le mur extérieur ne pouvait pas être renversé, sans qu'il ne résultât de sa chute un bruit qui avertirait les assiégeans. Ce fut alors que Ieremachos, toujours fécond en ressources, conçut le projet de faire sauter concurremment le magasin à poudre. Après de mûres délibérations, ce projet reçut aussi l'assentiment général. Afin d'en assurer le succès, ils imaginèrent d'exagérer encore leurs maux, pour qu'on crût que c'était leur misérable position qui les avait forcés à cet acte de désespoir. Le jour de la catastrophe, ils ne se bornèrent pas à se plaindre des souffrances trop réelles qu'ils éprouvaient, ils en supposèrent, telle que celle de la soif, qui étaient imaginaires. Leur rôle fut si bien joué qu'on dut les croire. A l'heure qu'ils avaient fixée pour l'explosion, ils se placèrent au bout du passage,

et, après avoir établi une traînée de poudre jusqu'au magasin, ils attendirent que la cloche de Saint-Jean donnât le signal de cette hasardeuse entreprise. Dès que le premier coup de neuf heures eut sonné, ils mirent le feu à la poudre, s'élancèrent par l'ouverture qu'ils venaient d'achever, et furent bientôt loin du théâtre du désastre. Ils calculaient que cette ouverture serait attribuée à la violence du volcan, allumé par leur désespoir. Cette espérance se réalisa, mais la fortune cessa ensuite de les favoriser. Ils errèrent furtivement dans les parties les plus désertes de la côte, pensant qu'ils pourraient y découvrir un bateau qui les conduirait en Sicile, qui n'est qu'à vingt lieues des côtes de Malte. Un jour ils furent aperçus, mais par bonheur sans être reconnus, au moment où ils allaient se saisir d'un *speronara,* espèce de barque dont on se sert pour communiquer d'une île à l'autre, et ils furent forcés de faire une prompte retraite afin de ne pas être pris. Les jours suivans s'écoulèrent sans leur fournir de nouveaux moyens d'évasion. Pendant tout ce tems, ils n'avaient pour se nourrir que du gazon, des feuilles et quelques racines; mais ils supportaient avec une résignation inébranlable les privations et les souffrances de tout genre qu'ils éprouvaient. Une chose tout-à-fait honorable pour eux, c'est que ces privations ne leur firent commettre contre les habitans aucune espèce de violence, jusqu'au moment où l'un d'eux, pressé par les angoisses que lui faisait éprouver la faim, voulut arrêter le prêtre maltais, pour partager ses provisions; tentative qui fut la cause de leur perte.

Ces malheureux entrèrent dans la ville au milieu d'un double rang de soldats; et plus d'un témoin de cette scène conservera sans doute, jusqu'à son dernier jour, le souvenir de leur misérable aspect. Toutefois ils n'étaient pas domptés par leur mauvaise fortune. Leurs yeux brillaient

sur leurs visages alongés et flétris, comme un feu ardent au sein d'une nuit sombre. Les regards compatissans que les habitans jetaient sur eux faisaient voir qu'ils ne les considéraient pas comme des malfaiteurs. Livrés à une cour martiale, après une procédure de quelques heures, ils furent condamnés à la peine de mort qu'ils avaient évitée si long-tems par leur adresse et leur courage. Au moment suprême, ils conservèrent cette résolution héroïque qui avait caractérisé tous leurs actes : cette résolution fit une impression profonde sur tous ceux qui virent mourir le faible et dernier reste du régiment de Frohberg.

(*New Monthly Magazine.*)

LA COUR DE MADAGASCAR.

Voici un document précieux, emprunté au *London Magazine*, sur Radama, ce roi madécasse dont nous avons parlé dans les observations de notre *Tableau statistique de l'Afrique* (1). C'est le journal d'un sous-officier de l'armée anglaise, envoyé par le gouvernement britannique pour être instructeur dans les troupes réglées de ce prince. Les Madécasses, comme nous l'avons déjà dit, appartiennent à cette grande famille malaise qui s'est étendue obscurément sur une ligne à peu près égale à celle de la circonférence du globe. Jamais peuple ne fit avec moins d'éclat d'aussi vastes conquêtes ; car il serait même impossible d'en fixer la date. Il est vraisemblable que, dans les îles innombrables où cette grande division de l'espèce humaine s'est répandue, depuis Madagascar jusqu'à l'archipel des Sandwich, elle n'a pas trouvé d'habitans, ou, du moins, que ceux qu'elle y a rencontrés avaient encore une civilisation plus imparfaite que la sienne.

Ces diverses branches de la race malaise, sans gloire, sans annales, soumises à des religions cruelles, parlant des dialectes de la même langue, mais sans se connaître et sans communiquer entre elles, car leurs frêles embarcations ne pouvaient les porter sur les grandes mers qui les séparent, languissaient toutes, à la fin du siècle dernier, dans une barbarie qui paraissait incurable. Cependant la présence des navigateurs européens au milieu de ces peuplades y avait jeté des germes qui devaient plus tard porter des fruits. Au commencement de notre siècle,

(1) Voyez le 34e numéro de notre recueil.

trois de leurs chefs tentèrent presque simultanément, ou du moins à de courts intervalles, de soumettre aux formes de la civilisation européenne quelques-unes de ces populations qui se trouvaient immédiatement sous leur main. Tamehameha (1) consomma cette grande révolution dans les îles Sandwich (2); Finow Ier dans celles des Amis; et Radama à Madagascar.

Ce dernier peut, à quelques égards, être considéré comme le Mohammed-Ali de l'Afrique Méridionale. Sa tâche était même plus difficile que celle de ce vassal de la Porte; car Mohammed-Ali avait, pour l'aider, les restes de la civilisation arabe, un ciel superbe et un sol dont rien n'égale la fertilité. Radama, au contraire, était obligé de lutter à la fois contre des hommes à peu près sauvages, et un climat meurtrier dont l'insalubrité avait fait échouer toutes les tentatives des Européens, pour coloniser Madagascar. Chef de la nation des Ovas, il a rangé sous ses lois près des deux tiers de la population totale de cette grande île, qui s'élève à environ 2,800,000 ames. Il a pris le nom de roi de Madagascar; et il est probable qu'il aurait soumis l'île entière, si une mort prématurée ne fût venue dernièrement le surprendre au milieu de l'exécution de ses grands desseins.

Il avait, comme on va le voir, une armée disciplinée *à l'anglaise*, et une cour brillante : sa capitale avait été embellie par des architectes européens. Plusieurs de nos lecteurs se rappelleront, sans doute, d'avoir vu, il y a huit ou neuf ans, un jeune fils de Radama à l'Opéra, où il se faisait remarquer par la singularité de ses traits et l'étrangeté de son costume : c'était son père qui l'avait envoyé parmi nous pour étudier nos arts. Le journal qu'on

(1) Voyez, dans le 31e numéro, le *Tableau de l'Australie*.

(2) Voyez le grand article sur les îles Sandwich, dans notre 9e numéro.

va lire contient plus d'une preuve de la supériorité et de la rectitude de la raison de Radama. L'un des derniers actes de sa vie a été, dit-on, l'envoi en Angleterre d'un boisseau d'idoles, envoi qu'il a fait afin de témoigner son mépris pour ses anciennes superstitions.

On trouverait, sans doute, dans l'histoire de ce prince, quelques faits analogues, quoique moins violens, à ceux de la destruction des strélitz par Pierre-le-Grand, des Mameloucks par Mohammed-Ali, et des janissaires par Mahmoud. Il y a deux sortes de civilisation : l'une est un produit du sol péniblement élaboré par le tems; l'autre est une plante exotique qu'une main hardie veut acclimater sous un ciel nouveau. Dans le premier cas, elle marche et se développe avec lenteur, mais sans secousse; dans le second, il faut presque toujours que la civilisation se présente toute armée, et la hache du licteur à la main. Elle a tant d'obstacles à vaincre, tant d'idées et d'intérêts à combattre; les passions de la barbarie sont si violentes; que c'est rarement qu'elle peut se passer, dans le principe, de l'aide et du bras de fer d'un tyran. On conçoit que le roi des Ovas, au milieu des luttes qu'il a eu à soutenir, soit sorti plus d'une fois des bornes de la modération. Mais il est tems de laisser parler le sous-officier anglais, et de voir le portrait naïf, mais curieux, qu'il a tracé de cet homme extraordinaire.

Le vendredi, 24 octobre, nous mîmes à la voile à bord du brick de S. M. *l'Erin*. Le 25, nous aperçûmes distinctement les côtes de l'île Bourbon. Le 26, nous rencontrâmes le vaisseau marchand *la Virginie*, allant de Madagascar à l'île Maurice. Après l'avoir hélé, nous l'abordâmes pour avoir des nouvelles de M. Campbell, ex-agent britannique auprès du roi Radama. Ayant rencontré

cet officier à bord de *la Virginie*, M. Lyall le détermina à l'accompagner à Tamatave, où sa présence et ses conseils pouvaient lui être d'un grand secours.

Dans la matinée du lendemain, l'île des Prunes, le port de Tamatave, et le magnifique amphithéâtre des collines qui bordent la côte se déployèrent à nos regards. Quel contraste entre ces sites enchanteurs et l'insalubrité d'un climat meurtrier ! A peine entré dans la rade, l'agent britannique me chargea d'une lettre pour S. M. Madécasse.

Me voilà donc en marche vers l'hôtel du gouvernement, en grande tenue de sous-officier. Je surpris, à son lever, le gouverneur, M. Robin (1). Il m'apprit que le roi était en tournée à quelque distance de la ville, et, après m'avoir invité à attendre son retour, il lui écrivit en ma présence pour l'instruire de la mission dont j'étais chargé. Dans l'intervalle, survint un interprète anglais devant lequel le gouverneur écrivit son nom, son rang, ses titres; j'appris ainsi qu'il était grand maréchal de Madagascar, commandant en chef, secrétaire général et particulier de S. M., etc., etc. Il me fit ensuite de nombreuses questions sur le caractère de M. Lyall. « Sa Majesté, me dit-il, sait apprécier le mérite et les talens; elle désire vivement faire connaissance avec M. Lyall, dont on lui a dit beaucoup de bien. » Quant au dernier agent, M. Campbell, le grand maréchal m'en parla avec une indifférence dédaigneuse, et j'appris, dans la suite, qu'il avait été fort mal reçu à la cour de Madagascar. Cependant la réponse de S. M. était arrivée; M. Robin me congédia avec une lettre pour M. Lyall.

Dans l'après-midi, ce dernier s'étant rendu sur la plage avec le capitaine de *l'Erin*, M. Campbell et moi, le gou-

(1) Les grands personnages de Madagascar sont maintenant dans l'usage de prendre des noms anglais; ainsi nous verrons figurer à côté de M. Robin, un M. Philibert, un M. Corroller.

verneur nous appela chez lui, nous accabla de ses protestations de dévouement, et renouvela l'offre qu'il m'avait faite le matin, de mettre des chevaux à notre disposition pour des excursions dans les environs et pour notre entrée solennelle. Effectivement, quatre chevaux, sellés à l'anglaise, nous attendaient à la porte. Dans notre promenade, nous nous arrêtâmes, avec une douloureuse émotion, au pied du tombeau récemment élevé au malheureux Cole, qui avait lui-même mis fin à ses jours, après avoir échoué dans une mission particulière auprès de Radama. Ce tombeau est situé sur la lisière d'un petit bois qui sert de champ de repos aux principaux habitans. Il est le plus remarquable après celui d'un gouverneur de Tamatave, qui fut massacré à Ivondrow. Les Madécasses, comme tous les peuples barbares, ont une vénération profonde pour la mémoire des morts.

On nous avait dit, à l'île Maurice, et M. Campbell nous répéta, que le gouvernement britannique avait fait trop de prévenances à Radama; que plusieurs courtisans, qui entouraient ce prince, étaient parvenus, par leurs basses flagorneries, à l'aveugler sur sa puissance; que ce prince, s'imaginant être le plus grand monarque du monde, avait accablé de ses dédains et de ses outrages M. Campbell et M. Cole. Cette considération détermina M. Lyall à se conduire constamment sans arrogance, mais avec dignité, prudence et fermeté. Comme l'éclat et les dorures font une vive impression sur les barbares, il chercha à rehausser la pompe de son entrée par le luxe de nos uniformes. La modeste écarlate du mien disparaissait sous l'or des galons dont on l'avait chargé.

Nous descendîmes donc dans le canot de débarquement, en grande tenue, et salués par le canon du vaisseau et de la ville. M. Robin, à cheval, vêtu d'un uniforme brodé en or, mais fort modeste pour un grand maréchal, nous

attendait sur le rivage. Il nous accompagna, à la tête de son escorte, vers la Batterie, où résidait Sa Majesté Madécasse.

La Batterie, de forme carrée, couronne une petite élévation située à la pointe nord-ouest de Tamatave, garnie d'un petit nombre de canons; elle est entourée de fortes palissades, et, dans l'intérieur, sont construits plusieurs bâtimens détachés. Le plus grand, faisant face à la porte principale, est l'habitation du prince Ratafe (le même qu'on a vu en Angleterre), beau-frère du roi, et gouverneur de la place. Les autres édifices sont des magasins, des arsenaux, des écuries..... La Batterie est la résidence ordinaire de Radama, lorsqu'il réside à Tamatave. Les appartemens, sans être vastes et dignes d'un souverain, sont propres, commodes, et la salle de réception est décorée avec luxe. On a élevé en outre, à l'un des angles de la Batterie, du côté du port, une tonnelle qui sert à S. M. de cabinet de travail ou de repos.

A l'entrée de la Batterie, un bataillon de cinq cents hommes formait la haie sur notre passage, et la musique exécuta le *God save the king*. Radama nous reçut à la porte de son palais : M. Robin présenta l'agent britannique à S. M., qui lui serra affectueusement la main; j'obtins la même faveur, sur la présentation de M. Lyall. Suivant l'usage adopté en pareille circonstance, chacun de nous mit une pièce de monnaie dans la main du roi, en prononçant ces mots : « Tribut de respect pour votre majesté. » Arrivé dans la salle de réception, le roi fit asseoir à sa droite M. Lyall, M. Robin prit place à sa gauche; M. Corroller, le dernier gouverneur de Tamatave, aujourd'hui général, secrétaire en chef et aide-de-camp de Radama, prit un siége à la droite de notre agent. Le mien était marqué à la gauche du grand-maréchal. Le prince

Ratafe, le grand-juge, M. Philibert, et environ une vingtaine d'officiers madécasses complétaient l'assemblée.

M. Lyall remit au roi sa lettre de créance écrite par S. Ex. Sir G. Lawry Cole, gouverneur de l'île Maurice, quelques exemplaires de son *Voyage en Russie* (1) élégamment reliés, et qui excitèrent vivement son attention; une machine à filer la soie envoyée par le colonel Stavely; un superbe exemplaire de la Bible, accompagné d'une lettre du trésorier de la Société des Missions; une flèche circassienne, et un fouet tartare, dont le bruit divertit infiniment S. M. Elle le fit claquer à plusieurs reprises, en riant aux éclats.

Cependant Radama engagea bientôt la conversation sur des sujets plus graves : il nous pressa de questions sur Georges IV et l'état de l'Angleterre, et nous demanda des nouvelles de Sir T. R. Farquahr, de Sir G. Lawry Cole, etc. M. Lyall ayant témoigné l'intention de se rendre immédiatement à Tananarivon, dans l'intérieur de l'île, le roi l'en dissuada, vu la saison et les fièvres pernicieuses qui désolaient le pays : « Je n'ai, ajouta-t-il, aucun moyen d'empêcher l'exécution de votre projet : mais je vous conseille de l'ajourner jusqu'au mois de juin prochain; j'attendrai votre retour avec impatience. » Les officiers partagèrent l'avis de S. M.; quant à M. Lyall, il ne fit aucune objection. En effet, presque tous les habitans que je consultai s'accordèrent à dire que notre voyage dans l'intérieur nous coûterait la vie, et que même, dans quelques jours, la navigation dans ces parages ne serait pas sans danger à cause de l'insalubrité de l'air.

M. Lyall fit ensuite hommage au roi d'une vingtaine de volumes choisis parmi les meilleurs ouvrages sur la

(1) Nous avons donné des extraits de cet ouvrage important dans notre 4e numéro.

tactique militaire, et il me fit l'honneur de me présenter à lui comme un sujet capable d'instruire ses troupes dans les nouvelles manœuvres, d'après le système de Torrens. « Je remercie le gouvernement britannique, dit S. M., de ce nouveau gage de son affection : mais ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je suis parvenu à faire entrer, dans la tête de mes barbares, les manœuvres les plus simples de la vieille école de Dundas; si je changeais de méthode, sans rien apprendre de nouveau, ils oublieraient tout ce qu'on leur a enseigné. Je préfère n'instruire d'après la nouvelle théorie que des recrues, et je la jugerai beaucoup mieux, quand on l'aura mise en pratique sous mes yeux. »

La conversation roula ensuite sur les uniformes; le roi se plaignit de l'ampleur de celui qu'on lui avait envoyé d'Angleterre : « C'est un sac, nous dit-il; il est trop grand, trop large : à cela près, il est superbe; voulez-vous le voir? » Il sortit à l'instant, en nous priant de l'excuser, et rentra bientôt enseveli dans un habit magnifiquement brodé, mais dont l'étoffe aurait suffi pour habiller deux hommes de sa taille : « On me prend donc pour un géant en Angleterre? dit-il en riant; je suis cependant fort petit, comme vous voyez. » Pendant la conversation, le vin et la bière circulaient dans l'assemblée, et le roi porta plusieurs fois notre santé. Enfin, après une conférence de deux heures, nous prîmes congé de lui, et il nous donna rendez-vous pour le lendemain à onze heures.

Je sortis, frappé d'étonnement et d'admiration. Je voyais, chez un prince naguère à demi sauvage, les manières polies, la dignité et le costume d'un monarque d'Europe. L'homme dont les oreilles n'avaient été longtems frappées que des accens de la barbarie et de la servitude rendait grâces à l'Angleterre des progrès de son peuple dans la civilisation, et protestait de sa ferme vo-

lonté de rester fidèle aux conventions qu'il avait conclues pour l'abolition de la traite des noirs. Il ne lui manquait que des conseillers dont les sentimens fussent au niveau des siens. Au reste, je dois dire que les officiers de sa suite se conduisirent avec une réserve, une politesse, qui leur aurait fait honneur dans une cour d'Europe.

Le 30 octobre, M. Lyall fut reçu en audience particulière. Si je voulais en retracer tous les détails, j'aurais à répéter vingt fois les protestations d'attachement à la Grande-Bretagne que lui prodiguait S. M. : « L'Angleterre, dit-elle, est ma première alliée et mon plus sûr appui ; je n'oublierai jamais ni Georges III, ni son successeur. Votre gouvernement a tout fait pour moi. Cet uniforme, ces officiers, ces soldats, tout cela est anglais. Sir Robert Farquahr est un de mes grands amis. Je ne doute point des bonnes intentions de votre gouvernement : il ne pouvait me donner une plus forte preuve de l'intérêt qu'il prend à la prospérité de Madagascar et à ma gloire, que de vous envoyer, accompagné de M. M... Je sais qu'il peut faire beaucoup pour moi et pour mon peuple, et je suis charmé que vous m'aidiez à resserrer les liens de reconnaissance qui m'attachent à Georges IV. J'aime l'Angleterre, je la regarderai toujours comme *mon pivot*. Tels sont mes véritables sentimens, ajouta le roi en serrant la main de M. Lyall, et quiconque dirait le contraire, ferait injure à la Grande-Bretagne et à moi. Faites-moi l'amitié de communiquer ce que je vous ai dit au gouvernement anglais et à S. E. Sir Lawry Cole. Faites-en part à vos compatriotes qui se sont montrés mes amis ; j'espère qu'ils ne m'oublieront pas, tant que je ferai mon devoir. La civilisation de mon peuple est le plus cher de mes vœux, et je suis disposé à faire tout ce qui pourra y contribuer. »

M. Lyall ayant témoigné à S. M. le désir de voir manœuvrer ses troupes régulières, une compagnie de gre-

nadiers, avec sa musique, s'avança en colonnes dans la cour et vint se mettre en bataille devant nous, aux cris de *vive Radama !* Elle fit, sous les ordres du colonel Rayna, qui commandait alternativement en anglais et en madécasse, diverses évolutions et port d'armes dont la précision me surprit, et exécuta assez bien ses feux de file et de peloton; après quoi le roi daigna m'inviter à donner moi-même le commandement : aussitôt je me portai au centre, fis rompre en colonnes, et la division défila, tandis que la musique jouait l'air favori des grenadiers anglais.

A notre retour, nous trouvâmes, à bord de *l'Erin*, une invitation à dîner. Une heure après, Sa Majesté Madécasse nous rendit notre visite, accompagnée de ses gardes, de son état-major, et d'une vingtaine de femmes chargées d'égayer, par leurs chants, la présence de leur maître, et qui s'acquittèrent de ces fonctions de manière à nous briser le tympan. La compagnie resta une demi-heure sur le pont, et ne partit qu'après avoir vidé quelques bouteilles de Champagne. « Ceci est une visite sans cérémonie, nous dit le roi en nous quittant : ce ne sera pas la dernière. »

Le 31 octobre, jour du banquet de S. M., un de ses ministres vint à bord de *l'Erin*, et, tout en causant avec M. Lyall de choses indifférentes, il glissa quelques mots qui révélèrent l'objet de sa visite. « Madagascar, nous dit-il, a ses usages particuliers comme tous les autres pays. Puisque vous dînez aujourd'hui avec le roi, permettez-moi de vous en citer un qu'il est bon que vous connaissiez. A la table de S. M., la place d'honneur est en face du prince, mais le convié qu'il daigne faire asseoir à sa droite occupe le rang le plus distingué; il est traité en ami. »

A l'heure fixée pour le banquet, nous nous rendîmes à la Batterie, où nous reçûmes les mêmes honneurs militaires que l'avant-veille. M. Lyall prit place à la droite du prince. La table, décorée avec goût, était servie en vais-

selle plate et en cristal ; et elle se couvrit successivement d'une quantité prodigieuse de viandes, de poissons et de gibier. Entre les deux services, le roi se leva, et porta la santé de Georges IV. M. Lyall, à son tour, porta un toast à l'auguste souverain de Madagascar ; ce toast fut, comme le premier, accompagné d'un triple *vivat !* et suivi de l'air national *Rule Britannia :* d'autres toasts se succédèrent ensuite. Le roi prit un verre de vin avec chacun de ses convives. Au dessert, M. Robin et M. Lyall chantèrent, le premier un air français, avec accompagnement d'orchestre, et le second, une ballade écossaise. On resta à table jusqu'à onze heures ; à la fin, l'agent britannique se leva en disant : « Je crois, sire, que nous avons fait assez d'honneur à la bouteille. » Le roi en fit autant ; mais, échauffé par le Champagne, il se mit à danser, et l'on suivit son exemple. Après un tour de walse, chacun remonta à cheval, au risque de perdre l'équilibre. Ainsi finit notre quatrième journée.

Les trois jours suivans se passèrent en visites entre Radama et l'agent. Un soir j'accompagnai ce dernier au palais de S. M. Dans le salon, se trouvaient le général et la princesse Rafarlah. On servit une collation composée de fromage à la crême et de biscuits, le tout arrosé d'excellente *ale ;* après quoi, la compagnie se réunit dans la cour, pour assister aux danses madécasses, exécutées par plus de deux cents personnes des deux sexes. Ces danses me parurent à la fois d'un grotesque achevé et d'une lubricité révoltante : quant à la musique, je n'ai rien entendu de plus discordant. L'orchestre se composait de cinq musiciens : le premier soufflait, de toute la force de ses poumons, dans une espèce de fifre, et les quatre autres frappaient à tour de bras sur un tambour et sur des plaques d'étain, de tôle et de cuivre. La danse finie, M. Lyall m'engagea à prendre ma flûte, et à faire sentir aux oreilles

madécasses le contraste de la mélodie européenne avec le vacarme que nous venions d'entendre. Je jouai quelques airs anglais et écossais, et je terminai par une contredanse qui mit derechef en mouvement tous nos danseurs, et S. M. à leur tête. Enfin, l'assemblée se sépara en poussant un *vivat* général. Le roi et le prince Rafarlah voulaient nous reconduire à notre hôtel : M. Lyall n'y consentit qu'à condition que S. M. nous permettrait de l'accompagner à son retour. Nous montâmes donc à cheval tous les quatre, et, après avoir pris chez M. Lyall un verre de Champagne, nous remontâmes à la Batterie, cheminant de front, d'après les désirs du roi, et accompagnés d'une foule considérable, qui faisait retentir l'air de ses sauvages acclamations. A peu de distance du palais, le roi fit faire le cercle, et nous procura le plaisir d'assister à une lutte entre ses meilleurs boxeurs. Entré dans ses appartemens, nous prîmes congé de lui, après avoir bu un verre de Madère.

Le 4 novembre, le roi daigna accepter à dîner chez M. Lyall. Il arrriva à 6 heures à notre hôtel, accompagné du grand-maréchal, du général et de la princesse Rafarlah, du prince Ratafe, de MM. Corroller et Philibert, et escorté par ses gardes, musique en tête. Je reçus S. M. à la porte de l'hôtel : M. Lyall l'attendait à l'entrée de son appartement. Les convives étaient au nombre de dix : on observa la même étiquette, et on porta les mêmes toasts que chez le roi. A neuf heures, une salve d'artillerie annonça le café. « Je pars dans une heure pour ma capitale, » nous dit à l'instant S. M. Qu'on juge de la surprise de ses officiers, à cette nouvelle inattendue : ils s'éclipsèrent pour la plupart; mais le roi resta avec nous encore quelque tems. Arrivé à la Batterie, où nous l'avions accompagné, il nous dit, en nous congédiant : « Aussitôt que j'aurai changé d'habit, je serai en route pour Tananari-

von. Adieu, ajouta-t-il, en nous serrant la main, à revoir, *au mois de juin.* » Une demi-heure après, je voulus m'assurer si le roi était en effet parti : je vis son palais désert, et je n'aperçus que quelques esclaves d'arrière-garde chargés du transport des bagages. Quant à la troupe, deux heures avaient suffi pour la rassembler et la mettre en mouvement.

Le départ subit de S. M. rendant inutile notre séjour à Tamatave, nous prîmes le parti de retourner au plus tôt à l'île Maurice : nous remîmes à la voile, le 7 novembre. Notre voyage n'eut de périlleux que la rencontre d'une trombe dont quelques coups de canon changèrent la direction. Nous arrivâmes heureusement à Port-Louis, après une absence de vingt-trois jours.

Je citerai, en terminant, un trait qui prouve à quel point Radama tient à la stricte exécution de la loi sur l'abolition de la traite des noirs. Il chargea dernièrement un de ses sujets de se rendre dans une province du sud occupée par l'ennemi, afin d'épier ce qui s'y passait relativement à la traite, et lui recommanda de ne rien faire qui tendît à l'encourager. Ce malheureux jeune homme, cédant à l'appât de quelques pièces d'or, vendit un esclave attaché à son service. Dès que le roi en fut instruit, il le fit traîner dans sa capitale et condamner à mort : l'exécution fut suspendue jusqu'à la réunion du grand conseil, que le roi devait présider. S. M. fit conduire le condamné, et, après avoir rappelé aux assistans l'énormité de son crime, il le fit mettre à mort sous leurs yeux, en s'écriant : « Voilà le sort de quiconque violera les lois contre la traite! »

(*London Magazine.*)

Voyages.

SCÈNES D'HIVER

SUR LES RIVES DU MISSISSIPI (1).

Il y a quelques années qu'à l'époque des fêtes de Noël, vers la fin de décembre, je laissai ma famille dans un village situé près d'Henderson, pour aller explorer les rives du Missisipi. Je partis avec mon ami F. dans un bâtiment nommé *keel-boat*, grand bateau avec une poupe couverte qui forme la cabine, et au-dessus de laquelle se projette le tronc élancé d'un grand arbre de cinquante ou soixante pieds de long, qui fait le gouvernail; ce bateau est manœuvré par quatre rames placées à l'avant, qui lui font faire environ cinq milles à l'heure, en descendant le courant.

Les bords de l'Ohio étaient déjà desséchés par l'hiver; on n'apercevait plus d'autre verdure que celle de quelques cannes semées çà et là sur la rive, et de quelques rameaux de vigne vierge d'un ton sale et peu agréable à l'œil. Nous partîmes au milieu d'une tempête de neige, et notre première nuit fut très-pénible; mais, quand le jour commença à pointer, l'orage cessa. Nous nous trouvions en face de l'embouchure de la rivière de Cumberland, dont le cours

(1) Note du Tr. Ces tableaux de la nature sur les rives du Missisipi, pendant l'hiver, sont de M. Audubon, naturaliste américain, d'origine française. C'est à ce grand observateur que nous avons déjà emprunté des articles sur les Crocodiles américains, les Pigeons des Etats-Unis, les Serpens à sonnettes, insérés dans les numéros 22, 24 et 25 de notre recueil.

est navigable, pendant plusieurs centaines de milles. L'Ohio couvre ici de son onde une vaste étendue de terrain, et forme, en été, un fleuve superbe : les eaux en sont, à cette époque, d'une pureté et d'une transparence parfaites, quoique si peu profondes, qu'elles sont guéables en beaucoup d'endroits, depuis les Illinois jusqu'à l'île de Cumberland. Des arbres superbes, dont une eau pure réfléchit les grandes masses de feuillage, en ombragent alors les rives.

Nous n'avions pas encore franchi l'embouchure de la rivière de Tenessé et le fort Massacre, que nous pûmes facilement nous apercevoir que le froid âpre et soudain qui s'était établi avait gelé tous les petits lacs et les lagunes du voisinage, par la présence de milliers d'oiseaux aquatiques qui fuyaient vers l'Ohio et s'établissaient sur ses rives. Abandonnant notre bateau à l'impulsion du courant, chaque fois qu'une troupe nombreuse de ces oiseaux s'approchait de nous, nous en tuions un grand nombre.

Le troisième jour de notre voyage, nous entrâmes dans l'embouchure de Cash Creek, très-petite rivière, mais qui, dans tous les tems, est assez profonde et forme un bon port. Là je rencontrai un comte français, voyageur célèbre, qui se rendait, comme nous, dans la Haute-Louisiane, aujourd'hui l'état de Missouri. Nous apprîmes bientôt que le Mississipi auquel M. de Châteaubriand a laissé, dans *Atala*, le nom indien de Meschacébée, était couvert d'une glace épaisse, et que, par conséquent, il était impossible de le remonter.

L'embouchure de la Creek, près de laquelle est située maintenant la ville florissante de la Trinité, est environ à six milles au-dessus du confluent de l'Ohio et du Mississipi. Cette rivière descend de quelques collines situées au nord de son embouchure, et qui sont couvertes de chênes, de carouges, etc. On prétendait jadis qu'elles contenaient des métaux précieux; mais on s'est assuré depuis qu'elles en

étaient entièrement dépourvues. Le morceau de terre qui se trouve entre la Creek et la jonction des deux fleuves est un sol d'alluvion très-riche, couvert de frênes et de noyers, entrelacés avec des roseaux et des orties, qui, en été, n'ont pas moins de six pieds de haut. Il est entièrement inondé, pendant le débordement des deux fleuves.

La Creek, que remplissait alors l'excédant de l'Ohio, abondait en poissons de toute espèce et en canards sauvages que le froid avait chassés des régions polaires, et qui venaient en foule chercher la température plus douce du sud. Quoique les arbres fussent entièrement dépouillés de leur verdure, je ne pouvais pas m'empêcher d'élever mes yeux vers la cime, et d'en admirer la prodigieuse hauteur. La blanche écorce des grands sycomores formait un contraste frappant avec la vive verdure des roseaux. Ce n'était pas avec moins d'intérêt et de curiosité que j'examinais des milliers de perroquets qui étaient venus s'abriter dans leurs troncs creux. La nature déploie, dans ces régions sauvages, un luxe, une grandeur, une abondance, qui confondent l'imagination de l'observateur. Une cinquantaine d'Indiens Schewanis avaient choisi cet endroit pour leur campement, afin de recueillir une moisson de noix, et faire la chasse aux ours, aux daims, aux lapins que le même but avait rassemblés là, en quantités innombrables. Ce n'étaient pas les premiers indigènes (car je ne puis pas, comme beaucoup d'Européens, me résoudre à les appeler sauvages) que j'eusse vus : je connaissais leurs usages, et quelques mots de leur idiome; et, comme plusieurs d'entre eux parlaient passablement français (1), je pus prendre part à leurs entretiens et à leurs travaux.

(1) Note du Tr. La langue française est la langue nationale de la Louisiane, ancienne colonie de la France, cédée à l'Union de l'Amérique du Nord, en 1803, par le premier consul, pour 15,000,000 de dollars. « Je veux, disait-il, au moyen de cette cession, créer dans le Nouveau-

Une sympathie instinctive unit promptement ceux qui ont les mêmes goûts, quelle que soit leur nation. Tous ces chasseurs, qui aimaient aussi la pêche et les expéditions aventureuses, m'entourèrent bientôt ; et dès qu'ils connurent mon goût pour les curiosités naturelles, ils témoignèrent le plus vif et le plus aimable empressement à m'en procurer. Même les femmes tendaient des piéges aux plus petits animaux ; et quand, en retour, je leur présentais un canif, une paire de ciseaux, etc., elles m'exprimaient leur reconnaissance avec autant de grâce qu'auraient pu le faire les femmes les mieux élevées. Mon ami F., qui n'était ni chasseur ni naturaliste, passait tout le jour dans le bateau à gémir sur la perte de tems que nous imposait la gelée. Le comte faisait un excellent journal qui a été publié depuis, chassait beaucoup, et se montrait aussi indifférent que moi sur les intempéries de l'atmosphère ; mais il n'en était pas de même de son beau-père qui passait presque toute la journée dans son bateau, dévoré de chagrin et d'ennui. Son cas et celui de mon ami F. étaient désespérés ; car nous n'avions pas le pouvoir de sortir des lieux où nous étions, tant que le dégel ne viendrait pas mettre fin à notre captivité.

Dès le matin du second jour qui suivit notre arrivée, j'entendis un mouvement dans le camp indien, et m'étant levé et habillé à la hâte, je vis qu'un canot, qui contenait une demi-douzaine de femmes et autant de chasseurs, était sur le point de quitter les Illinois pour se rendre sur l'autre rive. J'appris ensuite qu'ils se proposaient d'aller à un grand lac, dans lequel de nombreuses troupes de cygnes se rendaient chaque matin. Ces troupeaux de cygnes sont tellement considérables, que c'est un fait certain, quelque

Monde une puissance maritime rivale de l'Angleterre. » Voyez, sur cette négociation et cette ancienne dépendance de la France, le bel ouvrage que vient de publier M. le comte de Barbé-Marbois.

incroyable que cela puisse paraître, qu'ils empêchent la gelée de prendre sur les lacs, par le mouvement qu'ils y entretiennent en y nageant sans cesse.

Ayant obtenu la permission de me joindre à leur bande, je m'assis dans le canot, bien pourvu de munitions de guerre et de bouche. Quelques minutes après, les rames étaient en mouvement, et nous passâmes rapidement sur l'autre rive. Je ne fus pas surpris de voir que c'étaient les femmes qui ramaient, car ce trait des mœurs indiennes n'était pas nouveau pour moi; mais ce qui m'étonna, c'est qu'immédiatement après leur entrée dans le canot, les hommes s'étaient étendus, et avaient dormi pendant toute la durée du passage. En débarquant, les femmes, après avoir amarré le bateau, s'occupèrent de la recherche des noix, tandis que les chasseurs se dirigèrent vers le lac, à travers les éclaircis et l'épaisseur des broussailles qui embarrassaient leur marche.

Ceux qui n'ont pas vu ces broussailles supposeront peut-être qu'elles ressemblent aux genets qui couvrent quelques-uns des marécages de l'Écosse; mais cela est tout-à-fait inexact. Pour se faire une idée des obstacles de la route que je me frayais si péniblement avec mes compagnons, il faut se représenter que les rivages de l'Ohio, près de sa jonction avec les eaux limoneuses du Mississipi, sont couverts de cotonniers, aussi étroitement serrés qu'ils peuvent l'être sur ce sol fangeux. Il serait impossible de les abattre; on se glisse, comme on peut, à travers; et, en été, vous avez en outre la tâche de vous défendre contre une armée de mousquites qui vous harcèle. Lorsque ces obstacles sont surmontés, vous rencontrez de petites lagunes bourbeuses que les chasseurs franchissent en sautant, en nageant, ou dans lesquelles ils se noient, selon la diversité de leurs goûts et de leur adresse; mais quand une

fois ces difficultés sont vaincues et que le lac est atteint, quelle fête pour un chasseur !

Sous nos yeux se trouvaient, par centaines, de beaux cygnes d'une blancheur éclatante, qui plongeaient dans l'eau leur long bec noir, ou qui, inclinés avec grâce sur le côté avec une jambe étendue, flottaient doucement sur les eaux du lac, en se réchauffant au soleil. Sitôt qu'ils aperçurent nos védettes, ils s'enfuirent avec tous les signes d'une vive crainte; mais le plan d'attaque des Indiens était combiné de manière que, plus ces pauvres oiseaux battaient en retraite, plus leur sort était inévitable. Tous nos coups portaient. Nous nous étions divisés en deux bandes placées aux deux côtés du lac. Lorsque les cygnes fuyaient devant le feu des premiers, ils se trouvaient sous le feu des seconds, et réciproquement; de manière que chacun de leurs mouvemens rétrogrades, d'une rive à l'autre, leur occasionait des pertes plus ou moins considérables.

Qu'auraient dit de cette belle chasse ces chasseurs européens qui, après avoir marché tout un jour et brûlé une livre de poudre, reviennent chez eux dans une grande joie et avec un air de triomphe, en tenant une perdrix par les pattes? Le carnage avait été énorme. Je vis, au nombre de plus de cinquante, ces beaux oiseaux qui flottaient sur le lac, le dos renversé, la tête sous l'eau et les jambes en l'air, luttant péniblement contre la mort. Leur riche plumage était réservé à la parure des dames de l'Europe.

Cependant la chasse était terminée; le soleil couronnait déjà la cime des arbres; un Indien fit retentir sa conque, et, quelques minutes après, les femmes parurent traînant le canot pour charger le gibier. Nous traversâmes le fleuve de nouveau, et nous étions sur l'autre rive avant qu'il fît nuit close. Les feux furent allumés; chaque homme

mangea sa part de noix et de graisse d'ours, et s'étendit ensuite en approchant ses pieds le plus près possible du petit tas de charbon qui devait, pendant la nuit, échauffer le bivouac. Les femmes ne tardèrent pas à se mettre à l'ouvrage. C'étaient elles qui devaient dépouiller les cygnes de leurs plumes. Je les observai quelque tems, puis je me retirai pour prendre du repos, très-satisfait des plaisirs de cette journée, le 25 décembre, l'une des plus agréables que j'aie passées dans tout le cours de ma vie.

Le lendemain matin, j'appris qu'une Indienne était accouchée, pendant la nuit, de deux jumeaux; cela ne l'avait pas empêchée de se mettre à l'ouvrage, et, quand je la vis, elle était occupée à tanner du cuir de daim. Elle avait coupé des rameaux de vigne, au pied de deux arbres placés en face l'un de l'autre: puis, réunissant l'extrémité inférieure de ces rameaux, tandis que l'autre extrémité s'enlaçait à la cime des arbres, elle en avait formé une espèce de balançoire ou de berceau d'écorce, auquel elle imprimait un léger mouvement. De tems en tems, elle quittait son ouvrage pour présenter le sein à ses enfans. Elle paraissait être dans son état ordinaire, et ne plus penser à ce qui s'était passé la nuit. Quelle différence entre une mère indienne et une mère du grand monde en Europe!

Un camp d'Indiens, en partie de chasse, n'est point assurément une réunion d'oisifs. Quoique les hommes ne fassent guère que chasser, ils remplissent cette tâche avec une ardeur qui tient de l'enthousiasme. Un Indien robuste et d'une taille élancée me dit, un matin, qu'il ferait une bonne chasse, pendant la journée, attendu qu'il avait trouvé le gite d'un grand ours que son intention était de combattre seul. Je le suivis avec tous les hommes du camp, pour le voir remplir cette audacieuse promesse. Nous n'avions pas fait un mille que cet homme nous dit qu'il apercevait la trace de l'ours, quoique je ne visse rien encore.

Nous avançions péniblement à travers les broussailles et d'épaisses fougères, jusqu'au moment où nous atteignîmes un vieil arbre d'une prodigieuse hauteur et de la plus vaste circonférence. L'Indien nous dit que c'était dans le tronc creux de cet arbre qu'était caché l'ours. Je n'ai jamais vu de plus beau spectacle que cet Indien, au moment où il se disposait à attaquer sa proie. Une joie terrible éclatait dans ses regards : il rejeta le grossier manteau qui couvrait ses épaules; déploya ses bras nerveux dont le sang, qui se précipitait dans ses grosses veines, semblait augmenter le volume; puis il brandit son scalpel d'un air qui annonçait un combat à outrance. Il me dit de monter sur un jeune arbre très-menu qui me mettrait à l'abri des atteintes de l'ours, observant que le monstre pourrait grimper sur un arbre plus fort aussi facilement qu'un écureuil. Deux Indiens se tinrent à l'entrée du tronc, dans lequel le héros pénétra avec un visage intrépide.

Tout fut bientôt fini; l'Indien sortit de l'arbre, et s'écria que l'ours était mort, et que je pouvais descendre sans crainte. Ses compagnons entrèrent dans l'arbre; ils attachèrent le corps de l'animal à un long rameau de vigne qu'ils avaient coupé, et nous nous mîmes à le tirer tous ensemble. Cet exploit était au fond moins dangereux qu'il ne le paraissait; car l'ours, quand il est assailli dans un endroit fermé, comme le tronc d'un arbre creux, ne fait aucune résistance, et se retire toujours jusqu'au moment où il est tué. Lorsque nous retournâmes au camp, un des Indiens brisait çà et là les petites branches qui se trouvaient sur la route, et quand nous fûmes arrivés, deux femmes furent envoyées sur la trace des branches cassées, et revinrent à la tombée de la nuit avec la viande et la peau de l'animal.

Les noix furent bientôt toutes recueillies; et je m'aperçus que le gibier devenait rare, car les chasseurs res-

taient dans le camp la plus grande partie de la journée. Un matin ils empaquetèrent tous leurs petits meubles, détruisirent leurs demeures, et se dirigèrent dans leurs canots vers le Mississipi, pour se rendre dans la Prairie. Leur exemple nous fit aussi désirer de nous en aller; je partis avec deux hommes de notre équipage, pour voir si la glace pouvait nous empêcher encore de naviguer sur le Mississipi.

Le tems était plus doux; et, quand j'atteignis le fleuve, les glaçons avaient tellement diminué qu'on les apercevait à peine sur l'eau. Je marchais dans la fange qui couvrait la rive, mes compagnons se tenant à cinquante yards derrière moi, jusqu'au moment où j'atteignis le cap Girardeau. Après avoir crié, pendant quelque tems, pour avoir un bateau, nous en vîmes un qui venait de l'autre rive. Quand il fut près de nous, un homme fort et trapu, dont le visage était d'un brun foncé, en sortit en sautant sur le rivage. Il nous dit que son nom était Lorimié, et qu'il était le fils du gouverneur de la Louisiane. Comme c'était un fort bon pilote, il entreprit de remorquer notre bateau avec six hommes qui étaient à lui et quatre des nôtres. Son canot fut traîné dans le bois; il mit le feu à quelques-unes des branches des arbres voisins, afin de pouvoir reconnaître l'endroit où il l'avait caché; puis il nous conduisit à Cash-Creek, par une route directe beaucoup meilleure et moitié moins longue que celle que j'avais prise. Toute la nuit se passa en préparatifs; à faire des cordes à touer, en cuir de buffle; et à façonner de bonnes rames. A la pointe du jour, nous quittâmes la Creek pour naviguer sur un plus grand fleuve.

C'était un jeu de descendre le courant jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, et mon ami F. croyait être au bout des fatigues du voyage; mais hélas! quand nous eûmes tourné la pointe, et que nous commençâmes à remonter le Mis-

sissipi, nous eûmes à lutter à la fois contre un courant de trois milles à l'heure, et contre des glaçons qui, quoique fort réduits, embarrassaient beaucoup notre marche. Le patron descendit sur la rive; et chacun de nous dut tirer la cordelle, c'est-à-dire touer le bateau par une corde qui y était attachée; il ne restait dans le bateau qu'un seul homme pour ramer. C'était une besogne fort pénible et fort longue; et, pendant tout le cours de la journée, nous ne pûmes pas parvenir à faire plus de sept milles sur ce grand fleuve. A l'approche de la nuit nous campâmes sur la rive; nous y fîmes un énorme feu, et nous nous mîmes à manger et à boire comme des hommes qui avaient péniblement travaillé tout le jour. Quelques minutes après notre souper, nous dormions tous d'un profond sommeil.

Le jour suivant, nous nous mîmes en route, deux heures avant le lever du soleil, et nous fîmes environ un mille contre le courant; notre voile nous était inutile, attendu que le vent était contraire. Le soir, nous campâmes sur la rive, ainsi que nous avions fait la veille. Le lendemain, comme nous avancions très-peu et que le froid devenait toujours plus sévère, notre patron nous mit en quartiers d'hiver à Tawapati Bottom.

Quelle place pour des quartiers d'hiver! Sur l'autre rive, la cabane habitée par des blancs, la plus rapprochée, n'était pas à moins de vingt milles; et à moins de cinquante, sur la rive où nous nous trouvions. Un camp régulier fut établi, des arbres abattus, et une cabane construite dans bien moins de tems qu'un Européen ne le croirait possible. En recherchant des objets d'histoire naturelle, je m'enfonçai dans la profondeur des bois, et je connus bientôt les routes des Indiens et tous les lacs du voisinage.

Je ne tardai pas, pendant mes excursions, à rencontrer des indigènes; et, au bout d'une semaine, ils s'étaient réu-

nis en assez grand nombre autour de notre camp, qu'ils avaient découvert avec une sorte d'instinct intuitif, comme une volée de vautours découvre un daim mort. Quelques-uns de ces pauvres nomades appartenaient à la tribu des Osages; d'autres à celle des Schewanis. Les premiers avaient des formes athlétiques et un aspect plus noble que les seconds dont ils se tenaient séparés. Ils ne chassaient que le gros gibier; les buffles et le petit nombre d'élans qui étaient encore dans le pays attiraient seuls leur attention. Les Schewanis, au contraire, ne dédaignaient pas de tuer des opossums et même des coqs d'Inde, pour se nourrir. Quoique je fusse souvent au milieu des Osages, et fort curieux d'observer leurs mœurs, attendu que c'était une race nouvelle pour moi, comme ils ne savaient pas le français et très-peu d'anglais, il ne nous était pas facile de nous entendre. Ils paraissaient prendre grand plaisir à me voir dessiner; et lorsque je réussissais à faire un portrait un peu ressemblant de l'un d'eux, les autres en riaient aux éclats.

Cependant notre tems s'écoulait d'une manière conforme à mes goûts. Après avoir chassé, tout le jour, avec un jeune Kentuckois de notre bande, nous nous réunissions souvent pour chasser, pendant la nuit, des loups qui cherchaient leur pâture sur la glace, traversaient le fleuve de l'un à l'autre bord, et rôdaient en hurlant autour de notre camp, afin de prendre les os que nous jetions. J'étudiais aussi les habitudes des ours, des poules sauvages, des paresseux (1) et de beaucoup d'autres animaux; et je dessinai plus ou moins, chaque jour, auprès de notre grand feu.

Il faut que je tâche de donner une idée de la manière

(1) Voyez, sur ce singulier animal, l'extrait du *Voyage de Watterton* dans notre 12e numéro.

dont ces feux se préparent, dans les forêts américaines, au milieu des campemens des chasseurs. Un peu avant le soir, les bûcherons abattent quatre ou cinq arbres, ordinairement des frênes, d'environ trois pieds de diamètre, et de soixante pieds de haut jusqu'aux premières branches. On les divise ensuite en morceaux de dix pieds, et on en forme un bûcher de plusieurs pieds d'élévation. On en allume l'extrémité supérieure au moyen de feuilles sèches et du briquet; et au bout d'une heure vous avez un feu capable de vous rôtir à plusieurs pas de distance. C'est sous la fumée de ce bûcher que le camp goûte le sommeil. La seule nuit que mon ami F. passa sur le rivage fut très-froide. Il s'approcha tellement du feu, qu'il se grilla tout un côté du visage et qu'il eut un de ses nageoirs brûlé. Nous rîmes beaucoup de son accident; mais il était loin de partager notre hilarité, quand, le lendemain matin, il rasait l'autre nageoir.

Nous restâmes six semaines dans cet endroit. Nous trouvions, dans nos amis les Indiens, une nombreuse compagnie. Nous avions, dans le principe, du whiskey et des vivres en abondance; mais notre provision de pain ne tarda pas à s'épuiser; et nous nous lassâmes de l'huile d'ours et de la chair des opossums, quelque tendre qu'elle fût. Nous convînmes un matin que, suivi de mon fidèle compagnon, le Kentuckois, je traverserais le fleuve pour tâcher de trouver un peu de blé de Turquie, et qu'ensuite nous le ramènerions au camp sur des patins ou de toute autre manière.

Je n'étais pas novice dans les bois, et mon compagnon, qui les connaissait encore mieux, devait être mon guide. Je le suivis jusqu'au moment où nous rencontrâmes un troupeau de daims que nous chassâmes avec la plus grande facilité en courant sur la neige. J'en tuai un, et, comme nous ne savions qu'en faire, nous le suspendîmes à un

arbre; après avoir marqué la place, nous reprîmes notre course. Nous marchâmes jusqu'au moment où il fit tout-à-fait nuit, mais sans apercevoir le fleuve. Mon guide me pressait d'aller toujours en avant, et je continuai à marcher, ainsi que lui, dans la même direction, calculant que le pis aller serait de souper avec un opossum. Tout-à-coup nous vîmes sur la neige l'empreinte de plusieurs pieds; mon compagnon me dit que c'étaient des traces d'Indiens, et que ces traces nous conduiraient jusqu'au fleuve. Nous les suivîmes, et, à travers un éclaircis, j'aperçus bientôt le Mississipi que, depuis plusieurs heures, je m'étonnais de ne pas voir; mais je reconnus aussi des traces distinctes de souliers, et je commençai à m'alarmer. Mon guide conservait toujours sa confiance, jusqu'à ce qu'enfin, à notre grande surprise, nous nous trouvâmes au milieu de notre camp.

A la vue de notre confusion, nos bateliers se mirent à pouffer de rire, et les Indiens firent chorus avec eux: nous soupâmes à la hâte, et le sommeil ne tarda pas à nous remettre de nos inutiles fatigues. Nous avions fait, il faut l'avouer, une fort sotte expédition. Toutefois notre aventure ne paraîtra extraordinaire qu'à ceux qui n'ont pas parcouru les bois quand l'hiver les a couverts de son voile uniforme. Le chasseur se met en route, décrit un cercle sans s'en douter, et revient précisément au point d'où il était parti. Je ne sais trop comment expliquer cela, mais la même mésaventure m'était déjà arrivée antérieurement à plusieurs reprises, et une fois entre autres, avec des circonstances assez singulières pour mériter d'être racontées.

C'était pendant l'hiver; j'étais allé tirer des canards sauvages, sur un lac situé à une assez petite distance de mon habitation. Il était tard lorsque je cessai ma chasse et que je revins avec les oiseaux que j'avais tués, et que j'avais suspendus à une espèce de ceinturon. Quand j'entrai dans

le bois que je devais traverser, il commença à neiger; et, comme je désirais atteindre ma maison le plus tôt possible, je me débarrassai de mon gibier, en le déposant sur le tronc d'un arbre nouvellement abattu. Soulagé de mon fardeau, je repris ma course d'un pas plus rapide. La neige continuant à tomber, il me devint bientôt impossible de voir mon chemin; mais, dans mon idée, je continuai à marcher droit devant moi. Après environ deux heures de marche, j'arrivai à un endroit où je trouvai un arbre renversé, sur lequel je vis une douzaine de canards sauvages morts. Il ne me vint pas un instant dans l'esprit que ce pouvaient être ceux que j'avais tués sur le lac; et, supposant qu'ils avaient été déposés par quelque autre chasseur, je continuai mon chemin, non toutefois sans m'étonner d'être si long-tems sans atteindre ma demeure, qui n'était qu'à dix milles (environ trois lieues) du lac où j'avais chassé. Après avoir marché aussi vite que je le pus, pendant une heure, je trouvai de nouveau, à ma grande contrariété, les canards sauvages. Cette seconde rencontre me détermina à les examiner de plus près : je reconnus que c'étaient les miens, et que, pendant tout ce tems, j'avais, comme une planète, gravité dans un cercle, quoique chaque fois, en m'éloignant du même point, j'eusse pris une direction différente. Il était alors nuit close : dans la crainte qu'après une course inutile le charme sous lequel je semblais être ne me ramenât encore dans le même lieu, je me décidai à y passer la nuit, à côté de mon gibier. J'allumai du feu, et je dormis très-paisiblement, abrité contre la vivacité de l'air par un mur de neige, que j'avais élevé avec mon industrie de chasseur. Le lendemain, à la pointe du jour, je me remis gaîment en route, et, au bout d'une demi-heure, j'étais de retour chez moi : ma maison était à moins de trois milles (une lieue) de mon gîte de la nuit précédente.

Le Kentuckois n'était pas plus que moi abattu par notre mauvais succès. Le lendemain, dès que le jour parut, nous nous mîmes en route, avec nos fusils et mon chien; et sans annoncer nos intentions. Cette fois nous marchâmes droit devant nous. Ni les innombrables volées de poules d'Indes, ni les troupeaux de daims, ne nous arrêtèrent, et, une heure avant le coucher du soleil, nous aperçûmes le cap Girardeau. Quand nous fûmes sur le bord du fleuve, nous demandâmes en vain un bateau : la glace descendait le courant avec fracas, et personne n'osait s'exposer à son choc. Une petite hutte abandonnée était près de nous : nous fûmes y chercher un abri. Notre repas du soir se composa principalement d'une citrouille qui avait résisté au froid : avec mon fusil, un peu de poudre et quelques branches sèches, j'eus bientôt du feu. Nous alimentâmes les flammes au moyen des planches de la maison abandonnée, et nous dormîmes d'une manière très-commode. Quelle différence entre ce genre de vie et celui que je mène maintenant! et cependant ce soir, comme je le fais encore aujourd'hui, j'écrivis dans mon journal, avant de me coucher, tout ce qui m'était arrivé, toutes les observations que j'avais faites dans le cours de la journée, et, entre autres, quelques particularités sur le coq de bruyère.

Quand le jour parut, l'atmosphère était froide et pure. Le givre, suspendu aux arbres comme de petites stalactites, les rendait si brillans, lorsque le soleil se leva, que les poules sauvages, qui ne pouvaient supporter l'éclat éblouissant de leurs branches, en descendirent pour marcher à leurs pieds. Il me semblait que je me trouvais au milieu d'une vaste forêt de cristal.

Après avoir hélé pendant quelque tems, nous vîmes un bateau se détacher de l'autre rive, et se diriger vers nous, à travers les glaces flottantes : il arriva, et nous dîmes aux

bateliers que nous désirions nous procurer un peu de pain ou de farine. Ils revinrent vers le soir, avec un baril de farine de froment, plusieurs gros pains, et un sac de blé de Turquie. La farine fut transportée sur la rive : nous passâmes le canon de nos fusils à travers les pains, et, après avoir hissé le sac de blé de Turquie sur un arbre, pour le mettre à l'abri des porcs sauvages, nous nous dirigeâmes vers notre camp, que nous atteignîmes au milieu de la nuit. Quatre de nos hommes que nous fîmes partir le lendemain à la pointe du jour, pour aller chercher nos provisions, formèrent, avec le tranchant de leurs haches, une espèce de traîneau : ils ỹ placèrent notre précieuse cargaison, et la conduisirent au camp à travers la neige.

Le fleuve, qui s'était élevé graduellement et lentement, comme le fait chaque année le Mississipi, commença à décroître, et la glace, en s'abaissant avec l'eau, nous prépara de nouveaux embarras. Pour tenir le bateau à flot nous jugeâmes prudent de le décharger de tout ce qui s'y trouvait : il nous fallut deux jours et l'assistance des femmes indiennes pour placer notre cargaison sur le rivage, et la protéger contre les intempéries de l'air. Afin de mettre notre bateau à l'abri des glaces qui s'accumulaient rapidement, nous abattîmes plusieurs arbres très-forts, et nous en fîmes une espèce de jetée un peu plus haute que le courant.

Quand toutes ces dispositions furent prises, notre tems se passa joyeusement. Nous tuâmes, dans nos chasses, tant de daims, d'ours et de poules sauvages, que leurs corps, suspendus aux arbres voisins de notre camp, lui donnaient l'apparence de l'étal d'un marchand de comestibles. Nous reconnûmes aussi que les lacs contenaient en abondance d'excellens poissons : plusieurs de nous marchaient sur la glace, avec leurs haches ; sitôt qu'ils voyaient surgir une truite, un brochet ou un chat-marin, ils le tuaient en donnant un grand coup sur la glace, qu'ils ouvraient ensuite

pour le prendre. Quelquefois aussi nous faisions un large trou : le poisson, attiré par le grand air, y arrivait de toutes parts, et nous l'amènions à nous, dès qu'il se présentait à la surface de l'eau. Pendant ce tems, les Indiennes tannaient les peaux de daim, préparaient celles de loutre, et tressaient les roseaux en corbeilles. Mon ami jouait passablement du violon; j'avais une flûte; les hommes de notre équipage dansaient au son de notre musique, tandis que les Indiennes poussaient de longs éclats de rire, en voyant nos divertissemens. C'était presque, comme on voit, une églogue antique : mais ce qui altérait un peu le caractère classique des scènes dont je viens de parler, c'étaient les Indiens qui fumaient gravement leurs pipes sur le dernier plan du tableau.

Après avoir ainsi passé six semaines, le fleuve commença à décroître beaucoup; la glace était accumulée sur les deux rivages, de manière qu'il n'y avait plus de libre qu'un étroit canal qui courait au milieu. Notre patron nous dit enfin qu'il était tems de nous mettre en route pour le cap Girardeau. Tout alors fut en mouvement parmi nous; le bateau fut rechargé; nous quittâmes notre camp, et nous nous séparâmes en frères de nos bons amis les Indiens.

Notre navigation fut très-dangereuse : nous n'avancions qu'en appuyant de longues perches contre la glace ou contre le lit du fleuve, quand on pouvait l'atteindre. Notre marche était d'une excessive lenteur; de chaque côté, la glace était plus élevée que nos têtes, et semblait, à distance, former un banc de rochers couverts de neiges. Je calculai plus d'une fois que, si un dégel subit était survenu, nous nous serions trouvés dans le plus grand péril; mais la fortune nous protégea, et nous arrivâmes sains et saufs au cap Girardeau, que nous appelions depuis si long-tems de nos vœux. Le petit village construit sur ce cap fameux

ne contenait rien de remarquable, si ce n'est M. Lorimié, père de notre patron, qui était un personnage fort singulier et le représentant d'une race qui disparaît rapidement de la face de la terre, même en Europe : sous ce rapport, son portrait vaut bien la peine d'être esquissé.

Imaginez un homme dont la taille n'excédait pas quatre pieds huit pouces, et si maigre qu'il semblait avoir été moulé dans le canon d'un fusil. Son nez formait, sans contredit, le trait le plus saillant de sa mine alongée : c'était un véritable nez *à la Frédéric*, effroyable promontoire de trois pouces de long, recourbé comme le bec d'un faucon, et surmonté d'une paire d'yeux qui ressemblaient à ceux d'un oiseau de proie. Ses cheveux étaient étroitement collés sur sa tête, avec une grande quantité de pommade : derrière, il avait une longue queue roulée dans un ruban sale, et qui pendait au-dessous de sa ceinture. La partie supérieure de son accoutrement était européenne, et avait, sans aucun doute, été faite jadis de matériaux très-riches. Quoique elle fût alors dans un état déplorable de délabrement, on apercevait encore, çà et là, des traces de la broderie d'or et d'argent qui l'ornait autrefois. Sa veste, qui avait d'énormes basques ou poches, couvrait plus de la moitié de ses culottes, qui étaient faites d'une peau couverte de poils : elles adhéraient fortement à ses cuisses amincies, et elles étaient ornées, aux genoux, de boucles en cuivre qui soutenaient des guêtres dont le mauvais état indiquait les longs et anciens services. Pour compléter son costume, M. Lorimié avait à ses pieds une paire de *mocassins*, chaussure indienne, qui était, au surplus, d'un travail très-soigné. Ce burlesque accoutrement, ses traits non moins singuliers, et sa petite stature, en faisaient, à distance, une des plus étranges caricatures qu'on pût voir ; mais, quand on l'approchait et que l'on causait avec lui, il plaisait par ses manières aisées et po-

lies. Il avait été, comme je l'ai dit, gouverneur de la Louisiane : lorsque ensuite cette contrée fut acquise par les États-Unis, il s'était retiré dans ce petit village, où il passait pour un grand général, et était tenu dans une vénération profonde par tous les habitans.

Notre patron nous engagea à poursuivre jusqu'à Sainte-Geneviève. Nous continuâmes, en conséquence, à naviguer entre la glace, et nous arrivâmes bientôt à la Grande-Tour, roc immense, détaché du rivage, et autour duquel le courant se précipite avec violence. Il fallut employer nos cordelles pour traverser ce passage dangereux. Nos hommes, qui avaient gravi sur le rocher, semblaient craindre que chaque mouvement ne les plongeât dans l'abîme ; heureusement nous passâmes sans accident.

Pendant la nuit, nous entendîmes les hurlemens continuels des loups, dans l'épaisseur des forêts qui couvrent les hautes collines du rivage des Illinois en face de ce rocher. D'après les observations que j'ai faites sur les mœurs de ces animaux, j'ai lieu de croire que ceux que j'entendais étaient occupés de la chasse des daims. Voici de quelle manière les loups font cette chasse : ils sont groupés en meute comme les chiens; mais ils montrent bien plus d'art et de sagacité. Ils se divisent en deux bandes : l'une est chargée de faire lever le gibier, et l'autre se met en embuscade; la première court un ou plusieurs daims, avec des cris qui ressemblent aux sons du cor, et elle pousse le gibier vers les loups qui sont en embuscade. Ceux-ci, quand le daim passe, s'élancent sur leur proie, et, comme ils ne sont pas fatigués, ils l'ont bientôt atteinte. Lorsque le gibier est au moment de mourir, les loups qui sont près de lui font un long cri pour appeler les autres, qui ressemble à ces notes que les chasseurs tirent de leurs cors en pareille occasion. On voit que la présence de l'homme

n'est pas nécessaire pour troubler la paix de ces forêts et des animaux qui y vivent, et pour en ensanglanter les ombrages.

Nous arrivâmes sans accident à Sainte-Geneviève, et ce fut là que nous terminâmes notre course aventureuse. Sainte-Geneviève était alors une vieille ville française, petite et fort sale; je préférais au séjour que j'y fis le tems que j'avais passé à Tawapati-Bottom. J'attendais avec impatience que le dégel me permît de retourner chez moi. La glace se rompit enfin : après avoir dit adieu à mes compagnons, je sifflai mon chien, je traversai le Mississipi, et, dans peu d'heures, je me trouvai seul et à pied, sur la route de Schawaneetown, où je désirais arriver le plus promptement possible.

Je m'étais fait une idée fort inexacte de la tâche que j'avais à remplir : dès que j'eus atteint les Prairies, je les trouvai remplies d'eau comme une grande mer; mais rien ne put me déterminer à retourner. Le vif désir que j'éprouvais de revoir ma femme et mes enfans me fit braver la fatigue et tous les inconvéniens de ma route. Par malheur, je n'avais pas de souliers, et mes mocassins, qui glissaient sans cesse de mes pieds, me rendaient très-pénible ma marche à travers ces grandes flaques d'eau. Néanmoins, le premier jour, je fis quarante-cinq milles (quinze lieues), et je traversai le Muddy à la nage. Je ne vis, pendant tout le cours de cette journée, que deux cabanes; mais j'eus grand plaisir à observer les troupeaux de daims, qui, comme moi, traversaient les Prairies les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville. Leurs gracieux mouvemens et leur queue qu'agitait la brise s'apercevaient à plusieurs milles.

A l'exception de ces charmans animaux et des têtes de buffles qui s'élevaient par milliers au-dessus des eaux, je

ne vis rien qui fût digne d'être remarqué ; mais, au printems, vers le mois de mai, les Prairies forment un jardin d'une beauté ravissante. Un gazon abondant et touffu sort du sol avec une incroyable rapidité : des milliers de fleurs forment, avec les tons mélangés de leurs nuances, d'élégans et capricieux arabesques, sur ce grand tapis vert, et y répandent leurs douces émanations. Des nuages de papillons, peints des plus riches couleurs par le soleil de ces contrées, se déploient et se balancent dans l'air comme les replis d'un voile, tandis que l'oiseau-mouche étincelle, comme un diamant, sur le calice des fleurs. Çà et là, vous apercevez des daims, isolés ou réunis, qui reposent mollement sur l'herbe de ces prairies, et les troupeaux des pasteurs qui se plongent, dans toutes les directions, au milieu des ondes de cette mer de verdure. L'air est doux, le ciel sans nuages, et rien n'est plus délicieux que de voyager, dans cette saison, à travers ce pays enchanteur.

Toutefois, la vérité m'ordonne de le dire, les Prairies sont alors exposées à un fleau non moins cruel que ceux d'Égypte : je veux parler des cousins. Ces insectes volent aussi vite que le vent, réunis en corps compacts comme des essaims d'abeilles. Ils attaquent un daim ou un buffle, s'y attachent, et le font expirer dans de cruelles tortures au bout de quelques minutes. Pour concevoir ce fait, il faut savoir que leurs essaims sont tellement serrés qu'il y a plus de cent de ces insectes par pouce carré. J'eus moi-même occasion, dans le mois de mai qui suivit mon excursion d'hiver, d'observer leur fatal pouvoir.

J'étais monté sur un beau cheval, et, conformément aux avis qu'on m'avait donnés, je l'avais couvert entièrement d'une toile légère, les yeux et les naseaux exceptés. Malheureusement je ne connaissais pas toute l'étendue du

péril, et il paraît que je n'avais pas joint les morceaux de toile avec tout le soin nécessaire. J'avais déjà parcouru une assez grande distance, quand, tout-à-coup, mon cheval tressaillit. Il poussa de longs hennissemens, fit des bonds, s'élança avec fureur de tous les côtés, et semblait, en quelque sorte, se dérober sous moi : comme cela arriva près de la rivière de Big Muddy, je me hâtai de le faire entrer dans l'eau, afin de le calmer. Mais lorsque nous atteignîmes le rivage, ses mouvemens étaient languissans, sa tête inclinée, et ce fut avec peine que je pus le conduire jusqu'à la hutte d'un berger, où ce pauvre animal expira au bout de quelques heures. Ces insectes s'étaient introduits par les joints de la toile dont je l'avais enveloppé. Quand ils sont en grand nombre, leur morsure est toujours fatale aux quadrupèdes sur lesquels ils se posent. Chose remarquable ! jamais ils n'attaquent les hommes ; et c'est seulement pendant la chaleur du jour qu'ils paraissent : les bestiaux des prairies se réfugient alors dans les bois, pour se soustraire à leurs attaques. Quant aux daims, ils se plongent sous l'eau pendant tout le milieu de la journée, et l'on n'aperçoit que leurs naseaux à la surface.

Une fumée légère, sortie du milieu des arbres qui ombrageaient une jolie colline, me promettait un bon dîner, et excitait mon appétit. Je pris de suite cette direction. La maîtresse du logis m'accueillit avec cordialité, et, tandis que ses jeunes fils regardaient avec admiration mon beau fusil à deux coups, et que je séchais mes vêtemens près d'un grand feu, sa fille m'apportait de la venaison frite, des œufs et du café ; un bon verre d'eau-de-vie ajouta encore aux délices de cet excellent repas. Ceux qui ne connaissent que les mœurs cérémonieuses des villes ne sauraient concevoir avec quelle rapidité, dans ces soli-

tudes, une simple connaissance devient intime, resserrée par les liens de l'hospitalité. En moins d'une heure, j'étais aussi familier, dans cette famille que je voyais pour la première fois, que si je l'eusse connue depuis plusieurs années.

Je dormis dans cette maison hospitalière. Ma bonne hôtesse était debout dès la pointe du jour, pour me préparer à déjeûner. Comme elle ne voulut rien recevoir quand je partis, je donnai, à chacun de ses fils, un cornet rempli de poudre, don précieux pour les pasteurs des Prairies. J'avais de grandes forêts à traverser ; des chemins nombreux qui se croisaient m'embarrassèrent beaucoup. Je marchai un peu au hasard, et je calculai qu'à la fin du jour j'avais fait environ quarante-cinq milles (quinze lieues). Je rencontrai un camp d'Indiens ; leur ayant demandé, en français, la permission de passer la nuit avec eux, ils y consentirent. Mon lit fut bientôt prêt, et je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil. Je fus très-surpris, en m'éveillant le lendemain, de voir que tous les Indiens s'en étaient allés avec leurs fusils, et qu'ils n'avaient laissé que deux chiens pour défendre le camp contre les loups.

J'étais alors à quarante milles de Shawanee ; mon chien, qui sentait qu'il se rapprochait de la maison, paraissait tout aussi heureux que moi. Je ne rencontrai personne pendant toute la journée, et je ne vis pas une seule cabane. Le même soir, à cinq heures, je passai devant le premier puits salé ; une demi-heure après, j'entrai dans le village. A l'auberge, je rencontrai plusieurs de mes amis qui étaient venus pour acheter du sel, et j'y passai la nuit. Le jour suivant, après avoir franchi les quarante-sept milles qui me séparaient encore de ma famille, je la rejoignis à notre vive et commune satisfaction. C'est ainsi

que se terminèrent heureusement mon excursion et mon églogue américaine, églogue moins gracieuse, j'en conviens, que celles de l'antiquité, mais qui a pour elle l'avantage de la vérité. On ne me reprochera pas, du moins, de n'avoir pas de loups dans mes bergeries, reproche que l'on faisait aux bergeries de mon compatriote Florian (1); la fortune en avait beaucoup placé sur ma route, et j'ai dû, par conséquent, en parler dans mon récit.

(*Winter's Wreath.*)

(1) Nous avons déjà dit que M. Audubon était d'origine française.

Souvenirs de l'Italie (1).

N° IX.

THÉATRES DE ROME.

Les fêtes de Noël avaient fait rouvrir les théâtres, et les Romains pouvaient jouir de nouveau d'un de leurs plaisirs favoris. La situation de la portion ecclésiastique du gouvernement papal a, dans ces occasions, quelque chose de divertissant. En secret, il aime la licence et l'encourage; elle procure de l'argent à une capitale appauvrie, attire les étrangers, et empêche le peuple de penser à de pires choses, au prix élevé du pain, au carbonarisme, etc., fâcheuses préoccupations qu'il est sage de prévenir; mais l'église, par état, est obligée à des protestations et à des désaveux. Il existe donc un compromis tacite, fondé sur le *levius fit patientiâ*, maxime d'un poète courtisan, qui fait aujourd'hui la base fondamentale de toute la politique romaine. Chaque *impressario* vient dans la capitale du monde chrétien, pour négocier en personne avec le cardinal-secrétaire. Tandis que la chaire fulmine, comme de juste, contre l'abomination des abominations, *proh nefas!* le scandale se perpétue par la connivence du vice-régent lui-même *della sua santità.*

Ces étranges anomalies se retrouvent partout ici : nulle part les convenances ne sont plus arbitraires. Au surplus, à l'égard des théâtres comme à d'autres, l'opinion de l'I-

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37 et 40 de notre recueil.

talie a éprouvé de nombreux changemens. Ce fut en 1600, lorsque la comédie populaire commença à dégénérer en une licence absolue, par l'introduction des masques, que saint Charles Boromée obtint, pour la première fois, du gouvernement de Milan, le privilége de soumettre à sa censure toutes les productions dramatiques. Ce privilége est resté depuis dans les mains du clergé, et s'est étendu de Milan dans les autres contrées de l'Italie. Les premières tragédies et comédies furent jouées, en général, devant les papes eux-mêmes. Il n'y a rien, là dedans, qui doive leur attirer des reproches, ou exciter notre surprise : ces pièces étaient ordinairement des imitations de Plaute et de Térence ; elles étaient, à ce titre, regardées comme des branches de la littérature ancienne, dont les papes s'attribuaient le patronage. La *Clizia* et la *Mandragola* de Machiavel furent représentées avec la plus grande magnificence devant Léon X et sa cour ; la *Conquista di Grenada* devant Alexandre VI, etc. Plusieurs dignitaires ecclésiastiques écrivirent eux-mêmes pour le théâtre : nous avons le *Fernandus servatus* de Verardo, qui fut successivement secrétaire de quatre papes ; la *Calendra* du cardinal Bibiena, pièce licencieuse, même pour l'époque où elle a été composée, et beaucoup d'autres de moins d'importance. Le premier théâtre construit à Rome le fut par le cardinal Riario, neveu de Sixte IV ; les plus doctes académiciens ne croyaient pas compromettre leur gravité, en se produisant quelquefois dans l'intérieur de ses loges. Il y avait même des sociétés littéraires ou savantes, telles que les *Intronati* et les *Rozzi* de Sienne, et les *Pomponiani* de Rome, qui s'occupaient spécialement des jeux de la scène. Les meilleurs acteurs des deux premières compagnies vinrent à Rome, sur l'invitation de Léon X.

Il y a maintenant cinq théâtres dans cette ville, pour une population à peu près égale à celle de Dublin. Cha-

cun de ces établissemens est la propriété particulière d'une des premières familles romaines : le théâtre Valle appartient au marquis Capranica, un des quatre marquis romains qui jouissent des honneurs du dais; l'Argentina, au duc Cesarini Sforza, issu de l'illustre dynastie du même nom; la Tor' di Nona, ainsi nommée d'une ancienne tour qui est tout près, à l'homme universel, le banquier Torlonia, duc de Bracciano. La Palla-Corda est une affaire en participation; et l'Aliberti a si souvent changé de mains, qu'il serait difficile d'indiquer celles dans lesquelles il se trouve aujourd'hui.

Le Valle et l'Argentina sont les deux théâtres principaux. Le Valle s'ouvre immédiatement après les fêtes de Noël; l'Argentina lui succède en été; la Tor' di Nona, beaucoup plus petite, joue à peu près en même tems que l'Argentina. Les deux premiers théâtres embrassent tout le cercle des compositions dramatiques, tragédie, comédie, pastorale, et surtout l'opéra, source principale de sa prospérité. La Tor' di Nona suit ce théâtre, *haud passibus æquis*. L'Aliberti est presque une ruine, et, à cause de sa dimension extravagante, réservé au seul usage pour lequel il est propre, la célébration des fêtes de carnaval une ou deux fois l'an. La Palla-Corda, comme son nom l'indique, est un théâtre dans le genre de celui d'Astley. Les Romains sont restés fidèles à leur goût pour cette espèce de divertissement : les *funambula* jouissent de toute leur ancienne célébrité; aucun théâtre, à Rome, n'a des spectateurs plus assidus et plus nombreux que la Palla-Corda.

Le lendemain de Noël, le Valle s'ouvrit avec la solennité ordinaire, c'est-à-dire, avec un nouvel opéra et un nouveau ballet pour toute la saison. Les chanteurs, l'orchestre, tout est nouveau alors, excepté les tentures flétries des loges, et les peintures de la scène : mais on est

bientôt las de ces nouveautés, car on ne joue ordinairement que deux opéras dans toute la saison; quoique souvent très-mauvais, ils sont répétés tous les soirs, *ad nauseam*, comme dans les autres villes d'Italie.

C'est plus qu'une affaire de simple curiosité d'assister à la première représentation. Le jury qui prononce alors décide ordinairement du destin de toute la saison : aussi la foule est-elle plus tumultueuse que de coutume; chacun veut exercer sa part de la seule franchise laissée aux fils des maîtres du monde. Ils viennent, comme jadis, se placer dans le bruyant aréopage, pour prononcer sur le mérite des candidats, et jouissent, avec une dignité fort comique, de leurs hautes fonctions de critique. Le choix entre les concurrens divise Rome entière : la lutte se soutient avec la plus grande énergie, et les honneurs du triomphe sont décernés avec un exaltation qui ne le cède pas à l'enthousiasme de nos élections parlementaires.

Je me rappelle avoir vu une *tenzone* de cette espèce entre Pacini et Donizetti : Pacini fut le vainqueur, non sans quelque imputation de machinations secrètes; on l'accusait d'avoir corrompu la prima donna, etc. Lorsque la pièce fut finie, il fut enlevé du théâtre, et porté en triomphe sur les épaules de ses partisans, dans les principales rues de Rome, au milieu des flambeaux, de la musique, etc. De tems en tems, il s'arrêtait devant les croisées de ses belles protectrices, et, entre autres, de la princesse Borghèse, et les remerciait de leurs encouragemens et de leur protection. Mais le parti vaincu eut aussi sa revanche : la prima donna fut accusée de corruption devant le gouverneur, convaincue, et condamnée à une amende de cinquante couronnes. Rien, dans tout cela, ne paraissait bizarre ou insolite : on censurait ou on applaudissait, mais personne ne raillait ou ne témoignait de surprise.

Ce fut pour assister à l'une de ces solennités critiques,

qu'un soir, vers six heures et demie, je fus conduit par un de mes amis au théâtre Valle. Nous avions, pour y arriver, à traverser une multitude de ruelles étroites et obscures, dans un des quartiers les plus populeux de la ville, celui du Panthéon. L'accès en était alors encombré et difficile : ce théâtre a été réparé depuis ; mais il n'avait alors aucune espèce de prétentions extérieures. Sa façade, dans une ville toute monumentale, eût paru indigne d'une grange de village. L'intérieur avait le grave inconvénient d'être tout-à-fait en harmonie avec le dehors ; il était grand et d'un aspect tout-à-fait démocratique : c'était véritablement le théâtre du peuple. La portion la plus considérable était occupée par le parterre : l'air pénétrait à peine dans les loges, qui ressemblaient à des cachots ; les corridors étaient pires encore, si cela est possible, et si étroits, qu'il était bien difficile de ne pas être taché par l'huile qui ruisselait sur les murs : à chaque pas, on faisait frémir et craquer les mauvaises planches qui garnissaient le plancher. Il n'y avait pas de galerie (1), mais aussi il n'y avait pas de populace pour la remplir. La populace ici ne se distingue pas du peuple ; elle se conduit avec une décence qui pourrait souvent servir de leçon à notre fière aristocratie. Il n'y avait qu'une seule issue, et les dimensions en auraient paru fort mal calculées, si on eût crié : Au feu ! Et tout cela a été souffert pendant plus d'un siècle, au milieu des monumens élevés par les Césars ! Ce fut seulement après qu'un danger imminent eût fixé l'attention générale sur les inconvéniens de ce théâtre, qu'on songea à y remédier. La construction nouvelle, faite d'après les dessins de Valladier, est commode, et n'est pas dépourvue d'élégance ; mais ce que je viens de dire de l'an-

(1) C'est la place occupée, dans les théâtres de Londres, par les dernières classes du peuple.

cienne salle est malheureusement applicable, à Rome, aux salles de spectacle.

Le premier aspect d'un théâtre du continent est désagréable pour un Anglais, surtout en Italie, à cause de l'obscurité qui règne dans l'intérieur. Mais nous tombons dans un autre extrême : la surabondance de nos lumières produit le même effet que si nous n'en avions pas du tout; ou, ce qui est pire, elle met sous nos yeux deux spectacles, celui de la scène et celui des loges, car chacune devient, en quelque sorte, un petit théâtre. C'est ainsi que le but et le principe de la réunion, qui devraient être isolés du reste pour avoir tout leur effet, sont sacrifiés aux accessoires.

La disposition de la scène, sur le continent, est beaucoup plus favorable à l'illusion théâtrale : elle concentre la lumière, et, en grande partie, l'attention sur le seul objet qui doive l'attirer. Les vanités de salon peuvent, il est vrai, perdre quelque chose par cet arrangement, auquel toutefois la galanterie, et même le véritable esprit de société, savent bien trouver leur compte. A d'autres égards, on ne saurait nier que cela n'ait beaucoup d'inconvéniens : tout ce qui, grâce à l'obscurité de la salle, ne peut pas être vu, est dans le plus grand abandon, d'autant plus que le gouvernement ne fait aucun effort pour remédier à ces désordres. Les draperies et le clinquant dont quelques grandes familles ont décoré leurs loges servent seulement à mieux faire ressortir la nudité de l'ensemble. On n'a promis au peuple que du plaisir, et non pas des commodités; et il se contente de ce qu'on lui donne.

Quand j'entrai, on me remit l'affiche : mais, au lieu de la simple indication des personnages et des acteurs, j'y trouvai un pompeux prospectus dont l'extravagance dépassait celle de nos affiches pour les attars du Bengal et les huiles orientales qui font croître les cheveux. Tout y était

loué, depuis le public jusqu'aux acteurs; ce qui est curieux, c'est qu'un auditoire romain exige aussi impérieusement ces éloges, que les saluts de ceux qui lui parlent de la scène (1).

On jouait, ce soir-là, le bel opéra de *Tancredi*. Rossini était alors dans la pure et brillante aurore de son talent : afin de multiplier ses succès, sans faire de nouveaux efforts, il n'avait pas encore mis ses propres œuvres au pillage. Le Romain se pique de la sévérité de son goût : sa fierté naturelle lui fait concentrer son enthousiasme, tandis que, pour peindre le sien, le Toscan donne encore plus d'ampleur à ses syllabes gutturales, et que des interjections passionnées et la pantomime la plus véhémente suffisent à peine pour exprimer celui dont le Napolitain est rempli. Je n'oublierai jamais la réception que l'on fit à la Catalani, car elle est tout-à-fait caractéristique des Romains. Cette cantatrice célèbre n'avait contracté d'engagement, à Rome, que pour trois soirées. La première, soit par fatigue, soit par une insouciance superbe pour les suffrages de son auditoire, son exécution fut très-médiocre : les Romains l'écoutèrent dans un silence dédaigneux, et, à la représentation suivante, la salle était presque vide; mais voilà que Mme Catalani se piqua d'émulation devant ce petit auditoire :

(1) Voici l'extrait que j'ai fait de l'un de ces prospectus :

TEATRO VALLE. — AVVISO.

Per la sera di sabato di Gennaio. A benefizio del caratterista Giovanni Boboli.

« Chi non sa che tutto è maneggio nel mondo? L' uomo in società l'a reso così necessario, che per vivere onestamente bisogna far uso di esso. Maneggiamoci dunque (dice il caratterista della compagnia Blunes Giovanni Boboli) per fare nella sera suddetta una buona serata di benefizio, onde poter maneggiare anch' esso gli effetti della romana prodigalità. Ma come farà egli per riuscirvi? Ecco come farà. Non farà torto al buon gusto di chi seralmente lo compatisce : ed esporra una commedia mai più comparsa su queste scene, scritta dal gran maestro dell' arte cioè dall' avocato Carlo Goldoni, che porta appunto per titolo : *La Donna di Maneggio*, etc. »

elle chanta divinement; et, le lendemain, le petit nombre de curieux qui l'avaient entendue remplissaient Rome de ses louanges. A la troisième représentation, la salle était comble, et les Romains paraissaient savourer à l'avance les plaisirs qu'ils se promettaient; mais, probablement pour se venger, Mme Catalani chanta encore plus mal que la première fois. Elle sourit de la mystification des Romains, et, le lendemain matin, elle se mit en route pour aller chercher, à Naples, un auditoire qui s'abandonne plus franchement à ses émotions.

La première représentation de *Tancredi* fut accueillie d'une manière analogue : il n'y eut pas de sifflets, mais il y eut peu d'enthousiasme, et encore moins d'applaudissemens. Si la licence était permise dans les théâtres du midi, l'ardeur de ces contrées la rendrait bientôt sans frein : aussi, dans tous les rangs de la société, on apprécie les avantages de l'ordre. Ce goût naturel est d'ailleurs entretenu par la judicieuse intervention d'un nombre convenable de baïonnettes, de moustaches, etc.; une guerre intestine, dans un parterre italien, serait impossible : il serait plus aisé de faire rompre le conclave. L'opinion ne se manifeste que par des rires et des larmes, et par des prises de tabac, qui, à la vérité, sont susceptibles d'une grande variété d'accens et d'intonations.

Je consacrai quelque tems à parcourir les loges : ici, comme dans d'autres parties de l'Italie, les habitudes sont calculées sur des principes très-savans et très-commodes. Les devoirs à remplir sont aussi resserrés et aussi faciles que nos nouvelles sciences, dans nos catéchismes et nos manuels. Le matin, on ne fait qu'une seule visite, on devine laquelle : toutes les autres, celles de goût comme celles d'étiquette, se font dans la soirée, et le plus souvent au théâtre. De là, des rapports plus multipliés, un peu plus d'amitié et de cordialité, et beaucoup moins d'ennui que

dans notre inepte système de réunions pour jouer aux cartes.

Chaque loge est le château ou le boudoir de la dame qui l'occupe : elle y tient sa petite cour, protège, avance, et destitue. Le *chi avvicina adesso* se murmure çà et là d'une manière significative, dans les loges opposées; et la malignité, la jalousie, se chargent de répondre à cette question. Tandis que ceux qui sont tout-à-fait désintéressés circulent, d'un air indifférent, de loge en loge, et de coterie en coterie, les *aspiranti* considèrent avec envie les *patiti*, soumis cependant à de dures épreuves : ceux-ci soupirent, de leur côté, avec une pieuse ardeur, après le moment où ils arriveront au rang plus fortuné des *amanti*. Quant aux délaissés, on les reconnaît à leur air mélancolique, pendant qu'ils s'occupent de la recherche de quelque nouvel objet qui puisse remplir le vide cruel où ils sont plongés, et satisfaire ce besoin si naturel à un cœur italien, car l'amour semble être la base de tout l'édifice social de la péninsule.

Pour l'observateur initié, un théâtre d'Italie est donc un véritable *panopticon* moral. La dame s'arrange de manière à combiner tous les avantages de la vie publique et privée. Vous la voyez passer, en un instant, du petit comité, qui se tient dans le crépuscule de sa loge, au spectacle et à la splendeur d'un salon ; et le cavalier, tandis qu'il peut promener ses regards sur les vastes contours du panorama de la salle, jouit en même tems, « sans peur et sans reproche, » du laisser-aller des communications de boudoir. Une promenade, au milieu de cette intéressante galerie, est une leçon fort intéressante de philosophie morale. Ceux qui sont étrangers aux passions qui s'agitent ont de grands avantages pour observer ; mais, quand une fois ils jouent un rôle dans le drame, ils perdent, comme de juste, la moitié de leur discernement.

C'est à Milan que l'on trouve ce système dans toute la perfection. Les loges y forment deux pièces distinctes : l'une est en face du théâtre, l'autre est immédiatement derrière. La première est consacrée au but patent de la soirée, l'opéra ; la seconde a une destination plus particulière, le faro, la conversation, les petits soupers. De tems en tems, au bruit de la ritournelle d'un air d'élite, deux ou trois amateurs de profession, qui ont à conserver une réputation de connaisseurs, passent dans l'autre pièce, dispensent, d'un ton d'autorité, sur le devant de la loge, leurs bravos et leurs signes approbatifs, pour guider ceux de leurs voisins qui n'y entendent rien ; puis reviennent bien vite aux plaisirs plus vifs et plus intimes de l'arrière-pièce.

Le parterre forme un contraste saillant avec les loges : c'est un véritable chaos, un mélange confus de toutes les anomalies. L'aristocratie s'y joint au radicalisme sans dérogation et sans scrupule : toutes les classes, tous les individus s'y mêlent et s'y confondent.

En tête, vous apercevez d'abord la ligne vénérable des connaisseurs émérites, secouant la poudre de leurs têtes, à chaque passage qui a le bonheur de leur plaire, et poussant de petits cris de volupté à tous les traits brillans de la prima donna et du ténor. Derrière eux, se placent leurs admirateurs et leurs émules : ceux qui bâillent et qui interrompent leur sommeil par des bravos ; ceux qui présentent, d'un air capable, la prise de tabac, à la fin de chaque ariette ; ceux qui crient : Silence ! et n'écoutent jamais ; ceux enfin qui, pour faire preuve d'une curiosité plus impérieuse et plus vive, se dressent sur la pointe de leurs pieds, et avancent la tête entre les armes des carabiniers. Parmi ceux-ci, se trouvent des personnages moins importans : là, c'est un Anglais nouveau-venu, flanqué de son domestique de place, qui désire de tout son cœur s'amuser, et qui ne peut y parvenir ; plus loin,

sont des oisifs qui ne sont venus que pour se décharger du poids intolérable d'une partie de leur tems, et que vous reconnaissez à leurs fréquentes entrées et sorties; puis, les dormeurs habituels qui viennent s'assoupir, chaque soir, sous les loges, car, même pour des Italiens, un opéra séria n'est pas un narcotique indifférent. Ajoutez à tous ces individus les *abbate,* auxquels l'usage n'a pas interdit ces plaisirs, et que signalent les trois angles de leurs chapeaux; et vous aurez une idée à peu près exacte d'un parterre romain.

A l'ouverture du théâtre, le gouverneur de Rome donne un gala. Ce mot de *gala* résonne magnifiquement à des oreilles anglaises; mais je suis forcé de dire que ce n'est qu'un vain son. A la fin de l'opéra, des domestiques, en grande livrée, se présentent dans le second rang de loges, celui de l'aristocratie, avec des glaces dans une main et un flambeau dans l'autre, et se retirent ensuite. On mange les glaces, on éteint les flambeaux, et on salue le gouverneur : ce cérémonial occupe tout au plus cinq minutes, et est destiné à figurer le tems où on traitait le peuple romain tout entier. Quelques-uns de mes compatriotes, qui considéraient tout ce qui se passait, du fond du parterre, se récriaient, à haute voix, contre le monopole des élus qui occupaient les régions supérieures. Le gouverneur était grave et solennel, et s'acquittait de cette partie de ses fonctions d'édile avec beaucoup de dignité. Tel est le dernier reste de la munificence des Scaurus et des Lucullus, l'unique et faible trace des *panem et circenses* de Rome antique.

L'opéra fut suivi d'un ballet, *Barbarossa*, principal attrait de la soirée. Il eût été impossible de faire moins de frais pour entretenir l'illusion théâtrale, et il fallait une sorte d'impudence pour oser produire d'aussi abominables décorations. Elles paraissaient plus choquantes encore dans

un pays cité jadis pour la magnificence scénique de ses représentations théâtrales, lorsque les premiers talens ne croyaient pas y déroger, en concourant à en augmenter l'éclat. San Gallo avait travaillé aux décors de la *Clizia*: Le Perugin, Francia Rigio et Ghirlandaïo, à ceux de la *Mandragola*. Jove raconte que ces dernières étaient si belles, que Léon X les avait fait venir à Rome, à ses propres frais : Rome, cependant, avait surpassé Florence. Les autres parties de l'Italie, Milan, Venise, Bologne, étaient à peine inférieures. La représentation de la *Calendra*, à Urbin, fut d'une splendeur sans égale. Beaucoup de ces *macchine*, comme on les appelait, étaient temporaires. Ces pompes théâtrales avaient lieu dans les immenses palais de la noblesse; et, quand les pièces étaient jouées, on enlevait les décorations. Le théâtre du cardinal Riario fut un des premiers ouverts, d'une manière permanente, au public.

Entre les deux pièces, nous avions déjà aperçu des personnages de toutes les nations, à travers les ouvertures d'une toile en lambeaux. Le ballet commença enfin : c'était un grand *imbroglio* d'amour et de combats équestres, dont de vastes turbans, d'énormes moustaches et des bottes de sept lieues faisaient le principal attrait. Les chevaux ressemblaient à des chevaux de poste venus du relais prochain; comme ils étaient naïfs et mal élevés, ils faisaient abondamment sur le théâtre ce qu'ils n'auraient dû faire que dans les coulisses. Les danses étaient du plus mauvais goût : c'étaient des bonds continuels et des attitudes grotesques. Les Romains se piquent d'exceller dans ce détestable genre; ce qui me parut singulier, c'est que, dans ces hideux tours de force, les femmes surpassaient les hommes en disgrâce, comme en agilité. Ces ignobles farces étaient au-dessous de celles de nos derniers tréteaux. Ceux des premiers sujets qui n'avaient pas de

rôles grotesques paraissaient attacher une grande importance à lever la jambe assez haut pour former un angle droit avec le corps, position tout-à-fait dépourvue de grâce. Toutes ces danses aboutirent, je ne sais pas trop comment, à une pacification générale : Turcs et chrétiens, premiers sujets, coryphées, comparses, se prirent tous par la main, et s'approchèrent de la rampe, en riant aux anges. Je me retirai à une heure avancée; mais, avant ma retraite, un nouvel imbroglio était survenu, qui devait probablement se terminer par un second congrès : un grand pas de quatre était officiellement annoncé; et les entrechats préliminaires avaient déjà préludé, par forme de protocole, au traité définitif.

La demi-protection donnée par le gouvernement romain agit comme ces praticiens timides en médecine, qui n'osent pas guérir dans la crainte de tuer, et qui aiment mieux laisser le malade mourir à sa convenance. Dans les autres villes d'Italie, le gouvernement est d'ordinaire partie très-agissante, et entrepreneur général des plaisirs du public. A Rome, les véritables spectacles sont, au fond, d'une nature toute différente : la grand'messe du matin, les vêpres et la bénédiction du soir, les processions, les enterremens, les *tonzione* de chaque jour et de chaque heure, tels sont les plaisirs de prédilection du peuple. Leur nombre et leur magnificence est le point d'honneur de la ville : les coffres de la caméra et les bourses des nobles sont toujours ouverts pour ajouter à leur pompe. Il y a, dans le caractère romain, une sorte d'indolence rêveuse et méditative, tout-à-fait opposée à la vivacité, au *brio* des Vénitiens, et à la gaîté de tempérament des Napolitains, qui les prédispose à ce genre de plaisirs. A d'autres égards, peu de nations paraissent plus propres à découvrir des sources cachées et fécondes de comique. Leurs pasquinades abondent en *merum sal et lepos*, en traits à la fois

vifs et délicats, dans le véritable génie de la comédie. Cependant elle languit, et, quant à la tragédie, elle n'existe plus : on lui préfère de mauvais opéras et des mélodrames plus mauvais encore.

Cet état de choses existe, au surplus, dans toute l'Italie. Les divers gouvernemens français avaient défendu la représentation du théâtre d'Alfieri, d'abord par haine pour l'auteur, et ensuite parcequ'ils en craignaient l'effet sur un peuple qui le comprenait à peine. Depuis, Alfieri est toujours resté à l'index : ses pièces politiques, qui forment une portion si considérable de son théâtre, sont presque inconnues. Quant aux pièces insipides qui ont précédé les siennes, elles sont heureusement tombées dans l'oubli. La *Mérope* de Maffeï, ce chef-d'œuvre si vanté de l'ancienne école, n'est jouée que très-rarement, même sur les théâtres de province; et les laborieuses imitations des Trissin et des Ruccellaï sont, depuis long-tems, enfouies dans la poussière des bibliothèques. Métastase est représenté quelquefois, même sans musique; mais sa diction, dans laquelle tout est sacrifié à l'oreille, n'est guère susceptible de plaire qu'à l'instinct musical des Italiens.

Toutefois, il faut le reconnaître, les poètes de notre tems ont pris un ton plus élevé et plus ferme. La touche vigoureuse d'Alfieri se fait sentir dans leurs portraits. Il y a, dans leur phrase concise, une simplicité et une force d'expression qu'on chercherait en vain dans la phraséologie délayée de leurs devanciers. Ils ont étendu le cercle de leurs compositions. Le *celebrare domestica facta* est devenu un article de leur code poétique. Les riches mines de l'histoire de l'Italie, qui abondent en sources d'émotions tragiques, ont été explorées; et quoique cette exploration soit un peu légère, on a déjà obtenu d'heureux produits. Le théâtre de Monti, de Pindemonte, de Foscolo, de Pellico, de Manzoni et même de Ventignano et Maruzi, offre des

scènes et des caractères énergiques; ils ont de brillans éclairs de vérité locale, mais seulement des éclairs; et çà et là quelques élans de nature qui ne seraient pas indignes des drames profonds des théâtres du Nord. Malgré cela, ils sentent toujours l'ancienne école; ils ont trop de goût pour la phrase, et pour la phrase telle qu'on la faisait autrefois. Tout leur théâtre est fondé sur un principe vicieux; et l'erreur fondamentale de leurs ancêtres, inséparable des tems et des influences au milieu desquels ceux-ci vécurent, se retrouve encore dans les compositions de leurs successeurs. A la renaissance des lettres, une admiration passionnée pour les compositions dramatiques des anciens détermina à les faire jouer dans la langue originale; mais ces représentations n'avaient lieu que dans l'enceinte des palais et des académies des nobles et des savans. La connaissance de la langue latine dans les hautes classes, répandue jusque parmi les femmes, explique suffisamment le goût que l'on avait pour ces solennités littéraires. Les représentations qui eurent lieu ensuite sur les théâtres de Rome et de Ferrare, auxquelles les dernières classes du peuple étaient admises, donnent même lieu de croire qu'à cette époque la connaissance du latin était presque générale. La transition de ces pièces latines à d'exactes imitations était naturelle et facile. La *Sofonisba* du Trissin, la *Rosmunda* de Rucellaï, le *Torismundo,* parurent successivement; mais même ces innovations furent timides et graduelles. L'*Orfeo* du Politien, du moins dans les premières éditions, et probablement tel qu'il fut joué à Ferrare, est mêlé de vers latins, sans doute par forme de composition avec de doctes préjugés. Ils avaient cessé, que l'esprit qui les avait produits régnait encore sans modifications. Alfieri a essayé, il est vrai, de corriger ces vices; mais c'est à un autre réformateur et à une génération plus traitable que l'abolition complète en est réservée.

Jusque-là les larmes versées dans les théâtres italiens ne seront jamais provoquées que par la musique.

La comédie eut d'abord le même sort que la tragédie. Dans le principe on ne jouait que des pièces latines. Les nobles dames et les cavaliers applaudissaient Plaute et Térence, tandis que les aristocraties du nord n'avaient pour délassement que quelques ballades composées par des poètes sans art. La *Catinia* de Sicco Polentone, écrite en 1405, est encore en vers latins. Vinrent ensuite les comédies du Trissin, de Bentivoglio, etc.; mais cette ère d'une poésie artificielle et toute d'imitation cessa enfin, et fut remplacée par quelque chose de plus vrai et de plus national. Les *ludi* ou mystères, d'une part; et les *novelle,* de l'autre, dont l'Italie abondait, donnèrent l'impulsion et fournirent les matériaux. Cini et Calmo en vers, et Ruzzante en prose, furent les premiers à adopter les dialectes de l'Italie, et à donner le signal de la réforme. Ces comédies obtinrent bientôt la suprématie; elles étaient dans les mœurs, les habitudes et le langage du peuple, et à ce titre elles devaient lui plaire davantage qu'une littérature d'emprunt. Mais, pendant le seizième siècle, l'Italie soumise à l'Espagne, fut envahie par les extravagances du théâtre de cette nation; les *Arte Nueva* de Lopès de Véga, les *commedie di cappa e spada,* les *commedie di dieci parti o giornates*, etc., etc.; enfin le bon sens public et les *commedie dell' arte* épurèrent le théâtre; mais cette heureuse révolution ne fut guère complétée que vers l'âge de Goldoni.

Il faut le reconnaître, cependant, Goldoni avait moins le talent que l'ambition d'un réformateur. Ses succès furent partiels, et doivent plus être attribués aux sacrifices qu'il faisait à l'ancienne école, qu'à la supériorité de ses innovations. Il est plutôt le chaînon intermédiaire entre les deux écoles, que le fondateur d'une nouvelle. Ses essais

ont un caractère de faiblesse et de timidité. Il n'y a rien dans toute son encyclopédie, comme on pourrait appeler les trente volumes qui forment la collection de ses œuvres, dont on ne puisse trouver des analogues dans les *commedie dell' arte*; seulement, tandis que celles-ci n'étaient que de simples canevas que brodait l'imagination des acteurs, le dialogue des pièces de Goldoni est écrit : mais l'analogie de ses compositions avec les anciennes fut précisément ce qui en assura le succès. La transition fut plus facile; l'opposition se trouva, en quelque sorte, neutralisée; et, malgré les vives épigrammes de Gozzi, le nouveau régime dont Goldoni avait été le précurseur prévalut après sa mort.

Goldoni a été suivi d'une foule d'imitateurs, de talens inégaux et variés. De Rossi a dessiné quelques scènes gracieuses, mais il n'y a, dans ses pièces, ni intrigue, ni comique, ni intérêt. Un Romain d'origine française, le comte Giraud, a de la verve et de l'originalité; malheureusement cette verve est licencieuse, et tombe souvent dans la farce. Nota a de l'élévation, et il a voulu donner à la comédie italienne cette élégance de salon qui caractérise la comédie française : tentative bien hasardée dans un pays où il n'y a pas de salons, de grandes dames, de petits maîtres à belles manières. Cependant, malgré la diversité de ces nuances, le dessin et même la couleur de ces peintures sont, au fond, toujours les mêmes. Ce n'est pas, comme dans la comédie espagnole, une réunion de trois ou quatre intrigues qui se croisent et s'enlacent l'une à l'autre, et qui, comme un tissu de soies mélangées, présentent, à chaque évolution, des couleurs nouvelles et inattendues. Ce n'est pas non plus cette lutte brillante du théâtre français, reproduisant, en mordantes épigrammes et en vives réparties, les ridicules et l'éclat d'une société polie et artificielle.

La nouvelle comédie italienne, quoique, en apparence,

elle ait la même origine, diffère essentiellement des autres branches de cette famille : c'est une peinture naïve, une transcription littérale du bon et du mauvais, des folies et même des lieux communs de la vie humaine. Les choses sont prises comme elles se trouvent, et transportées, en masse, de la rue sur le théâtre; il n'y a pas d'art, d'efforts, de pointes, de traits dans le dialogue de ces pièces. Toute la *vis vivida* vient des caractères; tout y est en action : la gaîté y est le produit du relief prononcé des contrastes. Le succès dépend entièrement du bon ou du mauvais choix des sujets. Les Italiens, si on excepte ceux de Rome, se livrent, en général, avec bonhomie aux impressions qu'on veut leur communiquer : quand ils sont contens du fond, ils transigent facilement sur les accessoires. C'est pour cela, sans doute, qu'ils tolèrent avec patience d'insipides homélies, telles que les *Pamela* de Goldoni. Il y a cependant, dans leur gravité habituelle, une ironie cachée, un *sub-risus*, qui semblent annoncer plus de malignité et moins de patience.

Mais le goût dominant parmi les Romains, et surtout parmi ceux qui habitent les petites villes provinciales de l'État de l'Église, ce sont les mélodrames qui ont des brigands pour héros. C'est une chose vraiment étrange que le gouvernement romain, qui a toujours le bras levé pour réprimer le brigandage, laisse jouer des pièces dont les détails les plus minutieux sont empruntés aux causes célèbres, même à celles qui sont le plus récentes. Cela est d'autant plus dangereux, que les coupables ou les héros de ces pièces sont toujours représentés avec des qualités énergiques faites pour surprendre l'admiration de la multitude. Figurez-vous, par exemple, quel serait l'effet de semblables pièces, jouées devant une populace irlandaise! Je me rappelle avoir vu une représentation de ce genre fort encourageante, dans une petite ville près de

Rome, qui est le siége d'un évêque et d'un délégué. Personne ne sentit l'inconvénient et les dangers de ce spectacle : le gouverneur était présent, et le peuple applaudissait. Cependant Monsignore avait employé sa matinée à rayer, au crayon rouge, tous les mots qui lui avaient paru avoir des inconvéniens. Je le vis assez tard dans la journée, et il se plaignait à moi de ces ariettes où les mêmes mots revenaient sans cesse : *Da capo! da capo!* s'écriait-il avec humeur.

La passion qui existe en Italie, partout ailleurs qu'à Rome, pour les spectacles, est vraiment inconcevable. J'ajouterai que l'aptitude et le talent, principalement pour la comédie, se rencontrent, même dans les troupes les plus subalternes. J'ai vu, dans une petite ville du Patrimonio, qui n'a pas plus de dix mille ames, indépendamment de deux théâtres publics, deux théâtres privés dans les *palazzo* de la noblesse, où l'on jouait alternativement l'opéra, la comédie, la tragédie, avec un ensemble, une intelligence de la scène, que, parmi nous, on trouve bien rarement, même dans les spectacles de Londres. Une autre fois, dans un petit village qui fait également partie de l'État de l'Église, j'eus la bonne fortune d'assister à la représentation de plusieurs des meilleures pièces de Goldoni, fort bien jouées par une troupe de boulangers, de bouchers, de charpentiers, etc., du lieu, sous la direction de l'apothicaire. La plupart n'étaient jamais sortis de leur village, et je crois qu'aucun n'avait vu de théâtre régulier. Dans les capitales, comme de juste, cette disposition est encore plus remarquable : les théâtres particuliers de Milan, de Florence, de Naples, sont célèbres. Alfieri, dans ses Mémoires, parle même avec éloge de ceux de Rome. Le même goût qui jadis donnait tant de dignité et de grâce au luxe des Italiens des XVe et XVIe siècles, se retrouve, en partie, dans les élégans plaisirs de leur pos-

térité. La magnificence avec laquelle l'*OEdipe Roi* fut représenté chez l'un des patriciens les plus spirituels de Bologne, aurait fait honneur aux palais des Léon et des Laurent, et aux jardins des Riarii et des Ruccellai. La tragédie avait été traduite avec beaucoup de talent par le marquis lui-même, et les décors, les costumes, etc., tout avait été exécuté à ses frais : cette solennité dramatique coûta 2,500 couronnes. Au lever du rideau, il y avait plus de quatre cents personnes sur le théâtre : c'est l'effet de scène le plus imposant qu'on se rappelle en Italie. L'influence de ces nobles divertissemens est facile à pressentir : il n'y a pas d'ennui en Italie; et partant point de chasses au renard, de goût pour la boisson, de fureur pour l'*écarté*.

La qualité du talent dramatique n'y est pas, cependant, dans une proportion tout-à-fait égale à la quantité. Vous en rencontrez partout, mais rarement du premier ordre. Cela doit plutôt être attribué à des circonstances peu favorables qu'à une imperfection dans les dispositions nationales. La contrée qui a produit Mme Pasta n'a, certes, pas besoin, à cet égard, de faire ses preuves; je ne sais par quelle raison ces qualités semblent aujourd'hui sommeiller.

Les deux seuls talens tragiques d'un ordre vraiment supérieur, que je me rappelle avoir vus, sont Lombardi et l'Internari. Lombardi a, dans ses dehors, tout ce qu'il faut pour peindre des passions fortes et concentrées; la taille, les traits, l'organe. Sa voix est basse, mais timbrée, et, quand il le veut, pleine de relief et susceptible de modulations variées. Ses gestes sont nobles et solennels, excepté dans les éclats soudains de passion; alors, de même que la plupart de ses compatriotes, il s'échappe, si je puis parler ainsi, avec la violence d'un torrent. Lombardi est l'idole du théâtre, et il a, dit-on, troublé plus d'un cœur parmi les princesses romaines.

L'Internari est tout à fait au-dessous de lui sous le rapport des avantages extérieurs ; elle est d'une taille élevée, mais dépourvue de grâce. Rien de son aspect ne rappelle son sexe ; elle ressemble à un homme très-laid, d'autant plus que ses traits ont été défigurés par un accident. Il fallait un grand art pour compenser ces désavantages, et elle en fait souvent preuve. Je la vis dans la *Médée* du duc de Ventignano, personnage auquel son talent me parut supérieurement adapté. La pièce tout entière est sacrifiée à ce rôle. Jason, qui ne vaut guère mieux que le pieux Énée, n'est là que pour mémoire. C'est Médée, Médée qui règne partout. Le style est dans le genre d'Alfieri, sévère, solennel, coupé en phrases concises et mordantes. Il n'y a pas d'intrigue, pas de caractères qu'un seul ; mais des éclairs de passion, des scènes imposantes, une catastrophe terrible compensent l'insipidité et le vide de tout ce qui précède. L'Internari est souvent admirable dans ce rôle. Sa laideur physique disparaît dans la grandeur et la force de sa nature morale. J'ai vu Mlle Duchesnois produire un miracle semblable dans les dernières scènes de l'*Hamlet* de Ducis ; mais c'est surtout dans la catastrophe supérieurement préparée par le poète, que l'Internari s'élève au-dessus de son niveau habituel. Non-seulement elle rend à merveille le texte, mais elle lui communique une valeur qu'il n'avait pas. Médée s'est retirée ; une pause terrible succède ; tout-à-coup la porte de la chambre où sont étendus les corps de ses enfans s'ouvre ! Médée s'échappe de cette chambre, un fer sanglant à la main. Un regard, quelques paroles proférées sans suite et coupées par des silences sinistres, suffisent pour exprimer les intolérables angoisses de son ame. La tragédie est finie, la toile tombe, et l'actrice paraît encore plus étonnante que le poète. Malheureusement les prodiges de talent de

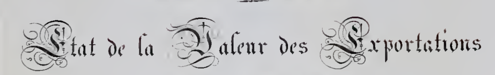
l'Internari ne suffisent pas pour compenser la médiocrité générale.

Le peuple romain se console de la pauvreté de ses théâtres, avec ses charmantes marionnettes ou *fantoccini* dont nous avons déjà parlé (1). Ils ne sont pas inférieurs à l'Arlequin de Venise, ni au délicieux Pulcinella de Naples. Les figures et le mécanisme sont inimitables; mais, comme nous l'avons déjà dit, les pièces sont encore plus étonnantes. C'est une miniature exquise des *commedie dell' arte*; une improvisation continuelle. L'*elenco* ou canevas de la pièce est donné; les détails sont fournis en partie par le génie du directeur du théâtre, et en partie par les observations dialoguées de l'auditoire. Cette manière de remplir le canevas est souvent très-spirituelle. Ce sont, en général, des pièces sério-comiques, telles qu'elles auraient pu sortir de la plume de Pucci, dans un de ses instans de folie. Le genre d'esprit qui y règne, d'origine florentine, paraît avoir été mûri par Pasquin. Tous les ridicules du jour y sont reproduits avec naïveté, mais en même tems avec des touches si délicates, si légères, quoique instantanément senties, qu'aucun gouvernement ne peut s'en irriter. Je vis jouer aux *fantoccini* l'histoire tragique de Néron; ses cruautés, sa misérable vie, sa mort encore plus malheureuse. Le programme annonçait que la pièce était *molto flebile*; et, au fond, rien ne fut plus comique. Tout le théâtre Fiano était en émoi. Le prince et le paysan s'y trouvaient confondus; les facéties étaient adressées successivement aux uns et aux autres; et chacun, au grand scandale de l'aristocratie, paraissait également les goûter et les comprendre.

(*New Monthly Magazine.*)

(1) Voyez notre 34e numéro.

COMMERCE.



État de la Valeur des Exportations

ET DES IMPORTATIONS

De la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Voici un document précieux, c'est l'état du montant du commerce d'exportation et d'importation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande avec ɩus les pays du monde, pendant le cours de l'année finissant au 5 janvier 1827. L'examen de cet état donne lieu à des observations et à des ɩpprochemens curieux. On y voit, par exemple, combien l'étendue d'un pays a quelquefois peu d'influence sur son activité industrielle et ommerciale. C'est ainsi que l'immense continent de l'Afrique, si on en excepte la colonie du Cap, consomme moins de produits anglais que l'île de Malte, avec sa population de cent mille ames et sa circonférence de vingt-six lieues. On est surpris également de la petite quantité d'articles que demandent à l'Angleterre ces vastes républiques fondées dans l'Amérique du Sud, qui ont tant de germes divers de prospérité, mais où l'anarchie a remplacé un inepte despotisme. Il ne faudrait pas, cependant, toujours juger de la situation d'un pays par l'étendue de ses relations mercantiles avec la Grande-Bretagne, car, en raisonnant d'après cette base, et en la considérant comme invariable, on devrait supposer que le Portugal, séparé de la plupart de ses colonies, opprimé par ses tyrans et ses moines, est dans une situation plus prospère que la France, avec les trente-deux millions d'ames de son opulente population, puisque nous ne consommons pas la moitié des produits anglais consommés par les trois millions d'individus qui vivent dans le Portugal, aux Açores et à Madère. Le peu d'activité de nos rapports commerciaux avec la Grande-Bretagne tient uniquement aux entraves qui gênent nos relations mutuelles. A la paix de 1815, les deux nations ont désarmé la plus grande partie de leurs soldats, mais elles n'ont pas désarmé leurs douaniers. Il faut espérer que les gouvernemens ne tarderont pas à se lasser de la tutelle si embarrassante pour eux et si onéreuse pour nous qu'ils exercent sur le commerce, et qu'ils consentiront enfin à nous laisser maîtres de choisir nos marchands et nos acheteurs. Assurément nous avons, en France, des preuves assez nombreuses et assez éclatantes du profit qu'il y a pour ous à ce que l'administration conserve une position négative dans les affaires qui lui sont étrangères. Napoléon a été certainement l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient régi un état. Sa tête puissante embrassait à la fois les affaires, dans leurs grandes masses et dans leurs détails les plus minutieux. A sa chute, la France, resserrée dans d'étroites limites par des rivalités ombrageuses, a été rançonnée, pendant trois ans, par des garnisaires en armes; et cependant elle est beaucoup plus riche, plus prospère, sous tous les rapports, qu'elle ne l'était sous le gouvernement de Napoléon, lorsque toute l'Europe continentale lui était soumise, et que ses rois peuplaient la cour des Tuileries. Faut-il attribuer cet état de choses aux administrations qui ont succédé au régime impérial? Non, sans doute. Ces administrations étaient, en général, composées d'hommes médiocres, et quelquefois même animées des plus mauvaises intentions. Mais, faute de savoir comment s'y prendre pour conserver intégralement l'héritage du brillant despotisme de leur devancier, les ressorts du gouvernement se sont détendus, ceux de l'activité individuelle ont eu plus de jeu; et la liberté s'est montrée plus puissante, plus favorable à tous les intérêts, que le génie lui-même.

PAYS.		VALEUR OFFICIELLE des IMPORTATIONS de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.	VALEUR OFFICIELLE DES EXPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE — PRODUITS NATURELS et fabriques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande	MARCHANDISES étrangères et coloniales.	TOTAL des EXPORTATIONS
EUROPE	Russie	2,935,945	1,646,051	574,827	2,220,878
	Suède	114,355	44,153	103,753	147,906
	Norvége	63,788	63,350	35,124	98,474
	Danemarck	453,225	132,413	63,999	196,412
	Prusse	1,007,051	156,286	411,415	567,701
	Allemagne	1,591.978	6,521,686	2,352,155	8,873,841
	Pays-Bas	1,396,292	2,631,799	2,326,092	4,957,891
	France	1,225,704	426,195	656,077	1,082,272
	Portugal, les Açores et Madère	508,846	2,041,920	104,513	2,146,433
	Espagne et les Canaries	551,218	334,423	229,236	563,659
	Gibraltar	40,498	1,376,624	199,039	1,575,663
	Italie	625,416	3,222,275	965,039	4,187,314
	Malte	29,490	350,581	75,105	425,686
	Iles Ioniennes	93,402	22,451	1,979	24,430
	Turquie et le Levant	818,516	1,104,897	67,589	1,172,486
	Iles de Guernesey, Jersey, Alderny et Man	191,236	258,588	94,648	353,236
	TOTAL	11.646,960	20,333,692	8,260,590	28,594,282

PAYS.		VALEUR OFFICIELLE des IMPORTATIONS de la Grande-Bretagne et de l'Irlande	VALEUR OFFICIELLE DES EXPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE		
			PRODUITS NATURELS et fabriques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande	MARCHANDISES étrangères et coloniales	TOTAL des EXPORTATIONS.
	Report	11,646,960	20,333,692	8,260,590	28,594,282
ASIE	Indes Orientales et Chine	8,002,786	4,240,424	636,700	4,877,124
	Nouvelle-Hollande et îles de la mer du sud	83,552	208,297	61,232	269,529
	TOTAL pour l'Asie	8,086,338	4,448,721	697,932	5,146,653
AFRIQUE	Cap de Bonne-Espérance	151,342	171,823	22,792	194,615
	Autres parties de l'Afrique	218,904	155,450	138,577	294,027
	TOTAL pour l'Afrique	370,246	327,273	161,369	488,642
AMÉRIQUE	Colonies Britanniques du nord	974,823	1,339,343	310,975	1,650,318
	Indes Occidentales britanniques	7,782,135	3,538,651	253,756	3,792,407
	Indes Occidentales	602,484	867,083	63,176	930,259
	États-Unis	4,984,647	5,114,608	147,583	5,262,191
	Brésil	767,918	2,556,139	37,590	2,593,729
	Mexique	101,380	610,155	58,259	668,414
	Colombie	21,504	293,205	27,154	320,359
	Pérou	31,839	190,505	20,361	210,866
	Chili	75,377	297,884	17,935	315,819
	Buénos-Ayres et Monte-Vidéo	265,629	415,582	6,317	421,899
	Pêcheries de baleines	327,656	»	1,489	1,489
	TOTAL pour l'Amérique	15,935,392	15,223,155	944,595	16,167,750
		36,038,951	40,332,854	10,066,502	50,399,356
	Importations et exportations de l'Irlande	1,420,027	942,832	24,480	967,312
	TOTAL GÉNÉRAL	73,497,914	81,608,527	20,155,468	101,763,995

L'INTÉRIEUR DU SÉRAIL

A CONSTANTINOPLE.

Le tableau que nous avons présenté des diverses branches de l'administration turque (1) serait tout à fait incomplet, si nous ne disions pas quelque chose de l'intérieur du sérail, car les intrigues qui s'y ourdissent ont encore bien plus d'influence sur les résolutions du grand-seigneur, que celles de la *camarilla* sur le gouvernement du roi d'Espagne.

Serail, ou plutôt *serai*, est un mot d'origine tartare, qui veut dire *palais*; le *harem*, ou appartement des femmes, n'en est qu'une division. Le grand-seigneur a deux sérails principaux. Celui d'été, où les sultans viennent de préférence se délasser des soins de l'empire, au sein des voluptés, est situé aux *Eaux-Douces*, vallée délicieuse, près de Constantinople. Cette charmante habitation, appelée par les Turcs *Kiaghid-Hauc*, tire son nom d'une ancienne papeterie qu'ils y avaient établie; c'est-là que les sultans se rendent dans les premiers jours de mai, accompagnés de leurs esclaves favorites, pour jouir de la belle saison. Les femmes peuvent se promener en liberté dans le vallon; il leur est permis de confier le secret de leurs charmes à ses discrètes naïades; mais, pour les défendre de tout regard profane, deux ou trois mille *bostandgis* armés forment un cordon inaccessible autour du palais, sur un rayon de deux milles d'étendue.

(1) Note du Tr. Voyez les numéros 32 et 41 de notre recueil. Nous avons déjà dit que les élémens de ces divers articles avaient été fournis par un Grec du Fanar, autrefois attaché à l'administration turque.

Le sérail, proprement dit, ou palais d'hiver, est situé à Constantinople, sur le bord de la mer ; il se compose de deux corps de bâtimens. Le premier, le *sèlamlick* (place des saluts) (1), n'est habité que par des hommes. Le second, nommé *harem* (asile inviolable), est exclusivement destiné aux femmes. Un silence de mort règne au milieu de cette population solitaire courbée sous le joug du tyran, qui, d'un geste ou d'un mot, tracé par sa main redoutable, fait voler ses ordres à l'extrémité de l'empire, et qui, d'un signe, dispose de la beauté sur laquelle il a laissé tomber un regard. Entre le *selamlick* et le *harem* règne l'appartement des eunuques, insensibles dépositaires de plaisirs sans nombre que les muets caprices du maître, trop facilement obéi, essaient tour à tour sans en goûter le charme.

Le *selamlick* comprend une foule d'officiers de grade et de nature divers. Les premiers sont les *endéroun-agalazi* (officiers de l'intérieur), répartis en quatre quartiers ou *oda*, nommés l'*hasse-oda*, le *hazini*, le *kiser* et le *seferly*. L'*hasse-oda* a quarante agas, à la tête desquels est le *silih-dar*, ou porte-épée ; c'est le premier officier de la suite du sultan ; il n'approche sa hautesse que lorsqu'elle a des ordres importans à donner. Dans ces occasions, tous les *mabeïndzé*, ou gardes particuliers du sultan, se retirent et le laissent seul avec son maître, qui lui permet de s'asseoir ; onze autres officiers de l'*hasse-oda* portent le titre de *yedicklé* ou dignitaires. Le plus éminent après le *silih-dar* est le *zouka-dar-aga*, chargé de mettre et d'ôter les bottes du sultan ; le second, *rikiab-dar-aga*, tient son étrier quand il monte à cheval ; le troisième, *dobbend agassi*, est le gardien des turbans de sa hautesse ; le quatrième, *sariktzy-bachi*, les place sur sa tête ; le cinquième, *pickekir-agassi*, remplit la double fonction

(1) Du mot *salam*, bonjour.

de tenir la serviette quand sa hautesse prend le café ou des sorbets, et de lui présenter l'énorme appareil qui compose son écritoire; le sixième, *sir-kiatibé*, est son secrétaire intime; le septième, *tzouka-dar*, est le chef de ses pages; le huitième, *sahrredzi-bachi*, lui sert le café; le neuvième, *tirnaktzy*, lui coupe les ongles; le dixième, le *berber-bachi*, son premier barbier; et le onzième, *sanahter-agassi*, préposé à la garde-robe. Les vingt-huit autres officiers de l'*hasse-oda* sont les surnuméraires de cette haute domesticité. Les titulaires des offices qu'on vient de citer quittent, en général, le sérail avec la qualité de chambellan, ou avec un grade supérieur dans le clergé ou dans le *hadge-ghianlik* (le département de l'intérieur): huit officiers, pris dans ce qui reste de l'*hasse-oda*, sont attachés au service du *silih-dar*, sous le nom de *tzakir-challagam;* ils marchent devant lui en brandissant une espèce de caducée lorsqu'il se rend auprès de son maître, et lui ouvrent le passage aux cris de *gare! gare!* La suite ordinaire du sultan, nommée *mabeindzé*, se compose de trois ou quatre des officiers titulaires qu'on vient de désigner, notamment du secrétaire intime et du chef des pages; elle est complétée par des eunuques. Leur service est de rester attachés à ses pas, depuis sa sortie du harem jusqu'à ce qu'il y rentre, et de faire sentinelle à sa porte, les armes croisées : outre le mabeindzé et le silih-dar, les entrées n'appartiennent qu'au chef des eunuques et au trésorier du sérail. Sa hautesse les accorde cependant quelquefois à des sujets des quatre odas, cités par leur talent pour le chant ou pour la musique instrumentale; elle admet aussi à ses concerts les *rayas*, chrétiens ou juifs, les plus distingués dans ce dernier genre; mais, pour chanter devant elle, il faut être musulman. Deux quartiers, nommés l'*hasse-oda* et le *hazini*, ont

chacun une salle d'apparat destinée à la recevoir quand elle daigne les visiter (1); le *silih-dar-aga* est inspecteur et gardien du trésor particulier (*itz-kazinè*) de sa hautesse, où sont conservés tous les diamans, bijoux et autres effets précieux de la couronne qui sont à sa disposition personnelle. Ce trésor ne renferme en monnaie que des pièces d'or.

Le second quartier ou oda, appelé *hazini-odassi*, est destiné au trésor public de l'empire. Le nombre des officiers attachés à ce département est illimité; il s'élève d'ordinaire à deux cents, y compris les pages; ils ont pour chef le *hazini-kioyassi*, l'intendant de la trésorerie : leur charge consiste à faire recette et à tenir écriture des fonds qu'on y verse. Le hazini contient aussi le mobilier de la couronne et ses magnifiques équipages. On y voit la bibliothèque impériale, riche autrefois de manuscrits arabes, turcs, persans, et de l'antiquité grecque, mais qui ne possède aujourd'hui que des commentaires du Coran. Enfin on y remarque quelques reliques précieusement conservées, et que les musulmans supposent être la tête et le bras de saint Jean-Baptiste, considéré comme un prophète par les musulmans.

L'argent entassé dans les coffres du hazini n'est destiné qu'aux dépenses de la guerre et à la construction des bâtimens de l'état (2) : le sultan en a la direction absolue; le

(1) Sélim III avait pour maître de dessin un Grec nommé Constantin. Etant un jour dans le quartier du hazini, il le vit occupé à dessiner une échappée de vue; et aussitôt il s'avança vers lui tenant un évangile traduit en arabe avec le texte grec en regard. « A propos, Constantin, lui dit-il familièrement, prends ce livre, et reporte-le de ma part au patriarche de Jérusalem. Il lui appartient. Recommande-lui de le lire avec fruit et de prier pour moi. »

(2 Les sommes immenses entassées dans le hazini depuis le règne de Mahmoud Ier jusqu'à celui de Mustapha III, furent dévorées par la pre-

ministre des finances n'en est que le vérificateur. Le budget, payé en grande partie par le trésor privé, comprend toutes les dépenses courantes, telles que la solde de l'armée, le salaire des officiers publics, la dette de l'état, les frais de construction ou réparation des forteresses, l'achat des armes, munitions, vivres, etc.

Le troisième quartier comprend les offices; là sont les dépôts de porcelaine, vases chinois, services de table, les cuisines, les laboratoires des confiseurs, parfumeurs, etc.

Le quatrième est celui des officiers de voyages ou maréchaux-des-logis; ils accompagnaient autrefois le sultan, lorsqu'il entrait en campagne à la tête de son armée. Ils sont aujourd'hui sans emploi.

J'oubliais le corps le plus redoutable, celui des muets; on en compte quatre-vingts qu'on reconnaît à leurs robes et à leurs coiffures garnies de galons d'or. Ils sont en faction à tour de rôle, dans le pavillon de sa hautesse. Lorsque le grand-visir, seul ou accompagné du *mufti*, se présente chez elle, tous les *mabeindzé* quittent la chambre; les muets restent seuls témoins d'une conférence qui peut rendre nécessaires leurs terribles fonctions.

Après les muets, viennent neuf corps subalternes attachés au selamlick sous les noms de *bostandgis*, *baltadgis*, *zoulouflу-baltadzis*, les *hassequis*, les *achedzy*, les *capoudgis* et les *solaks*.

Les bostandgis (surveillans des jardins), sont les gardes-du-corps du sultan. Leur caserne est située au centre du sérail (1), et leur chef a le titre de *bostandgi-*

mière guerre contre Catherine II. Mustapha assistait à l'exhumation et au départ de ces trésors : « Vous le voyez, dit-il à son silih-dar, je ne suis pas un avare, je n'ai amassé cet or que pour payer la guerre contre les infidèles; mais, s'il allait tomber entre leurs mains, je ne m'en consolerais jamais. »

(1) Cette caserne sert ordinairement de prison aux personnes arrêtées

bachi (1) ; il est chargé de la police des deux rives du Bosphore, de ses îles et du golfe Céracique. Quand sa hautesse se rend par eau à ses maisons de plaisance, à ses pavillons ou à ses promenades, les bostandgis tiennent les rames de la gondole impériale, et leur chef se place au gouvernail. Leur service s'étend à tous les jardins et pavillons du sultan, ainsi qu'à tous les villages du Bosphore et des environs de Constantinople.

Les *baltadgis*, préposés au service du harem avec les eunuques noirs, ont les mêmes chefs qu'eux. Les femmes des sultans et les dames de la famille en ont un grand nombre sous leurs ordres. Le poste le plus envié auprès du chef des eunuques est celui de payeur, *yasidzi-effendi*. Ces fonctionnaires deviennent souvent ministres de la Porte, et on en a vu qui se sont élevés au grand-visirat; de ce nombre sont les deux Jussuf-Pacha, dont l'un est devenu fameux par la reddition de Varna.

Les *zoulouflу-baltadzis*, ainsi nommés à cause de la longue queue qui leur descend aux talons, sont les valets des officiers de l'endéroun.

On donne le nom d'*hassequis* (gardes-du-corps) à l'élite des bostandgis. Cependant les simples hassequis ne sont pas chargés de ce service important; il n'est confié qu'aux *tebdil-hassaquissi*, c'est-à-dire à ceux qui possèdent un grade dans cette compagnie. Quatre d'entre eux se tiennent partout à côté du sultan ; à table, ils veillent sur

comme rebelles; et là il n'est pas de tortures auxquelles on ne les soumette. Dans les premiers mois de l'insurrection grecque, on y entassait chaque jour de nouvelles victimes, dont les cris annonçaient la présence aux échos du Bosphore, et chaque soir le charnier était vide.

(1) Tous les monastères du mont Athos, appelé communément la *Montagne Sainte*, étaient, avant l'insurrection grecque, sous la surveillance du chef des bostandgis, dont les moines achetaient la protection par un tribut annuel; aussi les Turcs lui donnaient-ils par dérision le sobriquet de *papas*.

sa personne ; dans son *incognito*, ils s'attachent à ses pas ; quand il se montre à cheval, ils le précèdent, tenant un sabre nu d'une main et un bâton de l'autre.

Les *peïks* et les *solaks* forment deux compagnies chargées d'escorter sa hautesse. Les premiers, que distinguent une robe de drap et une ceinture ornée de broderies, se tiennent autour de son cheval, armés d'une hallebarde ; les seconds marchent à ses côtés sur deux lignes. Ils portent des casques surmontés de larges panaches dont le balancement ne laisse voir au peuple que l'auguste front du monarque.

Les *helvradgis*, les *achatgis* et les *capidgis*, forment trois corps placés au dernier rang, et appartenant à la domesticité. Les premiers, coiffés d'une toque de feutre blanc, nettoient les cours et les salles, fendent et portent le bois, etc., et les seconds font le service des cuisines ; les derniers sont les portiers du sérail.

Tant que le grand-seigneur réside à Constantinople, il n'est pas permis aux officiers de sa maison de porter le turban, à l'exception du silih-dar, du bostandgi-bachi, et des eunuques noirs. Ils le reprennent lorsque sa hautesse vient habiter ses palais d'été, ou qu'elle fait des excursions hors de sa capitale. La barbe est une distinction réservée, après le sultan, aux seuls bostandgi-bachi ; tous les autres officiers, l'héritier du trône lui-même, sont obligés de se raser. Ce dernier n'a que le titre d'*effendi*.

Pour arriver au harem, il faut traverser le quartier des eunuques noirs. Leur chef est le *kislar-aga* (intendant des jeunes filles), nommé aussi *darou-s-saade agassi* (maître du palais de la Félicité), administrateur des revenus du Kiabé (de la Mecque) ; il a rang de grand-visir, et le sultan lui permet de s'asseoir en sa présence. Il annonce officiellement au grand-visir la naissance du fils aîné de sa hautesse. Il commande à tous les eunuques noirs de la capi-

tale ou des rives du Bosphore, même à ceux attachés à la famille impériale. Gouverneur suprême du harem, les maîtresses du sultan reconnaissent son autorité.

On connaît la destination du harem; sa grandeur et sa distribution sont en harmonie avec cette destination. Les eunuques n'y entrent qu'avec une permission expresse, et le kislar-aga lui-même n'y pénètre qu'avec le sultan.

Tout musulman peut épouser quatre femmes par contrat civil, ou *nikiah*; il lui est permis en outre d'acheter et d'entretenir autant d'esclaves qu'il en veut. Ces esclaves, étant la propriété de leur maître, ne sont pas considérées comme des concubines; leurs enfans sont par conséquent aussi légitimes que ceux des femmes qui lui sont attachées par les liens du nikiah. Quant à la condition des mères, il faut distinguer. Le mari peut répudier ses femmes, quoiqu'elles lui aient donné des enfans; mais il ne peut en faire autant des esclaves qui l'ont rendu père, car, dès ce moment, la loi les affranchit, et leur maître n'a plus de nœud à rompre. Si elles sont stériles, il est libre de les faire vendre au bazar; il peut aussi les honorer du titre d'épouses. Mais le sultan ne jouit pas du même privilége. Le nikiah lui est interdit même avec des femmes libres; car il pourrait ainsi contracter des liens de parenté avec ses sujets, ce que la constitution de l'état lui défend. Il choisit d'ordinaire parmi les plus belles esclaves un petit nombre de favorites, qu'il élève au rang de *cadines*, ou dames, en les décorant de la pelisse d'honneur. Leur nombre a presque toujours été de quatre ou cinq; le sultan Abdulhamid en avait sept, et Mahmoud, le souverain actuel, est le fils de la septième; chaque cadine a son appartement, ses eunuques et ses esclaves. Elles ne se voient que lorsqu'une d'elles devient mère; alors elle reçoit les félicitations de toutes les autres. La kiaya-cadine, gouvernante du harem, en conduit une tous les soirs au lit du

grand-seigneur. Celle qui lui déplaît par suite de sa stérilité ou pour tout autre motif, passe dans les bras d'un de ses sujets; mais celle qui accouche d'un enfant vivant ou mort-né ne peut être chassée du sérail. Les cadines d'un sultan sont sacrées pour son successeur : il lui est défendu de les prendre pour maîtresses. A son avénement, elles passent toutes, avec leurs esclaves, leurs eunuques, leurs bijoux, etc., dans le *vieux sérail,* bâtiment immense situé au centre de la ville, et qui leur est exclusivement destiné; leurs enfans mâles sont mis à mort; leurs filles restent dans le harem du grand-seigneur sous l'inspection de la kiaya-cadine jusqu'à leur mariage. Alors elles retirent leur mère du vieux sérail, et elles vivent ensemble; celui des enfans mâles qui arrive au trône, et qui est presque toujours le neveu de son prédécesseur, fait venir sa mère du vieux sérail, et elle rentre dans le harem impérial, sous le titre de sultane *validé.*

On sait que, toutes les fois qu'un incendie éclate dans la ville, les faubourgs ou les villages des rives du Bosphore, le sultan se rend sur les lieux pour diriger les secours. S'il a lieu la nuit, le kislar-aga, prévenu par le silih-dar, entre dans le harem, et vient annoncer l'événement aux jeunes esclaves qui veillent dans la pièce voisine de la chambre à coucher de sa hautesse. L'une d'elles met alors un turban rouge, emblème du feu, s'approche du lit, et, si son maître dort, elle caresse mollement la plante de ses pieds; le sultan se réveille, aperçoit le turban rouge, demande en quel quartier est le feu, et se lève aussitôt pour se mettre à la tête de ses officiers.

Maître absolu de ses esclaves, le sultan cherche auprès d'elles des plaisirs que ses sens blasés ne trouvent plus dans les bras de ses maîtresses titrées. Ces femmes le charment par la piquante variété de leur talent pour la danse, le chant, la musique. Aussi, les membres de sa famille et les

riches musulmans s'empressent-ils de lui faire hommage de celles qui possèdent ces talens au plus haut degré. Sa mère et ses sœurs prennent un soin particulier de l'éducation musicale de leurs plus jolies esclaves, et les destinent à ses plaisirs. Plusieurs de ces infortunées, avant d'être offertes au grand-seigneur, ont pu, à travers les grilles de leur prison, former de tendres liens avec quelques baltadgis, ou autres officiers attachés à la personne de leur maîtresse. C'en est fait de leur vie, si le mystère de leurs amours est jamais dévoilé!... Cependant cette règle a ses exceptions; et, à ce sujet, nous citerons deux anecdotes qui honorent le caractère de Mustapha III et de son fils Sélim.

La sultane Asma, sœur de Mustapha, lui avait fait don d'une de ses jeunes esclaves, qui joignait à une beauté remarquable une grâce parfaite et de rares talens : on la nommait *Rouchen* (le diamant). A sa vue, le monarque en devint éperdument amoureux, et, déposant l'orgueil de l'empire, il s'approcha d'elle en amant respectueux, et lui adressa la parole d'un ton caressant et timide, troublé, pour la première fois, par ce mélange de crainte et d'espoir, signe d'un amour véritable. La jeune fille le repoussa avec froideur et respect, et laissa percer, dans ses regards, un sentiment mêlé de tristesse et d'épouvante. Mustapha, l'attribuant à un excès de réserve et de timidité, redoubla vainement ses instances. Le lendemain, il se rendit auprès d'elle, se montra plus tendre, plus respectueux que la veille, mais ce fut sans succès : sa troisième visite n'eut pas un résultat plus heureux. Impatienté enfin, il lui demanda l'explication de cet étrange accueil : « Charmante Rouchen, lui dit-il, je t'aime : je ne suis pas ton sultan; je suis ton adorateur. Je ne veux exercer sur toi d'autre empire que celui de l'amour : toute mon ambition est de faire jaillir dans ton cœur une étincelle de ce feu qui

embrâse le mien. Pourquoi n'y parviendrais-je pas? d'où viennent tes refus? explique-toi sans détour : je jure de sacrifier mes désirs à ton bonheur. » Encouragée par les protestations de son maître, la belle Rouchen lui avoua, en tremblant, qu'elle n'avait pas été insensible à l'amour de l'intendant de la sultane, son ancienne maîtresse; et qu'ils s'étaient juré une fidélité éternelle : à ces mots, elle tomba à ses pieds. « Relève-toi, lui dit le sultan, en étouffant un soupir; tu seras heureuse : seul, j'aurai connu l'infortune... Ma sœur, dit-il le lendemain à la sultane Asma, vous m'avez fait bien du mal. — Qu'ai-je donc fait, répondit-elle avec effroi, pour encourir la disgrâce de sa hautesse? — Eh quoi! reprit le sultan, n'avez-vous pas voulu me donner le bien d'un autre, en me présentant Rouchen, qui appartient à votre intendant?... Qu'il paraisse à l'instant devant moi! » L'intendant arriva, et, frappé de terreur, se jeta aux genoux de son maître. « Je vous nomme pacha de Ghiouzel-Hissar, lui dit Mustapha, et je vous donne pour femme mon esclave Rouchen. » Le sultan essaya de se distraire de sa douleur, en composant un *gazel*, espèce d'élégie, sur l'amour sans espoir qu'il avait conçu pour sa belle captive. Ce gazel, qui est devenu un chant populaire chez les Turcs, commence ainsi : *Rouchen, je vous avais donné mon cœur, et vous l'avez refusé! Je le reprends avec douleur,* etc.

La sultane Beïhau, sœur de Sélim III, possédait une esclave charmante, nommée *Pembé-haré* (satin rose). Saadoulah, jeune musicien turc, lui donnait des leçons de chant et de guitare. Sa figure séduisante et sa voix mélodieuse inspirèrent à son élève une passion que le professeur ne tarda pas à partager. Lorsque Pembé-haré eut terminé son éducation, la sultane en fit présent à son frère. Saadoulah, désolé, chercha vainement l'occasion de revoir celle qu'une barrière éternelle avait séparée de lui.

Ses talens lui avaient donné accès au sérail ; et Sélim, grand amateur de musique, se plaisait à l'entendre chanter des romances turques ou persanes. L'infortuné virtuose choisissait de préférence des airs mélancoliques auxquels il donnait une expression de tristesse que le sultan remarqua plus d'une fois. « Saadoulah, lui dit un jour ce monarque, tu as quelque peine secrète ; je m'en suis aperçu à ta manière de chanter. J'ai pitié de toi ; dis-moi la cause de ton chagrin, et je jure par Allah que je ferai tout au monde pour la faire cesser. » Saadoulah, résigné aux suites funestes de ses aveux, révéla sans hésiter le secret de ses peines. « J'aime votre esclave, dit-il à Sélim ; disposez d'une existence qui m'est à charge ; faites-moi trancher la tête. J'adore Pembé-haré, et je ne la posséderai jamais ! — Elle est à toi, reprit le sultan. » Et en effet il la donna en mariage à Saadoulah, de qui je tiens cette anecdote.

Il n'y a pas d'exemple, dans les annales ottomanes, qu'un prince ait enlevé de vive force les femmes ou les filles de ses sujets chrétiens. Si une musulmane libre plaît au sultan, il ne l'appelle pas dans le harem ; il l'attache à la suite de ses sœurs ou de ses cousines, et c'est dans leur palais qu'il vient la voir.

Outre les eunuques noirs, il y a au sérail une légion d'eunuques blancs. Ces derniers ont eu long-tems l'intendance du harem ; mais, dans je ne sais quelle circonstance, ils perdirent la confiance de leur maître, et furent remplacés par les premiers. Leur chef a rang de pacha à trois queues, et le titre de premier chambellan.

Tout près du harem, est un vaste et sombre édifice ; à son isolement, au silence qui y règne, on reconnaît la demeure ou plutôt la prison des héritiers du trône. Des esclaves dressés à prolonger leur enfance ; quelques eunuques, dont les plus vieux sont attachés à leur personne en qualité de gouverneurs ; tels sont les seuls hôtes de ce

séjour. Les princes ont, dans le selamlick, un agent nommé Aga-baba, auquel ils s'adressent quand ils ont quelque demande à faire ; mais leur correspondance avec lui passe toujours sous les yeux du chef des eunuques blancs : ils touchent, sur le trésor public, un revenu modique, et sont soignés dans leurs maladies par le médecin particulier du grand-seigneur. Bien que leurs esclaves soient des femmes d'un âge avancé, il arrive quelquefois qu'elles portent la trace du goût qu'elles ont inspiré à leurs jeunes maîtres. Dans ces occasions, la kiaya-cadine, accompagnée d'une sage-femme et du kislar-aga, assiste à l'accouchement, et à l'instant l'enfant, mâle ou femelle, est étranglé. Le sultan régnant a fait quelquefois grâce aux filles, mais aux autres, jamais.

Mustapha III, père de Sélim, aimait beaucoup son frère Bajazet, héritier présomptif de la couronne, prince aussi distingué par son esprit et ses talens que par sa force corporelle. Il venait souvent le consulter sur les affaires de l'empire, veillait à son chevet quand il était malade, et le confiait aux soins éclairés de Jean Caradza, père de l'hospodar de ce nom, et élève du fameux Boerhave. Or, il advint qu'une des esclaves de Bajazet accoucha d'un enfant mâle; mais, pendant l'accouchement, le prince, pour empêcher l'exécution de la loi infanticide, ferma au kislar-aga et à la kiaya-cadine la porte de la chambre de son esclave favorite, et n'y reçut que la sage-femme; il se tint à ses côtés un poignard à la main, et menaça de la tuer, si elle attentait à la vie du nouveau-né. Il le reçut dans ses mains, le confia à ses femmes, et, sortant de la chambre avec elles : « Va, dit-il au kislar-aga, annonce de ma part au sultan la naissance de mon fils. » Dès ce moment, il se tint constamment auprès de l'enfant, pour le défendre contre ses meurtriers. Cette nouvelle préoccupa beaucoup Mustapha. Il députa vers son frère le grand-visir et le

mufti, et les chargea de mettre en usage tous les argumens qu'ils pourraient employer, afin de le déterminer à se défaire du fruit de ses amours. Bajazet resta inflexible. Le sultan, au désespoir, se rendit lui-même auprès de lui, le menaça de faire égorger son fils, s'il ne consentait volontairement à sa mort. « Ose donner cet ordre, s'écria Bajazet furieux, en tirant son poignard, et je plonge ce fer dans ton sein; je réserve le même sort à quiconque attenterait à la vie de mon enfant. » Mustapha sortit à ces mots, pâle de colère et d'effroi, et ne songea plus qu'à venger son injure dans le sang de son frère : il fit faire sur lui mille tentatives d'empoisonnement; mais Bajazet se tenait constamment sur ses gardes, consumant sa malheureuse existence à veiller sur ses jours et sur ceux de son fils. Il préparait lui-même ses alimens, et, dans ses maladies, il refusait tout médicament, avant que son médecin l'eût goûté. Malgré tant de précautions, il tomba victime des piéges du grand-seigneur; il mourut empoisonné par un lavement. A ses derniers instans, il ne cessa de presser sur son cœur, avec des étreintes passionnées, l'enfant qui lui coûtait la vie.

Mustapha, attaqué d'une hydropisie de poitrine, et sentant sa fin approcher, appela près de son lit de mort le grand-visir et le mufti, et leur fit part de son intention de priver de la couronne son frère Abdulhamid, prince dénué de talent, et de la transmettre à son fils Sélim, âgé de douze ans. Le corps des ulémas, consulté sur cette grave question, répondit que la loi fondamentale de l'empire assurait la couronne à l'héritier le plus âgé, et qu'il serait injuste qu'Abdulhamid, après avoir langui quarante ans dans le *cafesse* (la demeure des jeunes princes), fût sacrifié à un enfant. On voit que les ulémas étaient gagnés au parti d'Abdulhamid, qui avait pour lui les janissaires et le divan. La sultane Asma défendit avec

succès, auprès de Mustapha, les droits de leur frère commun; celui-ci, en effet, monta sur le trône à l'exclusion de son neveu.

Le nouveau sultan était un monarque faible, voluptueux, dominé par ses favorites. À leur instigation, il tenta plusieurs fois de faire empoisonner Sélim, et chercha à le retenir dans une imbécillité complète, en lui interdisant toute instruction; aussi ce prince, dans les deux premières années de son règne, montra-t-il l'ignorance la plus absolue; il fit en outre mille extravagances, qui le rendaient la risée de sa cour. Ses talens naturels ne se développèrent que long-tems après.

À la mort d'Abdulhamid, la Russie était encore en guerre avec la Porte. Sélim, au lieu de s'occuper des moyens de la suivre avec succès, ou de la terminer par une paix honorable, se livrait aux plus honteuses débauches, sous la direction de son tuteur Mahmoud-bey. Du matin au soir, il courait les rues de sa capitale, les jambes et les bras nus, déguisé en matelot turc. Il était tombé aux yeux de son peuple dans un tel état de dégradation, que les porte-faix le poursuivaient de leurs huées quand ils le voyaient dans ce bizarre accoutrement, et s'écriaient, à son approche : « Ah! ah! voici Mahomet le fou. » Cependant, au milieu de ses débauches, il conservait la plus tendre affection pour la sultane sa mère, Georgienne de naissance, et douée des plus rares qualités de l'esprit et du cœur. Profondément affligée de l'inconduite de son fils, elle cherchait, par ses sages entretiens, à éclairer son intelligence et à le rendre à ses devoirs. Mais à peine sorti de la chambre de sa mère, Sélim oubliait, auprès des compagnons de ses déportemens, les remontrances et les prières qu'elle lui avait prodiguées. L'extravagante continuité de ses courses et de ses orgies lui attira une maladie très-grave. Ses pieds se couvrirent d'ul-

cères, qui ne lui permettaient ni de marcher ni de rester debout. Lorsqu'il se rendait les vendredis à la mosquée d'Ayoub, on était forcé de l'attacher sur son cheval, et il ne pouvait s'y tenir que soutenu par les hommes de sa suite. Pendant sa maladie, le caïmakan et le mufti vinrent, par ordre de la sultane mère, lui rappeler avec fermeté ce qu'il devait à la dignité de sa couronne. « Il n'est plus tems, ajoutèrent-ils, de dissimuler que vos sujets ont perdu tout respect pour votre auguste personne : ils murmurent hautement ; et si la guérison de sa hautesse ne la ramène à des vertus dignes de l'ombre d'Allah (1), nous ne répondons plus de sa vie. »

La sultane mère eut recours à un autre stratagème : elle fit inviter le patriarche grec Procope à rassembler auprès de lui le sacré synode, pour recevoir une communication confidentielle du drogman de la Porte. Le drogman prévint qu'à minuit des officiers du sérail améneraient le patriarche de Jérusalem pour réciter des prières au chevet du lit d'un ami de la sultane mère, dangereusement malade. En effet, à l'heure fixée, quatre bostandgis, avec deux chevaux, vinrent prendre le patriarche et son premier diacre. Il fut reçu à la porte du sérail par des eunuques, qui l'escortèrent les armes croisées à l'orientale, en signe de respect, jusqu'à l'appartement du kislar-aga, où il attendit que la sultane fût prévenue de son arrivée. De là il fut conduit au harem par le kislar-aga et par deux eunuques portant, l'un ses ornemens pontificaux, et l'autre son évangile. Arrivé dans une première salle remplie de jeunes esclaves, et voisine de l'appartement du sultan, le patriarche revêtit ses ornemens pontificaux, et marcha vers la chambre à coucher du prince, tenant à la main le livre saint, et précédé de quatre femmes qui

(1) Titre donné au grand-seigneur.

tenaient des flambeaux. « Soyez le bien-venu, mon cher patriarche, lui dit la sultane, Dieu seul est seul ! Dieu seul est grand ! je vous ai mandé pour attirer ses faveurs sur la tête de votre souverain. » A ces mots, Sélim, couché sur un sopha, souleva sa tête et fit un signe d'assentiment. Il se tint dans un profond recueillement pendant les prières du pontife; et, au moment où celui-ci se retirait, il dit tout haut à sa mère : « J'entends qu'on rende au patriarche les honneurs qu'il mérite. » Ce dernier fut reconduit avec le même cérémonial chez le kislar-aga, où il prit le café et des sorbets. Dans l'intervalle, un officier vint lui offrir un sac de sequins, qu'il refusa en disant que sa religion lui défendait de recevoir de l'argent pour accomplir le saint ministère. Le patriarche fut ramené à son hôtel par l'escorte qui l'avait conduit au sérail; et le lendemain la sultane lui envoya en cadeau quelques draperies, des tissus de soie brodés en or, et cinquante livres de cierges.

Revenons à Sélim. Les conseils de sa mère, les énergiques remontrances du caïmakan et du mufti, et l'impression que firent sur son esprit les prières du vénérable patriarche de Jérusalem, opérèrent chez lui une révolution morale, dont les effets se manifestèrent aussitôt qu'il eut recouvré sa santé. Il devint le plus humain, mais aussi le plus faible des monarques qui, jusqu'à ce jour, ont occupé le trône d'Othman.

Nous espérons, dans un prochain article, offrir au lecteur un exposé succinct et fidèle du caractère du sultan Mahmoud, des intrigues de sa cour, et des principaux événemens de son règne.

(*Foreign Review.*)

Tableau de Mœurs.

LES ANGLAIS EN FRANCE.

Entre les différens motifs qui déterminent chaque année un si grand nombre de nos compatriotes à courir le monde, le plus puissant n'est certainement pas l'amour des beautés pittoresques. Autrement, comment les verrait-on choisir pour résidence, de leur plein gré, les sites les moins attrayans? Ostende, par exemple, St.-Omer et le triste Besançon, séjour maussade, dont le seul aspect repousserait un Arabe au fond de ses déserts. Ce ne sont que plaines arides et montagnes de sables; et cependant nos voyageurs en font leur Élysée! ils y passent des années entières avec une résignation héroïque. Non-seulement ils y goûtent le bonheur, mais leur fierté trouve encore son compte à ce déplacement : vivant sur le continent, ils s'imaginent que la traversée les a métamorphosés, et qu'en touchant le sol de la France ils ont pris rang parmi les gens de goût. Ajoutez à cela l'insigne honneur de résider à l'étranger ! Ce n'est pas que les scènes gracieuses ou sublimes de la nature n'excitent aucun intérêt; mais, si on les admire en passant, elles n'entrent pour rien dans le choix d'une résidence.

S'il y a quelque part une vallée bien profonde et bien étroite, sur le bord humide d'un méchant canal, ou quelque plaine interminable, soyez persuadé que vous y trouverez une colonie de nos compatriotes. L'insignifiante capitale du pays tourangeau, avec sa campagne fertile, il est vrai, mais monotone, peut à grand'peine

contenir la foule de ses admirateurs, tandis que Dijon, qui le cède de bien peu à Paris pour la variété des plaisirs et les ressources du luxe, et qui le surpasse de beaucoup par la beauté de ses femmes, à qui toute la France rend hommage, Dijon où, malgré tous ces avantages, on peut vivre à peu de frais, est totalement oublié et dédaigné. Une famille anglaise n'a jamais songé à s'y fixer, quoique cette ville privilégiée offre, grâce aux familles anciennes qui l'habitent, une société de choix; et que ses bibliothèques, son théâtre et ses facultés la placent au premier rang entre les villes savantes. Gand et Bruges, qu'on prendrait pour d'immenses bastilles, ont eu la préférence: leur aspect a séduit nos émigrans.

Sans doute, le bas prix des denrées entre pour quelque chose dans nos préférences; mais il y a bon nombre de familles élevées par leur fortune au-dessus de cette considération, qui, une fois fixées dans quelque bicoque qu'elles avaient choisie sur la foi d'une réputation mensongère, ne songent jamais à la quitter. Le train de vie uniforme et routinier de la province ne les décourage point: elles le subissent sans éprouver ni ennui, ni désir de changement. La triste et cérémonieuse soirée, l'eau sucrée, les hommes avec leur chapeau sous le bras, les femmes rangées en cercle, sans que jamais l'esprit ni la gaîté portent la moindre atteinte aux lois de l'étiquette: voilà le cours naturel des choses; ainsi se passe une année, pour faire place à une autre, qui promet et qui donne l'enchaînement des mêmes plaisirs. Il serait difficile de concevoir ce qui peut rendre une telle vie, non pas tolérable, mais séduisante, s'il n'y avait pas un charme secret attaché à l'idée de vivre en pays étranger. L'honneur d'être classé parmi les voyageurs, le plaisir de correspondre avec quelque ami casanier, et de railler, d'un ton dégagé et dédaigneux, les mœurs de la France, de l'Espagne et

de l'Italie, il y a, dans tout cela, une satisfaction d'amour-propre si douce et si vive, qu'on peut bien l'acheter au prix de quelques inconvéniens.

Voyez cet antique édifice, aux noires murailles, et qui élève si haut ses nombreux étages : à ses pieds coule une fontaine que décore une statue vénérable dont le tems a mutilé la figure et les membres; les bords de ce ruisseau, qui ne tarit jamais, ont vu depuis deux siècles les tendres rendez-vous des grisettes de la ville. Au premier étage nous trouverons une famille anglaise, occupant une suite d'appartemens spacieux, ornés de glaces qui ont perdu leur dorure, et d'autres décorations surannées que leur vétusté rend plus imposantes. Le rez-de-chaussée a été envahi par un magasin de thé et d'épiceries, et au-dessus de notre famille anglaise, dans un réduit plus modeste, s'est confinée une autre famille qui a quitté les îles Schetland (1) et leur ciel si pur, pour visiter l'Europe continentale; famille antique qui avait long-tems vécu comme firent ses ancêtres, en grande considération auprès des insulaires schetlandais et dans une abondance que défrayait largement un assez mince revenu. Son ancien et vaste manoir était situé non loin de la mer : le gibier n'y manquait jamais, la réserve fournissait en tout tems du poisson salé et la mer du poisson frais, le tout à souhait et sans bourse délier. En relation avec les meilleures familles du pays, ces bonnes gens recevaient et rendaient des visites qu'animait une gaîté franche et cordiale. Dans

(1) Note du Tr. Petites îles situées au nord de l'Ecosse. Elles sont au nombre de quatre-vingts, dont quarante sont habitées. Les îles qui n'ont pas d'habitans ne sont guère que des rochers. Cet archipel est une dépendance de la Grande-Bretagne. Walter Scott y a placé le lieu de la scène de son pirate. Les insulaires des îles Schetland, au nombre d'environ vingt-trois mille, sont en partie de race scandinave ou norvégienne, et en partie Celtes ou Calédoniens.

ces douces réunions, le vieux whisky ne faisait jamais faute, et l'aile spiritueuse, coulant à grands flots, entretenait sans relâche l'enjouement des convives. Ainsi vivait cette honnête famille au sein d'un bonheur dont rien n'altérait la pureté.

Ce fut assurément dans une heure maudite que le démon des voyages mit en émoi ces têtes paisibles. Quelques amis qui avaient passé la mer firent tout le mal. Le récit pompeux de leurs voyages et le tableau séduisant de leurs plaisirs troublèrent la paix de ce fortuné ménage. Dès-lors l'aspect des pâles coteaux et du ciel humide de Schetland blessa leurs regards. Il leur parut malheureux d'être condamnés à vivre sans cesse en présence de ces rochers arides et de cette uniforme étendue de l'Océan. Il fallut donc quitter cette terre d'exil pour courir un peu le monde. Le mari voyait ainsi s'agrandir le champ de ses observations et la sphère de ses idées; la femme songeait avec ravissement aux grâces, aux vêtemens, aux manières des femmes étrangères. C'était pour l'un et pour l'autre un délicieux avenir : bref on résolut de voyager pendant deux ou trois ans.

Malheureusement cette résolution, si facile à prendre, présentait quelques difficultés d'exécution. Quoique leur revenu suffît dans l'île pour leur procurer tous les agrémens du *comfort* (1) et du luxe, nos gens n'avaient pas sous la main beaucoup d'argent comptant, le *summum bonum*, ou, comme on dit, le nerf des voyages. Cependant, en imposant leur avenir, ils parvinrent à s'en procurer en suffisante quantité; et, après quelques mois passés en préparatifs solennels, le cœur gros d'espérances, ils montèrent sur

(1) Note du Tr. Il faut, bon gré mal gré, introduire dans notre langue cette expression anglaise très-significative et dont nous n'avons pas l'équivalent. Les Anglais, moins scrupuleux que nous, s'approprient tous les mots français dont ils jugent la conquête utile.

un navire de commerce qui les transporta sur les côtes de France.

Ils ne tardèrent pas à faire leur entrée dans la capitale, et furent d'abord ravis de l'éclat et de la nouveauté du spectacle qui frappait leurs regards. Transportés de leur solitude dans ce monde nouveau, ils auraient voulu y faire un long séjour; mais ces plaisirs s'achetaient au prix de bien des inconvéniens. Accoutumés pendant si long-tems à un séjour où les aisances de la vie étaient si complètes et si peu dispendieuses, la capitale de la France leur semblait un gouffre entr'ouvert pour dévorer leurs modestes ressources. L'économie ne pouvait rien contre tant de dépenses nécessaires : aussi fallut-il, après quelques semaines, le cœur plein d'admiration et la bourse vide d'écus, chercher un asile dans l'intérieur du pays. Ils partirent accompagnés de leurs enfans. Nos voyageurs arrivèrent dans la petite ville que nous avons désignée, et prirent un appartement convenable au-dessus de la famille anglaise qui s'était établie au premier étage. Dans ce nouveau séjour, les dépenses se trouvèrent plus en harmonie avec leurs ressources : les denrées étaient à bas prix; le vin, qui, dans leur île, était un objet de luxe, coûtait fort peu, quoique excellent. Après quelques mois, un peu remis de leur désappointement, ils finirent par prendre goût à leur position : les mœurs des habitans, l'aspect du pays, le ton de la petite société qu'ils fréquentaient, tout avait pour eux l'intérêt de la nouveauté; mais le tems, comme on va le voir, leur préparait, même dans ce modeste asile, d'assez vives tribulations.

La famille anglaise qui occupait le premier étage passait pour opulente, et jouissait de la considération attachée à la fortune. Elle avait quitté une ville du midi, où elle tenait une bonne maison et réunissait un cercle choisi, pour prendre cette nouvelle résidence. Quelques compatriotes

habitaient la même ville, mais n'étaient pas en état de soutenir la concurrence avec cette riche famille qui attachait un grand prix à la supériorité de sa position, et n'était pas d'humeur à se laisser déposséder par de nouveaux venus. Fière des attentions dont elle était l'objet de la part des habitans, elle donnait des soirées hebdomadaires et un bal une ou deux fois par saison : la splendeur qu'elle déployait et le succès qu'obtenaient ces fêtes faisaient, pendant plusieurs semaines, le sujet exclusif de toutes les conversations.

Cet éclat flattait singulièrement la maîtresse de la maison et plus encore ses filles; elles y trouvaient un ample dédommagement au mauvais ton de la société du pays et à l'insipidité de tout leur entourage. Dans cette petite république aristocratique, un nouveau voyageur n'arrivait jamais impunément : il s'établissait aussitôt une enquête dirigée par la malveillance autant que par la curiosité; la fortune, la famille du nouveau débarqué, les motifs de son voyage, tout passait rigoureusement au contrôle de ses charitables compatriotes. On vante beaucoup la générosité et la bienveillance réciproque des Anglais dans leur pays, mais ces vertus ne voyagent pas avec eux : ils laissent en Angleterre leur sympathie pour les Anglais. Aussi, rencontrent-ils sur le continent quelques compatriotes? ils mesurent exactement leur bienveillance et leurs bons offices sur ce qu'ils espèrent en retour de leurs avances. Grande est quelquefois la surprise des Français à ces airs cavaliers et à cette impitoyable dureté entre compatriotes. Ils s'imaginent, fort à tort, il est vrai, que des gens du même pays, rapprochés sur une terre étrangère, et dont le bonheur dépend de la bienveillance de leurs semblables, devraient, avant tout, vivre entre eux en bonne intelligence, et travailler à leur bonheur commun par l'échange des meilleurs procédés. Hélas! pour en ju-

ger ainsi, ils ne connaissent guère la morgue et l'orgueil indomptable d'une ame anglaise, et le plaisir que nous trouvons à humilier autrui par une froideur dédaigneuse ou un sourire méprisant.

Ainsi pensait l'aristocratie du premier étage, et nos pauvres étrangers des îles Schetland ne tardèrent pas à en faire l'expérience. Non pas qu'on désirât qu'il leur arrivât malheur, ni même qu'on eût négligé de leur rendre un service réel, si l'occasion se fût présentée de le faire, sans toutefois se donner trop de peine; mais ils étaient pauvres, on le savait, et, aux yeux d'un Anglais, la pauvreté est un péché capital. Le train de la maison, les détails du ménage, les privations que ces étrangers étaient forcés de s'imposer, le récit de toutes ces misères, chatouillaient agréablement les oreilles de leurs opulens voisins. Cependant on les invitait, dans l'occasion, à descendre au premier, pour y passer la soirée, et ils étaient l'objet des soins les plus délicats : politesse ironique, trompeuse grimace, dont s'indignait la franchise du vieux Schetlandais. Le luxe qu'on étalait devant lui, comme pour lui faire sentir plus vivement ses privations, achevait de le désespérer. Puis, la maîtresse de la maison ou ses filles savaient amener, dans le cours de leurs entretiens, quelques allusions charitables sur la manie des voyages, passion malheureuse, qui, disaient-elles, faisait d'effrayans progrès, et descendait chez des gens qu'on aurait dû croire à l'abri de ses atteintes. Si, par hasard, notre couple nécessiteux hasardait, de son côté, une invitation qu'il tremblait également de voir accepter ou refuser, on éludait poliment ses offres; et il ne savait pas s'il devait se réjouir d'un refus qui lui épargnait des frais de réception, ou s'offenser des excuses banales qu'on voulait bien lui donner.

Les deux époux s'aperçurent bientôt de leur déconsi-

dération : pour combler leur disgrâce, de nouveaux venus, poussés dans la même retraite par l'esprit d'économie, se trouvèrent encore plus riches qu'eux. La fierté du Schetlandais ne tint pas à ce nouvel affront : ce fut alors qu'il pensa comme Rasselas éloigné de *l'heureuse vallée*, et qu'il soupira après le retour. Sa pensée se reporta vers ces côtes sauvages, ces bruyères et ces landes autrefois si chères à ses yeux ; il y aurait promené ses regards plus volontiers que sur ces coteaux couverts de vignes, qui l'entouraient. Il songeait au respect universel dont il était l'objet dans son île, où sa famille était connue et honorée, où il vivait l'égal des autres lairds : quelques-uns, il est vrai, le surpassaient en richesses, mais aucun en bonheur et en considération. Mais ici, dans une misérable ville de province, il avait à subir les dédains et les froideurs des plus obscurs parvenus. Outre sa considération, il avait encore à regretter tous les agrémens d'une vie confortable, une table bien servie, un cercle joyeux, les chants des montagnards et le whisky inspirateur, qui, adouci par la vieillesse, le cède à peine au champagne lui-même. Quelle différence entre ces souvenirs du passé, et ce présent si triste, si monotone, si plein de dégoûts ! Le contraste était trop fort pour être supporté : aussi la petite colonie schetlandaise se décida-t-elle enfin à retourner vers les lieux qui l'avaient vue naître, chargée du regret de les avoir quittés, mais consolée par l'espoir d'y retrouver le bonheur.

La retraite de nos Schetlandais était un hommage à la supériorité de la famille anglaise, mais ce fut son dernier triomphe. Vers cette époque, le démon des voyages amena dans cette ville une étrangère qui devait y régner à son tour. C'était une beauté déjà mûre, qui avouait trente-deux ans, mais qui touchait de bien près à la quarantaine, cet âge fatal qui congédie les amours. Cependant

elle portait légèrement le poids de ces années, et paraissait déterminée à faire tête à l'orage, et à soutenir courageusement les rudes assauts que le tems livrait à ses charmes. Un œil noir et brillant, un teint frais, une chevelure qui ne lui appartenait pas tout entière, mais que la main savante du coiffeur avait adroitement complétée, tous ces attraits, réels ou d'emprunt, attiraient encore et fixaient les regards. On sut bientôt qu'elle réunissait à ces avantages un revenu qui suffisait largement à ses besoins et à ses plaisirs. Elle n'était point mariée : aussi plus d'un officier qui avait choisi cette retraite pour y dépenser sa demi-solde et ses loisirs, ainsi que deux ou trois jeunes gens de bonne maison, mais de mince fortune, jugèrent-ils qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que d'offrir leurs hommages à la belle étrangère. Malgré les nombreux printems qu'elle comptait, elle était encore plus jolie que la plupart des femmes du pays plus jeunes qu'elle de dix ans. Elle lisait beaucoup, et son esprit était fort cultivé ; mais, du matin au soir, sa vie était un tissu de singularités d'autant plus étranges, que ses longs voyages auraient dû la corriger. En plein midi, au lieu de profiter de l'éclat du jour, elle fermait ses volets, et allumait ses bougies. Les Français qui venaient lui rendre leurs hommages, avec l'espoir de la trouver brillante de toutes ses grâces, la découvraient assise en déshabillé à une petite table, entourée de deux chiens assoupis à ses côtés, et la tête penchée sur un énorme in-folio. Elle écoutait les complimens de ses visiteurs avec indifférence et même avec une impatience visible. Ces yeux, qui brillaient la veille d'un si vif éclat, daignaient à peine payer d'un regard les hommages les plus empressés.

Ces bizarreries déconcertaient l'admiration, et, quoique on fût habitué aux singularités du caractère anglais, les caprices de l'étrangère surpassaient, disait-on, tout

ce qu'on avait vu dans le même genre. Elle partageait ses repas avec une femme-de-chambre, chargée, en retour de cet honneur, des fonctions de lectrice. En outre, cette précieuse soubrette suivait discrètement les pas de sa maîtresse, lorsque, sortant la nuit des portes de la ville, elle allait égarer ses rêveries dans la campagne, ou s'enivrer du spectacle de la nature : expéditions nocturnes qui se prolongeaient pendant des heures entières. Des goûts si étranges et quelques autres encore semblaient repousser toute passion tendre : cependant une conversation constamment spirituelle, des manières parfois vives et enjouées, et, par-dessus tout, un revenu irréprochable, suffisaient pour enchaîner autour d'elle une cour nombreuse. Les succès de la nouvelle venue portèrent ombrage à la famille anglaise, qui voyait décroître par degrés, sous l'influence de ce redoutable voisinage, son ascendant et son importance.

Les deux puissances débutèrent par l'échange des politesses d'usage, mais cet accord ne pouvait pas durer long-tems. La langue, cette arme meurtrière, commença les hostilités ; elle lança quelques-uns de ces traits dont les blessures sont incurables. Les goûts et les habitudes de l'étrangère donnaient prise à la malignité : la vieille Anglaise et ses filles les attaquèrent par le ridicule. Les bons amis des deux partis rapportèrent fidèlement à l'offensée les railleries de ses rivales : dès-lors la guerre fut déclarée, guerre secrète, et partant plus terrible. Tout le peuple des voyageurs prit couleur dans cette querelle : le curé même et le maire, malgré son caractère prudent, ainsi que quelques autres habitans indigènes, ne purent conserver leur neutralité. Les deux premiers, personnages graves et consciencieux, par respect pour les droits acquis, restèrent fidèles à leur ancien drapeau ; mais la jeunesse et les gens de goût passèrent sous la bannière op-

posée. Ils admiraient l'esprit de l'étrangère, adoraient sa fortune, et riaient de ses saillies contre les papistes, et de ses sarcasmes contre les loyaux champions de la monarchie. Elle versait, à pleines mains, le ridicule sur ses adversaires : aussi bien le faste de ses rivales, leurs prétentions sans nombre, et leur ignorance, en beaucoup de matières, offraient un vaste champ à son humeur satirique.

La veuve et ses filles ressentirent profondément ces injures : elles voyaient leur crédit s'évanouir; et, bien que la foule se pressât encore à leurs fêtes, le dévouement et les soins empressés qu'on leur prodiguait naguère avaient fait place à la négligence et à la froideur. Il devenait de jour en jour plus difficile de lutter contre le torrent, qui avait pris une direction nouvelle. Il y a d'ailleurs des esprits qui, après avoir été habitués à jouer le premier rôle, ne peuvent consentir à le partager, et moins encore à descendre au second. Le cœur altier de notre veuve était de cette trempe vigoureuse : elle voulait régner seule, ou ne pas régner. Les succès de l'étrangère la déterminèrent à lui céder l'empire : elle prétexta d'importantes affaires, qui réclamaient impérieusement sa présence en Angleterre, et les derniers jours du mois d'août virent cette famille, naguère si puissante, se retirer vaincue, et reconnaissant, par sa retraite, le triomphe d'une rivale plus heureuse.

(*New Monthly Magazine.*)

—

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Fer météorique du désert d'Atacama au Pérou. — Le Musée Britannique et les Sociétés royales de Londres et d'Édinbourg possèdent de beaux échantillons de ce fer, qui ont été envoyés par M. Woobins Parish, consul général de la Grande-Bretagne à Buénos-Ayres. Malheureusement, cet envoi n'était point accompagné de notices assez détaillées sur le gisement de ce minéral : la contrée qui le recèle n'a point encore été visitée par les minéralogistes. On n'a que des indications géographiques pour approcher des lieux où se trouvent, non-seulement le fer natif dont il s'agit, mais une couche de mine de fer dont la nature n'est pas connue. On sait seulement que le fer natif est épars dans la plaine en fragmens plus ou moins gros, et principalement au lieu où la couche de minerai se fait apercevoir ; que le village de *San Pedro* est l'habitation la plus voisine ; que la mine est compacte, qu'elle est au pied d'une montagne, dans la région nommée *Sierras* par les Chiliens et les Péruviens. Les fragmens de fer natif occupent, dans la plaine, une étendue de trois à quatre lieues : quelques fragmens sont très-volumineux, mais de même nature que les plus petits. Le métal y est ductile, nerveux et dur, plus blanc que le fer forgé ordinaire, couvert en grande partie d'une couche d'oxide extrêmement mince. Les cavités de la masse ferrugineuse

sont remplies d'olivine, de manière que la pesanteur spécifique du tout n'est que de 6,687, au lieu que celle du métal seul est de 7,488. L'analyse chimique y fait découvrir 1,084 parties de nikel sur 100 de métal, et un peu moins qu'une partie de cobalt. Ainsi, à l'intérieur, comme au dehors, ce fer est parfaitement analogue aux masses ferrugineuses météoriques connues jusqu'à présent.

Ce qui prouve encore davantage que ce fer péruvien a traversé l'atmosphère comme tous les aérolithes, c'est que les indigènes ont conservé jusqu'à présent une notion confuse de son origine. Ils nomment *reventazones* les fragmens épars, parce qu'ils les regardent comme les débris d'une explosion de la mine : en effet, la chute de ce nombre prodigieux de lourdes masses, traversant à la fois l'atmosphère avec une vitesse plus grande que celle d'un boulet de 24 au sortir du canon, fut nécessairement accompagnée d'un bruit comparable à celui d'une forte explosion : la terre dut être ébranlée ; elle parut se déchirer, ce qu'exprime assez bien le mot espagnol *reventar* (crever).

Les échantillons envoyés en Europe ont été recueillis par un Indien auquel on avait recommandé d'apporter aussi des fragmens de la mine de fer et des rochers qui la renferment. Il ne remplit point cette partie de la commission, faute d'outils pour ce travail : il fallut bien se contenter de cette excuse, car on n'avait alors aucun moyen d'envoyer sur les lieux un observateur plus instruit, et pourvu de tout ce qu'exigent les recherches minéralogiques. Nous ne connaîtrons bien l'intéressante géologie des environs de San Pedro et du désert d'Atacama, que lorsque des savans auront eu le courage d'y faire une excursion. Si Pallas s'était borné au rapport du cosaque Medvedef sur la fameuse masse de fer météorique de Sibérie, on n'aurait encore que des notions incomplètes et

des contes populaires sur un fait aussi instructif et aussi capital. On l'eût révoqué en doute, on eût cessé de s'en occuper, et la théorie des aérolithes, n'embrassant que les faits constatés à cette époque, eût été renversée par les découvertes ultérieures. Mais Pallas voulut voir et vérifier : il fit une ample collection de fragmens de cette masse singulière, et mit tous les savans à portée d'étudier sa structure et les substances qui la composent : c'est ainsi, et à ce prix, que les observations deviennent fructueuses.

Quelques naturalistes anglais pensent que la masse de fer météorique décrite dans les *Transactions philosophiques de* 1788 n'est autre chose que le *fer natif du désert d'Atacama :* autre sujet de recherches. Espérons que les savans de l'Europe et des nouvelles républiques américaines seront bientôt associés pour résoudre toutes les questions de cette nature relatives au Nouveau-Monde. Parmi ces questions, il en est une dont l'Amérique du Sud s'occupera sans doute plus spécialement : d'où vient le réfroidissement graduel qui menace de livrer un jour aux glaciers quelques hautes vallées du Pérou, qui jouissaient autrefois d'un printems perpétuel? Quelle est la cause de ces orages dévastateurs, qui bouleversent aujourd'hui les plus belles contrées du Chili, dont l'heureux climat semblait être jadis à l'abri de ces fléaux? Les métaux ont exercé une si forte influence sur les destinées de ces pays, que l'opinion populaire est disposée à considérer les mines comme la source des biens et des maux que la nature y répand. Ces préjugés peuvent empêcher qu'on ne s'y livre avec assez d'ardeur à l'agriculture et aux travaux par lesquels il est au pouvoir de l'homme de modifier les phénomènes atmosphériques, dans les lieux où son industrie s'est exercée sur une grande étendue. C'est dans l'Amérique du Sud que l'agriculture peut opérer les

plus grandes merveilles, lorsqu'elle aura surmonté des obstacles qu'il est essentiel de bien connaître, afin d'étudier la manière de les attaquer avec le plus d'avantage et de facilité. Que l'on y cherche du fer plutôt que de l'or : que l'on y fabrique des haches, des pioches, des socs de charrue, plutôt que des piastres. Le Pérou est encore bien loin du tems où la mine de fer du désert d'Atacama pourra être exploitée : il faut que toute la contrée ait éprouvé une heureuse révolution; que des plantations aient couvert une partie de ces terrains dépouillés de végétation, et, par conséquent, que la population y ait fait de grands progrès. En comparant l'état actuel de l'Amérique à ce que des nations sages et persévérantes peuvent y faire pour le bien de l'humanité, on reconnaîtra que cette partie de la terre est en effet le *nouveau monde.*

Débris organiques dans du grès rouge regardé comme d'ancienne formation. — Il faudra bien que les géologues se résolvent à rapporter à un tems moins éloigné la formation de cette espèce de roche dans laquelle on avait déjà reconnu des impressions de pieds d'animaux. Ce sont aussi des empreintes que l'on a trouvées dans une autre carrière, sur la rive droite du Tay, en Forfarshire, dans la paroisse d'Errol; mais celles-ci attestent que des animaux ont trouvé leur tombeau dans ces roches aujourd'hui si dures, quoiqu'elles fussent molles lorsque ces dépouilles y furent enfermées. On n'a point encore pu découvrir des squelettes entiers; mais on ne désespère point de faire un jour cette découverte, tant les fragmens sont nombreux, inégaux en grandeur et de forme variée. Les nouvelles espèces fossiles que cette carrière révélera sont revêtues d'écailles dont la forme est parfaitement bien conservée ; selon toute apparence, c'étaient des poissons

d'une assez grande taille. Les géologues ne perdront pas de vue l'exploitation de ces masses pierreuses devenues si intéressantes pour les progrès de la science.

Formation rapide de cristaux de roche (quartz hyalin cristallisé). — Les faits les plus nombreux relatifs à cette formation ont été recueillis par M. Repetti, dans un ouvrage intitulé : *Sopra l'alpe apuana ed i marmori di Carrara.* Si les observations de ce savant se présentaient seules, on serait peut-être disposé à ne pas leur accorder une confiance sans réserve, quoique l'on ne doute nullement de la véracité de l'observateur : mais Spallanzani, Saussure, Besson, Bournon, Beudant, Whiting, Brewster, etc., ont vu en différens lieux des faits analogues à ceux que M. Repetti a consignés dans son ouvrage; on ne refusera donc point une équitable croyance aux mystères de la nature étudiés avec patience et sagacité, et qui n'ont été révélés qu'après un examen approfondi.

Les carrières de marbre de Carrare fournissent de très-beaux cristaux de roches dont la transparence surpasse, suivant Spallanzani, celle des cristaux de même nature tirés des montagnes de la Suisse, de l'Allemagne et de la Hongrie. Les plus grands et les plus réguliers tapissent l'intérieur des cavités de la masse calcaire comparables à celles des roches siliceuses que les habitans des Alpes nomment *fours à cristaux*. Ces cavités n'ont aucune ouverture apparente. Les cristaux qu'elles renferment sont quelquefois isolés, plus souvent groupés, adhérens au marbre tantôt par une de leur face, tantôt par une partie de leur prisme, en sorte qu'on ne peut conserver qu'une seule de leurs pyramides. Quelques marbres contiennent aussi des cristaux de quartz laiteux, logés dans de très-petites cavités qu'ils remplissent entièrement, et qui, par conséquent, n'ont pu prendre aucune forme régulière.

Le marbre statuaire de Carrare est parfaitement exempt de cavités grandes ou petites; le sculpteur n'a pas à craindre que son ciseau soit arrêté par des cristaux de quartz : c'est dans le marbre blanc plus commun que l'on rencontre ces corps étrangers, parce qu'il est caverneux. Les plus beaux échantillons ont été tirés des carrières de *Monte-Sacro*. Les ouvriers ont dit à M. Repetti que les cavités qui recèlent ces cristaux contiennent aussi plus ou moins d'eau légèrement acide qu'ils ne craignent pas de boire quand ils sont pressés par la soif, et que la roche remplie de quartz laiteux est aussi celle où l'on trouve des fours à cristaux. D'après cet indice, qui ne les trompe jamais, ils ont donné le nom d'*espion* (spia) à cette sorte de quartz, parce qu'il fait découvrir celui qu'ils recherchent.

Au printems de 1819, M. Pantaleone del Nero, propriétaire d'une carrière au pied du *Monte-Sacro*, ayant fait scier, en sa présence, une colonne destinée pour la nouvelle église de Saint-François à Naples, aperçut l'un de ces cristaux de quartz révélateurs. Il fit sonder le marbre en cet endroit; à la grande surprise des assistans, dès que le fer eut pénétré de quelques lignes dans la pierre, on en vit couler une eau limpide dont on recueillit à peu près une pinte et demie. Charmé de cette découverte, le propriétaire fit détacher la masse calcaire, pour en extraire ce trésor que le hasard mettait en sa possession : vain espoir! la cavité ne contenait que des cristaux ébauchés, opaques, sans consistance, semblables à une pâte molle. Quant à l'apparence extérieure, ces rudimens de cristaux ressemblaient à du biscuit de porcelaine, ou à de la calcédoine. Ce bloc trompeur alla rejoindre l'amas des décombres de la carrière.

Lorsque Spallanzani visita ces lieux, en 1783, les ouvriers lui assurèrent qu'ils trouvaient de tems en tems des cristaux dans cet état de mollesse dont on vient de parler :

le célèbre naturaliste ne put constater par lui-même ce fait singulier, et il n'y crut point; mais d'autres témoignages, dignes de confiance, peuvent être opposés à l'incrédulité de Spallanzani. Il y a peu d'années que M. Pompeo Pironi, naturaliste de Milan, prit, comme il le dit, *la nature sur le fait*; il vit dans une roche, que les Français nomment *mollasse*, des dépôts de silice de consistance gélatineuse et transparens. Il voulut y imprimer quelque figure, afin d'observer si elle serait conservée lors de la consolidation de ces masses; mais elles étaient beaucoup trop molles pour garder aucune empreinte. Il en prit quelques échantillons dans du papier, pour les soumettre à l'analyse chimique; un jour après, ils étaient solides, opaques, rudes au toucher et très-blancs.

M. Repetti et M. le professeur Taddei ont fait, à Florence, l'analyse des cristaux non consolidés; ils ont trouvé qu'ils contiennent un sixième de chaux combinée à de la silice pure.

A ces faits que l'observateur italien a recueillis dans le règne minéral, il faut joindre ceux dont les végétaux fournissent plusieurs exemples. On sait aujourd'hui que le *tabaxir* est un suc végétal presque entièrement siliceux. Le docteur Brewster a trouvé, dans quelques graminées, de véritables *cristaux de roche* jouissant de la double réfraction qui les caractérise. M. Sivright en a extrait de quelques pièces de bois de *tek*, matière si précieuse pour les constructions navales dans les chantiers des Indes-Orientales. Quant à la production de ces cristaux dans le règne minéral, l'Angleterre a fourni aussi plusieurs exemples des procédés que la nature y suit. Les minéralogistes et les géologues de la Grande-Bretagne n'ont point négligé cette étude, à l'exception de ceux qui ont embrassé la secte du *plutonisme* la plus rigide, qui refusent à l'eau toute action primitive, toute participation à l'an-

cienne structure de la terre, et qui soutiennent que notre planète est sortie toute enflammée des mains du créateur.

L'ancien monde vient aussi apporter sa contribution pour achever l'édifice d'une théorie où l'imagination n'ait aucune part et qui ne repose que sur des faits. M. Northrop, du collège d'Yale, a *vu* se former *sous ses yeux* un cristal de trois quarts de pouce de longueur, auquel il ne manquait plus que de remplir les vides laissés par les cristaux élémentaires qui l'avaient constitué par leur réunion. Cette formation s'accomplissait dans une roche de corne; le même observateur a trouvé, dans une géode siliceuse, de la silice conservant encore l'état gélatineux : la chaleur atmosphérique fut suffisante pour la sécher et la durcir. M. Whiting de Newhaven a recueilli plusieurs faits analogues dont les détails sont insérés dans le journal du professeur Silliman.

La France n'est pas non plus dépourvue de résultats analogues à ceux que l'Italie, l'Angleterre et l'Amérique ont mis en commun relativement à la formation des cristaux de roche. A Paris même, sous la voûte de l'ancien *Pont-aux-Choux*, l'ingénieur des mines Besson avait trouvé plusieurs prismes très-bien formés, terminés par une pyramide non moins régulière, adhérens au mortier qui remplissait les joints des pierres; il leur avait assigné une place distinguée dans son cabinet, et les montrait comme l'un des faits les plus intéressans dont ses recherches minéralogiques lui eussent procuré la connaissance.

Le verre est-il perméable à l'eau? — Depuis la célèbre expérience des académiciens *del Cimento*, que l'on cite depuis si long-tems sans prendre la peine de la refaire, on était fondé à penser qu'à l'aide d'une très-forte pression, l'eau pouvait passer à travers les pores du verre, puisque

l'argent même n'était pas imperméable à ce liquide. Le docteur Green, de Philadelphie, ayant soumis à de nouvelles épreuves cette propriété que l'on attribue à l'eau, et que sans doute il faudrait accorder aussi à beaucoup d'autres liquides, les bouteilles plongées dans la mer à plus de 400 mètres de profondeur, dans de l'eau qui exerçait sur elles une pression de près de 40 atmosphères, sont restées vides et sèches dans l'intérieur, lorsque le bouchon a bien résisté, et qu'il était enduit d'une matière imperméable. Le capitaine Dixey s'est chargé de continuer l'expérience à de plus grandes profondeurs, avec des globes de verre hermétiquement fermés et capables de résister à une forte pression; mais on ne connaîtra le résultat de ces nouveaux essais que lorsque le capitaine aura terminé son voyage. Un navigateur anglais, M. Charles H. Weston, n'a pas voulu que les Américains se chargeassent seuls de résoudre cette question de physique; il a fait aussi des expériences sur des bouteilles bien bouchées, et l'on pense bien qu'elles ont confirmé le résultat annoncé par le docteur Green. Que faut-il donc penser du fait annoncé si positivement par les académiciens de Florence? Ne serait-il pas tems de le vérifier, maintenant que l'on possède des moyens de produire les pressions les plus énergiques, que les observateurs sont avertis de tout ce qui peut influer sur le résultat, et qu'ils sont pourvus de moyens de mesure sur lesquels on peut compter?

Montagnes de glaces flottantes près du cap de Bonne-Espérance. — Ces glaces furent rencontrées par le navire *le Moissonneur* (the Reaper), parti d'Angleterre le 6 janvier, et arrivé à Singapore le 16 juin 1828. Quelques-unes étaient énormes : le capitaine du navire, M. Rhind, fut à portée d'en voir une sous différens aspects. Il estima qu'elle n'avait pas moins d'un demi-mille à la flottaison,

et 400 pieds de hauteur au-dessus de la mer. D'autres pièces, assez petites et quelquefois surmontées par les vagues, n'étaient pas les moins dangereuses, parcequ'on pouvait les heurter sans les avoir aperçues. Toutes se présentaient sous des formes assez bizarres : mais celle qui fut examinée avec le plus de curiosité se trouvait momentanément dans un état qui ne pouvait durer long-tems. L'équipage la nomma *la théière*, et, en effet, elle imitait ce vase par la forme de son contour, et par un bec très-saillant, arqué, sous lequel le navire passa, pour contempler de plus près ce phénomène, dont les mers polaires n'avaient offert jusqu'à présent aucun exemple. Quelques glaçons, à demi fondus et arrondis par le choc des vagues, roulaient au milieu des flots, et offraient un spectacle aussi singulier que les masses élevées en montagnes, avec leurs rochers, leurs cavernes, leurs obélisques et leurs tours transparentes. La rencontre inattendue de ces glaces causa d'abord d'assez vives inquiétudes : mais la curiosité triompha de la peur, et fit braver le danger. Le navire était alors par 39° 4′ de latitude sud, et à 22° 16′ à l'est du méridien de Greenwich : les glaces furent aperçues dans la soirée, et traversées la nuit sans accident, quoique la mer fût houleuse. Quelques-unes des masses arrondies, et qui prenaient un mouvement de rotation, étaient si volumineuses, qu'il fallait 15 et même 20 minutes pour en parcourir la longueur.

Physiologie.

Observations sur la température du corps humain, et sur celle de quelques animaux. — Le docteur John Davy a constaté, par de nombreuses observations et des expériences spéciales, que la chaleur du corps humain est plus

grande vers l'équateur que dans le voisinage des pôles et dans les zones tempérées; qu'elle dépend de la température du climat, suivant une loi qu'on n'a point encore trouvée. Quant aux différentes races d'hommes, il pense que, ni la diversité des formes, ni la taille plus ou moins élevée, ni la couleur de la peau n'ont d'influence sur le degré de température intérieure.

On croyait déjà que, lorsqu'un homme des pays tempérés ou froids passe dans une contrée plus chaude, sa température intérieure s'élève sensiblement : cependant on n'avait encore, en faveur de cette opinion qu'un trop petit nombre d'observations pour que l'on pût la regarder comme bien établie; il fallait la fortifier par des preuves suffisantes; mais on était généralement persuadé que les races propres aux climats les plus chauds étaient organisées pour que la transpiration abaissât leur température, même au-dessous de celle des races destinées à vivre dans les autres zones. Cette croyance se perpétua par tradition, sans être soumise à un examen plus attentif, à l'époque où les thermomètres furent en état de donner des mesures comparables. M. John Davy fixe à 98° du thermomètre anglais (29°, 33 R.) la chaleur du sang humain dans les pays tempérés, et, dans les régions équatoriales, suivant le degré de chaleur atmosphérique, l'intérieur du corps humain ne varie que de 98°, 5 à 101° (de 29°, 55 à 30°, 66).

S'il est certain que toutes les races humaines ont la même température intérieure, dans les mêmes circonstances, ce que M. John Davy n'affirme pas encore positivement, ce fait ne sera bien expliqué que par des recherches ultérieures sur l'influence des alimens, de la digestion, de la transpiration, etc., sur la production de la chaleur animale. C'est aux Anglais qu'il faut demander la réponse aux questions que ce sujet provoque : ils ont continuellement sous les yeux toutes les nations de la terre.

Souvent les équipages de leurs vaisseaux associent le Chinois à l'Africain, le Vaida au sectateur de Bouddha ; aucun autre peuple européen ne possède plus de moyens de perfectionner les sciences dont l'homme est l'objet.

C'est dans les oiseaux que la chaleur animale est portée au plus haut degré : les quadrupèdes viennent ensuite; puis les amphibies, les poissons et quelques insectes : les mollusques, les crustacées, les vers, occupent les derniers rangs dans cette progression décroissante. Tous les faits connus jusqu'à ce jour s'accordent avec la théorie pour attribuer aux combinaisons de l'oxigène la plus grande partie de la chaleur animale ; mais on ne peut se dispenser d'admettre d'autres causes, qui ont aussi leur part dans la production de cet effet. Le système nerveux est-il de ce nombre? On ne le pensera point, en considérant que l'homme, où ce système est, proportionnellement, aussi étendu que chez les oiseaux, n'a pourtant pas une aussi haute température intérieure. D'ailleurs, pourquoi la plupart des quadrupèdes sont-ils, à cet égard, mieux partagés que l'homme? On n'admettra pas non plus, comme une cause de chaleur animale, l'action dissolvante du suc gastrique, ni l'action des organes de la digestion : il y a des amphibies et des poissons qui digèrent très-bien et beaucoup, sans qu'ils en contractent une plus grande chaleur. Sera-ce donc à l'action musculaire que l'on attribuera la partie de la chaleur animale dont les combinaisons de l'oxigène ne peuvent être la source? Mais c'est précisément dans les animaux les plus froids que cette action a le plus d'énergie. Ce point d'histoire naturelle et de physiologie occupera long-tems encore la sagacité des savans, et peut-être ne sera-t-il connu qu'au moyen de découvertes qui restent à faire.

Du régime diététique en France et dans la Grande-Bretagne. — Ce qu'on appelle l'influence du climat sur

l'espèce humaine doit, à notre avis, s'entendre des effets du régime diététique, qui varie nécessairement avec la position géographique de chaque pays. Ainsi, dans le nord, l'estomac aime une nourriture animale et l'excitation des liqueurs spiritueuses, tandis que, dans les régions méridionales, les hommes ne font usage que de pain et de fruits, et repoussent les boissons irritantes. Les Français sont plus sobres que les Allemands, parce que la température plus douce de leur pays leur permet de substituer le vin à la bière, ou au *rye-brandy* de leurs voisins. Sur le sol brûlant de la péninsule espagnole, les oranges, les citrons, une multitude d'autres fruits remplis de sucs, parviennent à une maturité que l'on ne connaît point en France, et les boissons rafraîchissantes et délicieuses de l'Espagne éloignent encore davantage ses habitans des stimulans spiritueux, et leur rendent le vin moins nécessaire.

Madame de Staël attribue le caractère sévère et la mythologie sombre des nations septentrionales aux brouillards perpétuels et aux hivers rigoureux de leurs climats, et peut-être a-t-elle raison à quelques égards ; mais ces traits distinctifs ne sont-ils pas plutôt l'effet de cette pesanteur d'esprit que l'on remarque dans ceux qui sont constamment adonnés à l'usage des excitans violens ?

Les peuples du midi sont au contraire gais, légers, spirituels, indépendans de tout ce qui les entoure, et bien plus disposés que les habitans du nord à saisir les plaisirs frivoles et passagers que chaque instant présente. Le Français se montre toujours prêt à entrer dans cent petits projets de plaisirs que l'Anglais affecte de mépriser, tandis qu'il envie en secret cette flexibilité d'esprit que le ciel de son pays ne peut donner : orgueilleux et inquiet, il ne perd son flegme que lorsque le *porter* l'a rendu étourdi et querelleur ; et les différences extraordinaires que l'on

remarque dans la manière de vivre des nations européennes des tems modernes, ont été principalement produites par le thé, le café, le sucre et le tabac; leur introduction dans l'usage commun est l'une des plus singulières conquêtes du commerce : qui aurait pu croire, il y a trois siècles, que les produits de la Chine et des Indes-Occidentales deviendraient un jour la nourriture habituelle des domestiques du peuple des campagnes?

Les tables suivantes, tracées d'après des documens authentiques, peuvent expliquer, à quelque égard, la différence de mœurs que l'on trouve chez les deux plus grands peuples de l'Europe :

Quantité de sucre, thé, etc., consommée annuellement dans la Grande-Bretagne et en France.

	Angleterre.	France.
Sucre.................... livres.	448,000,000	128,000,000
Thé........................	22,750,000	195,000
Café........................	8,100,000	20,100,000
Tabac........................	16,900,000	7,200,000
Vin.............. (1) gallons.	6,210,000	700,000,000
Liqueurs spiritueuses..............	28,020,000	5,700,000
Bière........................	420,000,000	155,000,000

Mais pour arriver à des conclusions, nous allons faire connaître le rapport de la consommation à la population de chaque pays.

	POUR UN MILLION d'Anglais	POUR UN MILLION de Français.
Sucre........................ liv.	22,400,000	4,270,000
Thé........................	1,137,000	6,500
Café........................	405,000	670,000
Tabac........................	845,000	273,000
Vin........................ gall.	310,000	23,300,000
Liqueurs..................	21,000,000	5,170,000

(1) Le gallon vaut quatre livres et demie environ.

Art du ventriloque : exemples de ses prestiges, de ses procédés et de ses ressources. — Suivant M. Dugald Stewart, auteur de l'ouvrage intitulé : *Philosophie de l'esprit humain*, fruit précieux des méditations d'un philosophe vraiment digne de ce beau nom, le talent du ventriloque suppose la réunion de deux facultés qui ont quelque analogie entre elles, mais qui sont néanmoins distinctes, et très-souvent séparées; l'une est un organe capable d'une grande variété de modifications, et l'autre est une sorte d'habileté mimique pour reproduire exactement les diverses inflexions de la voix. Aux exemples remarquables rapportés par M. Dugald Stewart, on peut joindre les suivans qui viennent encore à l'appui de son opinion.

M. William Nicholson a suivi, avec la sagacité qu'on lui connaît, et décrit, avec autant de clarté que d'exactitude, les scènes de *ventriloquisme* dont un virtuose de cet art occupa les curieux de Paris et de Londres, au commencement de ce siècle. Cet habile ventriloque est M. Fitz-James. Il se trouvait un jour dans un cercle où le fameux Volange venait de lire une comédie. Après la lecture, il amena la conversation sur les prestiges des prétendus ventriloques, et avança que les voix qu'ils faisaient entendre étaient celles de personnes cachées de diverses manières, et postées en lieux convenables, de manière qu'une scène de ventriloquisme devait être préparée d'avance, et ne pouvait être improvisée. A peine avait-il exprimé cette opinion, qu'il reçut une réponse dont les assistans furent très-surpris; l'interlocuteur paraissait être à l'étage au-dessous et se faire entendre à travers le plancher. Mais la conversation devint bientôt encore plus extraordinaire: des bustes y prirent part, énoncèrent leur avis, discutèrent. La surprise et la curiosité des spectateurs étant suffisamment excitée, l'opérateur expliqua ses procédés,

les exercices qu'il avait faits, les études auxquelles il s'était livré : il fit comprendre, non-seulement par une exposition clairement développée, mais par des applications faites sur-le-champ, comment les spectateurs et auditeurs non-prévenus peuvent être trompés sur la distance et le lieu d'où la voix semble partir. Après avoir montré les ressources de cette première partie de son art, M. Fitz-James parla de la seconde, où l'intelligence a plus de part encore, où la flexibilité de l'organe ne suffit plus ; il fit voir qu'il avait médité sur l'art du comédien, qu'il en connaissait tous les secrets, et qu'il savait les employer. Sa figure exprimait les diverses passions avec vérité, énergie, et passait de l'une à l'autre avec une étonnante rapidité : dans un intervalle de quelques minutes, on le voyait grand, petit, fluet, d'un embonpoint excessif, gai, sombre, affligé, simple, maniéré, etc. Il possédait un des talens d'imitation les plus remarquables dont on ait conservé le souvenir. Ce n'était pas seulement les sons articulés qu'il savait contrefaire avec cette perfection ; il faisait autant d'illusion lorsqu'il imitait des bruits confus, discordans, tels que ceux des querelles de la populace, des roues mal graissées, des scies, des soufflets d'une forge, etc. M. Fitz-James n'était pas seulement un très-habile prestigateur et un excellent comédien, il a montré une aptitude pour les sciences analytiques dont il eût pu faire un meilleur usage.

C'est en France que l'histoire du ventriloquisme trouve des faits authentiques propres à répandre quelques lumières sur les procédés et les effets de cet art. Louis Brabant, valet-de-chambre de François Ier, est peut-être le plus singulier ventriloque dont on ait parlé, sans en excepter les modernes : ce fut l'amour qui développa son talent. Sans fortune, né dans une condition obscure, il conçut, pour une jeune, riche et belle héritière, une passion qui ne fut point heureuse. Les parens de la de-

moiselle repoussèrent, comme une insulte, la proposition d'accepter pour gendre un homme trop au-dessous d'eux. Le père de la jeune personne étant mort, Louis Brabant fit une visite à sa veuve, et dès qu'il eut mis le pied dans la maison, cette dame entendit une voix qui paraissait venir d'en haut, et qu'elle crut être celle de son défunt mari : « Donnez ma fille à Louis Brabant, disait cette voix ; il est très-riche et a un excellent caractère. Je souffre actuellement en purgatoire une juste, mais douloureuse punition, parce que je me suis opposé à un mariage aussi bien assorti : fais ce que je te recommande, et je monterai au ciel. » Quelques momens après, la veuve vit entrer l'époux désigné pour sa fille; elle ne put soupçonner, non plus qu'aucune autre personne de la maison, qu'il eût servi d'interprète au père du défunt; il avait attendu dans l'anti-chambre, en silence, que la mère fût visible ; ses lèvres avaient été immobiles, ainsi que son visage. L'ordre d'en haut était formel; il fallut y souscrire, le mariage fut résolu.

Ce premier pas n'était pas le plus difficile à faire : l'argent devenait indispensable ; mais comment s'en procurer? L'audacieux Brabant jeta les yeux sur un vieux banquier dont les caisses s'étaient remplies à force d'usures et d'extorsions. Cet homme commençait à sentir quelques remords, au milieu de ses trésors mal acquis; l'avenir, l'autre vie, s'offraient à sa pensée sous un aspect menaçant: Brabant profita de ces terreurs. Ayant obtenu, sous quelque prétexte, une entrevue avec M. Cornu (c'était le nom du personnage), il fit tomber la conversation sur le purgatoire, l'enfer, les démons, les spectres; la physionomie du vieil avare annonçait une profonde émotion; dans un intervalle de silence, une voix effrayante se fait entendre : c'était l'ame du père de Cornu sortie pour quelques momens des feux du purgatoire, où elle devait faire

un bien long séjour, à moins que son fils ne terminât ses cruelles souffrances ; il fallait absolument une œuvre de miséricorde : si une forte somme d'argent n'était point remise à Brabant pour racheter des chrétiens tombés entre les mains des Turcs, le fils n'échapperait point à la damnation éternelle que ses péchés avaient méritée, et le père aurait à supporter, pendant quelques siècles de plus toute l'ardeur des flammes du purgatoire. L'avarice tint ferme contre la crainte de l'enfer ; le vieillard, quoique frappé d'une terreur qui le privait de tout repos, gardait ses écus; il fallut une seconde visite et de plus fortes sollicitations pour le décider à se séparer d'une partie de son immense trésor. Cette fois, ce ne fut pas seulement son père, mais tous les morts de sa connaissance qui vinrent l'assourdir de leurs sollicitations, le menacer des plus épouvantables supplices. Tous les saints du calendrier furent invoqués ; le vacarme était devenu infernal ; le banquier ne put le soutenir plus long-tems, et, pour le faire cesser, il remit dix mille couronnes au rusé Brabant. Le jeune homme revint auprès de sa maîtresse, et l'hymen s'accomplit enfin. Quelque tems après, Cornu acquit la certitude qu'il avait été joué ; il en conçut un chagrin si violent, qu'il ne put survivre à la perte de ses dix mille couronnes.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, M. Saint-Gille, épicier de Saint-Germain-en-Laye, fut aussi un célèbre ventriloque, mais il n'exerça son talent qu'en *amateur*, sans en tirer aucun profit. Un violent orage le contraignit un jour de se mettre à couvert dans un couvent de religieux, près de Saint-Germain, et il profita de l'hospitalité qui lui fut offerte. Toute la communauté déplorait alors la mort de l'un de ses membres très-estimé qu'elle venait de perdre ; on fit voir à l'étranger la tombe de cet homme de bien. A cette vue, les religieux furent frappés d'étonnement : la voix du défunt se faisait entendre ; il re-

prochait sévèrement à ses frères la tiédeur de leurs prières pour délivrer son ame des flammes du purgatoire, et lui ouvrir le ciel. Tous se rassemblent aussitôt dans l'église : l'office des morts fut célébré avec ferveur, et, tandis que les moines chantaient le *de profundis*, l'ame soulagée exprimait sa satisfaction et sa reconnaissance. Cet événement fit beaucoup de bruit : le supérieur du couvent y trouva des motifs pour tonner en chaire contre l'incrédulité du siècle. M. Saint-Gille ne parvint que très-difficilement à faire cesser les dangereux effets de son imprudente plaisanterie.

Une aventure moins sérieuse fournit à M. Saint-Gille l'occasion d'exercer son talent devant une compagnie composée de commissaires de l'Académie des Sciences et de personnes du plus haut rang. On avait répandu le bruit qu'un esprit aérien se faisait entendre aux environs de Saint-Germain ; il s'agissait de constater le fait, s'il était réel, et d'en rechercher la cause. Toute la compagnie était dans le secret, à l'exception d'une dame qui était, sans le soupçonner, le sujet d'une expérience. On fit un dîner à la campagne, en plein air : tandis qu'on était à table, l'esprit ne manqua point de jouer son rôle, s'adressant particulièrement à la dame, tantôt suspendu en l'air, tantôt au sommet des arbres, descendant à terre, se rapprochant, s'éloignant, s'enfonçant dans le sol, d'où sa voix ne cessait point de se faire entendre très-distinctement. Il soutint la conversation pendant plus de deux heures, si bien que son interlocutrice fut pleinement convaincue de l'existence de ce sylphe, génie ou sorcier, et que, lorsqu'on lui eut révélé le mystère, elle doutait encore que ce qu'elle avait entendu ne fût qu'une illusion.

Si l'on s'en rapportait au petit nombre de faits connus sur l'emploi et les effets du talent du ventriloque, on re-

garderait cet amusement comme plus dangereux qu'agréable, et l'on ne serait nullement disposé à donner des encouragemens au *ventriloquisme*.

Voyages.

Détails authentiques sur la mort du major Laing. — On conservait encore une faible espérance de recevoir, au sujet du major Laing, des nouvelles moins pénibles que celles qu'on avait répandues, et que nous avons rapportées, en exprimant en même tems les raisons qui nous empêchaient d'y ajouter foi (1). Depuis ce tems, des informations plus certaines ne laissent plus aucun doute sur la fin tragique de cet homme si digne de nos regrets. Assez bien guéri des blessures qu'il avait reçues lorsqu'il fut attaqué par les Touariks, il avait continué son voyage jusqu'à cette mystérieuse Tombuctou, qu'il appelait de ses vœux depuis si long-tems, et où un voyageur français, M. Caillé, pénétrait à peu près à la même époque. Le gouverneur lui fit un bon accueil. Il y était depuis cinq semaines, lorsque son hôte lui communiqua l'ordre qu'il venait de recevoir de Labou, sultan de Massina, de le faire sortir sur-le-champ. Le gouverneur ne put se dispenser d'obéir. Trois jours après le départ de l'infortuné major, il fut lâchement assassiné par son conducteur. Avant que l'on eût la nouvelle certaine de cette catastrophe, on avait reçu les deux lettres suivantes de l'intrépide voyageur : la première contient quelques détails sur l'attaque des Touariks, et l'autre est datée de Tombuctou.

(1) Voyez le numéro 36 de notre recueil. Voyez aussi, dans le 5e numéro, le compte que nous avons rendu du voyage du major Laing dans l'Afrique occidentale.

10 mai 1826.

« Mon cher consul,

» Je vous écris à la hâte quelques lignes seulement, afin de profiter d'une occasion sur laquelle je compte peu; mais enfin, elle fera peut-être parvenir cette lettre jusqu'à vous. J'ai à cœur de vous apprendre le plus tôt possible que mes blessures vont bien, et que je serai guéri beaucoup plus tôt et plus complètement que je n'aurais pu le croire. Dès demain, s'il plaît à Dieu, je serai sur la route de Tombuctou, et j'espère y arriver le 18. Je réserve pour un autre tems le détail de mes souffrances; il faut attendre que j'aie le loisir de *conter* des aventures, des trahisons, des malheurs qui vous étonneront. La réputation du vieux Cheik souffrirait peut-être de mes révélations; mais qu'il repose en paix! j'épargnerai sa mémoire : il y a près d'un mois qu'il est mort presque subitement.

» Pendant mon séjour à Tombuctou, je commencerai ma narration, et je vous l'enverrai. Vous apprendrez par quelle trahison j'ai manqué d'être tué pendant que je dormais : je vous ferai le détail des vingt-quatre blessures que les assassins m'ont faites; cinq coups de sabre sur la tête, et trois sur la tempe gauche; la joue gauche et la mâchoire, fendues par un seul coup, étaient, certes, une chose peu agréable à voir, d'autant plus que l'oreille avait aussi été frappée, et pendait sur mon cou. La tempe droite, moins maltraitée que l'autre, n'avait qu'une seule blessure. Enfin, au bas du cou, une entaille qui faillit ouvrir un nouveau passage à l'air, etc. : en tout, dix-huit blessures très-graves. Tout cela n'empêche pas que je ne me porte assez bien, et que je n'espère enrichir l'Angleterre d'une ample récolte de notions géographiques, lorsque j'aurai le bonheur d'y retourner. Les cartes de l'Afrique

sont très-incorrectes, et malgré tout ce que j'ai déjà fait pour les perfectionnner, je ne doute point qu'elles n'aient encore besoin de nombreuses rectifications. »

Le major était chez Sidi Mahomet Mouctar, lorsqu'il écrivait cette lettre. Le jour même, son hôte tomba malade et mourut entre ses bras. Le voyageur ne put se mettre en route avant l'arrivée de Sidi Mouctar, fils du protecteur qu'il venait de perdre; deux mois s'écoulèrent, et le major n'arriva à Tombuctou que le 18 août, ainsi qu'on le voit par la lettre suivante, adressée au consul de Tripoli, comme celle que nous venons de citer.

Tombuctou, 21 septembre 1826.

« Mon cher consul,

» Il ne faut pas une longue lettre pour vous apprendre, ainsi qu'à ma chère Emma, que je suis arrivé dans la grande capitale de l'Afrique centrale, et que j'en sors. Ce fut le 18 du mois dernier que j'y fis mon entrée : demain matin, s'il plaît à Dieu, je n'y serai plus. J'ai renoncé tout-à-fait au projet de retourner à Tripoli, et de revenir ensuite m'embarquer ici pour arriver par eau jusqu'à Jenné : j'ai rencontré un obstacle insurmontable, c'est la mauvaise volonté des foulahs de Massina, qui ont établi leur domination sur les Touariks, et sont, depuis cette année, maîtres de Tombuctou. Leur sultan Bello (1) s'est déclaré mon ennemi; je l'ai appris quelques jours

(1) NOTE DU TR. Le sultan Bello s'était d'abord montré très-favorable aux Européens, à l'époque du premier voyage du capitaine Clapperton, ainsi qu'on l'a vu dans notre 10e numéro; mais ses dispositions sont entièrement changées, comme on le verra dans le compte que nous publierons du second voyage de ce courageux et infortuné voyageur.

après mon arrivée. Le monarque s'explique très-clairement sur mon compte, dans une lettre adressée au cheik de cette ville, El Saadi Boubaker, excellent homme, qui s'est hâté de m'avertir. Bello sait actuellement que je suis ici; un détachement de foulahs doit y arriver incessamment. Je ne suis point en sûreté, le bon cheik en est convaincu, et il me laisse à peine le tems d'achever les préparatifs de mon départ : voilà ce qui m'empêche d'écrire plus longuement. Je vais me rendre à Ségo, où j'espère arriver en quinze jours; mais la route est peu sûre, et je vois bien qu'il me reste encore à subir quelques épreuves, après toutes celles dont la Providence a daigné me tirer jusqu'à présent.

» Je ne puis vous dire que peu de mots sur Tombuctou, et à la hâte. Cette ville n'a pas plus de quatre milles (une lieue et demie) de circonférence ; à cela près, elle n'est point au-dessous de ce que j'avais imaginé. Elle n'est qu'à cinq milles de Kabra, ville très-propre, sur le bord du fleuve. Pendant mon séjour, je me suis livré avec ardeur à la recherche de documens authentiques sur la ville fameuse où je suis actuellement, et j'en ai trouvé beaucoup. J'ai pris des notes sur tout ce que j'ai pu voir ou apprendre, et c'est avec satisfaction que je considère le recueil de ces documens. J'ai maintenant la conviction que je ne me suis pas trompé sur le lieu où le Niger termine son cours (1).

» Que Dieu répande ses bénédictions sur vous tous! A Sego, je vous écrirai plus longuement, et, en outre, une lettre pour lord Bathurst : mais je crains que celle que je vous écris en ce moment ne vous parvienne qu'avec toutes

(1) Le major pensait que le Niger est un affluent du Volta ; mais c'est une erreur que Clapperton a dissipée.

les autres, car, d'ici à deux mois, aucun marchand de Ghadami (1) ne partira de Tombuctou. Encore une fois, que Dieu vous protège tous, et vous comble de ses biens! Que ma chère Emma pardonne le silence que je semble garder avec elle : j'ai commencé cent lettres que je lui adressais, sans pouvoir en achever une seule; elle se mêle à toutes mes pensées, domine toutes mes affections. J'entrevois enfin, dans un avenir peu éloigné, le délicieux moment où, grâces à Dieu, je la reverrai. »

Le major laissa cette lettre à Tombuctou, et il paraît que ce fut le neveu de Babani qui l'apporta, avec un document d'une grande importance, écrit en arabe : voici ce que cet acte, signé par quinze personnes, à Tombuctou, contenait de plus essentiel.

« Un mois après que Laing et le jeune Mouctar furent arrivés sains et saufs à Tombuctou, le prince de la Foi, sultan Achmet Ben Mahomet Labo (2), souverain seigneur de ces pays, adressa à son lientenant-gouverneur Osman, la lettre suivante : « Je suis informé qu'un chré- » tien se dispose à venir vous trouver; qu'il soit arrivé, » ou non, peu m'importe. S'il n'est pas encore chez vous, » empêchez qu'il n'y vienne : et, s'il y est, renvoyez-le. » Faites en sorte qu'il perde l'envie et l'espérance de nous » faire une autre visite. Des avis, que j'ai reçus des fou-

(1) Note du Tr. Ghadamis est située dans une petite oasis, au milieu du désert de Sahara, sur la route des caravanes qui se rendent de la régence de Tripoli et du Fezzan à Tombuctou. Elle est à environ 125 lieues sud-ouest de Tripoli.

(2) Ce personnage était maître de Massina, de Tombuctou, de Gerri, d'Ounbri, et on peut le regarder comme exerçant tous les pouvoirs d'un souverain sur le Soudan occidental. C'est un fellatah auquel on suppose que Bello avait envoyé des instructions.

» dabs, me font redouter que ces chrétiens ne mettent le » pied dans le Soudan, et ne portent, dans nos contrées » musulmanes, leurs impiétés et leurs crimes. La lettre » que j'ai reçue m'informe qu'ils ont entièrement cor- » rompu l'Espagne, ainsi que d'autres lieux. »

» Après cette dépêche du souverain, le gouverneur Osman ne pouvait désobéir. Il engagea donc un cheik des Arabes du désert, nommé Achmet, fils d'Obeid-Allah, fils de Rehal, de Soliman Barbouschi, à se charger de conduire le chrétien, sous bonne escorte, jusqu'à Arwan. D'après ces arrangemens, Barbouschi partit de Tombuctou, emmenant Laing avec lui : mais, dès qu'il fut au lieu de sa résidence, ce traître tua le voyageur qu'il s'était chargé de défendre, et s'empara de tout ce qu'il possédait. Voilà ce qui est à notre connaissance personnelle : la lettre du sultan Achmet-Labo, prince de la Foi, a été mise sous nos yeux. »

Voici le procès-verbal de l'interrogatoire d'un domestique du major, nommé Bungola, par le consul britannique à Tripoli; on y trouve quelques détails sur le déplorable événement qui nous a privés de ce voyageur.

« Comment vous nommez-vous? — Bungola.

— Étiez-vous au service du major Laing? — Oui. » (L'interrogé produit un papier dont voici la forme et le contenu.)

Azoad, le 2 juillet 1826.

« Je m'engage à payer au porteur de cet écrit, Bungola, » la somme de six piastres par mois, depuis le 15 dé- » cembre 1825 jusqu'à mon retour à Ghadamis, ou, dans » le cas où je ne repasserais point par cette ville, jus-

» qu'au 15 décembre 1826. Je préleverai, sur cette somme,
» cinquante dollars que j'ai payés pour racheter la liberté
» dudit Bungola.

A. GORDON LAING.

« Étiez-vous avec le major, lorsqu'il fut attaqué la première fois? — Oui, et je fus blessé. (Il montre sa tête.)

— Demeurâtes-vous avec votre maître chez Mouctar? — Oui.

— L'accompagnâtes-vous jusqu'à Tombuctou? — Oui.

— Comment fut-il reçu dans cette ville? — Très-bien.

— Combien de tems y demeurâtes-vous? — Environ deux mois.

— Lorsque le major en partit, l'accompagnâtes-vous? — Oui.

— Quelle était votre escorte? — Une troupe d'Arabes.

— Quelle direction suiviez-vous? — J'avais le soleil à ma droite.

— Saviez-vous où vous alliez? — A Sansanding.

— Vîtes-vous de l'eau? Fûtes-vous inquiétés sur votre route? — Nous ne vîmes point d'eau, et nous voyageâmes tranquillement jusqu'au troisième jour, où les Arabes du pays attaquèrent mon maitre pendant la nuit, et le tuèrent.

— Quelque autre que votre maître périt-il dans cette affaire? — Je fus blessé, mais je ne puis dire s'il y eût d'autres meurtres que celui de mon maître.

— Étiez-vous couché dans sa tente? — Oui.

— Combien de blessures lui firent ses assassins? — Je l'ignore; tous ces hommes étaient armés d'épées; et, au jour je vis qu'ils avaient coupé la tête à mon maitre.

— Quel fut celui qui se chargea de commettre ce meurtre? — Ce fut le cheik Barbasch, qui avait accompagné le *reis*; il vint avec des noirs à son service, tous

armés d'épées, et tous ensemble tombèrent sur mon maître endormi.

— Que fit ensuite le cheik? — Il alla dans son pays; un Arabe s'empara de moi et me conduisit à Tombuctou.

— En quoi consistaient les bagages de votre maître lorsqu'il fut tué? — Il avait deux chameaux, dont l'un portait les provisions, et l'autre les ballots.

Où étaient les papiers de votre maître? — Dans des ballots.

Essayâtes-vous de les sauver? — Ma blessure m'avait tellement étourdi que je ne songeai point aux papiers.

Furent-ils transportés à Tombuctou? — Je ne l'ai point su ».

Le cadi de Tripoli a légalisé ce procès-verbal : « A » comparu devant moi et prêté serment suivant les rites » de la foi musulmane, le nommé Bungola, serviteur du » défunt major Laing, lequel affirme qu'il accompagna » son maître pendant trois jours après son départ de Tom- » buctou, qu'il le vit attaquer, et qu'ensuite il vit que sa » tête avait été séparée de son corps.

» *Signé*, etc.... en présence du ministre de son altesse,

» H. D. Ghies. »

Ainsi périt le malheureux Laing, après avoir atteint le premier (1) un but vers lequel étaient dirigés depuis longtems les vœux et les efforts des géographes, et qui donna lieu à tant d'entreprises plus désastreuses que profitables, dont on ne recueillit que peu de fruits achetés par la perte d'un grand nombre de vies précieuses. Il paraît qu'il est dans la destinée de tous ceux qui explorent le sol de l'Afrique d'y périr. Quand ils ont pu revenir d'un premier

(1) M. Caillé n'est arrivé qu'après lui à Tombuctou.

voyage, les éloges que leur intrépidité reçoit en Europe, et même l'attrait particulier attaché à une vie forte et aventureuse, les poussent presque toujours à retourner sur cette terre barbare, et il est bien rare qu'ils échappent de nouveau à ces dangers. Dans la catastrophe qui a terminé les jours du major Laing, tout vient accroître nos regrets; il n'est plus, et ses découvertes ont péri avec lui. Il nous reste pourtant encore une lueur d'espérance; ces documens, si douloureusement acquis, ne sont peut-être pas anéantis, ni hors de notre atteinte. Un Arabe, qui a fait au consul britannique, à Magadar, un récit exact de la mort du major, a dit aussi qu'un de ses amis possède des livres non imprimés, mais manuscrits, qui appartenaient à un chrétien. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le consul devrait se hâter d'en faire la recherche et l'acquisition.

Statistique.

Catholiques du royaume-Uni. — Tous les géographes routiniers répètent les uns d'après les autres, que les catholiques se trouvent en grand nombre en Irlande, tandis que l'Angleterre et l'Écosse n'en ont que quelques milliers. Nous sommes en état de présenter des faits positifs contre ces assertions banales. Nous les devons à un géographe (M. Balbi) qui porte la critique et la conscience sur les sujets qu'il a occasion de traiter dans la rédaction de ses ouvrages. Nous parlerons seulement de l'Angleterre proprement dite.

A la fin de 1826, ce royaume n'avait pas moins de 391 chapelles catholiques. Elles étaient dirigées par quatre évêques, qui ont le titre de *vicaires apostoliques*, et qui sont à la tête des quatre districts, dans

lesquels ce royaume est partagé sous ce rapport. Ces districts sont : celui de Londres (*London district*), dont le chef a le titre d'évêque de *Italia*; du Nord (*Northern*); de l'Ouest (*West*), et du Milieu (*Middle*).

Les évêques avaient aussi à la même époque, sous leur surveillance, six séminaires, seize maisons d'éducation pour les garçons, quatorze pour les filles, onze couvens de femmes avec des écoles et cinq sans écoles.

On n'a que des approximations sur le nombre total des catholiques de ces quatre districts. M. Balbi croit cependant qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en les portant environ à un demi million. Sur ce nombre, la seule ville de Liverpool en compte à elle seule environ 33,000; Londres en renferme un nombre beaucoup plus considérable. Le tableau suivant donne le moyen de connaître, d'une manière approximative, la répartition des catholiques du royaume d'Angleterre.

NOMS DES COMTÉS et des villes ou il y a plus d'une chapelle.	NOMBRE total des chapelles.
Middlesex	21
Londres et ses environs	21
Bedfordshire	1
Berkshire	5
Buckinghamshire	1
Cambridgeshire	1
Cheshire	5
Cornwall	2
Cumberland	4
Derbyshire	8
Devonshire	8
Dorsetshire	7
Durham	14
Old Elvet près de Durham	2
Essex	7
Glocestershire	5
Hampshire	12
St.-Pierre Port (dans l'île Guernesey)	1
St.-Hellier (dans l'île Jersey)	1
Hertfordshire	1
Herefordshire	4
Kent	6
Lancashire	80
Liverpool	5
Manchester	3
Preston	2
Wigan	2

NOMS DES COMTÉS et des villes où il y a plus d'une chapelle.	NOMBRE total des chapelles.	NOMS DES COMTÉS et des villes où il y a plus d'une chapelle.	NOMBRE total des chapelles.
Leicestershire	6	Somersetshire	8
Lincolnshire	12	Staffordshire	22
Monmouthshire	5	Suffolk	7
Norfolk	8	Surry	4
Norwick	2	Sussex	7
		Warwickshire	13
Nottinghamshire	4	Westmoreland	1
Northamptonshire	4	Wittshire	3
Northumberland	20	Worthershire	8
Oxfordshire	8	Yorkshire	47
Shropshire	8	Wales	4

Les chapelles catholiques de l'Écosse sont sous la surveillance de deux vicaires apostoliques : celui du Haut-Pays (*Highlands*) et celui du Bas-Pays (*Lowlands*). On peut porter le nombre des catholiques à environ 90,000 ames.

Les catholiques de l'Irlande, où ils se trouvent en grande majorité à l'égard des anglicans et des autres religionaires, sont régis par quatre archevêques et vingt-deux évêques, répartis de la manière suivante :

L'archevêque d'*Armagh*, qui est le primat du royaume, et dont relèvent les évêques de *Meath, Derry, Hilmore, Ardagh, Clogher, Raphoe, Doron-Connor*, et *Dromore*.

L'archevêque de *Dublin*, dont relèvent les évêques d'*Ossory, Terns, Hildare-Leighlin*.

L'archevêque de *Cashel*, dont relèvent les évêques de *Hillaloe, Cork, Limerick, Cloyne-Ross, Walerford-Lismore*, et *Kerry*.

L'archevêque de *Tuam*, dont relèvent les évêques de

Cloufert, *Elphin*, *Killala*, *Achoury*, *Kilmacduagh-Kilfenora-Warden.*

Presque tous ces prélats résident dans des villes différentes de celles qui donnent le titre à leurs diocèses, dont les revenus sont perçus par les prélats correspondans du culte anglican. Les archevêques, les évêques et les pasteurs sont payés par leurs ouailles, qui doivent en outre payer le haut et bas clergé de l'église anglicane. Celle-ci, quoique en minorité, est la religion dominante; la catholique n'est que tolérée.

M. Balbi, après de profondes recherches sur la population de l'Irlande, croit pouvoir estimer approximativement le nombre des catholiques de ce royaume, pour la fin de 1826, au moins à 5,500,000 individus.

En résumant les sommes données aux trois royaumes, on trouve :

Pour l'Angleterre, le pays de Galles et les îles normandes.	500,000
Pour l'Ecosse	90,000
Pour l'Irlande	5,510,000
Pour le groupe de Malte	90,000
Total	6,190,000

M. Balbi a donné, dans son tableau, en nombres ronds, 6,200,000.

Le tableau suivant, que nous empruntons à *La Monarchie française, comparée aux autres États du monde*, offre le rapport des catholiques aux autres religionnaires du Royaume-Uni.

Anglicans (dominans partout, excepté en Ecosse)	13,800,000
Catholiques	6,200,000
A reporter	20,000,000

Report............	20,000,000
Presbytériens (dominans en Ecosse).................	1,900,000
Méthodistes....................................	480,000
Mennonites....................................	150,000
Quakers	60,000
Herrnhuters ou frères moraves.........................	40,000
Juifs..	14,000
Autres sectes..................................	756,000
Total.......	23,400,000

Consommation des liqueurs fortes dans la Nouvelle-Galles. — On a calculé que dans la Nouvelle-Galles, dont la population n'est que de quarante mille ames, la consommation annuelle des liqueurs fortes est de 268,320 gallons (environ douze cent mille litres, ou trente litres par personne). A la terre de Van-Diemen, où l'on ne compte que 16,000 ames, la consommation est de 43,680 gallons (près de deux cent mille litres). Le recueil périodique où l'on trouve ces relevés ajoute que l'une des causes du haut prix du travail, dans la colonie, c'est que les classes ouvrières ne déterminent point leurs demandes d'après la valeur des choses nécessaires à la vie, comme dans les autres contrées, mais d'après celle de l'eau-de-vie et du tabac, qui se vendent presque toujours à un taux exorbitant dans l'intérieur du pays.

Littérature Périodique.

Journal des Chinois. — Il paraît en ce moment à Malacca un journal imprimé en caractères chinois; il contient des articles très-variés, et les éditeurs espèrent le répandre

dans toutes les parties du *céleste empire*. S'ils réussissent, leur entreprise peut devenir une véritable conquête pour la civilisation. Les Chinois, en passant en revue une foule de sujets nouveaux, verront s'agrandir le cercle de leurs idées, et abandonnant peu à peu la lecture des ouvrages vieillis de leurs sages, ils sortiront insensiblement de l'état stationnaire où ils languissent depuis tant de siècles. De tous côtés, les vieilles erreurs, les préjugés antiques sont battus en brèche; il semble que le monde tout entier soit destiné à prendre un aspect nouveau dans le siècle qui suivra le nôtre.

Commerce.

Commerce de l'île de Manille. — Manille, l'une des îles Philippines les plus considérables, entretient un commerce fort actif avec le continent, et au milieu des possessions espagnoles éparses dans les Indes, c'est encore l'un des points les plus fréquentés : l'industrie semble y avoir pris d'assez grands développemens. Nous empruntons au *Canton register* la note suivante, qui indique le nombre des bâtimens étrangers qui ont paru dans ses ports en 1827, avec la valeur des importations et des exportations pendant la même période.

				Piastres.
Export. par	29	bâtimens espagnols	valeur.	384,991
	21	—	américains	196,651
	7	—	français	132,850
	6	—	anglais	90,944
	5	—	portugais	21,594
	1	—	danois	30,306
	1	—	hollandais	27,711
	1	—	brésilien	5,050
	1	—	de Hambourg	8,150
	9	jonkes chinois		195,443
	81	bâtimens	piastres.	1,093,690

			Piastres.
Import. par 34	bâtimens espagnols	valeur.	250,500
19	— américains		213,030
7	— français		50,055
7	— anglais		106,020
3	— portugais		9,050
2	— hollandais		5,130
1	— brésilien		26,645
1	— de Hambourg		33,765
9	jonkes chinois		354,485
83	bâtimens	valeur piastres.	1,048,680

Les principaux articles d'exportation sont : l'indigo, l'ébène, le café, le poivre, le riz, le sucre et les perles fines. C'est *par cette raison que* le commerce d'exportation de cette île avec la Grande-Bretagne a peu d'activité ; les Anglais possédant, dans leurs colonies, les plus importans de ces produits.

Agriculture.

Culture de la cochenille dans l'Asie anglaise. — La *Gazette de Calcutta* a publié, sur cette culture nouvelle pour l'Asie, une notice intéressante dont nous allons extraire les faits les plus importans.

» Malgré les efforts du gouvernement, nous ne sommes pas encore pleinement en possession de cette nouvelle ressource pour nos fabriques et notre commerce : la cochenille de l'Hindostan est trop inférieure à celle de Guatimala et de Mexico. Cependant les directeurs de la Compagnie des Indes Orientales ont envoyé ici, en 1788, des pieds de nopal, qui furent confiés au docteur Anderson, établi à Madras ; ces plantes fleurirent, se multiplièrent,

et de jeunes pieds furent transportés au Bengal. Leur culture a si bien prospéré, qu'il y a peu de jardins, aux environs de Calcutta, où les nopals ne soient point en très-grand nombre. Mais il n'était pas moins essentiel de bien connaître et de se procurer l'insecte qui fournit la plus belle couleur : les directeurs ont chargé une commission de pourvoir à ce besoin. Il y a plusieurs années que des insectes furent tirés d'Amérique, et déposés sur la côte de Coromandel; on ignore si c'était la meilleure variété. Quels que fussent ces petits animaux, on eut tort de les abandonner à la nature, au lieu de les soigner, comme on le fait en Amérique. Ils ont rapidement dégénéré, au point de ne fournir qu'un très-mauvais écarlate.

» On a fait beaucoup d'objections contre cette nouvelle branche de l'économie rurale dans l'Inde : les insectes se nourrissent sur une plante hérissée d'épines. La cueillette est désagréable : on n'a que l'espèce sauvage, que les Mexicains nomment *grana sylvestra*, au lieu de l'espèce cultivée, amenée, pour ainsi dire, à l'état de domesticité, plus grande et d'une forme un peu différente. Toutefois, quoique, dans le langage ordinaire, on emploie le mot *espèce* pour désigner les deux états distincts de l'insecte, les naturalistes ne tiendront pas compte de ces différences purement accidentelles; les cochenilles sauvages et *domestiques* sont réellement de la même espèce. C'est ce que remarque M. Thierry de Menonville, qui fit, en 1777, un voyage à Mexico, aux frais du gouvernement français, pour tenter d'introduire la cochenille dans les colonies françaises des Indes occidentales. Ce ne fut qu'après avoir surmonté de très-grandes difficultés qu'il parvint à faire, à Guasaca, l'acquisition de quelques cochenilles domestiques : il se hâta de les porter à St.-Domingue, et, après les avoir établies et multipliées dans cette île, il fut très-

surpris d'y trouver la cochenille sauvage sur un cactier très-commun dans les terres incultes. Malheureusement, cet agronome, aussi zélé qu'intelligent, n'eut pas le tems d'achever l'œuvre à laquelle il avait consacré tant de travaux et de soins : il mourut, et ses établissemens languirent jusqu'à la révolution qui bouleversa cette colonie. C'est à lui qu'on est redevable de cette observation importante : la cochenille dite *sauvage*, lorsqu'elle est nourrie abondamment sur le nopal, grossit prodigieusement, atteint presque la taille de la cochenille domestique, et se dépouille du duvet dont elle était couverte dans son premier état.

» Il est extrêmement probable que sans aller chercher au Mexique la variété de cochenille qu'il est si difficile d'obtenir, on parviendra bientôt à avoir, dans l'Inde anglaise, une variété équivalente au moins, supérieure peut-être, à celle des anciennes colonies espagnoles; et qu'on ne dise point que l'on a tout essayé, et toujours en vain; qu'il est tems de renoncer à une entreprise ruineuse, et de se livrer à des occupations qui présentent au moins quelques chances de succès : ce langage du désespoir ou de la paresse ne sera point écouté. On examinera plus attentivement, on vérifiera d'abord en petit, et ensuite sur une plus grande échelle la métamorphose qu'éprouve la cochenille sauvage par les soins de l'homme, et nous finirons par alimenter nos fabriques de la puls belle matière colorante, sans nous adresser au commerce extérieur. On sait que la cochenille de Guatimala s'est améliorée graduellement par la culture, et qu'elle égale aujourd'hui celle du Mexique; notre climat de l'Hindostan vaut bien celui de l'Amérique du sud; loin que le nopal y ait dégénéré, il semble au contraire s'y plaire encore plus que dans le sol natal. Ainsi, avec un peu de per-

sévérance, nous ne resterons certainement pas au-dessous de ce qu'ont pu faire des colons espagnols.

Afin d'engager nos compatriotes à ne pas renoncer à la cochenille, nous leur rappellerons les succès qu'ils ont déjà obtenus, dans ce pays, pour l'introduction des arbres à fruits exotiques : ceux de la Grande-Bretagne même, loin d'avoir rien perdu par un aussi grand changement de climat, ont acquis plus de vigueur et portent des fruits plus savoureux que dans les jardins d'où on les a tirés, lorsqu'on choisit bien la place convenable à ces plantations. Sur un sol aussi varié que celui de l'Hindostan, le nopal et la Cochenille trouveront aussi leur place, et seront un accroissement de richesses pour ce pays que la nature s'est plu à combler de ses dons.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINTG-UNIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

